LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS

LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS

ESSAIS DE CRITIQUE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ L.-CL. DELFOUR

Quatrième Série

M. BRUNETIÈRE, CHRÉTIEN
DANS LA PRIÈRE ET DANS LA LUTTE — IRONIE MILITANTE
UNE PRÉFACE DE M. PAUL BOURGET — LE CLERGÉ
LAÏQUE DE DEMAIN — ENCORE M. JULES LEMAÎTRE
L'IDÉE DE PATRIE SELON M. BARRÈS
LA CRISE DE LA LIBERTÉ — LES NORMALIENS CATHOLIQUES
EURYTHMIE ET HARMONIE
" LES FLANERIES " DE M. HALLAYS — LES OBERLÉ
FRANCISCAINS DE LETTRES — LE CANARD SAUVAGE
LE DISCOURS DE M. BRUNETIÈRE A GENÈVE
SUR LE SENS DU MOT RÉVOLUTION — DU RENANISME

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, Rue de Cluny, 15

1902

Conformément à une promesse déjà ancienne, j'avais dédié ce volume à Mgr Corrigan, archevêque de New-York.

Or, Dieu a rappelé à lui cet éminent serviteur de son Eglise, le 6 mai 1902, c'est-à-dire, au moment même où on imprimait les dernières pages de mon livre.

Cette mort ne me délie pas, il me semble, de l'engagement que j'avais contracté envers Mgr Corrigan. On ne sera donc pas surpris, j'espère, de voir reproduite, ici, ma lettre-dédicace, telle que le grand archevêque de New-York l'avait lue et approuvée.

MONSEIGNEUR,

C'est avec une joie bien profonde que je dédie à Votre Grandeur, le tome IVe de la « RELIGION DES CONTEMPORAINS. » *Vous avez toujours mis tant de délicatesse dans les encouragements et les marques de sympathie que vous m'avez prodigués !*

Mais inscrire votre nom sur mon nouveau livre ne constitue pas seulement un acte de reconnaissance personnelle. Votre haute et persistante bienveillance ainsi que ma filiale et très humble affection représentent, sans doute, une forme concrète de cette attraction puissante qui existe entre l'Eglise de France et l'Eglise d'Amérique. Les catholiques de France et les catholiques d'Amérique se sont toujours estimés et aimés ; ils ne cessent de se prêter un mutuel concours. On serait tenté de croire que pour eux a été composée la vieille légende alsacienne, qu'éditait naguère un de nos écrivains les plus délicats. « Les habitants de Zurich abordèrent un jour à Strasbourg pour prendre part à un grand concours de tir. Ils apportaient avec eux une marmite de bouillie de millet. Et, à peine furent-ils descendus de leur bateau, qu'ils firent constater par les Strasbourgeois que la bouillie était encore chaude. « Nous pourrons donc aisément vous

porter secours, nos voisins, dirent-ils : par le Rhin et par l'Ill, la distance est courte entre nos villes. »

La vapeur et l'électricité ont rendu courte la distance qui sépare le Havre de New-York : on peut donc se porter aisément secours.

En particulier, je bénis Dieu, qui me permet de pouvoir compter sur l'appui personnel d'un évêque tel que vous, Monseigneur. Vous administrez avec une sagesse admirable un des plus grands diocèses du monde ; et, ce faisant, vous montrez comment s'unissent, dans une même vie d'évêque, l'ardeur d'un patriotisme très pur et l'attachement inébranlable à la plus stricte et à la plus complète orthodoxie.

Daigne Votre Grandeur agréer mes sentiments de très profond respect.

C. D.

LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS

M. BRUNETIÈRE CHRÉTIEN

On sait que M. Brunetière a fait le pas. Il a dit, en style moderne, mais il a dit, sans ambages, explicitement, en martelant ses mots : *Credo... Ecclesiam sanctam, catholicam.* Que le Dieu de vérité en soit loué et que tous les catholiques laissent monter, de leur cœur à leurs lèvres, les chants d'actions de grâces que leur apprirent la Vierge très sainte et Ambroise et Augustin ! Sans doute, l'heure présente est triste, les francs-maçons nous gouvernent et nous oppriment ; ils nous menacent de leurs foudres les plus administratives. Mais des hommes qui s'appellent Brunetière, Coppée, Bourget, sont venus nous dire en ces derniers temps : « Nous sommes des vôtres. » Oh ! la bonne nouvelle ! oh ! le pur rayon au milieu de nos épaisses ténèbres ! Toutes les administrations, toutes les préfectures, toutes

les sous-préfectures, toutes les loges conspirent contre notre foi, c'est vrai. Mais nous avions déjà parmi nous les plus belles âmes, les servantes héroïques, les religieuses, les missionnaires, les paysans honnêtes, les paysans de vieille roche, les mères chrétiennes, des soldats. Voilà que les plus puissants logiciens et les écrivains les plus délicats demandent à entrer dans l'Église : que dis-je ? ils y sont entrés, ils prient avec nous, déjà ; ils demandent à combattre le bon combat.

Feront-ils triompher notre cause ? ou bien connaîtront-ils, avec nous, les amertumes des longues défaites ? Ceci, en vérité, est l'affaire de Dieu seul. Nous appartenons à cette nation sainte qui a toujours triomphé dans la croix, par la chasteté et par la mort. L'essentiel pour nous est de bien vivre, dans ces temps modernes, la vie chrétienne intégrale, la vie de l'esprit qui sait qui est Celui en qui il croit, la vie du cœur qui aime tout ce qui est saint et tout ce qui est pur, la vie de la volonté qui ne recule devant aucun sacrifice. Après cela, on peut se consoler d'avoir contre soi tous les ronds-de-cuir, tous les budgétivores, tous les Machiavels de comités électoraux.

Mais il y a peut-être mieux à faire que de répandre des actions de grâces. Il est nécessaire de déterminer l'importance et surtout la nature du concours que nous apporte M. Brunetière, puis d'obtenir que ce concours s'harmonise aussi complètement que possible avec les forces actuelles de l'Église.

Il faut bien le dire, la lente et savante évolution que M. Brunetière a décrite, pour arriver jusqu'à la foi parfaite, a déconcerté certaines prévisions et fait naître, chez les catholiques, des divergences d'ailleurs plus apparentes que réelles.

Les uns ont eu le pressentiment de ce qui est arrivé ; ils se sont contentés de prier et d'encourager M. Brunetière de leurs plus vives et de leurs plus respectueuses sympathies. Ils s'applaudissent aujourd'hui de ce qu'ils ont cru devoir faire pour l'éminent écrivain, et ils en ont bien le droit.

Les autres, sans mettre absolument en doute le résultat final de cette dramatique et merveilleuse évolution intellectuelle, ne pouvaient se défendre d'une profonde anxiété. Oui, M. Brunetière s'attardait dans les alentours de la foi, et non seulement il s'attardait, mais il se fourvoyait quelquefois ; lui-même vient de le reconnaître, avec cette franchise grave et simple dont, seuls, sont capables les esprits supérieurs. Devions-nous ne pas lui dire : « Maître, prenez garde, maître, vous risquez de vous tromper, et en vous trompant d'induire en erreur des milliers et des milliers de jeunes gens à demi chrétiens ? » A un penseur, à un logicien qui cherche avec angoisse la vérité, il ne suffit pas de toujours sourire. Il faut discuter ses arguments, examiner sa méthode et, quand il y a lieu, très bravement, lui signaler des erreurs. M. Brunetière ne peut pas trouver mauvais que nous ayons, nous aussi, la nuque dure aux saluts inutiles, et que nous lui parlions, à lui, — un roi de la littérature, mais non inconnu, — avec cette respectueuse indépendance qui est un hommage rendu à la sincérité et à la hauteur d'âme d'un écrivain.

Ceci n'a rien de commun avec une explication rétrospective de certaines polémiques. En rappelant les deux sortes d'attitudes prises par les catholiques, ce pendant que M. Brunetière parcourait les rudes étapes du chemin dans lequel il s'était engagé, je pense surtout à l'avenir. D'autres hommes éminents — moins célèbres que M. Brunetière, mais capables tout de même de servir

une grande cause — se sentent ébranlés, je le sais, dans leur incrédulité ; ils ne marchent peut-être pas encore à l'étoile, mais ils ne peuvent plus détacher leurs regards de sa lumière. Le moment viendra, bientôt peut-être, de dire leurs noms et d'apprécier leurs velléités. Qu'il soit bien entendu, dès aujourd'hui, que nous aurons le droit de leur tenir un langage, à la fois amical et indépendant, qui leur semblera peut-être austère.

Pour l'instant, c'est surtout à l'avenir de M. Brunetière qu'il convient de songer. Car il est superflu de faire observer, je pense, que ce lutteur infatigable n'adoptera pas une forme de piété indolente et passive. La seule question qui se pose est de savoir sur quel terrain il transportera la lutte. Nous nous tournons vers lui, avec une curiosité exempte d'inquiétude, et nous lui demandons : *Tu es qui venturus est* ? Êtes-vous l'homme providentiel chargé de conduire les catholiques à une pleine indépendance d'abord, puis à la conquête pacifique de ces peuples immenses qui, en Asie et en Afrique, attendent la lumière de l'Évangile ? ou bien êtes-vous simplement son précurseur ? *An alium exspectamus* ?

Nombre de catholiques opteront pour la première hypothèse : ils diront à M. Brunetière, ils lui ont déjà dit : « Venez parmi nous, soyez notre chef, affirmez-vous comme le Chateaubriand du xxe siècle. » Il est certain, en effet, que le tempérament autoritaire de M. Brunetière le désigne comme chef de la grande croisade moderne, que les croyants ont entreprise contre l'irréligion. D'autre part, son discours de Lille témoigne, avec une force singulière, de la justesse de son coup d'œil. Deux fois, dans ce discours, il a touché aux questions les plus intimes de la vie catholique,

et deux fois, il a indiqué une direction qui est la seule bonne. « Nous nous rendrons compte aussi, a-t-il dit, et nous le pouvons dès à présent, qu'en tant que l'exégèse et la critique ont eu pour objet, et elles l'ont eu, de jeter des doutes sur les vérités de la religion, elles y ont décidément et finalement échoué. » Il y a longtemps que je défends, pour mon propre compte, cette manière de voir, dans diverses revues catholiques. La grande voix de M. Brunetière, qui se conforme, du reste, aux décisions de l'autorité ecclésiastique, nous aidera à recouvrer promptement notre sang-froid en présence des vanteries et des menaces de nos adversaires.

Pareillement, M. Brunetière exprime, sur le « christianisme social », une opinion que nous étions plusieurs à soutenir, mais que nous désespérions de faire triompher. « Le christianisme, dit-il, est le christianisme, social donc, à ce titre, sans qu'il soit besoin de le dire, et quand on le qualifie expressément de ce nom, je crains que ce ne soit donner à entendre que le christianisme pourrait n'être pas social, et tout de même être le christianisme. »

L'homme qui va ainsi droit aux grandes réalités de la vie catholique a sa place marquée au premier rang. Mais, il y a bien des manières d'occuper le premier rang. On a peut-être eu tort d'évoquer, à propos de M. Brunetière, le souvenir de Chateaubriand. L'auteur de *René*, quelle que soit d'ailleurs l'intensité de sa sincérité religieuse, l'auteur de *René*, dis-je, a composé une œuvre extrêmement mêlée ; s'il continue à exercer parmi nous une sorte d'apostolat, il ne laisse pas de nous faire du mal. Tenons pour certain que M. Brunetière catholique n'écrira jamais rien que de conforme, je ne dis pas seulement à l'orthodoxie et à la morale,

mais à la plus pure vie catholique. Puis, le magnifique génie descriptif de Chateaubriand ne doit pas nous cacher la valeur intrinsèque de son apologétique, qui n'est pas très grande. Défions-nous donc des vains parallèles et écartons ce grand nom, ce trop grand nom de Chateaubriand, qui nous éblouit plus qu'il ne nous éclaire, depuis un siècle. Dans son intérêt comme dans dans le nôtre, il suffit à M. Brunetière d'être M. Brunetière.

Mais comment sera-t-il lui-même? en venant, au centre même du gouvernement ecclésiastique, remplir la fonction actuellement vacante de Père moderne de l'Église ? ou bien en s'acquittant, comme par le passé, de ses devoirs d'écrivain? J'inclinerais à faire des vœux pour que triomphe cette seconde solution. Autant il fallait presser M. Brunetière de ne pas s'éterniser dans les préliminaires de son acte de foi, autant il est sage maintenant de lui laisser — dans la mesure où il jugera à propos de tenir compte de nos très respectueuses observations — une liberté d'action absolue. Il a tant à faire à la *Revue des Deux Mondes* !

D'abord ne serait-il pas temps qu'il rendît à nos deux grands écrivains catholiques, de Maistre et Veuillot, la place qui leur convient? D'innombrables critiques, en d'innombrables articles, célèbrent, sur le mode le plus solennel, la gloire des Maupassant, des Baudelaire, des Stendhal, écrivains de talent, je le reconnais. Mais à peine nomme-t-on quelquefois de Maistre et Veuillot. M. Brunetière n'ignore pas que ces deux hommes doivent figurer parmi les écrivains les plus hauts et les plus grands du XIXe siècle. Il se doit à lui-même, et il nous doit à nous tous, de réhabiliter la pensée catholique méconnue et calomniée depuis si longtemps, ignorée surtout.

De cette réhabilitation il importe que le présent bénéficie tout comme le passé. M. Brunetière nous a déjà rendu, à ce point de vue, d'immenses services pour lesquels nous ne saurions lui témoigner trop de reconnaissance. La *Revue des Deux Mondes*, tribune nationale, n'était guère occupée, jusqu'à lui, que par des protestants, des libres-penseurs ou des francs-maçons. M. Brunetière a si bien fait qu'un très grand nombre de noms catholiques figurent aujourd'hui sur le verso de la couverture saumon. C'est un beau résultat. Mais il n'en est pas moins douloureux de constater que quelques-uns des collaborateurs chrétiens de M. Brunetière font preuve d'une timidité regrettable.

M. Brunetière trouvera donc un emploi à sa puissante activité, même en restant sur le terrain qu'il connaît si bien. C'est par la littérature que la Révolution, dans ce qu'elle a de satanique, a triomphé en France d'abord, puis en Europe par la France, aux dépens de la France. C'est par la littérature que doivent être reconstitués les éléments de notre vie nationale. M. Brunetière a rempli, avec un succès à peu près complet, la plus grande partie de sa tâche, en ce sens qu'il a fort bien expliqué, défendu, glorifié les classiques chrétiens, et les Français qui ne sont pas trop gaulois. Mais il a un peu faibli — que ses admirateurs me pardonnent cette observation nécessaire — il a un peu faibli dans la seconde partie de son œuvre. Ses études sur les écrivains romantiques, bien que savantes et intéressantes et vivantes, ne sont pas dignes de figurer à côté des admirables plaidoyers qu'il a rédigés en faveur de nos classiques. Il nous importe peu, vraiment, d'apprendre à quelle phase de l'histoire littéraire appartiennent tels ou tels chefs-d'œuvre. Mais de bien savoir ce qu'il y a dans le romantisme, — et je prends ce mot

dans un sens très large, — de vraiment catholique et aussi de protestant et d'antichrétien et d'antifrançais, c'est une question extrêmement importante. On a parlé, pendant un demi-siècle, des fourgons de l'étranger qui avaient ramené la monarchie en France. J'avoue n'avoir pas d'opinion personnelle sur ce point d'histoire. Mais il est bien trop certain que ces maudits fourgons ont apporté chez nous la prédominance des idées anglo-allemandes et des idées génevoises. La philosophie de Kant et l'égotisme de Gœthe, le byronisme et le darwinisme ont envahi l'intelligence française, comme Blücher et Wellington avaient envahi les plaines de la Champagne et de l'Ile-de-France. Et toute cette barbarie a trouvé un allié dans l'odieux Jean-Jacques. Qui aidera l'âme française à se ressaisir elle-même, cette âme qu'ont formée Jeanne d'Arc et saint Vincent de Paul et Racine et tant de héros, tant de penseurs, tant de saints?

Ce ne sera pas trop de tout le talent de M. Brunetière, de tout son courage et toute son expérience, pour nous apprendre comment on revient à la pure eurythmie française. Qu'il nous dise la vérité littéraire sur le XIXe siècle, et la France se laissera persuader, et la France redeviendra classique, au sens le plus haut et le plus large de ce beau mot, elle redeviendra capable de penser, de sentir, d'exprimer l'universel, c'est-à-dire de remplir sa mission dans le monde. M. Brunetière et ses amis ont commencé et mènent, sous nos yeux, une admirable campagne contre le cosmopolitisme, ou du moins contre un certain cosmopolitisme. N'oublieraient-ils pas de remonter jusqu'aux sources du mal, jusqu'à *Werther* et à *René* en passant par *Jocelyn*, par la *Chute d'un ange* et par les *Contemplations* ? Sans doute, M. Brunetière a parcouru,

jadis, ce chemin, mais avec des pensées bien différentes de celles qui lui sont aujourd'hui familières. Il pourrait, sans inconvénient et surtout sans crainte de se répéter, revenir à ceux qu'on a appelés, un peu prématurément, les grands maîtres du XIXe siècle.

Mais il ne semble pas que M. Brunetière soit disposé à s'occuper uniquement de littérature, même de littérature religieuse. Son tempérament, l'ardeur de son apostolat, une curiosité très légitime, l'entraînement particulier auquel il s'est livré, durant ces dernières années, tout le porte vers l'apologétique la plus militante. Au fait, son discours de Lille appartient à cette sorte d'apologétique.

Que valent les arguments trouvés par M. Brunetière et la méthode qu'il emploie ?

La première partie du discours qui a pour objet la justification du titre choisi par l'orateur, me paraît être un petit chef-d'œuvre de clarté, de bon sens, de modération et de force. M. Brunetière, qui met volontiers en tête de ses conférences les mots *modernité et actualité*, ne se fait nullement illusion sur leur valeur, ni sur le danger qu'il y aurait à en abuser. Il prévoit toutes les objections et les réfute, il écarte toutes les interprétations excessives, et il prouve de magistrale façon, que des *raisons actuelles* de croire peuvent exister et existent effectivement.

« Il n'y a pas une apologétique, nous dit-on, pour le nègre et une pour le blanc ! Mais, Messieurs, si nous sommes sincères, est-ce que ce n'est pas le contraire qui est vrai ? Ce qui est vrai, c'est qu'on ne met aux mains d'un nègre du Soudan, ni le *Génie du christianisme* de Chateaubriand, ni les *Pensées* de Pascal, ni l'*Institution chrétienne* de Calvin. On ne procède pas non plus de la même manière, par les mêmes arguments,

à la conversion du Malgache idolâtre et polythéiste, ou à la conversion de l'Arabe, monothéiste et musulman. Les raisons de croire qui déterminent un brahmane ou un bouddhiste ne sont pas celles qui opèrent sur un Canaque ou un Maori. Et même au milieu de nous, Messieurs, qui ne sait, pour en avoir vu de mémorables exemples, que ce ne sont pas les mêmes raisons qui ont décidé, du protestantisme au catholicisme, le passage d'un Newman et celui d'un Manning? *A fortiori*, dans la suite des temps, les mêmes raisons ne peuvent-elles avoir eu la même autorité. »

Peut-être conviendrait-il de souligner, dans l'*a fortiori* de M. Brunetière, une restriction qu'il s'est bien gardé d'omettre. Des raisons de croire existent qui ne perdent jamais de leur force et qui s'adressent aux plus ignorants et aux plus cultivés, aux nègres du Soudan et aux doctes professeurs de Leipzig ou de Cambridge. Tous les hommes se demandent qui a fait le ciel et la terre, et tous, tandis qu'ils cherchent une réponse, ils sont obligés — même lorsqu'ils font profession de panthéisme — ils sont obligés d'écouter le récit que leur font le soleil pendant le jour et les étoiles pendant la nuit : *Cœli enarrant...*

Mais, pour le moment, M. Brunetière ne s'occupe que de ce qu'il y a, dans l'apologétique, de temporel, de particulariste, d'assujetti aux modes intellectuelles. Il ne veut parler, évidemment, que de certaines raisons de croire : les explications qui suivent ne laissent aucun doute sur sa pensée. « Ne tombons pas ici, dit-il, dans le piège que l'on nous tend. « Nous sommes attachés au trône de l'Être suprême « par une chaîne souple qui nous retient sans nous « asservir. » Vous vous rappelez, sans doute, cette belle

image de Joseph de Maistre. C'est ce que j'oserai dire de l'immutabilité du dogme : elle nous retient sans nous asservir. »

Cette première partie du discours de Lille est donc tout entière admirable ; elle entrera sans doute, un jour, dans ce manuel de théologie, à l'usage des hommes instruits, auquel nous songeons tous, mais dont il ne semble pas qu'on ait encore trouvé la rédaction définitive.

La seconde partie du discours ne mérite pas moins d'éloges, mais la nécessité absolue d'indiquer les principaux motifs de son acte de foi a gêné M. Brunetière dans le développement de sa pensée. Il a consacré quelques lignes aux chrétiens sociaux, et pour expliquer cette opinion qui me paraît absolument juste, il faudrait tout un volume. Il a apprécié l'exégèse allemande, en deux pages environ, alors que les graves problèmes que soulève cette question exigeront plusieurs années d'enseignement didactique, et qui sait ? peut-être de polémique. Il a touché aux *Droits de l'homme*, aux rapports théoriqnes de la Révolution et du christianisme, à la morale, à l'histoire des religions. On voit trop que M. Brunetière, se sentant limité par les lois du genre oratoire qu'il a adopté, abrège, condense et finit par amonceler, en quelque sorte, les arguments. Les théories de Kant sur la liberté et le fondement de la morale, le principe de l'esclavage, la règle des paris de Pascal, les droits du *Surhomme* anglo-saxon, etc., etc., en voilà plus qu'il n'en faut pour une conférence. M. Brunetière ne pouvait pas s'y prendre autrement, c'est incontestable. Mais qui donc l'oblige à employer toujours la forme oratoire, pour expliquer ses opinions ? Il n'a pas à craindre de nous fatiguer par la longueur d'un volume ; nous

saurons le lire jusqu'au bout. Que si, toutefois, M. Brunetière tient à entrer en contact avec les diverses régions de la France catholique, il devra ne pas faire un seul tout de chaque conférence. Les habitants de Lille ou d'Avignon, ou de Besançon, ou de Toulouse s'imposeront le facile sacrifice de lire et d'étudier ce qui a été dit ailleurs que chez eux.

Cependant, même à Lille, et malgré le très grand nombre de questions incidentes qu'il ne pouvait éluder, M. Brunetière a essayé de ne traiter qu'une question essentielle. Voulant démontrer ce qu'il y a de providentiel, ce qu'il ne peut pas ne pas y avoir de providentiel dans l'évolution continue de la démocratie, il s'est attaqué bravement à la fameuse devise : « Liberté, égalité, fraternité. »

« La liberté d'abord, si la liberté n'est entrée dans le monde qu'avec le christianisme ; si vous ne la rencontrez nulle part que dans le christianisme. Les Grecs et les Romains se sont comme enivrés du mot ; ils n'ont ni connu, ni conçu la chose. Les hommes de la Révolution française, nourris de Plutarque et de Tacite, ont pu s'y tromper autrefois ; nous ne pouvons plus aujourd'hui partager leur erreur. Chez les Grecs et chez les Romains... ni la femme ni le fils, dans la famille, n'étaient libres comme nous l'entendons, ni le citoyen dans la cité, ni l'esclave dans la société générale des hommes de ce temps. N'est-ce pas ici, Messieurs, ce qu'oublient trop aisément, de nos jours, les dillettantes qui se font un jeu, aristocratique et dangereux, d'opposer à la simplicité de la morale chrétienne, les beautés paradoxales du stoïcisme ou de l'épicuréisme ? La morale, ou plutôt les morales de l'antiquité, supposaient toutes, ou, comme on dit aujourd'hui, *postulaient* toutes, l'esclavage. »

Je ne vois pas comment on pourrait mieux dire. M. Brunetière a su rajeunir un argument que nous connaissions tous, mais qui, présenté sous cette forme, doit gêner terriblement les néo-païens et les dilettantes de notre génération. Peut-être nous citeront-ils moins souvent à l'avenir le *Marc-Aurèle* de M. Renan.

Toutefois, je demanderai à M. Brunetière la permission de faire une remarque qui portera seulement sur quelques mots par lui choisis, à bon escient, n'en doutons pas. A propos de liberté, il observe très justement que les Grecs et les Romains (il serait peut-être bon de préciser l'époque) se sont enivrés du mot, qu'ils n'ont ni connu ni conçu la chose. Pareille confusion n'aurait-elle pas lieu de nos jours ? Dans les journaux on ne lit, dans les assemblées politiques et dans les réunions privées on n'entend que le mot liberté. Malheureusement, il produit le même effet qu'autrefois le mot paix, dans certains milieux dont il est parlé dans les Saints Livres : *Pax, pax, et non erat pax.* Liberté, liberté, et non seulement la chose n'existe pas, mais personne ne sait dire au juste en quoi elle consiste, ou du moins personne ne sait trouver une définition qui puisse être universellement acceptée.

A quoi cela tient-il ? A ce que le mot liberté est un mot fatigué au delà de tout ce qu'on peut dire. Le cri douloureux de Mme Roland retentit toujours à nos oreilles, et comme un écho, nous-mêmes, nous ajoutons tout bas : « Et que de sottises donc on a dites, ô déesse, et on dit encore tous les jours en ton nom ! » Un ami de M. Brunetière, M. Charles Benoist, a prouvé d'une façon irréfutable, que le mot liberté, tel qu'on l'entend depuis 89, est un sophisme et un non-sens (1). Joignez

(1) *Sophismes politiques de notre temps.*

qu'à ce malheureux substantif sont venus faire cortège des adjectifs, dont quelques-uns ont une mine assez inquiétante. Liberticide et libertaire ne nous disent rien de bon, et libéral a pris un aspect poncif qui fait rire même M. Ranc. C'est que la notion primitive d'où sont sorties les définitions innombrables de la liberté moderne est une notion purement négative ; elle n'implique que l'idée d'affranchissement, de délivrance. Or, quand les formes de servitude, contre lesquelles on s'était révolté, ont disparu, le mot de liberté, qui avait fait merveille contre elles, perd sa raison d'être. Pour qu'il puisse subsister, il faut qu'il s'appuie sur quelque chose de positif. Seuls, les chrétiens savent ce qu'est vraiment la liberté, parce qu'ils complètent par des données positives une idée purement négative. *Jam non dicam vos servos ; vos autem dixi amicos.* Depuis que le divin Maître a prononcé ces paroles, nous ne nous sentons pas seulement délivrés du péché, affranchis de la servitude du mal, nous savons que nous sommes devenus les amis du Christ Rédempteur, les fils adoptifs de Dieu lui-même.

Telle est la vraie notion de liberté dans laquelle — ceci a une importance extrême, en cette discussion — dans laquelle le mot lui-même de liberté n'entre d'aucune façon. D'où l'on pourrait conclure que M. Brunetière a mal choisi le titre de son éloquente, de son admirable conférence. Il n'a pas réussi à rajeunir, ou à rendre sympathique ou même bien claire, une devise que dénaturent un peu, à nos yeux, tant de souvenirs odieux ou ridicules.

Cette petite erreur de tactique, si toutefois on peut l'appeler ainsi, nous permet de comprendre les difficultés du genre dans lequel M. Brunetière a essayé ses forces : l'apologétique, que la certitude de faire

un pléonasme ne m'empêchera pas d'appeler, *externe.*

L'apologétique externe est la défense des vérités religieuses devant un auditoire réel ou fictif composé d'incrédules ; elle a exercé une sorte de fascination sur un très grand nombre d'orateurs et d'écrivains, pendant le XIXe siècle. Le moment n'est peut-être pas encore venu de juger les résultats qu'elle a obtenus jusqu'ici. Mais, sans entrer dans la question, il est permis de dire, cependant, que la plupart de nos apologistes externes ont eu le tort de s'en tenir presque toujours à la défensive. Puisqu'ils s'adressent à ceux du dehors, qu'ils montrent donc à l'incrédulité que ses misérables refuges ne lui sont pas même assurés, qu'ils s'attachent à découvrir tout ce qu'il y a de faible, d'incohérent et de vieillot dans l'œuvre d'un Taine et dans l'œuvre d'un Renan : qu'ils s'attaquent même à M. Léon Bourgeois, un puissant personnage politique, dit-on, mais un assez pauvre dialecticien. C'est précisément ce que vient de faire à Toulouse M. Brunetière. Oh ! qu'il est bien plus beau et bien plus vivant dans *la pure* offensive : je dis *la pure* offensive, car même à Lille il a porté des coups à ses adversaires.

Donc, la vocation vraie de M. Brunetière, nous la connaissons. Par décret nominatif de la Providence, il a reçu mission de démolir toutes les idoles que les intellectuels du XIXe siècle ont dressées et que le XXe siècle adorerait béatement, s'il les trouvait debout. Il vient de réduire en miettes la statue de la déesse Solidarité ; ce ne peut être là qu'un commencement : et il faut que, sur toutes nos lignes, il entende un unanime et puissant : Continuez.

Car l'auditoire qui, au XVIIe siècle, faisait les prédicateurs, selon le mot de Bossuet, doit faire maintenant

les conférenciers. Par rapport à M. Brunetière, nous sommes, nous catholiques, comme dit le Léandre de Racine, nous sommes l'assemblée. Est-ce que notre fonction consiste à souligner d'applaudissements distingués la fin de chaque alinéa ? Il est à présumer que non. D'un orateur comme M. Brunetière, on est toujours sûr d'avance qu'il sera éloquent; appliquons-nous plutôt à bien marquer les coups.

Ainsi absorbés par une occupation aussi agréable qu'utile, quelques uns de ses fervents admirateurs renonceront à lui demander plus qu'il ne peut raisonnablement nous donner. M. Brunetière n'est que le précurseur d'un groupe, du groupe de ceux qui doivent venir. La renaissance catholique à laquelle nous assistons est encore trop peu avancée pour que M. Brunetière, malgré sa jeunesse relative (il a à peine cinquante et un ans), puisse la mener à bonne fin. D'ailleurs, il faut souhaiter, à ceux qui seront ses successeurs, des qualités de direction et de gouvernement absolument différentes de celles qu'il possède à un si haut degré. Et ce souhait n'a rien de platonique. L'assemblée ne fait pas seulement ses orateurs, elle crée, dans une certaine mesure, le milieu d'où naîtront ses prochains conseillers. Nos guides de demain seront tels que les rêve aujourd'hui la foule anonyme des croyants.

Or qu'attend-elle cette foule ? Elle attend ceux qui sauront donner aux jeunes gens à demi chrétiens, si nombreux de nos jours, une nourriture substantielle, c'est-à-dire des pensées, des sentiments, des motifs d'espérance, en conformité absolue avec la grande tradition catholique et française. Elle attend des organisateurs qui sachent unir ses forces isolées et réduites à une certaine impuissance, par cet isolement même. Elle attend aussi des maîtres dans l'art de travailler méthodi-

quement. Au lendemain de la Révolution, les catholiques durent tout improviser, et de cette improvisation hâtive, d'ailleurs admirable, quelques conséquences se font sentir. Elle attend surtout des directeurs intellectuels qui parachèvent l'œuvre d'éducation que l'Eglise a entreprise et qu'elle poursuit au milieu de tant d'effroyables difficultés. Bref, nos chefs de demain, sans négliger les incrédules du dehors, s'occuperont principalement des fidèles ou des demi-fidèles. De même que la meilleure manière de prouver le mouvement c'est de marcher, de même la meilleure manière de défendre l'Eglise, c'est encore de vivre, dans toute sa pureté, la vie catholique intégrale.

Car, sans être prophète, on peut prévoir ce que seront les luttes de demain. Demain, c'est-à-dire la période indéterminée qui commence avec le XXe siècle, verra s'engager une lutte mondiale entre le protestantisme et le catholicisme, lutte qui se terminera infailliblement à l'avantage de l'Eglise. Nos écrivains français ont un rôle très important à jouer dans les événements qui se préparent. Il y a quelques années, par le fait d'un certain nombre de sociologues, personne ne mettait en doute la supériorité des nations protestantes, tandis que tous, nous versions un pleur sur la décadence des nations catholiques. Celles-ci sont notoirement plus pauvres que celles-là, donc...

Heureusement, la Providence, dont M. Brunetière aime à scruter les desseins, a mis les choses au point. Depuis qu'a paru le livre trop fameux de M. Edmond Demolins, le grand empire britannique a fait entendre quelques craquements assez significatifs. Certes, l'Angleterre n'est pas à la veille de disparaître, mais elle a perdu de son prestige et elle commence à douter d'elle-même. Reste l'Allemagne, vers laquelle se tournent

maintenant nos publicistes, tous ou presque tous élèves de ce Lupus le respectueux, si finement crayonné par Veuillot. L'Allemagne a la bonne habitude d'étouffer ses scandales intimes, au lieu de les étaler comme on le fait chez nous : mais ces scandales éclatent tout de même, et ils prennent, au moins dans la haute société protestante et officielle, des proportions inquiétantes. D'autre part, les catholiques allemands, qui représentent une force morale considérable, ne semblent pas perdre du terrain. En particulier, les catholiques polonais, dont le nombre croît d'une façon inquiétante pour les Allemands de certaines provinces, attirent déjà l'attention des économistes.

Quant aux nations catholiques proprement dites, nous devrions bien les défendre, ou ne pas nous contenter de plaider timidement, pour elles, les circonstances atténuantes. Dans cette Espagne dont le nom seul réduit nos polémistes catholiques au silence, ne voyez-vous pas se manifester des germes de vie ? Ces derniers temps, il s'est tenu à Madrid un congrès ibéro-américain, c'est-à-dire un congrès dans lequel s'était fait représenter toute l'Amérique latine. Il a passé inaperçu, comme le petit concile des évêques sud-américains convoqué à Rome par Léon XIII. Il n'importe, les millions d'Espagnols qui peuplent l'Amérique du Sud comprennent qu'il faut en finir avec les dissensions intestines ; ils veulent réformer les abus dans l'Eglise, ils veulent reconquérir leur autonomie financière. Etant donné qu'ils deviennent chaque année plus nombreux, et qu'ils occupent un pays d'une étendue et d'une richesse qu'on a de la peine à évaluer, tout nous porte à espérer que le catholicisme espagnol n'a pas dit son dernier mot, et qu'il pourra faire bonne figure encore dans l'histoire. Et nos frères les Canadiens français ? et

les dix millions de catholiques américains, a-t-on le droit de les passer sous silence ?

Je n'ose pas parler de la France, parce qu'à travers la fumée de la bataille nous risquons de distinguer très mal la réalité vivante. Mais il serait absurde de désespérer de son avenir ou de mettre en doute les qualités de ses apôtres ; nos missionnaires français sont les premiers missionnaires du monde, et en Chine notamment, ils donnent tous les jours des leçons de prudence dont les Allemands ne savent pas ou ne veulent pas profiter.

Mais supposons pour un instant, ce que je n'admets pas absolument, supposons que la France ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire politique du monde, il ne s'ensuit pas que le rôle de ses écrivains soit diminué. Au XIIe et au XIIIe siècle, quand le petit royaume de France se défendait péniblement contre le puissant empire d'Allemagne, la langue française était la langue universelle. Il ne tient qu'aux écrivains catholiques et à leurs lecteurs de faire renaître un pareil état de choses. Que ces messieurs osent n'être que catholiques et français, et qu'ils combattent avec la même ardeur ce qui est anticatholique et antifrançais. Au besoin, ils pourraient se contenter pour le moment, je dis pour le moment, de la partie négative de leur tâche. Mais à ce prix, ils seraient sûrs d'être les interprètes-nés du monde catholique, les directeurs de la grande croisade qui se prépare.

De notre côté, nous aurions à apprendre, nous lecteurs, comment on n'éparpille pas son attention sur des livres médiocres. M. Brunetière ne pourra rien que par notre concours, et ce concours, pour être efficace, devra ressembler à une collaboration. Il est bon d'écouter ; il vaut mieux discuter, non pas pour le vain plai-

sir d'aligner des syllogismes, mais pour en arriver à se mettre pleinement d'accord, en vue d'une grande œuvre, la défense du catholicisme et son rayonnement dans le monde.

De telles considérations n'appartiennent peut-être pas à la littérature proprement dite, mais M. Brunetière ne saurait s'en plaindre. Quelle place lui assignera un jour la critique, dans l'histoire littéraire ? Personne ne le sait, et il n'est pas indispensable que nous le sachions. Après tout, il ne s'agit que de quelques titres de gloire en plus ou en moins, dans l'histoire d'une littérature qui est déjà très riche. Mais ce qui est important, ce qui est grand, ce qui apparaîtra dans l'histoire sous les espèces d'éternité, c'est la geste que Dieu et son Église se disposent à entreprendre en Asie et en Afrique. Dans cette geste le canon remplacera peut-être quelquefois l'épée des croisés, mais la plume combattra plus souvent et plus efficacement que le canon. L'écrivain préparera, corrigera, complètera, ou même — pourquoi ne pas l'espérer ? — rendra inutile l'œuvre du soldat. La geste sera belle. Plaise à Dieu qu'on puisse dire d'elle, comme des précédentes croisades, qu'elle aura été faite par les Francs !

DANS LA PRIÈRE ET DANS LA LUTTE

Des profondeurs de la fosse aux Lions dans laquelle il a cru devoir, depuis quelques années, établir sa résidence, M. François Coppée remonte à l'air pur, pour respirer, se reposer et chanter. Bien vite, allons saluer le poète chrétien si gracieux et si aimable, avant qu'il ne reprenne sa toge de citoyen et sa badine de dompteur. Qui sait ? peut-être le déciderons-nous enfin, à prolonger son séjour parmi nous, gens pacifiques, *quoniam advesperascit*. C'est le soir, ô poète ! restez, restez avec nous. Vous avez souffert ; vous luttez maintenant, non sans conserver quelques relations bienfaisantes avec la bonne souffrance. Notre devoir à tous, notre devoir présent et pressant est de prier, prions ensemble, voulez-vous ? Nous nous grouperons nombreux autour de votre joli rebec, et après que nous aurons bien prié, vous nous chanterez quelques-uns de ces chants pieux qu'aimait tant votre mère...

M. François Coppée est, à l'heure présente, l'homme le plus populaire de France. Car la haine dont on l'honore dans certains milieux, loin de diminuer cette popularité, la renforce et l'enrichit. Quel nom propre voltige plus, sur les lèvres des Français de nos jours, que ces deux petites syllabes discrètes et rapides qui forment le nom de Coppée ? Il y a quelques années,

c'est le nom de Sarcey qui apparaissait le plus fréquemment dans les conversations et dans les livres. Mais dans cette popularité il entrait beaucoup d'ironie et d'irrévérence, ironie et irrévérence qui laissaient souvent à désirer du côté du bon goût. Des Français de culture moyenne ou même médiocre se sentaient très fiers de prendre un ton familier, puis bienveillant, puis protecteur, en disant : l'Oncle.

Un peu de familiarité se fait sentir quand on prononce le nom de Coppée, mais cette familiarité n'a rien de vulgaire ni de commun avec l'ironie. Elle est faite de sympathie franche et d'admiration.

La lecture du nouveau recueil que vient de faire paraître l'auteur des *Humbles*, ne pourra que fortifier les sentiments dont il est, depuis longtemps, l'objet. Mais il s'en faut que ce petit livre exquis réponde aux vœux que forment les amis de M. Coppée, vœux peu concordants, du reste. Il contient de la psychologie, de l'apostolat, de la politique, trois choses bien distinctes et qui ne plairont pas également à toutes les catégories de lecteurs. Me permettra-t-on de raconter ici, comment j'osai exprimer à M. Coppée lui-même, oh ! très timidement et très respectueusement, mes préférences personnelles ?

C'était dans le cabinet de travail du poète, par une matinée d'automne, douce et point trop mélancolique.

« Comment, vous, mon cher maître, vous êtes-vous jeté dans l'abominable bataille politique ? Que le liseron monte jusqu'au balcon où chantent les fauvettes, c'est tout naturel, mais il n'y a pas de fauvettes sur la tribune aux harangues ; on y rencontre des Trouillot. Sans doute, vous avez de grandes qualités oratoires et vous savez parler, au peuple de Paris, la seule langue qu'il comprenne. En serez-vous moins vaincu dans la

lutte glorieuse que vous avez entreprise et que quelques-uns de vos collaborateurs mènent si mal ? Qu'il vous suffise d'avoir esquissé le vrai geste de la protestation nationale. Retirez-vous de la mêlée politique et travaillez, non pour des succès immédiats, d'ailleurs très problématiques, mais pour la grande œuvre de restauration religieuse qui s'annonce. Il appartient à un poète, comme vous, d'évangéliser ce pauvre peuple de Paris qui est si sympathique et si bon, mais si effroyablement ignorant en matière religieuse. Quel est cet orfèvre de Ségovie qui voulait mourir en ciselant, dans l'or, un ostensoir ? Vous devriez composer un catéchisme poétique et symbolique à l'intention des petites gens auxquels ne suffisent plus les feuilletons du *Petit Journal.* »

Ce que répondit M. Coppée à cette virulente philippique, on pourrait le dire ici, sans trahir les secrets du nationalisme, mais à quoi bon ? M. Coppée n'a pas renoncé à la politique.

La publication de son recueil prouve qu'il n'eut peut-être pas raison. Les beaux vers se rencontrent tous — oui, tous — dans les pages religieuses et psychologiques. M. Coppée trouve comme naturellement le vrai et le beau, toutes les fois qu'il veut bien nous expliquer ses sentiments profonds. Voyez, par exemple, comment il parle de son amour pour les siens, et en même temps, de ce qui fait la vie de toutes les pauvres familles chrétiennes en général.

Aux humbles comme moi, nés dans la pauvreté,
Je souhaite d'abord avec sincérité,
Quand la nouvelle année entreprend sa carrière,
Le pain quotidien de la vieille prière ;
Et puis, pour qu'ils ne soient jamais trop malheureux,
Je leur souhaite encor de bien s'aimer entre eux.

Du pain et de l'amour ! Tout est là. Le pauvre homme
N'a vraiment pas le droit de trop se plaindre, en somme,
Si du berceau d'osier au cercueil de sapin,
Toute sa vie, il a de l'amour et du pain.
Mes honnêtes parents n'eurent pas davantage ;
Mais la bonté régnait dans leur cœur sans partage.
Des sentiments profonds ils ont connu le prix,
Et si je sais aimer, c'est qu'ils me l'ont appris.

Vous qui cherchez toujours, dans les livres et dans la vie, les beaux cris de l'âme, dites-moi, que pensez-vous de ce dernier vers ? On n'a jamais mieux paraphrasé, que je sache, le commandement divin : Tes père et mère honoreras afin que tu vives longuement. Humilité, reconnaissance, affection pure, sens du dévouement et de la beauté morale, Coppée a tout exprimé dans ce vers si simple, si familier, si suggestif.

Le morceau tout entier, du reste, est d'une belle venue et il mérite de figurer dans les anthologies. C'est pourquoi je me permets d'indiquer à M. Coppée une formule, au moins un peu fatiguée, qu'il serait peut-être nécessaire de modifier ou de faire disparaître. Cette année qui entreprend sa carrière, nous rappelle trop certain vers — et non le plus beau — du *Lac* de Lamartine. Il ne faut pas que de semblables négligences compromettent les destinées d'une aussi belle page et surtout du vers final :

Et si je sais aimer, c'est qu'ils me l'ont appris.

De la vie des familles chrétiennes aux actes héroïques et sublimes dont elles donnent, à l'occasion, l'exemple, il n'y a qu'un pas. M. Coppée a chanté les victimes du bazar de la Charité. Beau sujet, certes, mais sujet très difficile et qu'un écrivain expérimenté, comme M. Coppée, n'aborderait pas s'il n'y était moralement forcé par

les circonstances. Ce n'est pas que la gracieuse petite Muse parisienne de M. Coppée se soit brûlé les ailes au bûcher gigantesque de la rue Jean-Goujon. Même, elle a su trouver quelques notes délicieuses, des notes à la fois suaves et féminines.

> On voyait là, parmi cette noblesse,
> L'humble religieuse et la royale Altesse
> Egales dans l'œuvre du bien...
> Que c'est doux et touchant, la bonté dans la grâce !
> ... Orphelins, plus de plaintes !
> A l'œuvre ! Combattez pour la foi ; car vos saintes
> Sont près de Dieu, je vous le dis.
> J'évite, en frissonnant, ce hideux tas de cendre.....
> Où cette grande dame, où cette vierge pure,
> Pour traces n'ont laissé que l'or d'une parure
> Ou le cuivre d'un crucifix.

Cela est délicatement dit, certes. Mais, comme Jeanne d'Arc, leur sœur, dont tant d'illustres poètes ont essayé vainement de chanter la beauté, les martyres du bazar n'ont pas encore inspiré à leurs admirateurs, des vers dignes d'elles. Cet insuccès relatif tient peut-être à la timidité des poètes. M. Coppée, autant que je m'en souviens, a lu sa petite oraison funèbre poétique devant les parents des victimes : il a dû ménager, en quoi il a eu grandement raison, des susceptibilités fort légitimes. Mais il n'a pas osé toucher au vif de la question.

Pourquoi Dieu n'a-t-il choisi que des femmes pour victimes ? Pourquoi ?

Il convient d'abord de noter que toutes, jeunes filles, jeunes femmes, ou religieuses, ont eu, sans effort, tout naturellement, une attitude sublime, l'attitude des martyres de la primitive Eglise. Je ne crois pas que les mauvais journaux, pourtant bien attentifs, aient pu

surprendre, chez elles, la plus petite défaillance ou la plus courte hésitation. Il y a là un sujet de méditation sur lequel on ne s'est pas suffisamment arrêté. Evidemment, les chrétiennes de France constituent une élite morale à laquelle il semble bien qu'on ne trouve rien de comparable dans les autres pays. Elles ont de l'esprit et de la dignité, la finesse et l'énergie, la grâce dans le dévouement et le naturel dans l'héroïsme. Le plus remarquable, c'est que, si vous les interrogez sur le pourquoi de ces mérites, elles vous répondent à l'unanimité : « Ce que nous sommes, nous le sommes par la seule vertu du catholicisme. » Sans s'en douter, elles s'expriment comme saint Paul. Si j'étais poète, voilà ce que j'essaierais de mettre en vers.

Le nouvel état d'âme de M. Coppée se révèle enfin et d'une façon très curieuse, dans le petit sermon, bien moderne et bien parisien, qu'il adresse aux étudiants à propos des fêtes de la mi-carême.

> Lorsque dans sa boîte de thon
> L'anarcho met sa poudre verte,
> Vraiment, cela me déconcerte
> La musique d'un mirliton...
> A votre âge, l'espoir enivre.
> Vive demain !... Qu'importe hier ...
> On veut, même en des jours de fer,
> Jouir de ses vingt ans et vivre.
> Soit. Riez et chantez en chœur.
> — La jeunesse est si tôt passée !
> Pourtant, qu'une grave pensée
> Tout d'abord nous vienne du cœur.

Je voudrais bien recommander ce ton oratoire à certains tribuns de notre connaissance qui passent pour très éloquents.

Il arrive que M. Coppée, tout en racontant simplement ce qui se passe dans son âme de converti, fait œuvre d'apologiste. Faire œuvre d'apologiste n'est-ce pas le rêve de presque tous les croyants dont quelques-uns, toutefois, ne semblent pas préparés à remplir cette auguste fonction ? Nous en connaissons qui, pour défendre l'Eglise, inventent ou s'approprient des méthodes singulièrement compliquées. M. Coppée nous dit tout simplement comment il fit sa prière dans une pauvre petite église normande, durant une de ces après-midi d'été que les baigneurs passent au casino ou sur la plage. C'était, sans doute, dans les délicieux environs du Tréport, sur une de ces collines vertes d'où l'œil s'étend au loin sur la mer et que domine la statue de la Vierge.

> J'ai suivi le sentier au milieu des tombeaux...
> Et seul, dans la fraîcheur de la nef en ogive,
> M'étant agenouillé dans l'un des bancs de bois,
> J'ai fait avec respect le signe de la croix,
> Et j'ai prié.

Que ces quelques vers sont touchants ! Des jeunes gens par milliers, et peut-être par centaines de mille, se mettent l'esprit à la torture pour trouver le beau geste qui les immortalisera, ou tout au moins les distinguera. Le beau geste le voilà, Messieurs, celui que vient d'esquisser M. Coppée. Si vous voulez l'attraper, soyez naturels d'abord, puis tâchez d'être humbles, c'est-à-dire, conscients de toutes les misères de votre personne. Ce qui nous convient le mieux à nous tous, chétifs humains, c'est encore de nous mettre à genoux devant le bon Dieu. On aime à se représenter ainsi prosternés, Godefroy de Bouillon, saint Louis, Christophe Colomb, et on se dit en même temps, que M. Homais

ricane à la porte de l'église, quand il assiste à quelque enterrement. Les hommes de France qui ne veulent plus ressembler à M. Homais, ne savent pas tous, cependant, s'agenouiller avec naturel et crânerie. Voyez, par exemple, ce pauvre M. Loubet ! Comme il s'embrouille, et de façon peu française, dans les exercices compliqués de sa liturgie présidentielle ! Tantôt il refuse de l'eau bénite, en quoi il se trompe, et tantôt il s'agenouille devant le Saint-Sacrement, en quoi il mérite d'être loué. Mais il serait plus simple et plus digne de ne pas vouloir plaire tour à tour à l'Eglise et à M. Homais. Remercions M. Coppée de son beau signe de croix.

Maintenant qu'il est à genoux, il prie le Dieu de son enfance et de sa vieillesse.

> Mon Dieu, que mon cœur est aride !
> Pourtant, vous le savez, je vous ai pris pour guide
> Ardemment, tendrement, je redis le *Credo*.
> J'accepte votre joug, je veux votre fardeau.
> Votre nom est au fond de toutes mes pensées.

Outre qu'il est admirable en soi, ce langage nous prouve que M. Coppée lit maintenant l'Evangile et qu'il sait faire siennes, certaines expressions des écrivains sacrés. Il est regrettable, toutefois, qu'il n'étudie pas l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau. S'il connaissait les psaumes, il pourrait développer, paraphraser, orchestrer les deux vers pourtant bien gracieux par lesquels il commence sa prière. Le Psalmiste ne se contente pas de dire : « Mon Cœur est aride », il s'écrie :

> O Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche.
> Mon âme a soif de toi, mon corps soupire après toi.
> Dans une terre aride, desséchée, sans eau,
> Ainsi je te contemple dans le sanctuaire...

Lorsque je pense à toi sur ma couche,
Je médite sur toi, pendant les veilles de la nuit.

Quand ils prenaient Dieu pour guide, les Hébreux invoquaient son secours avec une insistance et une fougue qui ressemblent peu à la correction mondaine et grammaticale des modernes :

Prête l'oreille, berger d'Israël,
Toi qui conduis Joseph comme un troupeau !
Parais dans ta splendeur...
Dieu des armées, relève-nous,
Fais briller ta face et nous serons sauvés...
Et nous ne nous éloignerons plus de toi.
Fais-nous revivre, et nous invoquerons ton nom.

Malheureusement, M. Coppée ne lit pas les psaumes, et non seulement il ne lit pas les psaumes, mais il néglige saint Thomas d'Aquin et les disciples de saint Thomas d'Aquin. Aussi, passe-t-il par de certaines épreuves bien connues. Au milieu de ses plus ferventes prières, il constate tout à coup ce qu'il considère, à tort, comme une éclipse de sa foi, et il fait entendre un cri de détresse :

... Ai-je vraiment la foi ?
Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi.
Rendez-moi, rendez-moi ma ferveur enfantine.

En un sens, il n'y a pas lieu de regretter que M. Coppée ne se soit pas engagé, au lendemain de sa conversion, dans les études théologiques. Il représente mieux ainsi — et je prie d'avance Messieurs les kantiens de retenir des sourires qui seraient peut-être déplacés — il représente mieux ainsi les hommes instruits de sa génération. Car enfin, il serait peut-être temps de

regarder nos adversaires bien en face, sans bravades, certes, mais sans timidité. Bossuet disait de son temps, en parlant des incrédules : Qu'ont-ils vu ces rares génies ? Pour des raisons qui se rapportent à la fois et à la grandeur de Bossuet et à notre médiocrité contemporaine, modifions, un tant soit peu, la célèbre interrogation. « Comment motivent-ils leur incrédulité les détracteurs de notre foi ? » Parmi eux, nous voyons des banquiers et des épiciers, des commis-voyageurs et des ouvriers, qui ressassent contre le catholicisme des facéties ineptes. Ceux-là, du moins, ne se piquent pas de trouver des arguments personnels.

Où se recrutent donc les chefs responsables de l'incrédulité ? Chez les médecins, si je ne me trompe, chez les romanciers, chez les professeurs de sciences ou chez les professeurs de philosophie. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces hommes passent pour être mieux préparés que d'autres à se prononcer sur la divinité de Jésus-Christ et le magistère de l'Eglise. Ils ne lisent pas l'Evangile que nous savons par cœur, nous prêtres, ils n'ont jamais ouvert un traité de l'Incarnation, ils ne se doutent même pas de ce qui se passe dans l'âme d'une Sœur de saint Vincent de Paul. M. Zola est mieux renseigné que quiconque sur l'Assommoir du coin du quai, tel chimiste fait des merveilles dans son laboratoire, tel chirurgien se distingue par le succès de ses opérations, tel philosophe peut disserter, durant trois jours, sur la non-objectivité de la sensation. Mais il ne s'agit de rien de tout cela, Messieurs. Je veux savoir, moi milliardième partie anonyme de l'humanité vivante, je veux savoir si mes souffrances n'ont pas d'autre raison d'être que de fournir la matière d'une dissertation scientifique. Je veux savoir si Jésus, fils de Marie, qui a été crucifié sur le Calvaire, est vraiment Dieu, et si,

de concert avec son Père, il fait, par delà le ciel, des choses inconnues,

> Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Ce qui m'intéresse surtout, c'est le lendemain de la mort, considéré comme sanction de la loi morale.

Sur ces questions essentielles, les seules importantes qui existent, on trouve des renseignements principalement dans notre conscience, dans une certaine philosophie qui n'est pas la philosophie à la mode, dans les enseignements moraux et dogmatiques de l'Eglise, dans les Livres Saints. Inutile d'ajouter que ces trois dernières sources sont incomparablement les plus abondantes et les plus pures.

Je vous le demande, comment les médecins et les philosophes kantiens, en tant que médecins et philosophes kantiens, peuvent-ils bien être mieux renseignés que nous, sur ces sujets ? Pendant qu'ils arrangent des tibias ou commentent Hartmann ou Shopenhauer, ils ne comparent pas la vie et l'Evangile tel que l'explique l'Eglise. Or, il faut précisément comparer la vie et l'Evangile et scruter les dogmes de l'Eglise et les beautés des âmes catholiques.

M. Coppée représente donc bien les hommes les plus instruits de sa génération ; il mérite qu'on l'observe très attentivement quand il prie et quand il doute.

Il lui est arrivé de douter quelquefois — au sens complet, au sens le plus fort de ce mot (1) — parce qu'il

(1) Il va sans dire, en effet, que M. Coppée ne songe pas, ici, aux saintes obscurités de la foi dont parle Bossuet dans sa lettre à Madame Cornuau :

« Dieu vous fasse la grâce de perdre et de plonger toutes vos lumières et toutes vos vues particulières dans cette sainte et divine obscurité de la foi, et n'avoir de soutien u'en elle : non

n'a pas reçu une suffisante instruction religieuse. Les motifs de crédibilité qui l'ont déterminé à se convertir et qui le soutiennent encore dans les épreuves de la vie sociale, appartiennent tous à l'ordre de la sensibilité. Il n'en faut pas davantage, pour être à même d'entendre l'appel divin, à la plupart de ceux qui ont le cœur pur et la volonté droite. Mais la sensibilité, surtout la sensibilité des hommes, a des moments de défaillance. Il est anormal de ne pas demander au bon sens documenté, ainsi qu'à la haute raison, les motifs de croire qui sont de leur domaine. Oserai-je hasarder ici une comparaison bien moderne et bien familière? Lorsque les maîtresses de maison, prudentes, font installer chez elles l'électricité, elles prennent soin de conserver toujours sous la main les vieux modes d'éclairage. L'électricité fait assez souvent défaut, et, d'ordinaire, aux heures où l'on aurait le plus besoin d'elle. Comme on est heureux alors de se rabattre sur le gaz, sur les lampes réduites à un rôle purement décoratif, sur tous les lumignons! Permis à chacun d'ouvrir plus largement à l'action bienfaisante de la foi, ou sa sensibilité ou son intelligence, mais nous n'avons le droit de laisser s'atrophier aucune de ces deux facultés. M. Coppée, comme tous les hommes de sa génération, n'a pas fait assez grande la part de l'érudition religieuse et du raisonnement théologique.

Et cependant, malgré tout, après quelques instants d'hésitation, M. Coppée a retrouvé la foi.

> Vous connaissez, mon Dieu, ma bonne volonté.
> J'ai vaincu mon orgueil et mon impureté.

que je veuille anéantir ces lumières ni ces vues qui sont bonnes et utiles, mais je veux que vous ne mettiez votre appui que sur Dieu, appréhendé par la foi, selon ce qui est écrit: « Le juste vit de foi. »

Exaucez-moi, rendez ma prière meilleure,
Et faites que mon cœur se fonde et que je pleure.
Je veux croire ! Je crois ! Ce doute est le dernier.
O Jésus, donnez-moi la foi du Centenier,
Afin que plus jamais, mon Dieu, je ne vous dise,
Comme aujourd'hui, devant l'autel, dans votre église :
« Seigneur, m'entendez-vous ? Seigneur, êtes-vous là ? »

Vive Dieu ! comme on disait jadis, et honneur à celui qui, après tant de croyants illustres et tant de chrétiens inconnus, a su garder la foi.

Mais de cette épreuve de M. Coppée, il serait peut-être sage de tirer deux conclusions qui pourront paraître contradictoires, et qui, en réalité, se compléteront l'une l'autre. D'abord, même dans un siècle dont l'atmosphère intellectuelle est saturée d'incrédulité, la conquête et la conservation de la foi n'ont rien d'impossible. Toutefois — et ceci sera la seconde conclusion, — les catholiques ont l'impérieux devoir de diminuer le danger qui résulte, pour leurs contemporains, de l'ignorance religieuse : ils ont à changer l'atmosphère intellectuelle de leur temps.

Réhabilitons le bon sens français et les principes élémentaires de la philosophie, faisons pénétrer si avant, dans l'esprit des jeunes gens, les vérités essentielles du christianisme, que leur foi ne défaille jamais, même durant les crises morales les plus terribles.

Après avoir hésité quelque temps, M. Coppée commence à comprendre qu'il a sa petite fonction personnelle à remplir, dans cette grande œuvre de restauration religieuse à laquelle doivent s'appliquer, sans retard et sans relâche, tous les Français de bonne volonté. Il s'essaie à mettre en symboles, en récits, en explications poétiques, les vérités religieuses et morales. C'est cela même que lui demandent, depuis fort

longtemps, ses amis chrétiens, médiocrement passionnés pour les choses de la politique.

Familiariser les Français, et surtout les Parisiens du xxe siècle, avec l'Evangile et le Catéchisme, quel beau programme ! Les vulgarisations scientifiques de Jules Verne et les fastidieux rabâchages de nos romanciers ahuris ne constituent pas — c'est trop évident — ce pain substantiel que nous devons demander, tous les jours, à notre Père des Cieux. Quel poète osera chanter, en langue moderne, les joies vraies de la vie chrétienne et les beautés de l'Evangile ?

Examinons d'un peu près les deux essais de M. Coppée. Le premier essai est l'histoire d'un charpentier du bon vieux temps, de ce temps

> Où les pauvres, libres d'angoisses,
> Quand leurs chapelets étaient dits,
> Voyaient, aux vitraux des paroisses,
> S'ouvrir le lointain paradis.
> Au temps, enfin, où l'ignorance
> Etait si douce au monde entier.

Sans doute, M. Coppée ne mettra pas ces beaux vers dans son prochain appel au civisme des électeurs : ils valent mieux, cependant, que les périodes les mieux tournées de sa prose électorale : ils peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux morceaux académiques, dans lesquels on proclame — Dieu sait avec quelles sages précautions — la banqueroute partielle d'une certaine science.

Notre charpentier a la foi profonde du peuple chrétien du moyen âge, mais voilà, il n'est pas dévot, et, en manquant l'office sans vergogne, en travaillant le dimanche, il s'attire les remontrances de M. le Curé et la colère des dévotes. Un jour de Noël, pendant

qu'il fait manœuvrer sa varlope pour gagner le pain de ses mioches, une pauvresse entre presque mourante dans son atelier. Partie le matin, pour aller dans la ville voisine voir son enfant malade, elle ne peut plus continuer sa route. Bah ! se dit le charpentier,

> Bah ! je suis fait aux lourds fardeaux.
> La mère, enfourchez mes épaules ;
> Je vous porterai sur mon dos.

Et le charpentier part chargé de la pauvresse, regrettant sa journée perdue. Mais, ô merveille ! durant son absence, quelqu'un travaille pour lui à l'atelier, et ce quelqu'un c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même .

Ce conte dont le fond n'a rien de bien original, M. Coppée a su le faire sien et le rajeunir en l'appropriant à notre goût moderne. Ainsi devrait-il faire plus souvent. La vie des saints lui fournirait une ample matière qu'il lui suffirait de nous présenter à sa façon, qui est la bonne. Comme La Fontaine, il innoverait, non pas dans la matière, mais dans la manière, et il innoverait par le seul fait qu'il introduirait dans ses vieux contes la vivacité de l'esprit contemporain. Ce que j'aime le plus dans son histoire du charpentier, c'est la réconciliation de la gaminerie parisienne et de l'esprit religieux. Monsieur saint Joseph, dit le charpentier,

> Monsieur saint Joseph, mon patron,
> Permets-moi de scier ma poutre
> Et de raboter mon chevron.
> Jésus et toi, saint personnage,
> Vous êtes des gens du métier

Qui ne reconnaîtrait là le ton du vrai peuple de France ?

Par le ministère de M. Coppée, comme autrefois par le ministère de Villon, il pleure, il gouaille et il prie.

La seule conclusion de ce joli petit conte me semblerait un peu défectueuse.

> Fable, dit-on, conte stupide !...
> Mais pour le bien qui donc est prompt ?...
> Non, l'affreux combat pour la vie
> Fait horreur au passé chrétien.
> Car on s'y disait sans relâche :
> « Mes frères, aimons-nous un peu ».
> Et chacun finissait sa tâche
> Quand même, avec l'aide de Dieu.

Je ne méconnais certes pas le charme de ces vers. Mais M. Coppée n'a pas expliqué sa pensée, qui est indiquée à peine, dont on devine les beaux développements, et qui reparaîtra, souhaitons-le, dans ses nouveaux recueils.

Le deuxième essai de M. Coppée a pour sujet : *l'Etable* ; on devine qu'il s'agit de l'étable de Bethléem. Comme les peintres et les artistes du temps jadis, M. Coppée a voulu laisser son Noël, et comme les artistes du temps jadis, il s'est contenté d'ajouter au récit divin ce qu'il a de meilleur dans son répertoire de ménestrel moderne : de la délicatesse de sentiment, de l'esprit, du pittoresque.

> Ils (Marie et Joseph) se hâtaient ainsi
> Depuis des jours, faisant halte près des eaux vives
> Et pendant leur repas de pain noir et d'olives,
> L'âne broutait, cherchant l'herbe entre les cailloux...
> O femme douloureuse, O mère, O sainte Vierge !

Il te faudrait un lit, une chambre, du feu.
Mais nul ne sait qu'en toi tu portes l'Homme-Dieu.
... Et tandis que Joseph donne à l'âne son foin
Et cherche à s'installer pour la nuit dans un coin,
Troublé par les intrus un vieux bœuf qui rumine
S'éveille, et d'un gros œil mauvais les examine.

Il est regrettable, toutefois, que M. Coppée ait cru devoir insister sur les douleurs physiques de la sainte Vierge. Qu'on déplore son isolement, qu'on s'apitoie sur sa pauvreté, qu'on proteste contre la dureté des aubergistes, très bien. Mais aller plus loin, ce serait heurter de front l'enseignement catholique et froisser ce qu'il y a de plus délicat dans notre amour filial pour celle que l'Eglise appelle la Mère sans tache.

Tout en instruisant les bons Français de France, ses amis, M. Coppée s'attaque quelquefois à ceux qui les égarèrent. Après avoir assisté au service funèbre qui fut célébré pour l'âme de l'héroïque colonel de Villebois-Mareuil, il écrit :

Ils viennent d'ouvrir leur kermesse (1)
Et sont ivres de ce succès.
Nous avons entendu la messe
Pour l'âme d'un héros français...
Ils convièrent à l'orgie
Le monde entier, du sud au nord.
Dans les chants de la liturgie
Nous avons prié pour un mort...

Pensée, sentiments, rythme et rime, tout s'harmonise ici et tout est d'allure très française. Pourquoi M. Coppée ne s'essaierait-il pas plus souvent dans ce genre de satire vive et légère ?

(1) L'Exposition.

Une autre fois, il raille la manie des incrédules qui apportent tant de fleurs sur les tombes, mais il s'interrompt bien vite de railler, et il verse des larmes avec des prières :

> Le nombre de croix diminue
> Au cimetière. Mais alors,
> Pourquoi tant de fleurs, esprits forts,
> Entre les ifs, dans l'avenue ?
> Qu'importe à ce qui fut un corps
> Une demeure bien tenue ?
> D'ailleurs la pierre sera nue,
> Tôt ou tard, sur les pauvres morts.
> Chrétiens, pour nos tombes aimées,
> Mêlons aux gerbes embaumées
> Un espoir qui soit immortel.
> Demain nos fleurs seront poussière.
> Seul, le parfum d'une prière
> Dure éternellement au ciel.

Je ne crois pas que M. Coppée ait rien écrit de plus beau que ces trois petites strophes d'une sincérité, d'une spontanéité et d'une eurythmie dans l'émotion, incomparables. Si Veuillot vivait encore, comme il saurait les applaudir et les paraphraser ! Il oserait, lui, les mettre en parallèle avec le *Saule* trop vanté de Musset, où l'on devine de l'inspiration allemande et du paganisme et de la pose donc, trois choses qui ne forment pas un très harmonieux mélange.

On remarquera que jusqu'ici, j'ai étudié, dans le petit recueil de M. Coppée, les seules poésies qui ont pour objet la religion. Cependant, l'auteur a abordé d'autres sujets. Il a chanté, par exemple, M. Déroulède, en un certain nombre de petits poèmes que je n'ai pas lus et que je ne veux pas lire. Il est encombrant ce

Déroulède, et comme il n'hésite jamais à compromettre inconsciemment ses compagnons, on souhaiterait bien que M. Coppée se dérobât à ses étreintes. De même, notre poète unit, peut-être plus qu'il ne serait nécessaire, l'idée chrétienne et l'idée impérialiste. Les gens bien informés affirment que nous marchons au césarisme et si nous y arrivons, en effet, M. Coppée pourra se rendre ce témoignage qu'il aura effectivement contribué, pour sa part, à amener ce résultat. Plaise à Dieu qu'il n'ait pas à le regretter et que nous n'ayons pas à le regretter avec lui !...

M. Coppée n'est pas le seul poète qui, ayant trop raison de se plaindre du parlementarisme, se soit efforcé de le détruire, ou tout au moins, d'échapper à sa tyrannie. Reportons-nous par la pensée au temps de Cléon, le démagogue athénien. Deux citoyens d'Athènes, Pisthétairos et Evelpide, fuient la ville bavarde et criarde, retentissante de querelles et de plaidoiries, pour l'harmonieux pays des oiseaux. Ils quittent le guêpier trivial pour le nid céleste. Ils demandent aux oiseaux de bâtir une ville dans les airs. Les oiseaux approuvent le plan des deux Athéniens ; la ville décrétée se construit avec une rapidité fantastique. Naturellement, tout va le mieux du monde dans la plus parfaite des républiques aériennes. « On chasse, à coups de bâton, un géomètre qui prétend cadastrer l'azur et arpenter l'air, un inspecteur et un marchand de décrets accourus pour asservir aux lois d'en bas la cité d'en haut, un sycophante qui vient y chercher pâture de mensonges et de délations. La république volatile bannit de son enceinte les méchants et les parasites, mais elle s'ouvre aux hommes de bonne volonté. Des corbeilles pleines d'ailes attendent ses élus. Ils rejettent, au seuil, la chrysalide de la pesanteur ; les

voilà qui volent et qui planent : leur songe éternel est vécu ! »

Grâce à la foi chrétienne, l'exquise fantaisie d'Aristophane est devenue une sublime, une divine réalité. Il y a, dit saint Augustin commentant un mot sublime de saint Paul, il y a deux cités diverses mêlées de corps, séparées de cœur, qui suivent le courant du siècle jusqu'à ce que le siècle finisse. « L'une, ajoute Bossuet, enferme dans son enceinte les enfants de Dieu, et se nomme Jérusalem : l'autre contient les hommes du monde et s'appelle Babylone... Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées... Les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir de ses murailles, tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle...

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente ? Quelles montagnes assez hautes, quelle mer et quel océan assez vaste sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue ? Ne recherchons pas, chrétiens, une place qui la sépare... »

Justement, je crains que M. Coppée, chrétien et homme politique, ne cherche pour sa cité honnête, une place qui la sépare de la cité corrompue. « Mener une vie innocente, conclut le même Bossuet, mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour la fidélité de ses serviteurs ; mais les laisser avec les méchants et leur faire observer la justice, leur faire respirer le même air et les préserver de la contagion, les laisser mêlés dans l'extérieur et rompre le commerce au dedans, l'œuvre est digne de sa puissance (de Dieu), l'épreuve est digne de ses élus. »

Et quel sujet pourrait mieux inspirer un poète chrétien avide d'apostolat ?

IRONIE MILITANTE

Les formes diverses que revêt l'ironie offrent une bien grande variété. Elle est douce ou âpre, primesautière ou lente dans ses développements, superficielle ou profonde, elle caresse parfois ses victimes et, quelquefois, elle les blesse mortellement. Notez bien que je ne parle pas ici de l'humour, qui participe à la fois de la dureté froide inhérente au caractère anglais et d'un procédé comique assez facile à attraper ; je ne veux parler que de l'ironie française. Depuis Rabelais et Molière, jusqu'à Daudet et Pailleron, les Français ont trouvé un très grand nombre de manières de railler les autres et de se railler eux-mêmes.

Il arrive parfois à Bossuet de souligner, d'un trait rapide et fort, le ridicule de ses adversaires. « Qu'ont-ils vu, dira-t-il en parlant de ses adversaires, qu'ont-ils vu ces rares génies ? » A Fénelon qui, au cours de ses polémiques, s'était donné le tort de prendre une attitude de martyr, il répondra que « personne ne songe à faire brûler vif M. de Cambrai. » Il écrira au Père Caffaro : « Vous comparez les dangers où l'on se met dans les comédies par les vives représentations des passions, à ceux qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, dites-vous, dans les déserts. On ne peut, continuez-vous, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église,

enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute, la conséquence est fort bonne; tout est plein d'inévitables dangers; donc, il faut en augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piège et une tentation à l'homme; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux pièges pour perdre les âmes. »

C'est ce que nous pourrions appeler la haute ironie.

A l'extrémité opposée, apparaît l'ironie vulgaire et facile, qui dans l'argot contemporain s'appelle la blague, si toutefois ce vilain mot n'est pas déjà démodé. Ainsi, M. Henri Rochefort a écrit, à propos de l'almanach impérial de 1860, une phrase justement célèbre et qui est, je crois, typique : « L'Empire compte 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » De son côté, M. Alphonse Allais annonce périodiquement à ses lecteurs, des inventions mirifiques dont il est l'auteur, et pour lesquelles il a la bonté de ne réclamer aucun brevet. Un jour, il rêve de transformer en zèbres bien bigarrés, des ânes et des chevaux tout uniment noirs, ou blancs, ou gris. Une autre fois, par une inspiration géniale, il invente le parapluie, ou bien il propose d'établir sur les deux bords de la Manche, à Douvres et à Calais, d'immenses balançoires qui auront le double avantage d'éviter le mal de mer aux voyageurs, et de symboliser très exactement le genre de relations qui existe entre l'Angleterre et la France. Après avoir pris connaissance de toutes ces calembredaines, je ne dis pas qu'on rougit presque d'avoir ri, mais on n'est pas plus fier que cela, de s'être mis en unisson, durant quelques instants, avec cet étrange amuseur.

Entre les deux genres extrêmes d'ironie, dont on

vient de voir quelques exemples, se place l'ironie académique, celle qu'on cultive sous la coupole de l'Académie française, ou au *Journal des Débats*. Cette ironie, jadis fort vantée, tombe aujourd'hui en désuétude ; elle heurte trop les habitudes brutales de notre démocratie politique, elle est usée, elle semble souvent insignifiante et fade. M. Maurice Spronck, dont je viens parler aujourd'hui, appartient au *Journal des Débats*, et j'espère bien qu'il fera partie, un jour, de l'Académie française. Mais ses procédés habituels ne sont pas ceux de la maison.

Pourquoi tant d'écrivains adoptent-ils l'ironie, comme moyen habituel d'exprimer leurs pensées et leurs sentiments ? Les raisons, sans doute, en sont très variées. Voltaire, par exemple, raille volontiers et avec tant de naturel, souvent, avec tant d'esprit, parce qu'il a l'âme essentiellement irrévérencieuse et maligne et, jusqu'à un certain point, méphistophélique. Nombre de ses médiocres successeurs ne sont pas si coupables. N'ayant rien à dire, et pour cause, ils croient que la plaisanterie, même banale, même fatiguée, donne de l'agrément à leur style. Puis, ils sont incapables d'indignation et de colère généreuses, et ils se complaisent en de pacifiques exercices renouvelés du dix-huitième siècle, comme les plaisantins de table d'hôte ne se lassent jamais de mettre en scène une belle-mère. Mais presque tous les hommes intelligents de notre génération sont sérieux ou plus que sérieux, mélancoliques, douloureusement inquiets, hantés, d'ordinaire, par des angoisses patriotiques.

Et cependant, ils raillent, même lorsqu'ils ne réussissent pas à dissimuler de graves souffrances. S'il est au monde un sujet qui se prête peu à la plaisanterie, c'est assurément la guerre anglo-transvaalienne, sur-

tout si, comme le fait M. Maurice Spronck, on la rapproche de l'affaire Dreyfus. Nous avons, dans ce cas, deux raisons de nous attrister et de nous indigner. Ecoutez M. Maurice Spronck :

« M. Max Nordau serait-il en dégénérescence ?

« ... M. Max Nordau vient d'établir, dans un article de la *Deutsche Revue*, que le sentimentalisme qui nous porte (nous Français) vers les Boërs, constitue la marque indiscutable de notre névropathie nationale, et il en conclut, une fois de plus, avec sagacité, que nous sommes un peuple en décadence .. Nous nous étions imaginé, jusqu'à ce jour, que la force s'était révélée, dans l'Afrique du Sud, beaucoup plus du côté du Transvaal et de l'Orange, que du côté de l'Angleterre, et nous avions lu les récits de diverses batailles dont l'issue ne nous avait pas semblé très favorable à nos voisins d'Outre-Manche.

« Nous nous étions figuré également que ceux-ci étaient des gens vertueux ; et même cet été, avant et pendant un procès célèbre qui se déroula chez nous et qui occupa l'univers entier, nous avions constaté que les sujets de Sa Majesté britannique se trouvaient dominés par un sentimentalisme si violent et une indignation si vertueuse qu'ils en oubliaient les règles les plus élémentaires de la politesse internationale.

« Lors donc que nous sympathisons avec les Boërs, c'est que nous admirons la force essentiellement brutale de leur tir, et lorsque nous manifestons peu d'enthousiasme pour leurs adversaires, les Anglais, c'est que nous voyons en eux de vulgaires braves gens, tout à fait désintéressés, soucieux uniquement du bien de l'humanité, scrupuleux observateurs de leur parole...

« En somme, c'est nous qui prisons la force, et c'est

M. Max Nordau qui se laisse entraîner par des considérations d'un sentimentalisme terriblement neurasthénique... Avec son *anglophilie*, M. Max Nordau serait-il victime de la dégénérescence qu'il nous reproche? M. Max Nordau serait-il en dégénérescence ? »

Il paraît qu'en réalité, M. Max Nordau n'avait pas tenu le langage que M. Maurice Spronck lui attribuait, sur le témoignage d'un traducteur. Encore qu'on ait le droit de reprocher à M. Maurice Spronck de lire parfois sommairement ses auteurs, cette petite erreur n'a aucune importance. Si ce n'était M. Max Nordau, c'était son frère ou bien quelqu'un des siens, de ceux-là qui, en Allemagne ou en France, glorifient sans cesse l'or, l'argent et les canons Krupp. Je ne parle pas de l'Angleterre dont les prédicateurs et les écrivains louent généralement la seule vertu, l'esprit chrétien et le désintéressement.

La belle et vigoureuse satire de M. Maurice Spronck ne porte pas à faux ; elle avait sa raison d'être ; elle a soulagé bien des consciences ; aujourd'hui encore, elle est vivante et intéressante. Il me semble même qu'elle révèle le fond de son âme très française et presque chrétienne, où apparaissent la haine de l'hypocrisie, l'enthousiasme pour des héros vaincus, et un vif sentiment de fierté nationale. Seulement, remarquez-le, dans cette page, une des plus belles que M. Maurice Spronck ait écrites, celle peut-être qui le révèle le mieux lui-même à ses lecteurs, l'ironie se réduit à presque rien. Elle masque à peine la haine profonde du mal. Que l'écrivain hausse, un tant soit peu, le ton de son style, et il est dans la grande satire, il se voit dans la nécessité d'atteindre la vraie éloquence.

Le plus souvent, M. Maurice Spronck fait plus grande la part de la raillerie, et il cache plus soigneusement le sérieux de ses pensées. Et alors revient la question que nous posions tout à l'heure : Pourquoi ? Il faut peut-être remonter très loin dans notre histoire, pour comprendre cette anomalie. Depuis deux cents ans environ, les Français lettrés et les habitués de salon ont si bien affecté le ton badin que, défendre la vertu avec émotion, est devenu, chez eux, tout à fait étrange. Puis, fulminer contre le mal et glorifier le bien avec force, suppose qu'on peut déployer toute une vie d'abnégation ou d'héroïsme. Nous n'osons pas, ou nous ne voulons pas, ou nous ne pouvons pas prendre cette attitude, et nous nous réfugions dans le badinage.

L'avantage d'une telle méthode, c'est que nous évitons l'emphase et le mauvais goût. L'inconvénient, c'est que nous mutilons notre âme, en quelque sorte, et que nous risquons par surcroît de nous réduire à l'impuissance. Les traits spirituels que décochent les journalistes des *Débats* contre un M. de Blowitz, n'ont pas fait dévier, un seul instant, cet odieux personnage de la ligne de conduite qu'il a adoptée. Vous me direz que d'autres journaux n'hésitent pas à employer, contre le même M. de Blowitz, les grosses épithètes et les riches substantifs, et je reconnais que toutes ces injures, qui constituent un très mauvais procédé de polémique, ne produisent pas toujours grand effet. Cependant, nous appartenons à une race qui a toujours appelé, chat, un chat, et Rollet, un fripon. Il nous faut chercher quelque chose qui ne soit pas l'ironie sèche ou banale et qui, en même temps, n'effarouche pas des générations longtemps éprises de dilettantisme.

Prenons donc l'ironie de M. Maurice Spronck, telle

qu'elle est. Elle s'impose d'autant plus à notre sympathique reconnaissance qu'elle s'exerce le plus souvent contre les pires adversaires du catholicisme. Une seule fois, M. Maurice Spronck a raillé cruellement un prêtre, mais ce prêtre, médecin, commerçant et quelque peu brocanteur, méritait amplement cette leçon. A l'ordinaire, M. Spronck dirige tous ses traits contre ce qui est injuste, immoral et antifrançais. Chose plus remarquable, il ne se permet jamais de plaisanterie équivoque ou légère. Dans tous ses articles, je n'ai rencontré que deux mots un peu hardis, et ces mots, d'ailleurs, empruntés à un auteur dramatique, faisaient presque partie intégrante d'une démonstration très morale. Ses victimes forment une sorte de galerie comique qu'on parcourt avec un plaisir exempt de tout remords.

Voici d'abord les comédiens, qui remplissent les journaux et fatiguent le monde de leurs querelles *protocolaires*. Il s'agit de savoir si M. Guitry partagera avec Mme Raphaële Sisos l'honneur de la vedette, sur l'affiche du Vaudeville, ou si, au contraire, il bénéficiera seul de ce précieux avantage. M. Spronck expose avec gravité les arguments que font valoir les *guitristes* et les *sisosistes*, puis, il propose timidement une solution humoristique. Les habitants de Condé-sur-Escaut se mettent en tête d'ériger une statue à Mlle Clairon, une actrice du dix-huitième siècle, dont la conduite fut absolument scandaleuse. Avec une bonhomie exquise, M. Maurice Spronck fait sentir aux excellents Condéens tout ce que leur idée a de saugrenu et d'immoral.

A propos de Vacher, l'homme qui avait tué une douzaine de bergers ou de bergères, M. Maurice Spronck dit malicieusement leur fait à ses confrères et amis, les journalistes. La seule explication plausible, dit-il,

serait peut-être, encore une fois, d'accuser la presse de tout le mal ; et, une fois de plus, l'accusation, si pénible qu'elle soit, pour l'amour-propre des journalistes, ne serait sans doute pas dénuée de vraisemblance. C'est encore la presse que M. Maurice Spronck met en cause dans le *Malheur d'être milliardaire*, mais la presse associée au capital. M. Rockfeller, le roi du pétrole américain, étale devant des reporters en admiration, sa fortune et sa mélancolie. Et M. Spronck met à nu la fatuité agressive de M. Rockfeller.

Il flagelle avec plus de vigueur encore les politiciens plus ou moins panamistes, les sectaires et les francs-maçons. Méditez bien, je vous prie, le jugement qu'il porte sur ces derniers. « Nous pouvions considérer les francs-maçons comme des naïfs inconscients, à chacun desquels s'appliquerait directement le couplet d'opérette :

> Je vous croyais l'âme vile,
> Je me trompais lourdement ;
> Vous n'êtes qu'un imbécile :
> Je vous en fais compliment.

Mais du moment où les FF.·. ne se cachent plus uniquement pour le plaisir candide de jouer aux *carbonari*, du moment où, comme les adversaires de M. Jules Lemaitre, ils comprennent que la divulgation de leurs doctrines et de leurs actes ne peut que les discréditer devant les honnêtes gens, c'est donc qu'ils se rendent compte de la valeur réelle des idées qu'ils cultivent et des actions qu'ils accomplissent ; c'est donc qu'ils sont conscients et qu'ils éprouvent quelque honte d'eux-mêmes. Tant pis, alors, tant pis ! Nous ne les jugions pas déjà très bien ; il paraît que nous les jugions encore mieux qu'ils ne le méritaient. » Le *Journal des Débats*

publie aujourd'hui de ces articles, et en première page; le fait est assez significatif. Ce qui est plus significatif encore, c'est que M. Maurice Spronck a joint la parole aux actes et qu'il a vu ses efforts couronnés de succès (1). Aux dernières élections municipales, il a vaincu un candidat franc-maçon, sur le terrain même de la tolérance religieuse.

L'hypocrisie d'une certaine presse anglaise, en exaspérant M. Maurice Spronck, lui inspire une de ses plus virulentes et de ses plus jolies satires. De vertueux journalistes d'Outre-Manche avaient annoncé à leurs lecteurs que l'alliance du goupillon, du sabre et de l'espada était un fait accompli, en France. Mais pourquoi cette alliance ? « C'est, dit M. Maurice Spronck résumant les journaux et les revues d'Outre-Manche, c'est qu'il entre dans les projets des cléricaux et des généraux, d'habituer la foule à la vue du sang. Et pourquoi les cléricaux et les généraux tiennent-ils ainsi à accoutumer les foules à regarder couler le sang ? C'est que le rêve notoire de ces Messieurs est de procéder, dans le plus bref délai, à l'égorgement de tous les hommes généreux qui protestent, dans notre pays, contre leur étouffante oppression. Rien, à cette heure, n'est plus manifeste, en France, que l'étouffement auquel procèdent les militaires et le clergé. Vous, moi, nous tous, nous sommes étouffés par cette intolérable tyrannie. Et l'étouffement ne suffit pas, on s'organise pour nous saigner à l'instar de vulgaires moutons... »

M. Zola n'est pas Anglais, mais il ne compte que des

(1) Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter que, malgré la résonnance exotique de son nom, M. Maurice Spronck appartient à une famille très française.

amis en Angleterre, le pays classique de la pudeur, et il jouit en France d'une impopularité aussi incontestable que bien méritée. M. Maurice Spronck analyse le dernier livre de M. Zola : *Fécondité*, il constate que ce roman, plein d'intentions honnêtes et d'abominables peintures, n'a obtenu aucun succès, et il console, sur un ton de parfaite bonhomie, le père des Rougon-Macquart. « En somme, conclut-il, M. Emile Zola a voulu évidemment écrire un roman honnête ; il avait déjà risqué l'aventure, le jour où il publia le *Rêve ;* la première expérience ne réussit pas ; c'est en quoi la seconde ressemble tout à fait à la première. Désormais, M. Emile Zola pourra, sans inconvénient, s'en tenir à ces deux tentatives illusoires, et revenir à sa manière naturelle. Chacun ici-bas a son genre de talent. »

Tout cet article est délicieux, et il faudrait le citer en entier, comme toutes les petites études de M. Spronck d'apparence légère, mais fortes en réalité, qui ne perdent rien de leur charme en vieillissant. Par toutes ces citations et par les indications parallèles qui les accompagnent, il est facile de voir déjà que M. Spronck combat très vaillamment tout ce que nous combattons, le zolisme, la tartuferie antifrançaise, le snobisme exotique, la corruption politique, l'intolérance sectaire, l'ignorance de nos traditions nationales, l'infatuation, l'égoïsme et la niaiserie d'une certaine presse. A côté de lui, nombre de journalistes composent de jolis riens sur le fait du jour ou les menus travers de la société contemporaine. M. Spronck les dépasse à peu près tous, par la hauteur des préoccupations morales et patriotiques qui se cachent le plus souvent sous ses fortes plaisanteries.

A quelle famille d'esprits le rattacher ? Qu'il ne se le dissimule pas, précisément parce qu'il écarte avec soin

les formules les plus chères aux défenseurs les plus bruyants du Progrès, il risque de passer pour conservateur. Et peut-être est-il conservateur, en effet, comme le furent tous les hommes supérieurs qui voulurent servir sincèrement une démocratie digne d'intérêt, mais dépouillée, depuis longtemps, de son idéal, par des sophistes malfaisants.

Il se rattache, trop faiblement à mon avis, mais il se rattache à un homme jadis impopulaire et vilipendé dans toute la presse, qu'on apprécie mieux aujourd'hui et dont on prononce le nom avec respect, même au *Journal des Débats* : il se rattache... à Louis Veuillot. Oh ! il ne parle pas la belle langue de Veuillot, il n'essaie même pas de s'élever jusqu'aux considérations générales et aux pensées religieuses, si familières à notre journaliste catholique. Il n'a pas étudié le dogme, il ne connaît pas assez l'Eglise, sa hiérarchie, sa liturgie, les ressources dont elle dispose pour relever la France. Mais, sans s'en douter, il continue ce qu'il y a de négatif dans l'œuvre de Louis Veuillot; il cherche à détruire le bas voltairianisme et presque tout ce qu'il y a de malsain dans l'œuvre encore trop vivante de Rousseau. Les catholiques et les Français de France ne sont pas renseignés, comme il conviendrait, ce me semble, sur la lutte glorieuse que M. Maurice Spronck mène, depuis quelques années, contre tous ou presque tous les principes mis à la mode par les écrivains du XVIIIe siècle.

Au surplus, M. Maurice Spronck sait renoncer quelquefois à ses habitudes ironiques pour dire sérieusement ses émotions, ses espérances, ses tristesses, qui se trouvent être précisément les nôtres. Il lui est arrivé d'écrire, sous le coup d'une émotion profonde, des lignes qui nous font songer à une page immortelle de l'un de nos plus grands écrivains classiques, qui est présente à

toutes les mémoires. Ici encore, entendons-nous bien. De même que le colonel de Villebois-Mareuil n'égale pas, à beaucoup près, Turenne, de même M. Spronck ne saurait être comparé à Mme de Sévigné. Mais il me paraît impossible qu'en lisant la courte oraison funèbre improvisée par M. Spronck, on ne se rappelle un passé plus glorieux et plus grand. « Quand, dans la soirée d'hier, les journaux publièrent la laconique dépêche anglaise annonçant la mort du colonel Villebois-Mareuil, ce ne fut pas seulement l'angoisse ordinaire, qu'on éprouve toujours devant les tragédies héroïques, qui serra le cœur de nos compatriotes : il y eut chez nous tous comme le sentiment d'un deuil national. L'officier qui vient de tomber sur les champs de bataille de l'Afrique du Sud n'était pas, en effet, simplement l'un des nôtres ; il nous apparaissait un peu comme la représentation, là-bas, de la France elle-même, continuant ses traditions chevaleresques et audacieuses, versant le meilleur de son sang pour la liberté et pour le droit. Et son nom déjà populaire, évoquant en nos âmes l'idée d'un Lafayette, avait fait, dans l'imagination des foules, de la cause des deux républiques, une cause presque française.

« Nous étonnerons le monde par notre résistance, avait dit le président Krüger au moment où fut commencée la tentative d'étranglement d'un peuple faible mais fier, par une des plus puissantes nations du globe. Et nous éprouvions quelque légitime orgueil à savoir qu'un de nos soldats tenait son rôle, dans l'épopée militaire qui se joue actuellement sur le continent noir. Et tous — aussi bien ceux qui connaissaient le colonel et qui l'aimaient profondément, que ceux qui avaient appris seulement son nom par les victoires des armes transvaaliennes — tous, nous suivions avec une émo-

tion ardente la lutte gigantesque qu'il menait pour la justice, à côté des braves gens dont il s'était fait le compagnon : nous sentions qu'il était en train d'ajouter une page au chapitre de nos gloires militaires. Il laissera, hélas ! cette page interrompue... »

Un mot, un mot important, manque dans cette simple et admirable relation. Le colonel n'était pas seulement un héros, proche parent des plus grands héros dont se glorifie justement notre pays : il était un héros chrétien, un héros catholique. Pourquoi M. Maurice Spronck ne l'a-t-il pas dit ? Cette omission est très regrettable, car il s'en faut de peu que cette courte page ne soit un petit chef-d'œuvre. Notez bien qu'entre M. Maurice Spronck et le colonel de Villebois-Mareuil existait une amitié très grande, qui était peut-être une intimité parfaite et absolue. En relatant cette belle mort, l'écrivain laisse à peine deviner ses sentiments d'ami, et il se trouve que son émotion contenue et si discrète ajoute à la beauté de la douleur qui inspirait le patriote.

Nous touchons ici à la partie la plus délicate et aussi la plus importante de cette étude. M. Maurice Spronck, l'ami d'un héros chrétien, M. Maurice Spronck, le défenseur spirituel, habile et — malgré les apparences — ardent, de toutes nos libertés chrétiennes, M. Maurice Spronck a-t-il la foi ? Au temps de saint Ambroise et de saint Basile, les prêtres ne craignaient pas de s'expliquer en chaire sur les drames de famille et sur les drames de conscience. Nos générations contemporaines souffrent très volontiers qu'on leur raconte des secrets de cuisine... ou des scandales de la vie privée. Elles sont avides de renseignements sur le costume, le boire, le manger et les distractions favorites de leurs grands hommes. Comment M. Un-Tel passe-t-il son après-midi?

Quels cigares fume-t-il ? Porte-t-il des lunettes ? Boit-il de la bière ou du vin blanc ou de l'eau pure ? Travaille-t-il en jaquette ou en robe de chambre ? Voilà ce qui intéresse un public qui se croit intelligent et distingué. Mais n'essayez pas de préciser d'abord — ce qui serait cependant indispensable — puis de discuter, puis de réfuter ou de confirmer les opinions politiques ou religieuses d'un homme en vue, on vous déclarerait anathème. Contentez-vous d'épiloguer doctement sur la grandeur du pompon qui surmontait le couvre-chef nocturne de Victor Hugo.

A ne prendre que les actes les plus extérieurs de sa vie publique, il est évident que M. Maurice Spronck, s'il n'est pas des nôtres, compte du moins parmi nos fidèles amis. De lui on peut dire qu'il a trop de droiture pour n'être pas chrétien. S'il s'aventurait dans les questions dogmatiques, il nous fournirait peut-être l'occasion de développer ou de corriger ses affirmations. On s'étonne parfois que j'ose contredire des hommes éminents que nous respectons et que nous aimons tous. Mais bien que Platon soit notre ami, la vérité, la vérité dogmatique doit nous être encore plus chère. Les grands hommes ou les hommes célèbres, récemment convertis au catholicisme, quels que soient leur talent et leur puissance de travail, ne peuvent pas connaître comme nous les connaissons, nous médiocres, les enseignements de l'Eglise. Notre devoir consiste à leur faire remarquer très respectueusement qu'ils se trompent. Mais M. Maurice Spronck s'éloigne avec circonspection de tout ce qui ressemble à la théologie. Comme, d'autre part, il ne cesse de combattre pour l'âme française, aucun doute ne semble possible sur la ligne de conduite que nous avons à tenir.

Il importe, il est absolument nécessaire qu'on sache,

parmi les catholiques, qu'ils ont en M. Spronck un ami très indépendant, mais un ami. Il ne s'agit pas de louer inutilement un écrivain ; non. Mais un soldat a besoin de prendre contact avec ses frères d'armes, il puise de nouvelles forces dans le sentiment vivant d'une sincère et effective confraternité. Quelques personnalités bruyantes absorbent, plus que la justice distributive ne l'exigerait, l'attention des braves gens. Cependant, notre intérêt bien compris nous commanderait plutôt d'observer les jeunes hommes de talent et de cœur qui se trouvent sur notre chemin. M. Maurice Spronck figure parmi les plus sympathiques et les mieux doués.

A l'heure présente, M. Maurice Spronck, qui s'est jeté dans la mêlée politique, depuis quelques années déjà, consacre le meilleur de son temps aux affaires de Paris. Conseiller municipal de la Ville-Lumière, il a sans doute de sérieuses raisons d'espérer qu'il fera partie, avant longtemps, de la Chambre des Députés. Alors seulement, il pourra donner sa mesure, comme orateur et homme d'affaires. Aller lui faire observer qu'il opérera sur un terrain dangereux serait une précaution au moins inutile. M. Spronck professe, sur les habitudes oratoires et mondaines du monde parlementaire, des opinions dans lesquelles la part faite aux illusions bienveillantes est fort restreinte : « L'ambassadeur de Chine est un homme éminemment parisien. Cette nuit, il a parcouru diverses baraques de la foire de Montmartre et s'est arrêté avec un intérêt spécial dans l'établissement du dompteur Laurent... . Le Fils du Ciel a vivement félicité M. Laurent et ses compagnons habituels dans l'art de mettre à la raison les animaux féroces et malfaisants. L'ambassadeur, nous dit-on, a paru le moins étonné et le moins effrayé parmi

les personnes qui l'entouraient. Nous le croyons sans peine. Ce dignitaire a, en effet, à sa disposition, une place dans la tribune diplomatique de la Chambre des Députés. Son oreille doit donc commencer à avoir pris l'habitude des rugissements les plus carnassiers, et ses yeux sont blasés sur les gesticulations les plus tragiques. Quand on a suivi, pendant quelques séances, les travaux législatifs du Palais-Bourbon, le tympan et les nerfs s'endurcissent. Les petites Chinoises ont, au contraire, manifesté une très vive épouvante et se sont renseignées sur la question de savoir si « l'homme ne serait pas mangé ». Cette inquiétude prouve leur bon cœur, mais aussi leur ignorance de nos mœurs politiques. »

A l'exemple des petites Chinoises, les amis de M. Maurice Spronck éprouvent maintenant de très vives inquiétudes ; ils se demandent, à leur tour, si l'homme ne sera pas mangé. On pourrait composer une complainte sur la courte destinée politique de M. Maurice Barrès et une élégie sur les infortunes parlementaires de M. Melchior de Vogüé. Il est vrai que M. Maurice Spronck, dont je ne connais pas les capacités politiques, a plus de netteté et de vigueur dans les idées que MM. Barrès et de Vogüé. Il compte, en outre, à son actif une victoire électorale qui fait le plus grand honneur à son habileté et à sa persévérance. Tout de même, quelques amis timides lui rappelleront la chèvre de M. Seguin. Elle était blanche, gracieuse, svelte, souple et vive, la chèvre de M. Seguin ; elle voulut aller courir dans la montagne, malgré les sages avis de son maître; le loup la mangea.

Je ne suis pas de ceux qui prêchent l'abstention à M. Maurice Spronck et à ses émules. Il faut que des hommes d'intelligence et de cœur essaient de met-

tre un peu d'harmonie entre le gouvernement de la France et l'âme de la France. Ils ont à lutter contre de vieux politiciens retors, aussi dénués d'idées que de scrupules, mais qui détiennent depuis longtemps toutes les avenues du pouvoir et qui possèdent, à un haut degré, le sens de la solidarité. Loués soient les vrais Français qui entreprennent cette lutte! Qui sait s'ils ne réussiront pas? Mais même, s'ils paraissent échouer, ils n'auront pas dépensé inutilement leurs forces. Rien ne se perd dans le monde moral, et si on n'obtient pas pour soi-même la victoire, il est consolant et beau de la rendre facile à ses successeurs. Au moment où j'écris ces lignes, on ne sait pas encore quelle sera l'issue de la guerre anglo-trasvaalienne. Il y a toujours lieu de craindre, malgré tout, que les gros bataillons ne finissent par l'emporter. Supposons, pour un instant, ce qui n'est pas prouvé, que cette fâcheuse hypothèse se réalise. Un jour, sans doute, les petits-fils et les arrière-petits-fils de Krüger, de Dewett, de Delarey, et de tous les héroïques Boërs qui luttent pour leur indépendance, reprendront les armes, et ils vaincront, et ils devront leur victoire aux glorieux vaincus d'aujourd'hui. De même, quoi qu'il arrive, Dieu et les hommes tiendront compte à M. Maurice Spronck et à ses émules de l'admirable campagne qu'ils ont entreprise contre la franc-maçonnerie.

Le souci de bien déterminer les tendances morales et pratriotiques de M. Maurice Spronck m'a empêché jusqu'ici de signaler quelques-unes de ses qualités littéraires les plus brillantes et les plus agréables. S'il lutte le plus souvent, il s'amuse quelquefois, et enfin il trouve le moyen de mettre au service du bon sens un comique de bon aloi. Il n'est pas facile, par exemple, de s'attaquer au trottoir roulant, qui est une des

plus grandes curiosités de l'Exposition. Voici comment s'y prend M. Spronck. « Les habitants du VIIe arrondissement soutiennent que le bruit du trottoir en marche les rendra absolument fous ; et, sur ce dernier point, assurément, ils exagèrent ; car, de l'avis des hommes de science les plus compétents, si des cas d'aliénation mentale doivent être prévus en grand nombre, on compte, cependant, que les cerveaux les plus robustes échapperont à la vésanie complète, et garderont seulement, de leurs six mois d'épreuve, la sensation d'un doux et mol abrutissement. Les négociants et propriétaires du quartier gagneront même, à cet état de tranquille hébétude, l'avantage de ne pas s'apercevoir de la ruine commerciale qui les attend. C'est déjà quelque chose. Et ils persistent néanmoins à se plaindre. »

Quelquefois M. Spronck, sans oublier tout à fait ses habitudes d'ironie, laisse deviner timidement les sentiments esthétiques et poétiques qu'il porte dans son âme, car je le soupçonne fort d'être poète. Tantôt il s'arrête mélancolique devant les fontaines Wallace, condamnées à déverser toujours des eaux saturées de microbes, et il appelle les sources limpides qui, bien loin, là-bas, s'épanchent à travers de vraies prairies, sous des arbres authentiques. Tantôt il chante avec amour ses humbles collaborateurs en journalisme, les camelots, qu'il appelle avec raison les derniers des aèdes.

Tout le long du jour, ou à peu près, on peut les rencontrer rue du Croissant (les camelots).

« Ce sont des citoyens aux pieds aussi légers que ceux du divin Achille, qui, un paquet de journaux sous le bras, ont pour profession de courir éperdûment à travers les rues de Paris, en poussant des

hurlements que, de loin, on prendrait pour des cris de guerre : de près, ces cris, s'ils offensent le sens auditif, n'ont rien de belliqueux ; ils se composent simplement du titre d'une feuille quelconque, avec la mention alléchante : deuxième, troisième, ou quatrième édition.

« Ces braves gens que les bourgeois appellent dédaigneusement des *camelots*, ne se contentent pas d'être de rapides informateurs, et de collaborer activement au progrès de la grande névrose contemporaine. Ils joignent à ce métier celui d'artistes chanteurs ; et non pas chanteurs à la manière de ces messieurs et de ces dames de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique, qui sont corrects comme des notaires,... mais chanteurs à la manière antique, comme des compagnons d'Homère, allant de porte en porte et de carrefour en carrefour, dans les quartiers excentriques, pour y narrer, aux foules attentives, l'*Iliade* de la rue de Chabrol, et l'*Odyssée* de l'accusé de Rennes...

« C'est ainsi qu'il y a trois mille ans, commença la littérature hellénique... »

N'est-ce pas que ces observations sont d'un poète ? C'est pourquoi, employant à mon tour la méthode de M. Maurice Spronck, je rappellerai, à propos de ses délicieuses fantaisies, l'exemple d'un poète grec successeur des bons aèdes. Alcée, quand il ne pouvait plus se battre, chantait. M. Maurice Spronck a saisi la grande épée des batailles ; qu'il la garde longtemps, toujours, si le succès couronne ses efforts. Mais si, par hasard, la fortune lui était contraire, il lui resterait la ressource de reprendre sa plume, sa bonne plume d'ironiste militant.

UNE PRÉFACE DE M. PAUL BOURGET

M. Paul Bourget vient d'écrire, pour l'édition corrigée de la première partie de ses œuvres, une préface qui fera date, sinon dans l'histoire de la littérature, du moins dans l'histoire de l'évolution religieuse du XIXe siècle. Elle a une portée très grande.

Le point de vue auquel se place M. Paul Bourget, dans cette préface, est un point de vue personnel. Il se proclame chrétien, mais il fait remarquer en même temps qu'il n'a jamais été antichrétien, ou seulement indifférent. Ses ouvrages les plus scabreux renferment des chapitres qui pourraient figurer dans certains cours d'apologétique. Nous n'avons donc qu'à prendre acte de cette profession de foi, qui rappelle une déclaration analogue de La Bruyère. Le chapitre célèbre, sur les esprits forts, est comme l'aboutissement naturel de tout ce qu'il y a de grave dans les maximes de La Bruyère sur l'incurable sottise des mondains, la dureté des grands et l'isolement immérité de ceux qui ne veulent rien attendre de l'intrigue et de l'injustice. Pareillement, toutes les études de M. Paul Bourget tendent à la glorification de la loi morale qui constitue le fond de la religion chrétienne.

Soit; mais M. Paul Bourget voudra bien admettre que lorsque, avant d'être avertis par lui, nous méconnais-

sions la pensée chrétienne qui avait inspiré certaines parties de ses ouvrages, notre erreur était excusable. Il ne s'était pas borné, en effet, à écrire des romans, durant sa jeunesse; il avait formulé des théories métaphysiques et religieuses. Ces théories me semblent trop claires. En particulier, le panégyrique d'Ernest Renan, qui représente le morceau capital des *Essais de psychologie contemporaine*, témoigne d'un état d'esprit quelque peu inquiétant. « Qui donc, disait M. Paul Bourget, qui donc oserait affirmer que l'acte de foi sans formule, auquel aboutit dès à présent l'optimisme désabusé de cet historien de notre religion mourante (Renan), n'exprime pas l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement pieux, dans ce misérable temple du cœur humain ? » Et cette phrase, loin d'être isolée dans le chapitre, en synthétise toute la philosophie. Soyons assurés que, lorsque, dans l'œuvre de recension qu'il a entreprise, M. Paul Bourget en sera venu aux *Essais de psychologie contemporaine*, il n'hésitera pas à faire des sacrifices importants.

Mais il n'y a pas lieu d'insister sur un passé, dont l'explication appartient à M. Paul Bourget lui-même, et qu'il saura bien faire servir à la défense de la foi. Au présent, c'est-à-dire, en réalité, à la préparation de l'avenir, doivent tendre toutes nos pensées.

A l'heure qu'il est, non content de se dire hautement catholique, M. Paul Bourget vient demander une place parmi les apologistes. « S'il se trouve, dit-il, parmi les jeunes gens qui grandissent, un écrivain capable de composer ce *Génie du christianisme* au ton de la science actuelle dont notre époque a tant besoin, il n'aura pas d'argument plus fort que celui-là, que cet accord de tous les analystes lucides des passions, pour établir, en dépit des divergences métaphysiques ou es-

thétiques, précisément les mêmes lois de la sensibilité et de la volonté humaine que formulait la Révélation... Disciple de l'auteur de l'*Histoire des Origines,* ma seule ambition serait que l'on voulût bien reconnaître, en les prenant dans leur ensemble, aux études de sensibilité contemporaine, dont voici la première série, une petite place dans ce courant d'idées réparatrices qui se dessine de toutes parts, en France, et qui n'exclut aucun ouvrier, si humble soit-il, et si étranger ait-il pu sembler d'abord, par le genre même de ses travaux, à une si grave entreprise. »

Ce langage est fort beau. On peut regretter toutefois que M. Paul Bourget paraisse concevoir quelques doutes, sur l'admiration et la sympathie que son attitude présente inspire à tous les catholiques. Il y a unanimité parmi nous. Seulement, les uns ne songent qu'à bénir Dieu et à louer M. Paul Bourget ; les autres, avec une respectueuse bienveillance, discutent la méthode apologétique qu'il propose si modestement à l'attention de la critique, ce qui ne ressemble en rien à de l'hostilité ! La notoriété immense de M. Paul Bourget donne à ses idées une importance très grande. Quoi d'étonnant que des catholiques essaient d'enlever à ces idées tout ce qu'elles contiennent encore de défectueux ?

Le nouveau mode de défense religieuse que préconise M. Paul Bourget, et qu'il affirme avoir reçu de son maître, M. Taine, a pour premier inventeur Balzac. Balzac s'est vanté d'avoir écrit la *Comédie humaine*, aux lueurs éternelles de la religion et pour défendre la religion. Il est certain qu'on peut tirer de la *Comédie humaine* et aussi des œuvres de M. Paul Bourget, une preuve psychologique de la divinité de la religion chrétienne. Dans sa *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï a jeté sur cette preuve une lumière crue, aveuglante, terrible. Mais

il faut reconnaître aussi que cette preuve fort scabreuse implique des opérations difficiles. A ce point de vue, M. Paul Bourget n'est pas un timide. « C'est donc faire œuvre d'apologiste, dit-il, — se crût-on par ailleurs et fût-on athée et jacobin, — que d'écrire des livres d'observation quotidienne et réaliste, comme *Madame Bovary* ou *Pierre et Jean*, qui pourraient porter en épigraphe, à leur première page, le : *Non mœchaberis* de l'*Exode* et du *Deutéronome*, dans toute son implacable rigueur; ou comme *le Rouge et le Noir*, le : *Non concupisces domum proximi tui, nec omnia quæ illius sunt* ; ou comme *Adolphe*, la parole de l'Apôtre : *Alter alterius onera portate.* »

Ceci n'est qu'une application de la vieille doctrine spartiate que tout le monde connaît ; pour prémunir des enfants contre l'ivrognerie, on leur met sous les yeux des esclaves ivres. Il ne faudrait peut-être pas abuser de cette méthode, et il faudrait surtout démontrer qu'elle ne contredit pas certain principe de la vie morale qu'on nous avait dit être fondamental : *Non sunt facienda mala ut eveniant bona*. Pesons chacun des termes employés par M. Paul Bourget. « C'est faire œuvre d'apologiste que d'écrire *Madame Bovary* .. » Permettez : je crois avoir été un des premiers à remarquer, il y a de cela bien longtemps, que M. Paul Bourget, sans s'en douter, faisait œuvre d'apologiste. Mais peut-être faudrait-il ne pas pousser trop loin un principe dont l'application exige beaucoup de prudence. Flaubert, quand il composait *Madame Bovary*, ne songeait nullement à prouver la divinité de la foi chrétienne. En fait, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses lecteurs emportent, de la lecture de son roman, des impressions plutôt fâcheuses qui n'ont rien de commun avec l'édification. Je reconnais que c'est leur

faute ; ils ne savent pas voir la leçon très morale qui se dégage de toutes ces peintures immorales. Il y aurait cependant une certaine injustice à leur reprocher trop vivement cette faiblesse intellectuelle ; qui pourrait établir le degré précis de leur responsabilité ? L'État moderne, peu scrupuleux cependant, ne laisse pas à la disposition du premier acheteur, les poisons transformés en remèdes par de savants praticiens. C'est donc jouer presque sur les mots que de soutenir qu'un Flaubert, un Benjamin Constant et autres font de l'apologétique. Non, ils produisent des romans dangereux et immoraux, dans lesquels certains penseurs, très ingénieux, découvrent des arguments en faveur de la religion catholique.

Encore l'opération laborieuse à laquelle se livrent ces penseurs, ne laisse-t-elle pas de m'inquiéter. Un métaphysicien ou un exégète pourrait appliquer à Voltaire ce que M. Paul Bourget dit de Flaubert. La pauvreté de la philosophie voltairienne constitue, en effet, un argument qui n'est pas absolument à dédaigner, en faveur du catholicisme. Peut-on dire que Voltaire, en composant ses abominables diatribes, faisait de l'apologétique ? En un sens même, les romans se prêteront moins que la philosophie aux bonnes intentions des apologistes. Qui lit le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et ses méprisables commentaires exégétiques ? Mais telles pages malsaines de Zola, de Maupassant et de Flaubert seront toujours un danger, pour la presque totalité des lecteurs. Un des grands reproches qu'on adressera au XIXe siècle, c'est d'avoir trop aimé les romans, les mauvais et les bons, si tant est qu'il existe un seul roman bon, religieusement et moralement parlant. Les écrivains honnêtes et les dames pieuses, qui ont composé des milliers de romans vertueux, laissent

voir, en général, un dédain trop naïf des règles de l'art. Au milieu de toutes ces rapsodies on distingue, non sans peine, quelques œuvres convenablement écrites, mais pas un chef-d'œuvre.

Quant aux romanciers modernes, il suffirait, pour caractériser la plupart d'entre eux, de modifier légèrement une formule célèbre : « A quoi se réduisent les droits de la pudeur ? A rien. Jusqu'où s'étendent les droits de l'art, de l'art réaliste, cela va sans dire ? Ils n'ont pas de limites, ils sont souverains et universels. »

L'apologétique expérimentale que rêve M. Paul Bourget n'est donc pas quelque chose de chimérique. Malheureusement, elle n'existe encore qu'*in potentia*, comme la statue existe dans le bloc de marbre dont le sculpteur va la dégager. Des innombrables romans dont se glorifie, à tort ou à raison, le XIXe siècle, qui dégagera une apologétique psychologique ?

Il peut se faire que personne n'entreprenne cette œuvre, au moins dans les conditions qu'indique M. Paul Bourget. L'éminent écrivain généralise trop, je le crains, la question posée. On n a pas attendu, en effet, la fin du XIXe siècle, pour constater, comme le dit M. Paul Bourget, « qu'étant donnée une série d'observations sur la vie humaine, tout dans ces observations s'est passé *comme* si le christianisme était la vérité. » Le mot fameux de Tertullien, sur l'*anima naturaliter christiana*, a pour signification la vérité justement chère à M. Paul Bourget. Pascal a formulé la même pensée en d'autres termes : « Les stoïques disent : Rentrez au dedans de vous-même ; c'est là où vous trouverez votre repos ; et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez au dehors ; recherchez le bonheur en vous désintéressant ; et cela n'est pas vrai. Les

maladies viennent : le bonheur n'est ni hors de nous ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous. » Bossuet, qui a traité plusieurs fois la question, et notamment dans le sermon contre le plaisir des sens, Bossuet se rapproche davantage du problème posé par M. Paul Bourget. « Si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes, en elles-mêmes, des amertumes cruelles. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio*, et le reste que je ne dis pas... L'enfer n'est pas loin ; ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons, en nous-même et en nos propres péchés, la source féconde... Vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne ;... c'est un état violent. Je vous le dis, chrétiens, encore une fois, il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous. Car voyez, en effet, combien il vous presse. Que de douces invitations ! que de menaces terribles ! que de secrets avertissements ! que de nuages de loin, que de tempêtes de près !... »

Non, le XIXe siècle n'a pas inventé ce que M. Paul Bourget appelle l'apologétique expérimentale, ce qu'il faudrait peut-être définir : l'accord de la psychologie et de la foi. N'espérons pas que nos contemporains surpasseront, ou seulement égaleront saint Augustin,

lequel avait dit simplement : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* (*Domine*)

Pourquoi donc ne modifierions-nous pas, par voie de simplification, la proposition de M. Paul Bourget? Pourquoi ne dirions-nous pas : « Étant donnée une série d'observations sur la vie morale telle qu'elle est représentée par les grands romanciers du XIXe siècle, tout dans ces observations s'est passé comme si le christianisme était la vérité ? » Notre sujet se trouve ainsi réduit à des proportions infiniment plus modestes : nous n'avons plus à chercher la preuve de la divinité du christianisme, que dans ce qu'il y a de particulier à l'âme troublée et maladive du XIXe siècle.

Cette âme est-elle aussi intéressante qu'on le dit généralement ? et les travaux des spécialistes qui l'ont étudiée méritent-ils qu'on les mette en parallèle avec les œuvres d'un Fénelon, d'un Bossuet, d'une sainte Thérèse, d'un Racine, d'un Shakespeare, ou même d'un Euripide ? Il est permis de craindre que nous ne nous fassions là-dessus de terribles illusions. Balzac, le grand compilateur de documents humains, Balzac a une imagination puissante et fumeuse à travers laquelle il voit, assez mal en somme, les fines et imperceptibles nuances de la vie morale. Flaubert est un merveilleux ouvrier de mots, mais il manque de pénétration. Très peu nombreux sont les écrivains célèbres du XIXe siècle ayant assez de force intellectuelle pour que leurs considérations sur les rapports de leur vie morale avec le christianisme, constituent un document d'une haute valeur. Rolla nous touche, malgré son emphase, lorsqu'il regrette la foi chrétienne et apostrophe vivement Voltaire. Mais les théologiens et les philosophes ne prendront pas au tragique ce cas de conscience. Jouffroy lui-même ne nous offre pas l'exemple vivant que

nous cherchons, d'une lutte dramatique entre la haute raison d'un penseur et la foi. Il est vrai qu'il nous donne une très pratique leçon de modestie. Jouffroy jeune et ignorant, proclama solennellement, dans un journal très répandu la mort de la religion chrétienne. Plus tard, quand il eut appris un peu de philosophie, quand il eut souffert et réfléchi, il revint, ou peu s'en faut, aux enseignements du catéchisme.

C'est là, je crois, le plus grand argument que l'apologétique puisse tirer de l'histoire de la littérature au XIXe siècle. Les plus illustres d'entre nos incrédules ne savaient pas, ou savaient mal leur catéchisme. Ils apprirent péniblement des formules voltairiennes d'abord, puis kantiennes, ou hégéliennes, ou schopenhaueriennes, ou spencériennes. Mais comme ces formules ne leur suffirent plus, quand arriva un certain âge, ils durent chercher autre chose. Les uns, comme Sainte-Beuve et Renan, aboutirent à une sorte de scepticisme nihiliste ; les autres, avides de notions positives, reconstituèrent ou essayèrent de reconstituer les principes essentiels de la vie morale et ils trouvèrent quoi donc ? mais tout simplement les enseignements de leur catéchisme. Tel Jouffroy, tel peut-être Auguste Comte qui découvrit la constitution de l'Église, comme Alexandre Dumas découvrit la Méditerranée. Taine eût peut-être fait de même, s'il eût vécu encore quelques années. La plupart des hommes intelligents et instruits du XIXe siècle ont eu le très grand malheur de ne pas se mettre en garde contre le snobisme scientifique, et c'est pourquoi ils se sont laissé piper par de pauvres métaphysiciens et par des penseurs nébuleux. Qu'un homme, en France, vienne nous dire tout uniment : « Je suis athée », il produira sur nous une impression qui ressemble fort à du dégoût. Mais que ce même

homme prenne des précautions oratoires, nous dise : « Dieu est immanent, non seulement dans l'ensemble de l'univers, mais dans chacun des êtres qui le composent. Seulement, il ne se connaît pas également dans tous. Il se connaît plus dans la plante que dans le rocher, dans l'animal que dans la plante, dans l'homme que dans l'animal. » Cette magnifique période nous intimide et nous éblouit.

Le moment serait venu cependant d'écarter toute cette phraséologie, pour arriver jusqu'à la réalité. La réalité est que les penseurs les plus célèbres de ce siècle, les Taine, les Littré, les Renan, théologiens nuls et métaphysiciens médiocres ou purement négatifs, ont exercé sur la psychologie une influence désastreuse. Nos romanciers, élèves de ces penseurs, ont porté presque toute leur attention sur le paysage, le mobilier, le costume ; ils ont perdu le sens de cette forte vie intérieure qui a inspiré l'*Imitation*, les *Pensées*, le *Traité des Anges*, la *Correspondance spirituelle* de Fénelon. Il est donc fort douteux que la littérature du XIXe siècle puisse fournir à l'apologétique un nouvel argument, je ne dis pas transcendant, mais seulement original. Ses représentants les plus célèbres ont peint remarquablement les faits extérieurs et les phénomènes physiologiques que perçoivent la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat; mais ils ont ignoré profondément la haute raison, la conscience psychologique et ce que nos pères appelaient l'oraison. Verlaine dit : « Votre âme est un paysage choisi », simple paraphrase du mot d'Amiel sur un paysage qui est un état d'âme. Selon Victor Hugo,

> ... les bois jaunis
> Sont les formidables breuvages
> De ces altérés d'infini (les penseurs).

Lamartine ne demande pas de consolations au Jésus crucifié qui dialoguait avec Pascal, il s'adresse à un vallon :

> Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
> Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Balzac se met en tête de peindre la pureté féminine et, de fait, il chante, de magistrale façon, toutes les fleurs et surtout le lis de la vallée, mais il devient inconvenant, presque toutes les fois qu'il ose dénombrer les vertus d'une sainte. M. Zola s'en va à Lourdes voir les traces de l'Immaculée, étudier l'invisible, le surnaturel, et ces éléments psychologiques de la vie religieuse qui s'appellent foi, enthousiasme, prières. Que remarque-t-il ? D'abord il compte les bidons que les garde-malades ont introduits dans le train blanc, il note la cohue des buffets, il s'ébahit en écoutant le bruit des mâchoires que font entendre les pèlerins affamés ; puis il chante, en poète épique, le déploiement des colossales processions. Et tous, ils appellent cela, de la psychologie !...

Du reste, il appartiendra au grand penseur qui inaugurera le XXe siècle (1), de décider jusqu'à quel point les romans du XIXe siècle méritent les honneurs de l'apologétique.

J'ose avancer, toutefois, que sans dédaigner, certes, l'argument si gracieusement et si modestement offert par M. Paul Bourget, il portera ailleurs ses efforts. Il expliquera, par exemple, en s'aidant de la théologie, de la philosophie et de l'histoire, le mouvement extraordinaire qui porte des hommes tels que Coppée, Bourget, Brunetière, Lemaître, jusque sur les confins ou jusqu'au cœur du catholicisme. Il dira comment la grâce de Dieu

(1) Cette cérémonie d'inauguration aura-t-elle jamais lieu ?

et les vertus mystérieuses de l'âme française font de ces miracles.

Plaise à Dieu qu'il vienne bientôt, assez tôt pour dire à M. Paul Bourget chrétien, qu'il faut renoncer aux méthodes intellectuelles qu'il doit à M. Taine. Car M. Paul Bourget s'obstine à faire dépendre sa destinée littéraire de celle de M. Taine, ce qui est probablement une erreur. La Fontaine, jadis, croyait de très bonne foi, qu'il ne faisait que traduire Esope. Dieu merci, il a trouvé des moyens de nous charmer, que ne connaissait pas le vieux conteur grec. De même, la postérité jugera M. Paul Bourget sur la valeur intrinsèque de ses récits et de ses peintures, sans trop s'inquiéter des théories de Taine, fort heureusement pour M. Paul Bourget romancier.

Car, il est impossible de ne pas s'en rendre compte, l'étoile de Taine commence à pâlir. Un M. Sergejenko vient de publier à Leipzig un livre d'entretiens et de souvenirs sur Tolstoï, où nous trouvons une bien curieuse anecdote.

Un soir à Yasnaïa Poliana, la discussion tomba sur Taine, sa méthode, sa valeur. Un étudiant parlait avec enthousiasme des services rendus à la cause de la science philosophique et historique par l'auteur de la *Littérature anglaise*. Tolstoï laissa passer ce flot d'éloquence. Puis il dit simplement : « Ah bah ! Taine n'est qu'un cerveau médiocre. » L'étudiant protesta : « Vous voulez dire sans doute, répondit-il, que Taine n'a pas su se défendre de tout parti pris, dans l'examen de certaines questions ? Je le reconnais. — Je voulais dire ce que j'ai dit, répliqua le comte Tolstoï avec emportement, car il est irascible, Taine était de toute nécessité un cerveau borné. Je ne saurais expliquer autrement sa prétention de réduire à zéro l'influence de l'homme

dans l'histoire de l'humanité et d'attribuer le rôle principal à des facteurs sans vie, l'eau, le limon, etc. N'est-ce pas de la folie pure? Le Bouddha et le Christ n'ont-ils pas transformé l'existence et déterminé la vie nouvelle de millions et de millions d'êtres humains ? L'eau et le limon ne sauraient donner la vie à rien. C'est l'esprit, l'esprit vivifiant de l'homme qui exerce son influence sur les générations successives et jusque dans l'avenir le plus lointain. »

Entre les invectives de Tolstoï et l'admiration ardente de M. Paul Bourget, il y aurait place, j'imagine, pour une troisième opinion. La génération de M. Paul Bourget n'a pas voulu voir, chez Taine, un manque de rectitude pourtant bien sensible ; elle s'est exagéré, ensuite, l'importance intellectuelle de l'auteur de l'*Intelligence*. Taine s'est mépris sur sa vocation : il était né pour devenir le Mabillon laïque du XIX[e] siècle ; il a voulu être un penseur. C'est pourquoi la postérité se montrera sévère à son égard et prendra soin de lui faire expier les éloges excessifs dont on l'a accablé, durant les dernières années de sa vie.

Encore une fois, la critique ne rendra pas responsables de ces erreurs, ceux des disciples de Taine qui auront appliqué sa méthode à la littérature. On ne reproche pas à Descartes les subtilités enfantines ou niaises des *Précieuses*, pas plus qu'on n'attribue à Gassendi tout le mérite dont témoignent les écrits de Molière. De même la critique appréciera l'œuvre de M. Paul Bourget, indépendamment de ses relations avec la philosophie de Taine.

On m'objectera peut-être que quiconque cherche à détacher de Taine M. Paul Bourget, risque de dépenser inutilement son temps et ses efforts. Sans doute, mais il s'agit ici, moins de M. Paul Bourget, que des géné-

rations nouvelles de lecteurs, devant lesquelles il professe une si haute admiration pour Taine. Est-ce que nous n'avons rien de mieux à faire, en vérité, que de continuer, par notre soumission, le règne de Taine qui se confond, en partie, avec le règne de Renan ? Car Renan, lui aussi, se révéla réactionnaire, à la fin de sa vie. Taine et Renan, qui encombrent les horizons prochains de la littérature, nous cachent les horizons lointains ; leur anglo-germanisme étouffe l'esprit français ; leur protestantisme, à peine dissimulé, paralyse le développement du mouvement catholique. C'est faire œuvre patriotique que de combattre Taine et Renan.

J'admire, du reste, comment des hommes qui se piquent d'être indépendants et progressistes, s'obstinent à ne rien changer, pour le plaisir de nous maintenir serrés dans les lisières, que Taine avait apportées d'Oxford et Renan de Gœttingue. Même si Taine et Renan avaient une parfaite santé d'âme, les hommes du xxe siècle auraient le droit de penser que leur règne a assez duré ! Nous demandons autre chose que l'éternelle théorie de Taine sur l'atavisme, et l'invariable couplet de Renan sur la science et l'avenir de la science. Mais hélas ! Taine et Renan sont loin de représenter l'équilibre parfait de l'esprit, la vraie tradition française et cette robustesse morale qui est la caractéristique de nos grands maîtres. Ils ont jeté dans les esprits et dans les âmes quantité d'idées fausses et de sentiments malsains.

En ce qui concerne Taine, nous ne saurions oublier les services qu'il a rendus à la France, ni ses éminentes qualités intellectuelles, ni sa vie de bénédictin laïque. Est-ce une raison cependant d'accepter sa métaphysique qui était exécrable, sa psychologie qui était faible le plus souvent et quelquefois — oui,

quelquefois — grossière, sa méthode générale de travail si inquiétante, très peu sûre ?

Du reste, M. Paul Bourget déclare lui-même que l'école de son maître, Taine, est fort dangereuse. Parlant de ses propres romans, il avoue qu'ils sont « parfois hardis, quelquefois maladifs, toujours sincères ». Toujours sincères, personne n'en doute ; parfois hardis, oui, à tout le moins. Mais après ce noble aveu, nous n'irons pas peser la valeur exacte de l'épithète choisie par M. Paul Bourget. C'est ce « quelquefois maladifs » qui inspirerait des inquiétudes. Sauf peut-être dans son merveilleux *Talisman* — une petite nouvelle de quelques pages — il ne serait pas malaisé de trouver des symptômes d'une ou de plusieurs maladies morales, dans les écrits, tous les écrits de M. Paul Bourget. Le mal du siècle avait pénétré jadis très profondément, dans l'âme du jeune romancier qui avait nom Paul Bourget. N'est-ce pas sa maladie qui l'a rendu sympathique, intéressant et populaire dans les salons ? Puisqu'il connaît maintenant les sources qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, il peut se rendre compte qu'il avait trop souvent puisé, jadis, à des citernes empoisonnées. Un jeune homme, si intelligent soit-il, ne s'assimile pas impunément la substance des Stendhal, des Baudelaire, des Renan et des Taine.

Dans l'intérêt de la propagande chrétienne, il est vivement à souhaiter que M. Paul Bourget n'atténue pas, à ses propres yeux, ce qu'il y a de maladif dans ses œuvres, même les meilleures. De même qu'il attirait autrefois les mondains, surtout par ce qu'il y avait de troublant dans son état psychologique, de même il intéressera désormais les chrétiens et les vrais intellectuels, précisément par le soin avec lequel il s'efforcera d'acquérir la pure eurythmie chrétienne. Vivre la

vie chrétienne, puis dire à ses frères en humanité comment on la vit, c'est si beau ! Ecoutez Bossuet, un maître bien supérieur à Taine : « Considérons les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes, elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante, elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et même elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître : mais il les fait, en quelque sorte, passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu ; touchée, pour ainsi dire, par l'esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte, et, participant, selon sa portée, aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu ; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance, et ce saint amour. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que « Dieu fait en nous le vouloir et le faire ». Par conséquent on ne peut nier que Dieu s'unissant à nos âmes, mouvant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'Apôtre. »

Sans essayer de rivaliser avec Bossuet, M. Paul Bourget pourrait peut-être, s'il lejugeait à propos, transposer dans sa langue, ces magnifiques considérations. Il est urgent que les Français, trompés par les sophistes du XVIIIe siècle, réapprennent promptement cette vie chrétienne, dont la défense constitue leur raison d'être dans le monde. Quelle belle mission incombe à tous les écrivains célèbres qui savent maintenant la Vie, la

Vérité et la Voie ! C'est ce dernier mot du texte sacré qu'il faut surtout signaler à leur attention, car s'ils s'inclinent volontiers devant la vérité révélée, ils gardent une admiration excusable, mais regrettable tout de même, pour des méthodes suspectes. Le Christ n'est pas seulement la Vérité, il est la Voie, c'est-à-dire, en langue moderne, la Méthode.

Me sera-t-il permis, à ce propos, de rappeler l'apologue imaginé par un vieux soldat dont je tairai le nom, parce que ce nom, à lui seul, éveillerait peut-être des querelles ? «... J'avais acheté un sac et une petite corde pour lier la bouche d'iceluy, ensemble un fagot, ayant pris et chargé tout cela sur le cou, à la vue d'un chacun ; et comme je fus à ma chambre, je demandai du feu pour allumer le fagot, et après, je pris le sac, et là j'y mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, mes haynes particulières... et toutes mes humeurs de Gascogne... puis après, je liay fort la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortît ; et mis tout cela dans le feu ; et alors je me trouvai net de toutes choses qui me pouvaient empêcher en tout ce qu'il fallait que je fisse pour le service de Sa Majesté ! »

Ainsi pourraient procéder les écrivains aimés et respectés qui se groupent autour de l'Église ou qui, tout en restant encore un peu à l'écart, combattent pour des causes justes. Ils n'ont pas à se défaire de la peur ou des sentiments bas, puisqu'ils sont vaillants et qu'ils ont le cœur haut. Mais dans le sac allégorique ne devraient-ils pas jeter toutes ou presque toutes les manières de penser et de sentir qu'ils ont héritées, je ne dis pas de Voltaire, mais de ce tant dangereux Rousseau, de Baudelaire, de Flaubert, de Renan et autres écrivains ? Oh ! la joyeuse flambée que ferait tout le contenu du maudit sac !

Et après cela, ils combattraient tous plus allègrement le bon combat qu'ils ont entrepris. Et nous, nous les applaudirions avec plus de vigueur encore, nous les soutiendrions avec plus de confiance, si possible, de nos sympathies, et de nos prières.

LE CLERGÉ LAÏQUE DE DEMAIN

Lorsqu'on voulait jadis indiquer un problème insoluble, on disait : c'est la quadrature du cercle. Pour des raisons analogues, on n'avait garde de rapprocher du substantif « clergé » l'épithète « laïque ». On a changé tout cela, de nos jours. Des conducteurs d'âmes autorisés demandent à des hommes très laïques, les vertus essentielles des prêtres, ils rêvent de leur donner une organisation cléricale. Nous sommes bien obligés de suivre ces conducteurs d'âmes sur le terrain qu'ils ont choisi.

En des pages vibrantes, qui ont soulevé chez les universitaires une émotion, en partie justifiée, M. Alfred Fouillée vient d'établir le bilan du XIXe siècle — bilan peu glorieux.

Cette opération était nécessaire ; elle fait honneur à la probité professionnelle de M. Fouillée et à la perspicacité de ses confrères, qui l'écoutent avec une si visible attention. Mais que l'éminent écrivain et ses amis nous permettent de le leur faire observer, nous les avions devancés, — nous, les retardataires — d'un an au moins. Une revue catholique a publié, en 1900, toute une série d'articles intitulés : *Adieux au XIXe siècle*. Ces adieux totalement dépourvus de tendresse ressemblaient assez à un très vif réquisitoire. M. Alfred Fouillée

proclame aujourd'hui l'échec pédagogique, et aussi historique, littéraire, et peut-être économique du XIXe siècle. Il nous assure en même temps que Renan et Taine, nos deux derniers grands hommes, ont *en partie manqué leur vocation.* Chose curieuse, une deuxième revue catholique avait exprimé la même opinion et dans les mêmes termes. Enfin, l'outrecuidance de certains chapitres de Renan sur le rôle de la critique, qui avait fait, l'année dernière, l'objet d'une étude spéciale, dans une troisième revue catholique, arrache aujourd'hui à M. Fouillée une protestation à la fois ironique et indignée. « Peut-on relire sans sourire, certaines pages jadis trop vantées, où Renan prétend substituer aux sciences philosophiques et sociales, la critique — et quelle critique ! »

Il est superflu de faire observer qu'en signalant ces diverses coïncidences, on n'accuse, en aucune façon, M. Fouillée de prendre chez nous ses inspirations. Au contraire, je lui reproche hautement, à lui et à presque tous les siens, de ne pas lire assez nos revues catholiques et surtout de ne pas se tenir au courant de ce qui se passe dans nos écoles. Un homme qui nous connaîtrait, d'un peu près, ne porterait pas contre nous des accusations comme celle-ci : « L'enseignement libre et surtout congréganiste est le triomphe de la mémoire, de la préparation artificielle, du questionnaire, du lexique et du manuel, surtout quand il s'agit de l'enseignement moderne. » M. Fouillée, psychologue de profession, n'ignore pas que, chez un enfant de douze ans, le travail intellectuel se résume presque entièrement en efforts de mémoire. Même les élèves de philosophie et de rhétorique se montrent, à peu près tous, effroyablement passifs, et n'en déplaise à M. Boutroux et à M. Jaurès, les garants de M. Fouillée, lorsque des can-

didats au baccalauréat expliquent doctement, à leurs examinateurs ou à leurs professeurs, l'apologétique de Pascal,ou le criticisme de Kant, ils récitent des phrases de manuel, tout simplement. Je n'en veux pour preuve que les *Déracinés* de M. Maurice Barrès.

Donc, ne disons pas trop de mal de la mémoire, surtout si nous sommes obligés, par ailleurs, de comparer à des entonnoirs les jeunes esprits formés ou déformés par l'*Alma Mater*, et gardons-nous bien de mépriser les professeurs de l'enseignement libre, après avoir célébré, presque avec émotion, les mérites des professeurs de philosophie universitaires. Les jeunes maîtres, à qui on confie, dans les collèges libres, des classes supérieures, connaissent tous les méthodes, voire les doctrines universitaires, et ils ont tous fait, par surcroît, deux ans de philosophie et trois ou quatre de théologie. Que M. Fouillée daigne prendre des informations sur le jeune clergé enseignant, et il reconnaîtra qu'il a commis des erreurs graves, très graves, au préjudice de tout un groupe de professeurs dévoués et compétents, qui sont Français après tout, et qu'on devrait bien ne pas traiter en étrangers, presque en ennemis, dans le pays où enseigna saint Thomas, dans le pays de Bossuet, de Rollin et de Mgr Dupanloup.

Si des hommes éminents comme M. Fouillée s'en tiennent à des appréciations aussi superficielles et aussi injustes, que peut-on bien attendre des politiciens de bas étage qui nous oppriment et nous déshonorent ?

Il est humiliant d'avoir à redire des choses aussi évidentes ; mais nous ne devons jamais nous lasser de répondre à des adversaires mal informés. Il y a assez longtemps que nous travaillons, pour avoir le droit de nous défendre.

Le réquisitoire de M. Fouillée ne renferme rien qui ne soit connu ou très connu ; mais il révèle tout un vaste plan pédagogique, philosophique, politique et religieux, qui semblait abandonné depuis fort longtemps, et qu'un groupe hardi de professeurs et d'orateurs semble vouloir reprendre pour son compte.

Les aperçus vrais ou trop vrais abondent dans l'étude de M. Fouillée. Qui ne l'approuverait, par exemple, lorsqu'il affirme que les grammairiens, les philologues, les métriciens et les modernes scoliastes abusent de notre patience ? « Ce sont, dit-il en parlant de certaines éditions savantes, ce sont des mines d'érudition tudesque, avec des colonnes de mots en petits caractères à effrayer un bénédictin. » Nous applaudissons tous, et vivement, M. Fouillée, mais nous osons, après cela, lui adresser une toute petite question : D'où viennent tous ces doctes barbares, auteurs d'éditions à la mode ? De l'Université ou de l'enseignement libre ?

M. Fouillée s'attaque ensuite aux professeurs d'histoire ; ils sauront se défendre, ou, s'ils le jugent à propos, confesser les torts de leur corporation.

Mais il semble s'acharner particulièrement sur les professeurs de lettres. « Est-il nécessaire de savoir que les principaux genres lyriques des troubadours étaient la romance, la pastourelle, la retroenge, la ballette, le serventois, le motet et le jeu-parti ? » Vrai est que M. Fouillée condamne des habitudes pédagogiques absolument déplorables. Et il raille, avec non moins de raison, les jeunes filles et les jeunes gens de 15 ans, qui, sous prétexte de psychologie dramatique, renouvellent les exercices des cours d'amour. L'histoire de la littérature, telle que nous l'imposent les rédacteurs des programmes officiels et quelques examinateurs fan-

taisistes, n'est pas irréprochable, on en convient. Mais est-ce une raison de supprimer la littérature, comme le demande M. Fouillée, ou de la réduire à presque rien? Non, et on n'aurait pas de peine à prouver que M. Fouillée se trompe, très gravement.

Mais il s'agit aujourd'hui de tout autre chose. M. Fouillée humilie les professeurs de lettres, les professeurs de grammaire, les professeurs de sciences, les professeurs d'histoire, et il les immole sur l'autel de la philosophie, en chantant un hymne — oui, c'est un hymne — en l'honneur des professeurs de philosophie.

Pourquoi cela?

Parce que M. Fouillée, admirateur plutôt tiède du XIXe siècle, veut cependant renouveler une tentative qui fut « la grande pensée » du XIXe siècle antireligieux. Cousin, s'appuyant sur une administration docile, et Auguste Comte, au nom de l'érudition positiviste, affirmèrent la prétention de remplacer l'Église, dans la direction morale des peuples. Victor Hugo, Taine et Renan et bien d'autres s'appliquèrent à la même œuvre. Inutiles efforts ; en dépit de tous ces sauveurs, de tous ces directeurs d'âmes, la France, aujourd'hui comme il y a cent ans, demeure abandonnée, sans direction morale. M. Fouillée pense que le moment est enfin venu de fonder un clergé moderne chargé de distribuer au peuple la nourriture spirituelle.

Où se recrutera le personnel capable de remplir une aussi formidable mission? S'il faut en croire M. Fouillée, les professeurs de philosophie, et les professeurs de philosophie seuls, sont marqués de « ce signe sombre et doux » auquel on reconnaît les « mages ». Nous comprenons maintenant pourquoi M. Fouillée, si sévère pour les professeurs de grammaire, de sciences et d'histoire,

s'acharnait à ce point sur les professeurs de lettres. Ceux-ci ont reçu, aux yeux des ignorants et des demi-savants, une sorte d'investiture : ils se croient de vrais directeurs intellectuels, les malheureux, et ils font passer cette déplorable conviction dans l'âme d'un trop grand nombre de Français. M. Brunetière « si cassant » jouit d'une très grande autorité ; M. Jules Lemaître a créé, dans la capitale, une sorte d'agitation permanente ; M. Faguet se jette dans la Ligue de la patrie française ; ces rhétoriciens vont perdre la France. M. Fouillée réduira le rôle des littérateurs à ses véritables proportions, qui sont, d'après lui, très modestes.

Cependant, parce qu'il veut se montrer impartial, M. Fouillée se voit obligé, dès le début, de faire un aveu qui a son importance : « Je reconnais, dit-il, je reconnais qu'au point de vue des résultats moraux, il y a dans la littérature et les auteurs littéraires, une moralité diffuse, pour employer le mot à la mode, mais on oublie d'ajouter que les enfants y trouvent aussi une immoralité diffuse, parfois même concentrée. »

Ainsi, M. Fouillée pousse la condescendance jusqu'à reconnaître que la littérature a une grande importance, au point du vue moral : une aussi généreuse concession ne manquera pas de plonger les professeurs de rhétorique dans une stupéfaction profonde. Nous expliquons, nous discutons longuement devant nos élèves, *Œdipe-Roi*, l'*Horace* de Corneille, *Polyeucte*, les *Pensées* et les *Provinciales*, le sermon de Bossuet sur la Providence, l'*Émile*, le *Discours sur l'histoire universelle*, les *Contemplations* de Victor Hugo, le *Tartufe*, et notre illustre confrère de philosophie, M. Fouillée, veut bien reconnaître que la littérature peut contribuer à l'éducation morale des jeunes gens. On ne saurait être plus magnanime.

Mais de dire ensuite, comme M. Fouillée, que les enfants trouvent, dans la littérature, une immoralité diffuse ou concentrée, je ne vois pas bien ce que cela peut prouver. L'objection s'applique à la chimie, à l'histoire, à toutes les inventions et, n'en déplaise à M. Fouillée, même à la philosophie, peut-être faudrait-il dire, surtout à la philosophie. Est-ce qu'on n'a jamais entendu parler, dans certaines régions universitaires, d'un personnage qui a nom Boutellier ? Théoriquement donc un professeur de rhétorique peut exercer sur l'âme de ses élèves une sorte de magistrature, et théoriquement encore il peut l'exercer dans le sens de la vérité et de la vertu.

En fait, M. Fouillée lui dénie ce droit : « Tant que nos savants professeurs de lettres n'auront pas reçu une très forte culture philosophique et morale, ils ne pourront réaliser l'enseignement littéraire qui en a si grand besoin. » L'appréciation est dure pour un grand nombre d'universitaires ; les moyens de la contrôler nous manquent. Mais l'obligation s'impose à nous d'examiner jusqu'à quel point M. Fouillée lui-même a qualité pour la formuler. Jamais, en effet, un croyant ne soupçonnerait ce qui, dans l'enseignement des lettres, inspire des inquiétudes morales à M. Fouillée. Parmi les auteurs susceptibles d'égarer les jeunes gens, de braves Français simplistes indiqueraient tout d'abord Rabelais, l'auteur de la *Pucelle*, Diderot, Parny. M. Fouillée tremble que les jeunes gens ne se laissent induire en erreur, par?... — non, vous ne le devineriez jamais — par Bossuet. Et on apporte des textes. Bossuet a représenté, en un tableau terrible, l'endurcissement final et la mort du mauvais riche, ce qui indigne M. Fouillée. C'est peut-être que M. Fouillée, bien qu'étant l'ami de M. Jaurès, ne veut pas faire

siennes toutes les déclamations du tribun. Mais Bossuet, qui n'était pas socialiste, assurément, connaissait son évangile. Or, le Jésus très doux des évangiles a prononcé contre les mauvais riches des anathèmes formidables. Permis à M. Fouillée de croire que sa délicate philosophie a raison contre l'évangile et contre Bossuet, mais le divin anathème ne cessera de retentir à travers les siècles.

D'autres pages de Bossuet inquiètent M. Fouillée. Dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle*, le grand évêque montre comment toute l'histoire converge vers Jésus-Christ et l'établissement de son Église, et que la religion chrétienne remonte, par les prophètes, Moïse et les patriarches qui l'ont préparée, jusqu'au berceau du genre humain. Il paraît qu'il n'est rien de plus dangereux pour la jeunesse que la suite de la religion telle que la définit Bossuet. On pourrait répondre à M. Fouillée, comme le fait M. Brunetière : « Quant à l'importance du peuple juif dans l'histoire du monde, l'un des progrès de l'érudition du XIXe siècle aura consisté précisément à la mettre en lumière et, sur ce point, Bossuet est aussi près de la vérité de l'histoire, que Voltaire, avec ses plaisanteries d'un goût parfois douteux, en est éloigné. » M. Fouillée récuserait M. Brunetière et personne n'en serait surpris, mais pourquoi M. Fouillée s'est-il exprimé comme s'il ne pouvait exister, sur la seconde partie du *Discours*, qu'une seule opinion vraiment cientifique ?

Pascal est aussi dangereux que Bossuet. M. Fouillée affirme qu'il a relevé, dans les *Pensées*, un grand nombre de sophismes, d'absurdités, d'exagérations, et de théories subversives. Malheureusement, il ne juge pas à propos de citer un seul exemple. En trouvât-il d'ail-

leurs, que ces exemples ne prouveraient peut-être rien ou ne prouveraient que peu de chose. Savons-nous toujours l'importance vraie que Pascal attachait à telle ou à telle pensée, qui était peut-être une objection qu'il se proposait de réfuter ?

Mais il est un autre classique dont M. Fouillée aurait dû nous entretenir. Molière n'est pas clérical ; il jouit d'une grande popularité, pour ne rien dire de plus, dans les milieux universitaires ; il a pour dévots, en général, ceux qui n'aiment pas Bossuet. Il semblait tout naturellement désigné à M. Fouillée pour faire contrepoids à ces cléricaux qui s'appellent Bossuet, Pascal, Corneille, Racine. M. Fouillée garde le silence, averti qu'il est sans doute par un secret et très juste instinct de défiance. Molière n'aime pas les cléricaux, et il a des raisons connues et peu avouables de ne pas les aimer, mais il a un terrible bon sens, très avisé et très français. S'il revenait parmi nous, l'ennemi des Femmes savantes, ce bon sens ferait des ravages dans certains milieux philosophiques. C'est Molière qui a écrit ce vers significatif :

> Du nom de philosophe elle fait grand mystère.

Que dirait-il de certaines conférences et de certains articles de revue, qu'on nous oblige à proclamer admirables? A Dieu ne plaise qu'on paraisse mettre en doute la nécessité, la beauté, l'importance immense de la vraie philosophie ! Mais nous aurons bien toujours le droit de siffler, dans notre beau pays de France, le galimatias panthéistique et pseudo-mystique que certainement M. Fouillée ne recommande pas à ses élèves et qui prospère, tout de même, dans un trop grand nombre d'universités. Certains agrégés de philosophie nous accablent déjà de leur abondante phraséologie. Rien ne les retiendra plus, le jour où on leur aura

persuadé qu'ils sont les seuls dépositaires de la vérité. Mais aussi, ce jour-là verra le commencement d'une réaction qui ne se fera pas — espérons-le fermement — aux dépens de la vraie philosophie.

Toujours est-il, que, sous prétexte de philosophie, M. Fouillée réduit à rien l'étude d'un Pascal ou d'un Bossuet, penseurs insuffisants et trop clairs et surtout capables de convertir au cléricalisme tous les professeurs de rhétorique de l'Université. Au fait, presque tous les Pères de l'Église exercèrent les fonctions de professeur de rhétorique. D'autre part, les Gaulois ont toujours eu une tendance fâcheuse — et cela depuis le temps de César (1) — à unir étroitement la férule et le sabre, lequel s'est allié déjà, comme on sait, au goupillon.

Contre cette triple alliance d'un nouveau genre, M. Fouillée appelle aux armes l'armée des philosophes. Quels philosophes ? Va-t-on imposer de force à la jeunesse les idées de Kant ou les doctrines de Spinosa, le thomisme ou l'idéalisme anglais, le cartésianisme ou le positivisme ? M. Fouillée ne veut pas qu'on approfondisse la question.

« La recherche ardente de ce qui est au delà des apparences, dit-il, la conviction non moins ardente que, dans toute pensée sincère, il y a une part de vérité, voilà la caractéristique de l'esprit philosophique. Un philosophe qui ne comprend pas la doctrine opposée à la sienne, lui parût-elle fausse et même immorale, cesse *ipso facto* d'être philosophe pour prendre l'attitude de négation absolue qui ne convient qu'au savant dans le domaine de la science exacte, ou au croyant dans le domaine de l'inintelligible. Nulle part,

(1) Rem militarem et argute loqui.

sans doute, on ne dispute plus qu'en philosophie, si ce n'est en religion où l'on fait mieux que disputer, puisqu'on anathématise et que, si on le peut, on brûle. — Mais, nulle part, on ne s'entend mieux, parce que l'essentiel de l'esprit philosophique est précisément de pénétrer dans toute pensée pour en saisir l'humaine origine et l'universelle valeur. La « conciliation » après la discussion, c'est la philosophie même. » Je demande à M. Fouillée combien de jeunes Français sont capables de mener à bien l'opération intellectuelle qu'il indique avec tant d'aisance.

Puis, homme de peu de foi, M. Fouillée laisse deviner combien est médiocre la confiance que lui inspirent et les doctrines philosophiques et la méthode philosophique. Admirez, en effet, la logique de ce fondateur. La grande force des professeurs de philosophie pourtant si vantés, il la demande non pas à la philosophie, mais à la religion : « De même, dit-il, que la force de l'enseignement catholique venait de ce que les professeurs étaient des prêtres, et à ce titre des moralistes, des directeurs de conscience bons ou mauvais, de même l'enseignement laïque aurait une force invincible, s'il était donné par des philosophes se considérant eux-mêmes plus ou moins comme des prêtres de la société nouvelle fondée sur l'union des esprits. » L'aveu est dépouillé d'artifice, mais il n'en a pas moins une valeur très grande. Tous ces illustres intellectuels, ennemis du clergé, n'ont qu'une ambition : faire un nouveau clergé laïque. Ce serait la même chose absolument, comme disait le sergent-major, avec cette différence que ce serait tout le contraire.

Nous comprenons fort bien que M. Fouillée et ses amis désirent avoir pour collaborateurs, des prêtres. Malheureusement pour eux, il n'est pas en leur pouvoir

« de faire des prêtres », comme disait Victor-Hugo. Un agrégé de philosophie pourra mettre dans sa tête toute la scolastique et tout le néo-kantisme, il n'en aura pas davantage les sentiments d'un prêtre, ni l'ardeur, ni l'autorité, ni surtout le caractère d'un prêtre. Qu'on choisisse un petit paysan de 15 à 18 ans, qu'on lui apprenne, en quelques années, son latin, sa philosophie et ses rudiments de théologie, qu'un évêque lui confère le sacrement de l'ordre, et ce petit paysan se dira à lui-même, avec un mélange de crainte, de reconnaissance et de piété : *Tu es sacerdos in æternum.* Le petit paysan, ordonné par son évêque, aura ses défauts, sans doute, mais il se sentira, il se saura apôtre ; il deviendra, s'il le faut, martyr ; il n'hésitera pas, dans certaines circonstances, à parler avec autorité, il bénira, il absoudra, il condamnera. Oh ! il ne condamnera personne au bûcher, mais il flétrira, par exemple, le divorce, l'immoralité, l'incrédulité, l'orgueil de l'esprit. Comment un agrégé de philosophie pourra-t-il et osera-t-il se proclamer prêtre, même s'il n'est pas absolument sceptique ?

Bossuet disait : « C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres qui, par l'éminente dignité du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est au ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent le ciel et qui ne reçoivent leur mouvement que de Dieu. »

Que si M. Fouillée trouve ce langage trop idéaliste et trop poétique, voici qui lui paraîtra, sans doute, plus précis, plus positif et plus probant :

« Messieurs, dit le même Bossuet, nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des

enfants de la nouvelle alliance... Les mystères que nous traitons sont si saints qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacrilèges. Le caractère imprimé par le Saint-Esprit ne peut être effacé par les mains des hommes; il pare le soldat et convainc le déserteur. »

Il est inutile, je pense, d'indiquer à un philosophe aussi expérimenté que M. Fouillée, les conséquences, je ne dis pas théologiques, mais simplement psychologiques et morales du fier, sérieux et, en un sens, tragique état d'âme dont parle Bossuet...

Peu de temps avant sa mort, M. de Moltke prononça au Reichstag un discours laconique et terrible qui eut, dans notre pays, un douloureux retentissement. Après avoir établi un parallèle entre l'armée française et l'armée allemande, il chantait en l'honneur de l'état-major créé par lui, de Moltke, une sorte d'hymne rauque qui se terminait par ces mots: « Notre état-major, d'autres peuvent nous l'envier ou essayer de l'imiter ; ils ne l'auront jamais. »

Pour une foule de raisons, il ne sied pas et il ne plaît pas à des prêtres de prendre le ton de M. de Moltke. Et ils n'ignorent pas, d'autre part, qu'ils comptent un grand nombre d'amis, dans le haut personnel universitaire. Mais nous connaissons aussi, dans ce même personnel, des adversaires résolus, qui veulent nous combattre, et avec nos propres armes. Ils se trompent sur la partie essentielle de leur programme ; ils auront beau vouloir s'approprier la force morale qui est inhérente au caractère du prêtre ; ils ne l'auront jamais.

Après cela, on peut attendre à l'œuvre, et sans trop d'inquiétude, M. Fouillée aidé de M. Boutroux et de M. Jaurès et de leurs élèves. Réussiront-ils? C'est ce que nous verrons. Mais en attendant, pourquoi n'offri-

rions-nous pas à leurs méditations un de ces dilemmes démodés que n'a pu rajeunir M. Dupuy ?

De deux choses l'une : ou les idées de M. Fouillée ne seront pas mises à exécution, et alors son docte et intéressant article ira grossir le nombre déjà considérable des programmes sensationnels et inutiles ; ou au contraire le bataillon compact des jeunes philosophes, disciples de M. Fouillée, dirigera effectivement les intelligences françaises, durant un certain nombre d'années. Dans ce dernier cas, M. Fouillée peut se flatter de préparer la plus terrible et la plus durable des réactions. La France n'a pas encore pardonné à M. Cousin, tant elle garde rancune à ceux qui l'ennuient obstinément. Qu'on la sature, pendant un quart de siècle, de phraséologie néo-kantienne ou pseudo-kantienne, et elle fera expier cruellement leur méprise à ses sauveurs philosophiques.

Un groupe d'hommes bénéficiera de cette colère.

Quel groupe ? Celui-là même peut-être qui, en 1850, profita de l'impopularité que la tentative de M. Cousin avait fait rejaillir sur l'*Alma Mater*. S'il ne réussit pas à rendre l'enseignement de la philosophie amusant, ou tout au moins agréable, M. Fouillée risque fort de travailler pour un nouveau Falloux.

ENCORE M. JULES LEMAÎTRE

Il y a huit ans environ, j'ai prédit — on s'en souvient peut-être — les changements qui se sont produits dans la vie morale et intellectuelle de M. Jules Lemaître.

Où est en effet, aujourd'hui, le scepticisme d'antan ? M. Jules Lemaître étonne ses anciens amis par la force de ses convictions patriotiques et il prouve, par un exemple éclatant, que la frivolité, léguée par le dix-huitième siècle au dix-neuvième, ne représente pas toute l'âme française. Mais les sentiments qui arrachèrent M. Jules Lemaître à son épicurisme délicat ont, en eux-mêmes, une force mystérieuse qui ne s'est pas révélée tout entière. Essayons de la mesurer, et peut-être, de cette étude, certaines conséquences se dégageront-elles qui n'agréeront pas, selon toute vraisemblance, à M. Jules Lemaître, mais qu'il sera bien forcé d'accepter, tôt ou tard, pour son bonheur et pour sa gloire d'ailleurs, et pour le plus grand bien de la jeunesse française. Le divin Maître dit un jour à Pierre : Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais, mais, un jour, un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas. N'entend-il rien de semblable, M. Jules Lemaître, lorsqu'il médite sur sa brillante et heureuse destinée ?

Dans son nouveau volume (1), M. Jules Lemaître n'a touché que deux fois à la question religieuse, et avec des précautions infinies. N'importe, il a laissé voir très clairement les contradictions douloureuses qu'il porte dans son esprit et les aspirations très vives et très fortes vers le catholicisme, qui se développent dans son cœur.

Voici d'abord les contradictions. Elles s'affirment dans un très court chapitre de huit pages, qui se rapporte à M. Pobédonostzeff, procureur général du Saint-Synode russe, et ancien précepteur d'Alexandre III. Cet homme au nom étrange est un penseur vigoureux, sinon original, et il ne craint pas d'offenser les petits préjugés parisiens. M. Jules Lemaître a lu ses études sociales et religieuses, avec un plaisir et une admiration visibles, plaisir et admiration mêlés de quelque terreur. Le quart d'heure difficile s'est présenté lorsqu'il a fallu apprécier, devant des électeurs français, cette terrible philosophie russe.

Que dit M. le procureur général? Il dit, par exemple, « que le système démocratique aboutit, par l'inévitable corruption du suffrage universel, à donner le pouvoir aux moins scrupuleux, aux moins fiers, aux plus avides. » Devant cette proposition qui, en France, serait presque un crime de lèse-majesté, M. Jules Lemaître garde le silence. Mais le soin avec lequel il recueille cette opinion, d'une couleur très russe, prouve à tout le moins qu'il la considère comme bonne à répandre. Il est regrettable, toutefois, qu'il n'ait pas osé l'approuver purement et simplement. Je crois bien deviner d'où lui est venue cette timidité. M. Jules Lemaître aborde,

(1) *Opinions à répandre.* Société française d'Imprimerie et de Librairie.

depuis quelque temps, les auditoires populaires, et il a craint d'avoir à entendre, un jour ou l'autre, cette foudroyante apostrophe : « Monsieur, vous êtes le contempteur du suffrage universel ». La belle affaire, vraiment, qu'un écrivain distingué passe pour un contempteur du suffrage universel ! Les paysans et les ouvriers ne sont pas aussi sots qu'on le pense ; ils ne s'attribuent pas, tous, des mérites d'hommes d'Etat, ils se rendent vaguement compte qu'on flagorne bassement, dans leur personne, Sa Majesté le Suffrage universel. Un paysan que j'interrogeai, un jour, sur les élus de sa commune, finit par me dire : « Monsieur, dans nos pays, les charretiers ont d'ordinaire, pour chacun de leurs camions, deux forts chevaux et un âne ; ils ont toujours soin de mettre l'âne en tête de l'attelage. » Qui sait si, avant longtemps, Sa Majesté le Suffrage universel ne demandera pas un tuteur ?

M. Pobédonostzeff dit encore : « L'instruction populaire ne doit point dépasser ce programme : enseigner à lire, écrire et compter, et, en liaison indispensable avec ces choses, à connaître, aimer et craindre Dieu, à aimer la patrie, à respecter les parents. » Puisque M. Jules Lemaître ne veut ni blâmer ni approuver un tel programme, nous ne craindrons pas de dire, nous, ce qu'il faut en penser. Les termes dont se sert M. Pobédonostzeff sont empreints d'exagération, au moins à notre point de vue, parce que c'est un Russe qui parle en songeant à la Russie. En France, quelques penseurs, amis du paradoxe, peuvent caresser timidement cet idéal, en vue d'un avenir lointain ; personne n'oserait fixer des limites aussi étroites à l'enseignement populaire.

Mais d'abord, il est peut-être bien vrai qu'on remplit la tête des enfants d'une foule de notions inutiles.

M. Jules Lemaître, lui, ne fait-il pas œuvre salutaire de rétrograde, autant que M. Pobédonostzeff, lorsqu'il veut chasser des classes de l'enseignement secondaire, une foule d'enfants qu'on a eu le tort d'y introduire ? Ensuite, et ceci est le plus important, il ne faut pas qu'une disproportion existe entre les connaissances religieuses de l'enfant et ses connaissances pratiques. Savoir lire, écrire et compter, c'est fort bien, mais il est plus indispensable de connaître, de craindre Dieu, de l'aimer, d'aimer sa patrie et de respecter les parents. Lapidez-moi, progressistes, mais à un ouvrier citadin, très documenté sur la sociologie et sur l'athéisme, je préfère un petit marin breton très pieux et qui ne sait pas lire. Le meilleur, cependant, serait de concilier l'instruction avec la piété, ce à quoi ne paraît pas songer suffisamment M. Pobédonostzeff.

Nous arrivons enfin au point culminant de la discussion, aux rapports de l'Eglise et de l'Etat. Il est artificiel, affirme M. Pobédonostzeff, il est artificiel, absurde, antihumain de séparer l'Eglise de l'Etat, car c'est séparer en deux l'homme lui-même. Le principe moral est unique. Il ne peut être divisé de façon qu'il y ait une doctrine de morale privée et une autre de morale publique. L'État athée n'est qu'une utopie impossible à réaliser, car l'athéisme est la négation absolue de l'Etat. »

Ici, M. Jules Lemaître retrouve la parole.

« En un mot, dit-il, l'idéal du gouvernement, pour M. Pobédonostzeff, est une théocratie chrétienne.

Contre cet idéal même, je n'ai rien à dire. Mais pour qu'il soit réalisé, quelques conditions sont nécessaires.

Il faut la foi... et il faut en outre que cette croyance soit universelle ; qu'elle soit commune aux gouvernants et aux gouvernés.

Ces conditions manquant, on ne voit pas que l'Etat théocratique soit travaillé de moindres maux que la démocratie même athée.

Le moyen âge avait la foi. Pourtant... Le dix-septième siècle avait la foi. Or, je vous prie de lire seulement, dans la *Revue de Paris*, l'admirable et sinistre étude de M. Lavisse sur la chiourme au temps de Louis XIV... La Russie a la foi et jouit d'un prince excellent. Je serais ravi d'apprendre qu'elle ne connaît ni l'injustice ni la tyrannie...

Mais surtout, il faut bien prendre garde à ceci, que l'iniquité, l'oppression, l'inévitable duperie du peuple ont un caractère plus odieux dans une théocratie que dans un état démocratique. »

Avant de s'indigner ainsi, M. Jules Lemaître aurait bien dû établir une distinction entre la théocratie des pays schismatiques et la théocratie catholique. En Russie, le tzar est pape, en sorte que, lorsque ses employés vendent de mauvaises allumettes, ou abusent du knout, ou envoient des innocents en Sibérie, toutes ces mauvaises actions revêtent comme une apparence de sacrilège, aux yeux des observateurs modernes. Voyez-vous les sergents de ville passant à tabac, d'inoffensifs promeneurs, au nom du cardinal Richard ! Tout cet odieux ne peut pas exister en pays catholique. Pourquoi ? parce que le grand mérite de l'Eglise du moyen âge est précisément d'avoir séparé le spirituel du temporel. Je n'emprunte pas cette remarque décisive à Joseph de Maistre, mais à Auguste Comte. Nous sommes donc avec M. Jules Lemaître, quand il s'élève contre les conceptions théocratiques de M. Pobédonostzeff.

L'accord cesse dès qu'il fait valoir, contre la théocratie catholique, certains abus commis au moyen

âge. D'abord, je ne sais pas, au juste, quelle idée se font de la théocratie, des modernes comme M. Jules Lemaître. Mais, prenons la société européenne, telle qu'elle était, ou du moins telle qu'elle nous apparaît aux XIIe et XIIIe siècles. Qui ne voit que les actes de barbarie dont on parle, se rattachent, non au principe même de la théocratie, mais aux mœurs du temps ? Si, demain, nous arrivions au pouvoir, nous cléricaux, assurément, nous ne nous hâterions pas de rétablir la torture. Pour s'en convaincre, M. Lemaître n'a qu'à voir ce qui se passe en Belgique.

Il ne serait donc que temps d'écarter de nos discussions certains fantômes historiques.

Je ferai ensuite observer à M. Jules Lemaître qu'il porte en lui deux sentiments contradictoires, savoir : la belle et fière intransigeance de son patriotisme d'une part, et, d'autre part, une sentimentalité un peu romantique que je ne blâme pas, que j'admire sincèrement, mais dont M. Lemaître sera bien obligé de contenir les manifestations. Un seul homme ne peut pas vivre, même en rêve, la vie de saint Vincent de Paul et celle de Napoléon. Plutôt que de subir un affront de la part de l'Angleterre ou de l'Allemagne, des patriotes comme M. Jules Lemaître n'hésiteraient pas, et avec raison, à déchaîner une guerre qui serait une épouvantable boucherie. Dans cette hypothèse, certains intellectuels antimilitaristes de nos jours le jugeraient, lui, Jules Lemaître, comme il juge les inquisiteurs du moyen âge. Oh ! que ces sortes de questions exigent de prudence, de la part de ceux qui veulent les approfondir !

Elles exigent, au surplus, que, sans partager toutes les idées de Joseph de Maistre, on ne rougisse pas de ce grand homme.

Les arguments parisiens de M. Jules Lemaître donneraient à M. Pobédonostzeff une idée inexacte de la vraie pensée française. Puisque notre critique excelle à faire dialoguer les morts aussi bien que les vivants, pourquoi M. Lemaître n'a-t-il pas opposé à M. Pobédonostzeff, l'auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*? Est-ce se tromper sur l'essentiel de notre sujet que d'attribuer à Joseph de Maistre, pour quelques instants ressuscité, le raisonnement que voici :

« Oui, les prisons de Louis XIV, décrites par M. Lavisse, et les prisons russes, telles que les dépeint votre vieil utopiste d'Iasnaïa-Poliana, représentent quelque chose d'épouvantable. Mais, remarquez bien, je vous prie, que la France de Louis XIV a prouvé sa vitalité et sa force, et que la Russie contemporaine s'affirme puissante et sûre de l'avenir. Votre France moderne, qui offre des prisons luxueuses aux voleurs et aux assassins, se meurt peut-être. Ou plutôt non, elle ne mourra pas, car elle est plus que jamais nécessaire au monde, mais elle mourrait, si venait à triompher cette Révolution, à laquelle M. Lemaître témoigne une affection quelque peu surprenante.

Que les patriotes donc remontent aux principes qui font les peuples forts! Ces principes n'ont rien de commun avec ceux professés par votre Edmond Demolins, un anglophile qui ne connaît pas la grande tradition des hommes d'Etat anglais et qui n'a pas seulement lu Carlyle. Dans votre monde moderne, idéal réalisé de M. Edmond Demolins, je vois bien que tout tend à rendre possible un maximum de confort, pour chacun des individus dont se compose la communauté, voire pour ceux que la communauté a justement exclus de son sein. Sans doute, mais les peuples qui admettent ce critérium politique, social et religieux, ne fournis-

sent pas, aux observateurs impartiaux, des exemples encourageants. Ne parlons pas de notre France. L'Angleterre ne vient-elle pas de révéler au monde les germes d'une incontestable décadence ? Et les scandales, chaque jour plus fréquents, qui éclatent en Allemagne, n'ont-ils donc, à vos yeux, aucune signification ? J'incline à penser que le bien-être des individus est en raison inverse de la prospérité *durable* des peuples, des peuples civilisés... Permis donc à M. Lavisse de raconter l'épopée de la misère et du vice, sous Louis XIV. Mais je ne voudrais pas voir un savant comme lui, étudier le fonctionnement de l'intendance, pendant les croisades, ou un romancier comme votre abominable Zola, décrire la retraite de Moscou. Et cependant les souvenirs des croisades et de l'épopée impériale vous font tous rougir, au milieu des aises de votre plate et confortable indolence.

Il m'est arrivé de dire que la Révolution est satanique dans son essence. Les Français me reprocheraient moins cette parole, que je maintiens d'ailleurs, s'ils la traduisaient dans leur langage contemporain. Ne disons pas que la Révolution est satanique ; contentons-nous de faire observer que la Révolution est individualiste. Or, l'individualisme favorise chez l'homme moderne, l'égoïsme effréné, l'horreur de la souffrance physique, et du sacrifice, l'habitude de subordonner à l'intérêt personnel, Dieu, la société et la patrie. Quand cet individualisme aura triomphé des traditions altruistes — vous dites altruistes — dont l'âme française est imprégnée, nous verrons ce que deviendra le monde moderne. »

A défaut de Joseph de Maistre, nous avons, pour réfuter le très sympathique écrivain qu'est M. Jules Lemaître, un peu intéressant personnage, M. Clémen-

ceau, gardien du bloc. Tout en se disant fils de la Révolution, M. Jules Lemaître distingue dans l'œuvre de la Révolution, il n'ose pas, il ne veut pas se dire révolutionnaire. Comme il fait la partie belle à M. Jaurès !

En vérité, le mot Révolution est un vieux fétiche auquel des hommes, appartenant à presque tous les partis attachent les vertus les plus contradictoires. Il reçoit les hommages des vieux libéraux et des jacobins les plus notoires, des rationalistes et des amis du cosmopolitisme ; il compte des dévots parmi les bourgeois conservateurs et parmi les anarchistes. Qui est dupe en cette affaire ? Hélas ! je crains fort que le vieux fétiche ne porte bonheur qu'aux plus violents, aux plus purs révolutionnaires.

Théoriquement donc, les principes de politique religieuse chers à M. Jules Lemaître, ne concordent pas avec les idées que professent les catholiques, désireux de penser en toute indépendance. Je dis théoriquement, car, en fait, il lutte, parallèlement à nous, contre les hommes qui sont nos pires ennemis. Il y a mieux encore : de certains livres qu'il loue et que nous blâmons, il tire des conclusions qui ne nous déplaisent pas. Nous nous querellerions donc pour des fantômes, pour des chimères, pour des mots dont personne ne sait définir le sens précis ? Les gens très pratiques ou trop pratiques n'hésiteraient pas, ils diraient : Considérons M. Jules Lemaître comme tout à fait des nôtres.

Non, M. Jules Lemaître n'est pas tout à fait des nôtres, mais si les deux derniers contes qu'il vient de publier ont un sens, il ne tardera pas à franchir le seuil de l'Eglise. Comme M. Coppée, comme M. Paul Bourget, comme M. Brunetière, il fera le pas.

« Hozaël, un des premiers disciples de Jésus, était d'humeur méditative. Tandis que ses compagnons

s'amusaient aux rencontres du chemin, Hozaël demeurait de longues heures à réfléchir sur les paroles de Jésus. Il était très intelligent. Il comprenait mieux que les autres ce que c'est qu'adorer en esprit. Et il renchérissait sur Jésus, dans le dédain des vaines cérémonies et des pratiques extérieures. Trois jours après le crucifiement, lorsque les saintes femmes annoncèrent que le tombeau était vide, tous les frères furent agités du désir de voir le ressuscité ; et ils convinrent de se réunir tous les jours, chez l'un d'eux, espérant que le Sauveur leur apparaîtrait. Mais Hozaël refusa de se rendre à ces réunions. On lui dit : « C'est donc que vous ne croyez pas ? » Il répondit : « C'est, au contraire, parce que je crois. » Le Maître, ajoutait-il comme se parlant à lui-même, le Maître m'a fait le vrai dépositaire de son esprit ! O Seigneur, quel besoin ai-je de courir après votre fantôme, puisque je vous ai en moi et que je n'ai qu'à fermer les yeux pour vous voir. Et il ne put s'empêcher de se sentir supérieur à ses frères, et d'une âme plus fine que la leur.

Hozaël annonça l'Evangile dans la province d'Alexandrie. Sa prédication persuadait surtout les philosophes, les poètes et les personnes d'esprit subtil. Et l'Eglise qu'il fonda était la plus distinguée de toutes les églises.

Or, à cinquante ans, Hozaël était vierge. C'est à ce moment qu'il convertit à la foi chrétienne une jeune veuve d'Alexandrie du nom de Myrrhina.

« Myrrhina était belle, riche, lettrée... » Suit un roman très peu idéaliste dont on devine les péripéties et la conclusion. « Leur honte devint publique. Hozaël fut retranché de la communauté chrétienne... On le trouva pendu à la lanterne d'un carrefour. »

C'est grand dommage vraiment d'épaissir le gracieux

symbolisme de ce joli conte ! Mais le besoin de certitude l'emporte, en nous, sur le goût des jouissances esthétiques, et rien ne peut nous empêcher de souligner gauchement les intentions de M. Jules Lemaître. Cet admirable conte ressemble étonnamment à la très véridique confession d'un renaniste. Les prétentions d'Hozaël au dilettantisme transcendant nous rappellent la récente et triste période littéraire, durant laquelle de jeunes Français intelligents et inexpérimentés pastichaient, avec une facilité déplorable, le style de M. Renan. M. Jules Lemaître ne paraît pas très fier, aujourd'hui, de toutes ces prouesses pseudo-intellectuelles.

Il laisse encore échapper volontairement un aveu, un gros aveu, qui arrachera des cris d'indignation à tous nos Kantiens, mais qui demeurera comme l'expression définitive de ce qu'il y a de meilleur, dans les aspirations morales du dix-neuvième siècle vieilli. A ses heures d'enivrement orgueilleux, Hozaël se persuadait qu'il ne doutait des vérités religieuses que pour des motifs d'ordre intellectuel. La douleur le fit rentrer en lui-même, et il comprit que son incrédulité n'avait d'autre cause que sa faiblesse morale. Une fois de plus se trouve ainsi vérifié l'axiome de Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête ». Un tel aveu grandit plutôt M. Lemaître, mais j'imagine qu'il n'a pas dû coûter beaucoup à son amour-propre. Il donnera le dernier coup à certaines légendes imprégnées d'austérité métaphysique, qui nous viennent de Suisse, d'Allemagne et d'Angleterre. Le pharisaïsme intolérant de tous ces docteurs ne nous intimidera plus. En écartant, cela va sans dire, tout ce qui peut ressembler à une question personnelle, nous avons le droit de traiter la question psychologique des rapports, qui existent

indubitablement dans un grand nombre d'âmes, entre certaines fautes et l'affaiblissement de la foi.

Enfin, M. Jules Lemaître laisse deviner un sentiment qui lui est commun avec plusieurs hommes du XIXe siècle, et qui exista, je crois, chez Renan. Son Hozaël, qui dédaignait si fort la communauté des fidèles, souffre d'en être exclu. N'est-ce pas qu'il est étrange, ce sentiment ? On raille les croyants et leurs chefs, presque tous semblables à Thomas, surnommé Didyme, lequel manquait de culture et choquait les délicats par un manque de finesse scandaleux. Oui, on prend en pitié tous ces braves gens, mais on ne peut pas se passer de leur estime. Le rustique Thomas vit et meurt en prédestiné : les vierges et les prêtres chanteront sa foi, son obéissance, ses vertus, en des hymnes éternelles. Le délicat, le très distingué Hozaël va se pendre à la lanterne d'un carrefour, parce qu'il est un excommunié. La sympathie des intellectuels, ennemis de l'Eglise, a-t-elle donc si peu de force ? Toute-puissante quand il s'agit d'assurer à ses privilégiés des succès littéraires ou financiers ou politiques, elle n'a rien à offrir à ceux qui souffrent et qui ont besoin de résignation.

Comme on le voit, M. Jules Lemaître brûle aujourd'hui l'idole renaniste qu'il adorait hier.

Adore-t-il ce qu'il a renié au temps de sa jeunesse un peu folle ? Est-il prêt à confesser de nouveau la foi de son enfance ? On serait tenté de le croire en lisant un deuxième conte qui est encore plus significatif que le premier.

Observateur superficiel et négociant vaguement honnête, Mucius, fils d'un centurion romain, rencontre à chaque instant, sur sa route, Jésus de Nazareth.

« Une fois, Mucius conduisait à Jérusalem une char-

rette chargée de cages d'osier, toutes bruissantes de pigeons qu'il s'en allait vendre aux petits marchands du temple. En traversant la plaine cultivée qui avoisinait la ville, il vit Jésus et ses disciples entrer dans un champ de blé, arracher les épis à poignées, et les rouler entre leurs paumes pour en manger les grains. Un Juif passait ; Mucius lui dit :

« En vérité, ces vagabonds ne se gênent guère...

— Il est écrit dans la loi de Moïse, répondit le Juif : « Si tu entres dans le blé d'autrui, tu pourras cueillir des épis avec ta main. »

Un épi est un épi, repartit Mucius. Votre Moïse n'était sans doute pas propriétaire...

La femme agenouillée sanglotait, la tête dans ses mains.

Maître, disaient à Jésus les pharisiens et les scribes, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse ordonne de lapider de telles femmes. Mais toi, que dis-tu ?

Jésus répondit : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !

Le mot est spirituel, songea Mucius, mais cela ne prouve rien. S'il fallait être sans péché pour appliquer la loi, il ne resterait qu'à supprimer toute magistrature. On voit bien, d'ailleurs, que ce moraliste est célibataire. »

Pendant que Mucius condamnait, au nom du pharisien bourgeois, les paroles et les actes de Jésus, il était riche et heureux en ménage. Plus tard il devint pauvre ; il fut réduit à mendier ; il vécut d'aumônes et glissa à de menus larcins... Il songea qu'il était un de ces misérables dont Jésus avait pitié et qu'il recherchait avec complaisance. Il découvrit que sa femme le trompait... et finalement il lui pardonna. Tous les jugements in-

justes que Mucius avait portés jadis contre Jésus et sa doctrine, se retournaient maintenant contre lui... Enfin il se fit chrétien. « S'il reste dans la vie du Sauveur des choses qui vous embarrassent, lui dit-on, vous les comprendrez à mesure que vous aurez le cœur plus pur et la volonté meilleure. Et si vous ne pouvez tout éclaircir, vous vous souviendrez à propos que Jésus est le Fils de Dieu, et vous adorerez le mystère. »

Et Mucius répondit :

Amen.

C'est sur ces paroles que se termine le joli conte théologique de M. Jules Lemaître ; je regrette de n'avoir pu le citer en entier. Comment se fait-il qu'après avoir écrit ces lignes, M. Jules Lemaître ne soit pas encore chrétien ? On peut émettre, sur ce qu'il y a d'effroyablement illogique dans son cas, diverses hypothèses.

Peut-être M. Jules Lemaître est-il déjà catholique *in petto* ? Peut-être attend-il son jour et son heure pour formuler hautement son acte de foi ? S'il en était ainsi, ce que je ne crois pas, il trouverait sûrement des amis habiles pour lui dire : « Vous avez raison, Monsieur ; pour bien combattre les jésuites rouges, tenez-vous aussi loin que possible des jésuites noirs. » Ces amis se tromperaient. Plus on étudie l'âme de M. Jules Lemaître et plus facilement on constate que cette âme, encore qu'elle ait traversé certaines régions malsaines, est une âme fine et délicate, mais faite de franchise, de droiture et de courage. Elle se rattache à une famille spirituelle dont nous connaissons très nettement les caractères distinctifs. De même qu'un Brunetière porte dans son intelligence les marques d'une parenté éloignée avec Bossuet et d'une parenté très proche avec Boileau, de même les meilleures aspirations morales de M. Jules Lemaître ont pour objectif ce proto-

type des plus belles âmes françaises, qui s'appelle Jeanne d'Arc. Or, Jeanne d'Arc, qui était très fine, n'a jamais voulu faire siens les procédés diplomatiques que lui suggéraient les juristes normands ; elle a toujours fait preuve de crânerie. Qu'on me pardonne ce mot trop moderne, mais dont je ne sais pas trouver l'équivalent. Jeanne d'Arc disait : Je suis bonne chrestienne, et bien baptisée, et je mourrai comme une bonne chrestienne... Je voudrais aidier et soutenir saincte Eglise de tout mon pouvoir. » J'imagine que si M. Jules Lemaître consentait à devenir franchement catholique, il trouverait une manière nouvelle et bien gracieuse et bien française d'aider et soutenir sainte Eglise.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Cette très intéressante histoire de Mucius renferme nombre de tolstoïsmes ; il est à craindre qu'elle ne soit purement tolstoïste. C'est même cette seconde hypothèse explicative qui me paraît la plus vraisemblable. Le Jean de Pathmos crayonné par M. Jules Lemaître s'exprime comme le mystique socialiste d'Iasnaïa-Poliana : « Vous disiez que Jésus ne respectait point l'institution de la famille ; et c'est parce que nous ne nous enfermons point dans les affections ni dans les intérêts du foyer que nous vous avons sauvés de la misère et de la faim. L'homme doit à ses parents *avant* de devoir à l'humanité, mais il doit à l'humanité *plus* qu'à ses parents. Ces deux vérités qui semblent parfois se contredire sont également certaines. » On ne saurait contester la justesse de cette distinction, mais qui ne voit qu'elle sent son dix-huitième siècle et son Tolstoï ? M. Jules Lemaître croit qu'on peut suppléer au catholicisme, qu'on doit chercher et qu'on finira par trouver une religion laïque et moderne. Et il a trouvé, en effet, après les philosophes

du XVIII[e] siècle, après Comte, après Renan et après Tolstoï, la religion de l'humanité. « La question est donc de savoir si l'abnégation peut avoir un autre fondement que la foi religieuse. Est-il défendu d'espérer que quelques-unes des formules démocratiques, suspectes à M. Pobédonostzeff, auront un jour, elles aussi, la puissance d'agir sur les âmes et de les transformer, et nous communiqueront, par la contemplation de leur beauté, le courage de nous sacrifier à elles, au lieu de les asservir à notre intérêt ? »M. Jules Lemaître a toute permission de consacrer ses jours et ses nuits à la recherche de cette nouvelle pierre philosophale. Nous le prévenons charitablement qu'il perd son temps. Jamais les hommes n'ont fondé, en dehors de la religion, une école durable de sacrifice. Mais il s'expose à quelque chose de plus grave que la perte d'un temps précieux, il risque de se fourvoyer, pour toujours, dans les steppes russes, victime du mirage tolstoïste.

La troisième hypothèse que je voudrais bien écarter est encore moins encourageante que les autres. Certes, à l'heure présente, M. Jules Lemaître tient pour condamnables les exercices renanistes, mais il n'a pu encore se dépouiller de toutes les habitudes d'esprit qu'il doit au renanisme. Il lit l'Evangile avec piété, avec respect, avec un désir évident de devenir meilleur, mais il n'a pas le courage d'écarter les pensées ingénieuses et jolies, qui se présentent à lui sous forme de commentaires. Il n'ignore pas, cependant, que nous ne devons pas mettre du nôtre, dans l'exégèse édifiante. M. Lemaître a mis un peu de son inquiétude et de ses doutes et de son agitation, dans son acte de foi final, incomplet, je le crains, mais si touchant et si beau. Il parle des choses qui, dans la vie du Sauveur, embarrassent l'homme avide de vérité et de paix. N'est-

ce pas lui plutôt, lui Jules Lemaître, qui s'embarrasse inutilement, parce qu'il s'agite comme Marthe, au lieu de se mettre à genoux et d'écouter la parole divine comme Marie ? Nos contemporains les plus éminents, et M. Jules Lemaître comme les autres, ne connaissent pas assez le traité de *la Grâce*, et c'est pourquoi ils ne comprennent pas Bossuet, quand il parle du tout de Dieu et du rien de l'homme.

La question religieuse ne remplit qu'un très petit nombre de pages, dans le nouveau volume de M. Jules Lemaître. Le patriotisme de l'auteur l'incite à donner son opinion sur les choses de la politique, sur la pédagogie, la colonisation, l'alcoolisme et le féminisme. Il n'y a pas lieu de revenir sur ces diverses questions. M. Jules Lemaître les traite très souvent en journaliste, c'est-à-dire, en improvisateur, mais alors même qu'on est obligé d'atténuer, ou de corriger, ou d'accentuer ses dires, on a toujours la satisfaction de rendre hommage à la pureté de son patriotisme et à l'élévation de ses sentiments. Dans son chapitre sur les femmes, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de son esprit, de son bon sens, de son tact ou de sa délicatesse morale.

Admirez ensuite, je vous prie, ce qu'il dit de nos missionnaires : « Ces prêtres sont de rudes hommes. Plus rien, chez ceux-là, ni du type « sacristain », ni du type « fonctionnaire ». Ils retrouvent la qualité d'âme des premiers apôtres. Et quelle existence ! Les incommodités matérielles, ce n'est rien ; et c'est peu de chose encore que d'être de temps en temps à moitié assassinés, ou même tout à fait, par la populace, pour cette seule raison qu'ils sont des diables blancs. Mais quelle énergie intérieure il leur faut, pour vivre là, dans un effort aussi ingrat que sublime, et pour persévérer toute une vie, soutenus par la foi seule, non par le succès,

dans une œuvre qu'ils sentent humainement impossible ! »

Que ce langage est beau ! Les habiles dont je parlais tout à l'heure vont-ils se pencher vers nous pour nous dire, derechef, que nos applaudissements immodérés compromettent M. Jules Lemaître ? Que les habiles se défient donc un peu de leur savoir-faire ! Quand on sait le prix de la foi, on ne peut avoir qu'un désir, celui de *la répandre* et surtout parmi les âmes d'élite.

Nous souhaitons, à voix haute, que M. Jules Lemaître devienne ou redevienne pleinement chrétien, nous prions et faisons prier dans ce sens. Il n'est pas très difficile, d'ailleurs, de trouver, dans nos livres, des prières sublimes et en quelque sorte divines, qui s'appliquent très exactement au cas psychologique d'un Jules Lemaître. « Dieu qui nous ramènes dans la voie, Dieu qui nous conduis jusqu'à la porte ; Dieu qui fais qu'elle s'ouvre à ceux qui frappent ; Dieu qui nous donnes le pain de vie ; Dieu par qui nous avons soif de ce breuvage qui délivre à jamais notre poitrine de la soif ; Dieu qui nous empêches de nous laisser émouvoir par ceux qui ne croient point... Enseigne-moi, ô Dieu, comment on arrive à toi... Le chemin par lequel on arrive à toi, je l'ignore. Montre-le-moi, guide-moi, donne-moi le viatique de la route. Si c'est par la foi que te trouvent ceux qui se réfugient vers toi, donne-moi la foi... »

C'est en ces termes que saint Augustin, le saint Augustin des *Soliloques* demande à Dieu la lumière. Espérons qu'avant longtemps nous entendrons le second et définitif « Amen » de Julius Mucius.

L'IDÉE DE PATRIE

SELON M. BARRÈS

Pendant que nous travaillons tous, chrétiens de la veille et croyants du lendemain, à faire renaître autour de nous l'idée religieuse, des Français de bonne volonté s'efforcent de restaurer l'idée de patrie — fort compromise, hélas ! Nous sommes avec eux de cœur, même lorsqu'ils paraissent, ou peu s'en faut, rougir de nous, et rendent ainsi difficile, non impossible, Dieu merci, notre collaboration. Mais, précisément parce que nous suivons, avec une attention passionnée, la reconstitution des principes, nécessaires à la vie d'un peuple dont nous faisons partie, il nous est impossible de demeurer là, immobiles et silencieux et inactifs. Ces Messieurs de la « Patrie française » se trompent quelquefois et très gravement ; rien au monde ne nous empêchera de leur dire : « Prenez bien garde ; vous risquez de dépenser en vain votre talent et vos forces. »

Parmi eux, se distingue M. Maurice Barrès qui cherche, avec une sorte de douleur noble et digne, tout ce qui est de nature à justifier d'abord, puis à fortifier, à épurer son patriotisme. Personnellement, M. Maurice Barrès mérite toutes nos sympathies. Son talent, qui brilla toujours par l'ingéniosité, la souplesse, l'originalité

et la vigueur, acquiert chaque jour plus de modération, et nous le voyons s'appliquer uniquement, aujourd'hui, à des sujets graves, de préférence à ce qui touche le patriotisme.

Mais il serait puéril de se dissimuler les différences profondes qui nous séparent de M. Barrès. Dans le programme politico-philosophique (1) qu'il a rédigé, officiellement, si je ne me trompe, au nom de la Patrie française, il englobe, dans un même sentiment de réprobation, et les catholiques et les partisans du bloc. « Pour nos écrivains, dit-il, nous sommes tantôt « le soldat de l'Eglise », tantôt « l'émancipatrice des peuples ».

« Ces mots contradictoires, voilà tout autant de drapeaux sous lesquels des hommes, *avides d'influence*, assemblent leur *clientèle*, ajoutant ainsi à la lutte des principes la compétition des *intérêts*. Ces groupes constituent proprement des nations dans la nation, car chacun d'eux conçoit à sa manière la loi interne du développement du pays.

« On regarde dans *ces petites chapelles*... »

Non content de blâmer les conceptions politiques des croyants, M. Barrès, sortant de son sujet, ne craint pas de railler leurs espérances purement religieuses. « Tel d'entre nous s'assure que les destinées de notre pays sont étroitement liées à celles du catholicisme (nous avons, en général, l'érudition mélancolique). » Ailleurs M. Barrès formule des jugements sévères qui s'appliquent, selon toute vraisemblance, sinon à tous les catholiques, du moins à certains groupes de catholiques. « Exaspérées par leur faiblesse même, réduites à une

(1) *La Terre et les Morts*, brochure éditée par la « Patrie française » avec ce sous-titre : *Sur quelles réalités fonder la conscience française.* J'emprunterai toutes mes citations à cette brochure qui ne se compose que de 36 pages.

existence de cénacle, certaines de ces sectes poussent la fatuité d'esprit jusqu'à l'extravagance. Si elles avaient la charge d'intérêts réels, nécessairement, elles s'assagiraient. » Dans ces diverses affirmations entrent certains malentendus qu'il serait dangereux de laisser subsister et qu'on peut dissiper, sans crainte, avec la certitude d'être compris par le principal intéressé. M. Maurice Barrès, je le sais par expérience, n'est pas de ceux qui ne supportent pas la contradiction.

Selon lui, deux éléments essentiels forment la notion de patrie : « les morts et la terre ».

« Les morts d'abord. On les aime en France, et non seulement les héros représentatifs, les phares de la patrie, mais les anonymes, les obscurs. Si vous voulez savoir comment une religion commence, ce n'est pas les philosophes qu'il faut interroger ; regardez dans la profondeur des couches sociales, vous y verrez les deux mots qui sont gravés sur la grosse cloche de Notre-Dame : *Defunctos ploro*. Une famille s'est réunie pour l'anniversaire d'un grand deuil. La place du père est vide à la table commune. Il est toujours au milieu de nous, dit la mère. Il veille sur ceux qu'il protégeait et qui sont réunis en son nom. Qu'il maintienne entre nous tous la paix et la concorde ; prions-le de nous aider à supporter les épreuves de la vie et d'écarter celles qui seraient au-dessus de nos forces. Qu'il nous éclaire et nous conduise toujours dans le droit chemin qui mène vers lui. »

Pour extraire de ces pensées toute la force qu'elles contiennent, mais aussi pour ne pas en fausser la véritable signification, il faudrait peut-être s'aider de l'histoire et de la théologie. M. Maurice Barrès se contente de les faire siennes, puis de les traduire dans la langue des libres-penseurs.

Certes, il serait imprudent et souvent impie de ne pas prêter attention aux morts qui parlent. Mais nous essayons, ici, d'instituer la philosophie du patriotisme. L'amour des ancêtres, qui, en fait, a presque toujours une importance capitale, ne saurait être considéré, en droit, comme l'élément essentiel de l'idée de patrie. Les Gaulois du temps de Clovis ont délibérément renoncé au loyalisme romain de leurs ancêtres, pour jeter les bases d'une nouvelle patrie, la France. En ce moment même, à Madagascar, faisons-nous autre chose que de remplacer, par une forme nouvelle de patriotisme, celle que les habitants de l'île ont reçue de leurs ancêtres ? Le principe de M. Maurice Barrès, sur le culte des morts, est si contestable, et d'une application si difficile, qu'il sert, en même temps, et à ceux des Autrichiens qui veulent la dislocation de leur propre patrie et à ceux qui, malgré tout, veulent la faire vivre. L'Autriche-Hongrie présente le spectacle tragique d'un conflit effrayant et dont on n'aperçoit pas la solution, entre l'idée de race et l'idée de patrie. Si M. Barrès lui-même pense et sent en Français, et non plus seulement en Lorrain, c'est que son arrière-grand-père, un jour, s'est résigné à sacrifier une large part de son héritage intellectuel et national.

Pareillement, M. Maurice Barrès exagère l'importance de la géographie, en matière de patriotisme.

« Le terroir, dit-il, nous parle et collabore à notre conscience nationale, aussi bien que les morts. C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. Les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. »

La pensée est belle, certes, encore que trop pénétrée du positivisme de Taine ; elle contient une grande part

de vérité historique et morale, mais, philosophiquement parlant, elle n'a aucune valeur. Prenons, par exemple, un puissant financier qui occupe le plus opulent de nos châteaux historiques, dans la plus belle de nos vallées françaises. Puis, rapprochons de ce financier un brave petit Canadien de la province de Montréal, qui jamais n'ait foulé le sol de la France. Le financier sera souvent, pour la plupart d'entre nous, un étranger. Mais nous nous sentons les frères de ce petit Canadien, dont nous séparent tant de lieues. Où M. Barrès voit-il, ici, de l'action terrienne ? Et il est obligé de constater, par surcroît, que le culte des ancêtres et l'influence géographique, loin de se fortifier toujours, peuvent se combattre et se combattent en effet.

Mais il y a mieux : supposons que demain les Boërs émigrent, en masse, dans une province du centre de l'Afrique ; leur patrie ne subsistera que par le sacrifice de l'action terrienne qu'ils ont subie jusqu'à maintenant. Il en va de même des Américains dont le patriotisme est essentiellement nomade, centrifuge, colonial. N'a-t-il pas pour origine l'émigration ? N'a-t-il pas pour principe essentiel de subordonner toujours l'amour du terroir à quelque chose de supérieur ou seulement de plus agréable, à la religion, à la liberté, au bien-être ? Les apôtres secouaient jadis la poussière de leurs sandales sur les cités qui ne voulaient pas écouter leur parole. Quand un Anglo-Saxon ne trouve pas assez de confort dans une ville, il fait ses malles et s'en va fonder ailleurs une autre patrie. En France, le pays classique des hommes sédentaires, les choses ne se passent pas autrement. Demain, peut-être, un de nos Frères des Ecoles chrétiennes chassé par un Worms-Chauvelin quelconque, partira pour l'Asie ou pour l'Afrique, et, là, il apprendra l'amour de la France à de petits jaunes

ou à de petits nègres. Le patriotisme du peuple hébreu s'est fortifié dans la captivité et dans l'exil : et c'est sur les bords du fleuve de Babylone qu'il a acquis cette force effrayante et ce caractère indélébile qui étonnent l'univers. Aujourd'hui encore, aucun peuple n'est plus patriote que le peuple juif, et il n'occupe aucun territoire.

Qui sait même — j'en demande pardon à l'ombre de Taine et à M. Barrès son élève — qui sait s'il n'est pas bon, pour les vieux peuples, d'abandonner la terre à laquelle sont mêlées dans de trop grandes proportions les cendres de leurs pères ? Les Franco-Canadiens sont le peuple le plus prolifique du monde ; ils font preuve d'une vitalité qui effraie les Anglo-Saxons. Et pendant ce temps, la France... Les Espagnols d'Espagne végètent misérablement, objet de pitié pour l'Europe, mais les Espagnols d'Amérique, chaque jour plus nombreux et plus riches et plus instruits, peuvent se permettre les longs espoirs et les vastes pensées. Il semble bien prouvé, enfin, que les Anglo-Saxons d'Amérique supplanteront, avant longtemps, et pour toujours, les Anglo-Saxons d'Angleterre.

Ces trois exemples me paraissent topiques.

Mais alors, si nous réduisons à un rôle secondaire la force des morts et l'action du terroir, sur quoi ferons-nous reposer le patriotisme ?

Renan a mieux compris que Taine l'idée de patrie. (Pour une fois, on peut bien se trouver d'accord avec Renan.) « Avoir, dit-il, des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple... Le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes », est, dans sa simplicité, l'hymne abrégé de toute patrie. »

Cette définition peut paraître abstraite, au premier abord; il dépend de nous de la rendre plus concrète et plus claire. Aussi bien, M. Barrès, et avec raison, ne recherche-t-il nullement les considérations métaphysiques générales; il ne veut que concevoir, avec autant de netteté que possible, le rôle présent de ce qu'il appelle notre collectivité nationale.

Il suffirait donc de se mettre d'accord sur un certain nombre de vues particulières.

M. Barrès se plaint justement « de l'opération qui fut accomplie sur la France, à la fin du XVIIIe siècle, opération que l'on peut comparer à ce que serait, en physiologie, la tentative de faire vivre, en son identité, un corps à qui l'on aurait enlevé le cerveau et le cœur ». Mais qui ne voit que M. Barrès limite trop ses investigations historiques ? Le XVIIIe siècle ne fut que la continuation et la revanche du XVIe, qu'avaient vaincu les grands catholiques et les fondateurs d'Ordres du XVIIe, les Bérulle, les Olier, les de la Salle. Or, la France catholique du XVIIe siècle avait dominé l'Europe et le monde ; la France du XIXe, toujours catholique malgré tout, mais mise en tutelle et opprimée par les sectaires, se défend, non sans peine, contre les ambitions anglo-allemandes. M. Barrès devrait bien voir que notre devoir pressant, à tous, est de détruire cette tutelle, en réapprenant au peuple de France la seule vie morale qui lui convienne, la vie catholique.

Mais M. Barrès, je le crains, ne verra pas, parce qu'il fut lui-même, dans sa jeunesse, la victime de la domination anglo-allemande. Il est, hélas ! intellectuellement parlant, le fils de la conquête. Il aima et admira Taine, le protestant d'Angleterre; il pasticha Renan, le protestant d'Allemagne, d'autant plus perfide qu'il avait à se faire pardonner son titre de renégat; il reçut

l'empreinte de l'abominable Bouteiller. Pour lutter contre toutes ces ténèbres, il n'a que les inspirations de son cœur lorrain et français. Il faudrait à M. Barrès une singulière énergie pour se dire : « Je veux bouter l'Anglais et l'Allemand hors de cette France dont ils sont les maîtres. Mais comment pourrais-je réussir dans mon entreprise, puisque je porte en moi-même tant de façons de penser et de sentir, venues d'Angleterre et d'Allemagne ? Faisons table rase, ou du moins essayons de faire table rase de tout ce passé. Je ne me sentirai en état de lutter efficacement que du jour où, regardant, par la pensée, la vierge lorraine, je pourrai lui dire : Mes aspirations morales sont en harmonie avec les vôtres. »

Pour le moment, M. Barrès ne semble pas disposé à se rapprocher des sentiments pieux de Jeanne d'Arc. Avant de partir pour la bataille, elle disait à ceux qui venaient la saluer : « Faites processions et prières à Dieu ». M. Barrès laisse, à chaque instant, deviner ses craintes profondes que les destinées de la France ne soient trop étroitement unies aux destinées du catholicisme.

On devine que nous touchons ici à ce qu'il y a de plus important et aussi de plus délicat dans la question.

D'abord, que M. Barrès se rassure sur les destinées du catholicisme. A défaut des promesses explicites du Divin Maître, sur l'éternité de l'Église, l'histoire contemporaine et la géographie se chargent de proclamer la vitalité du catholicisme dans le monde. Bismarck, même dans les plus beaux jours de sa gloire, n'a pas pu vaincre le Centre. Le nouveau Barberousse qu'on nous prépare pour le milieu du xxe siècle se brisera contre les trente et quelque millions de catholiques qui feront

bloc après la disparition — trop vite escomptée, sans doute — de l'empire austro-hongrois.

On pourrait citer d'autres exemples. Les catholiques de Cuba s'organisent, à l'heure qu'il est, et se ressaisissent ; ils vont ajouter une nouvelle force aux dix millions de catholiques américains dont on connaît l'optimisme.

Quant à la Russie, qui peut prévoir les conséquences religieuses de son alliance, chaque jour plus nécessaire, avec les peuples latins ?

L'Église et la France ont vécu presque toujours intimement unies, et si elles se décident ou se résignent à une séparation définitive, ce ne sera pas tant pis pour l'Église.

Ici, je crains de devenir tout à fait suspect à M. Barrès, mais ce n'est pas une raison de taire les arguments, d'ailleurs réalistes, dont on pourra aisément contrôler l'exactitude.

Depuis un quart de siècle environ, des peuples colosses ont apparu, sur la scène du monde, qui ont bouleversé toutes les conditions de la vieille politique. Avec ses trente-huit millions d'habitants, la France, laissée à ses propres forces, ne saurait aspirer à jouer les premiers rôles. Les Russes même ne lui seront fidèles qu'autant qu'elle pourra déployer, au grand jour, des ressources morales, financières, politiques et militaires qui constituent une sorte de compensation à sa faiblesse numérique.

Où les trouvera-t-elle, principalement, ces ressources ? Dans sa mission, raillée si mal à propos par M. Barrès, de fille aînée de l'Église. La France ne pourra désormais faire quelque chose de grand, dans le monde, que par son alliance avec l'Église. Mais aussi, comme l'alliance des nations catholiques, impossible

hier, semble devenir facile, en attendant qu'elle s'impose comme une nécessité ! Visant les menées germano-protestantes et anti-autrichiennes qui menacent l'existence de son pays, l'archiduc Ferdinand s'écriait naguère : « Séparons-nous de Rome équivaut à dire : Séparons-nous de l'Autriche ». Ces observations sont d'une vérité aveuglante quand on songe au rôle dissolvant joué en Autriche par les sociétés bibliques et les journaux prussophiles. Mais je me permets de m'étonner que des hommes comme M. Maurice Barrès ne comprennent pas que de telles paroles s'appliquent tout aussi bien aux autres nations catholiques.

En France, les Prussiens du XIXe siècle ont envoyé d'abord le vieux Blücher, puis des professeurs de protestantisme, des théoriciens du Romantisme, des commis-voyageurs en anticléricalisme, et certains panégyristes du martyr Dreyfus, plus dangereux peut-être que les soldats de Moltke. Ce n'est pas, certes, que j'accuse de mauvaise foi les représentants de ces diverses opinions. En particulier, nombre de kantiens protestants se recommandent par l'austérité de leur vie, le sérieux de leurs convictions et l'énergie de leur patriotisme. Mais comment n'éprouvent-ils pas quelque inquiétude lorsqu'ils songent aux rapports logiques et étroits qui existent entre le luthéranisme, le kantisme et l'Allemagne contemporaine? Tous ces doctes admirateurs de la culture allemande devraient peut-être méditer l'exemple si instructif du patriote Michelet. Regretterait-il amèrement, s'il revenait au monde, toutes ses insupportables tirades germanophiles !

Que ceux de nos contemporains qui sont hostiles au catholicisme procèdent donc à un sérieux examen de conscience philosophique et qu'ils craignent de renouveler les graves erreurs de Michelet. Le tréfonds du

patriotisme français, c'est le catholicisme, et si des hommes très intelligents et animés des plus pures intentions ne le comprennent pas, c'est qu'ils sont — intellectuellement parlant — tout pénétrés de germanisme. Il suffirait pourtant de lire de Maistre, dont les pensées sont si hautes à la fois et si justes.

Peut-être cependant comprennent-ils, au moins d'une certaine façon, que le catholicisme forme les moelles mêmes de la France : ils savent trop d'histoire pour ne pas être inquiets sur la rupture d'une alliance qui a duré quatorze siècles.

Mais... ils ont une arrière-pensée ; ils ne croient pas que, dans les mêmes intelligences, une forte culture intellectuelle s'allie souvent aux croyances catholiques. Ils se trompent. Supposons toutefois qu'ils aient, en partie, raison ; ne doivent-ils pas, eux, mettre leur science en harmonie avec le catholicisme, le catholicisme de de Maistre, de Bossuet et de saint Thomas ? Ainsi remise en possession de toutes ses forces, l'élite intellectuelle de la France remplirait, sans peine, la glorieuse mission qui lui incombe. Elle deviendrait l'interprète-née de toutes les protestations, de toutes les revendications,que vont provoquer dans le monde entier les diverses formes de l'impérialisme protestant. Car les grandes nations protestantes, qui ont fait si grand usage du mot liberté, s'affirment, à l'heure qu'il est, impérialistes. Or, nous savons en quoi consiste l'impérialisme. Il est fait, comme presque toutes les forces conquérantes, d'orgueil, d'hypocrisie, d'injustice et de violence. Il ne peut que reproduire, et dans ses parties les moins belles, cet empire romain que le christianisme a dû laisser détruire.

Heureuse la nation qui, au milieu de tant de forces brutales scientifiquement organisées, saura exprimer les

douleurs, les espérances et les indignations de l'humanité chrétienne et anti-impérialiste ! Elle risquera d'être momentanément vaincue, mais elle remplira la plus haute et la plus belle des fonctions morales. Sans doute, cette fonction appartient proprement à l'Église, mais l'Eglise a toujours eu pour auxiliaire un peuple privilégié qui participait de sa force morale. Pourquoi la France de Jeanne d'Arc cesserait-elle d'être ce peuple?

Si je comprends bien M. Maurice Barrès, il serait temps d'écarter toutes ces ambitions morales. Assez de don-quichottisme ; songeons uniquement à nous faire craindre, soyons forts.

Et il est vrai que le don-quichottisme a induit la France en de terribles aventures. Est-ce une raison pour qu'elle renonce à être elle-même? Comme Israël dans le monde ancien, la France a une mission particulière, providentielle, unique, à remplir dans le monde moderne. Elle disparaîtra probablement du rang des nations, du jour où elle sera infidèle à sa vocation.

Ce n'est pas que je trouve mauvais tous les motifs pour lesquels M. Barrès se jette dans un patriotisme étroit et quelque peu farouche.

« Dans ces petites chapelles, dit-il, on regarde la pensée comme le domaine réel et véritable; on pense seulement ensuite au monde sensible. Il semble qu'à leurs yeux la France ait cessé d'être de la terre et des hommes pour devenir un théorème, un objet dialectique destiné à exercer la perspicacité de l'esprit, ou le sens de la discussion. Des intérêts qu'il faudrait examiner comme des cas particuliers et dans les conditions où ils se présentent, sont jugés d'après des axiomes généraux déduits, par des idéologues, d'une définition que d'autres idéologues leur contestent; et l'on s'ex-

plique alors la pleine importance de cette affaire Dreyfus: une apparence dressée par des conspirateurs et autour de laquelle des métaphysiciens viennent faire leur orgie. »

M. Maurice Barrès ne doute pas, je suppose, des sentiments que nous inspirent ces deux catégories d'hommes, dont il parle avec si peu de sympathie. Il doit en douter d'autant moins que conspirateurs et métaphysiciens font profession de haïr par-dessus tout le cléricalisme — entendez ici — le catholicisme.

Faut-il pour cela regretter absolument ce qu'il y a d'universel et d'humain dans l'affaire Dreyfus? Souvent, les défaites de la France furent les défaites de la Justice, et souvent ses triomphes marquèrent un progrès de la civilisation. Comme aussi, hélas! ses fautes eurent, sur les destinées des autres peuples, une influence incalculable. Aujourd'hui encore, malgré notre affaiblissement politique, il semble bien que les affaires morales de la France soient les affaires morales du genre humain.

Pourquoi? Parce que nous sommes des êtres logiques, incapables de séparer nos pensées de nos sentiments; parce que nous prenons nos principes au sérieux, parce que nous les vivons, même aux dépens de nos intérêts matériels. En Angleterre et en Allemagne, la sincérité des souverains et des peuples n'a pas cette rigidité, elle s'accommode de certaines contradictions qui nous froisseraient. J'écarte l'exemple trop facile et trop probant de la guerre transvaalienne, à laquelle les Anglais ont osé donner une étiquette d'honnêteté, voire de désintéressement. Mais voyez Guillaume II à Jérusalem: il est pèlerin et marchand, il se livre à des démonstrations mystiques et se permet de prêcher, pendant qu'il a sa main dans la

main du Sultan rouge. Comparez-le, je ne dis pas à Godefroy de Bouillon et à saint Louis, hommes d'un autre temps, mais à nos officiers et à nos petits marins qui vinrent, quelques mois après Guillaume II, prier, à leur tour, sur le tombeau du Christ.

C'est pourquoi, les querelles, les tristesses, les aspirations, les colères particulières des Français prennent, presque toujours, une forme universelle et abstraite et passionnent le genre humain. M. Maurice Barrès ne semble pas être très fier de ce privilège, qu'il considérerait plutôt comme un malheur. Il a raison, en ce sens, que tous les Français doivent s'unir pour chasser la secte odieuse qui nous opprime. Mais une fois qu'ils seront maîtres chez eux, devront-ils rivaliser, avec leurs voisins, de féroce égoïsme et de brutalité savante ?

Non.

Est-ce que M. Maurice Barrès, le pèlerin de l'Acropole, se représente son Athènes aussi étroitement militariste que Sparte, laquelle, d'ailleurs, n'a pas survécu longtemps à son ennemie ? La France a reçu une mission aussi nettement définie que celle d'Athènes. Si elle la remplit consciencieusement, cette mission, bien loin d'en être affaiblie, elle obtiendra autant de succès et de gloire qu'il lui est possible d'en rêver. Elle tirera précisément sa force de la fidélité avec laquelle elle défendra partout le seul véritable idéal chrétien, l'idéal catholique. De cette façon, elle ne dominera peut-être pas le monde par la force, mais elle exercera sur toutes les nations une « véritable magistrature ». Outre que cette magistrature est plus belle en soi que toutes les hégémonies politiques et militaires, elle répond aux vraies aspirations des compatriotes de Jeanne d'Arc et elle se confond avec l'exercice normal de la plus réaliste des

politiques nationales. Que les puissants du jour dédaignent nos ignorances diplomatiques et la simplicité de notre sentimentalisme politique. S'ils nous dédaignent trop, c'est qu'ils ne connaissent pas un de leurs plus essentiels devoirs. Des hommes d'Etat ne peuvent rien faire de grand sans le cœur de la France.

De ce cœur M. Maurice Barrès n'a pas assez écouté les battements, car il apprécie en païen ou en shopenhauérien le sacrifice et l'héroïsme de nos soldats, ainsi que l'intervention du Dieu des armées, dans les batailles franco-allemandes.

« Je visitai au cimetière de Chambière le monument élevé à la mémoire de sept mille deux cents soldats français morts aux ambulances de 1870. C'est, au milieu des tombes militaires allemandes, une haute pyramide. Une inscription terrible lui donne un sens complet : « Malheur à toi ! fallait-il naître pour voir la ruine de mon peuple, la ruine de la cité, et pour demeurer au milieu d'elle pendant qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi ! Malheur à moi ! »

Qui donc a trouvé la formule de cette malédiction implicitement approuvée par M. Barrès ? On comprendrait que les morts de Chambière disent au jeune Français, qui passe devant leur tombe : « Malheur à toi, si tu oublies ! » Mais cette malédiction absolue et non expliquée nous fait horreur. Le jeune Français n'aurait-il pas le droit de répondre à ces morts, qui lui parlent un langage si dur : « Héros vaincus, ne vous hâtez pas de me maudire. Puisque vous avez su tomber en braves, vous n'avez rien à vous reprocher ; vous avez seulement porté l'iniquité des autres, de vos chefs peut-être et de vos pères aussi, hélas ! Le désastre qui vous a emportés dans la première fleur de votre vie ne s'est pas produit à l'improviste ; on lui connaît des causes

lointaines et profondes. Pour réparer tant de mal, une longue suite d'efforts est nécessaire. Nous ne méritons pas votre malédiction, morts aimés, si nous nous mettons dans les dispositions morales qui nous permettront de préparer le définitif relèvement de la patrie. »

Mais ce qui est plus inconcevable encore que l'apostrophe injuste et terrible adressée aux nouvelles générations, c'est la malédiction que les morts font entendre contre eux-mêmes. Autrefois on disait : « Gloire à ceux qui sont morts pour la patrie ; gloire aux vaincus ». L'auteur de l'inscription messine et M. Barrès lui-même se seraient-ils laissé induire en erreur par certains scrupules littéraires ? J'avoue que le *dulce et decorum pro patria mori* est terriblement fatigué. De même, les fanfares, municipales et autres, ont abusé, plus qu'on ne saurait le dire, du « mourir pour la patrie ». Mais le purisme littéraire n'a que faire ici et il faut d'une nécessité absolue que la mort des héros, même vaincus, soit entourée d'honneurs.

Troublé par ces deux inutiles malédictions, M. Barrès n'ose louer les jeunes soldats, morts autour de Metz, qu'avec une sorte de timidité douloureuse. « Leur mort fut impuissante à couvrir le territoire, mais elle permet à la nation de se reporter, sans une honte complète, à cette année funeste. C'est une fin suffisante du sacrifice qu'ils consentirent en hâtant la disparition inéluctable de leur chétive personnalité. Les trompettes et les tambours prussiens, qui, sans trêve, d'un champ de manœuvres voisin, viennent retentir sur les tombes de Chambière, ne nous détourneront pas d'épeler avec tendresse les noms inscrits sur ces tombes, des noms fraternels. »

On ne peut pas ne pas goûter cette éloquence trop

contenue, contrainte et douloureuse, mais combien elle est amère, et, en somme, peu réconfortante ! Hé quoi ? pas un mot de Dieu, Monsieur Barrès ? Pas un mot de l'au-delà !

Mais M. Barrès est enfin obligé de parler de Dieu.

« Dans le même cimetière se trouve la pierre commémorative qu'eux aussi, les Allemands, consacrent à leurs morts. Elle jette ce cri insultant : « Dieu était avec nous !

« Offense qui tend à annuler le sacrifice des jeunes vaincus, auxquels les femmes de Metz ont fermé les yeux. »

Nous comprenons la colère que fait naître chez M. Barrès la lecture de cette épitaphe pseudo-biblique, plus pharisaïque encore et plus orgueilleuse que le choral de Luther. Les catholiques disent à chaque instant du jour : « Que Dieu soit avec nous ». Confiants en eux-mêmes et se considérant comme les seuls interprètes authentiques de la volonté divine, les protestants s'écrient : « Dieu est avec nous ». Ils n'ont cependant, pour justifier leur assurance, que leurs dernières victoires. Auraient-ils donc oublié leur Bible ? Souvent le Dieu d'Israël, irrité contre son peuple, appela les armées d'Egypte ou de Babylone et leur permit de châtier Jérusalem. Aussi bien que les Allemands de nos jours, les Egyptiens et les Assyriens avaient le droit d'écrire sur la tombe de leurs soldats : « Dieu était avec nous ». Oui, Dieu était avec eux, mais en ce sens seulement qu'il se servait de ces étrangers pour châtier son peuple et le ramener à des sentiments plus religieux. Et quand le peuple élu manifestait son repentir, avec quelle infinie tendresse Dieu daignait-il le consoler et l'encourager !

Réveille-toi ! Réveille-toi, Jérusalem,
Qui as bu de la main de l'Eternel la coupe de sa
[colère,
Qui as bu, sucé jusqu'à la lie la coupe d'étourdis-
[sements...
Le ravage et la ruine, la famine et l'épée...
Les fils en défaillance gisaient à tous les coins de
[rue...
Voici, ton Dieu qui défend son peuple,
Prend de ta main la coupe d'étourdissements ;
Tu ne la boiras plus.
Je la mettrai dans la main de tes oppresseurs
Qui disaient : « Courbe-toi et nous passerons. »

Et il en serait de même de la France, si seulement elle consentait à ne plus boire à la coupe d'étourdissements.

M. Barrès s'est donc laissé induire en erreur par le cri d'orgueil de nos vainqueurs ; il a eu tort, particulièrement, de paraître un instant mettre en doute la vertu du sacrifice. Le sacrifice, mais c'est la raison d'être et le centre de l'histoire de l'humanité. Quelle erreur de verser sur les morts de 1870 des larmes de désespoir ! Une jeune religieuse de vingt-deux ans s'écriait, joyeuse, quelques heures avant d'expirer : « Vive la mort ! » Comme je soupçonne M. Maurice Barrès de ne vouloir pas emporter avec lui, dans son prochain voyage à Chambière, les prophéties d'Isaïe dont je lui parlais tout à l'heure, j'ose, du moins, le prier de retenir le beau cri de la jeune religieuse expirante. Devant la tombe des sept mille deux cents soldats français, il se repentira d'avoir douté un instant du sacrifice, il murmurera tout bas : Vive la mort, la mort d'où naîtra la vie !

Voilà bien des objections formulées contre les théories de M. Maurice Barrès. Et cependant, malgré toutes les apparences contraires, il suit une ligne de conduite

parallèle à la nôtre, il consacre toute son influence et tout son talent à une œuvre qui est l'objet de toutes nos pensées : le relèvement de la France.

Ne trouve-t-il pas des mots qui rendent un son absolument catholique ? Il en appelle constamment, par exemple, au témoignage des morts. Sans doute, j'ai cru devoir apprécier, avec plus d'exactitude que ne l'a fait M. Barrès, la valeur et la portée de ce témoignage. Mais l'appel aux morts n'a rien qui déplaise à notre foi ; au contraire, si tous les morts de France se levaient pour prendre part au grand referendum patriotique, leur protestation puissante emporterait les petites velléités anticléricales de M. Maurice Barrès, comme une tempête emporte un fétu de paille.

Au surplus, M. Maurice Barrès prononce un mot, bien imprudent pour un homme qui se tient en garde contre l'Eglise. « Vous êtes, dit-il à ses collaborateurs, vous êtes des faiseurs d'unité. » Belle et forte pensée, mais qui nous rappelle invinciblement la grande faiseuse d'unité. « L'Eglise donc, dit Bossuet, l'Eglise qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait, dans son unité, des moyens de s'y affermir quand elle est menacée de division et de trouble. Ecoutez ; voici le mystère de l'unité catholique et le principe immortel de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout, belle et une en chaque membre, belle et une d'une beauté et d'une unité durable. »

Tous les faiseurs de véritable unité travaillent, consciemment ou inconsciemment, pour l'Eglise, comme les petits ruisseaux ne reçoivent les eaux de leurs vallées que pour les porter à la mer.

Enfin, M. Maurice Barrès fait usage d'une dialectique et parle une langue qui révèlent en lui un travail moral considérable. De ses accointances avec Bouteiller, de son amour à la fois irrévérencieux et superstitieux pour Taine, il reste bien encore quelque chose. Mais il est à remarquer que, dans toute cette étude sur les réalités de la conscience nationale, M. Maurice Barrès s'efforce visiblement d'éviter et la déclamation et l'abus des termes philosophiques. Ah ! que cette double précaution est sage ! Dès qu'il est question de patriotisme, on vibre si facilement en France, et après qu'on a cessé de vibrer, on est si content de trouver quelques-unes de ces formules obscures qui n'expliquent rien, mais qui ont l'avantage de paraître scientifiques ! Félicitons M. Barrès de ne plus rougir du bon sens français, ni de la clarté française.

Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir des mots durs et injustes que M. Maurice Barrès se permet, encore quelquefois, contre l'Eglise. Les paysans de France ont toujours aimé railler leur curé, quittes à lui demander des services — j'entends des services spirituels — dans les moments difficiles. Peut-être notre bourgeoisie contemporaine s'inspire-t-elle quelquefois de ces habitudes gauloises. M. Maurice Barrès n'est certainement pas dans ce cas : il a des préoccupations trop graves, à l'heure qu'il est, pour rééditer de très vieillottes plaisanteries. S'il garde contre l'Eglise je ne sais quels sentiments de défiance, c'est qu'entre quinze et vingt-cinq ans, il a trop lu Renan et Taine, le Taine d'avant l'Histoire de la Révolution. Ces mauvaises fréquentations se payent. Plusieurs années s'écouleront avant que l'idée de patrie, telle qu'elle apparaît aujourd'hui chez M. Barrès, se soit parfaitement épurée.

En attendant, nous pouvons répéter, ici, un mot qui

a fait le tour de la presse des deux mondes. Au lendemain de la guerre d'Indépendance, Georges III aurait dit aux Américains venus à Londres pour conclure la paix : « Laissons faire le temps : le sang qui nous unit est plus fort que la mer qui nous sépare. » Ainsi en est-il des rapports qui existent entre des hommes comme M. Maurice Barrès et les catholiques. Le sang et les traditions qui nous unissent sont plus forts que la mauvaise philosophie qui nous sépare.

LA CRISE DE LA LIBERTÉ

Quel poète élégiaque saura nous dire en vers, générateurs de mélancolie, la très lamentable histoire de la grande devise républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité?

Malheureuse fraternité! Ceux-là mêmes qui l'inscrivirent sur les murs officiels pour la première fois, tracèrent tout à côté l'image d'une guillotine ; la Fraternité ou la mort; on ne saurait se montrer plus persuasif. Les hommes du XIX[e] siècle n'employèrent pas une autre méthode; tout en glorifiant la fraternité, ils préconisèrent et pratiquèrent une philosophie qui se confond avec le *struggle-for-life*. Si scandaleux devint le contraste, entre le sens du mot fraternité et les mœurs publiques, qu'on proposa quelques modifications à la devise révolutionnaire. M. Léon Bourgeois jeta, dans la circulation politique et pseudo-intellectuelle, le mot solidarité qui, si on le veut bien, se prête aux interprétations les plus diverses. Sa tentative fut infructueuse, mais elle prouva que le dernier mot de la devise républicaine est devenu positivement odieux aux héritiers des grands ancêtres.

L'égalité n'a jamais rien perdu de ses charmes, pour les Français du XIX[e] siècle; elle est encore toute-puissante. Malheureusement, il devient trop évident que

l'égalité telle qu'on la comprend parmi nous, depuis un siècle, conduit la France aux abîmes. A voir les ruines épouvantables qu'elle fait autour de nous, on se rappelle et on comprend mieux le mot de Joseph de Maistre, sur l'essence de la Révolution. Ah ! vous avez dédaigné ou couvert de vos sottes clameurs les paroles formidables du grand penseur catholique, vous avez défiguré sa pensée pour n'avoir pas à la discuter, et aujourd'hui vous êtes forcés de reconnaître la justesse de son verdict. Vous ne dites pas : la Révolution est satanique dans son essence, ce serait commettre une hérésie, mais vous dites : la chimérique égalité, dont les Français de nos jours sont si amoureux, est, par définition, destructive de toute vie patriotique et morale. De toutes les banqueroutes dont on a parlé, à tort ou à raison, durant ces dernières années, celle-là est bien la plus certaine et la plus grave.

L'histoire de la liberté n'a pas un caractère aussi tragique ; elle n'en est ni moins intéressante, ni moins instructive. Aussi n'est-il que juste de remercier M. Fonsegrive de l'avoir esquissée, en philosophe et en chrétien (1). En l'honneur de la liberté, on dressa des monuments, on composa des refrains, on combina de savants rapprochements de mots, on institua toute une philosophie et toute une politique. Le XIXe siècle ne fit que passer, elle n'était déjà plus.

M. Fonsegrive, et avec raison, raconte très rapidement les origines de la liberté politique moderne, qu'il fait remonter aux réformateurs du XVIe siècle, à Jean-Jacques Rousseau et à Kant. Il insiste plus volontiers sur les signes auxquels on reconnaît la déca-

(1) *La Crise sociale*, par Georges Fonsegrive.

dence, à peu près complète et irrémédiable, sans doute, du libéralisme. Quels sont donc ces signes ?

D'abord « on a beau empêcher les associations d'exister, comme les individus ne sont égaux ni en intelligence, ni en force, le faible isolé est condamné à succomber sous les coups du fort, en sorte que cette liberté dont on l'a gratifié, lui devient un fardeau. La concurrence écrase les moins robustes, le capitalisme pressure les travailleurs, les majorités oppriment les minorités. Tels sont les faits qui, sous des formes parfois tragiques, remplissent l'histoire sociale de notre siècle. »

Il est à regretter que M. Fonsegrive, qui est particulièrement compétent dans ces sortes de matières, n'ait pas présenté, dans une énumération saisissante, les principales formes d'esclavage professionnel qu'on décore du nom de positions sociales. Est-il libre, l'ouvrier, père de famille, que les grévistes empêchent de travailler ? Sont-ils libres, tous les journalistes qui font de la copie sur les injonctions de M. le directeur ?

Nous avons vu jadis un des plus célèbres d'entre eux, partant un des plus largement rétribués, changer tout à coup de drapeau pour assurer le pain de ses vieux jours. Ce doit être, donc, quelque chose de bien épouvantable que la condition des ordinaires et minuscules plumitifs. Je ne parle pas des prisonniers, des soldats, des ronds-de-cuir, moins libres pour la plupart que les prisonniers et les soldats, ni des religieux qu'on expulse au nom de la liberté. Il paraît que, dans certains cercles plus ou moins littéraires de Montmartre, les rapins, les étudiants, les poètes et les aspirants écrivains, chantent en chœur dans leurs conciliabules : La littérature est une blague amère. Un jour viendra peut-être où toute la France

chantera et criera d'une voix irritée : La liberté n'est qu'une blague amère.

Un deuxième symptôme de la décomposition du libéralisme provient de la pratique des savants. « Si la liberté de l'examen et de la recherche demeure entière, dans le domaine de la science positive, nulle part on ne voit mieux que dans ce domaine, combien l'individualisme cartésien était étroit et ruineux, et combien existe peu, dans la science, la liberté de la pensée. » Constatation particulièrement cruelle pour nos contemporains, qui se plaisaient à voir dans la science, l'amie, l'auxiliaire, la protectrice, la sœur de la liberté.

La troisième et très grave atteinte à la liberté a pour auteurs nos hommes d'Etat, tous libéraux ou soi-disant libéraux. « Jusqu'à ces dernières années, on aurait pu croire que les faits n'avaient encore rien établi, pour ce qui est du libéralisme politique. Il y avait de braves gens partout ; l'expression des doctrines, même les plus subversives, paraissait pouvoir être tolérée, car on ne voyait pas qu'elles aboutissent à des conséquences pratiques. Proudhon, d'autres après lui, avaient répété : « La propriété, c'est le vol » ; ni Proudhon ni ses adeptes sérieux ne s'étaient fait condamner pour vol. Si quelque voleur prétendait se réclamer de ces doctrines, on se contentait d'en rire. Mais vers 1880, deux jeunes gens instruits, deux étudiants, Barré et Lebiez, assassinèrent pour la voler, une vieille femme et déclarèrent qu'ils avaient agi, suivant leur conscience, d'après les lois de la concurrence vitale. Quelque temps après, M. Paul Bourget posa nettement, dans le *Disciple*, le problème de la responsabilité du penseur et de l'écrivain, vis-à-vis de la pratique sociale. Puis vinrent les attentats anar-

chistes... De ce jour, le problème posé par le *Disciple* fut résolu, et les Chambres françaises votèrent les lois contre les anarchistes, lois qui punissent « l'apologie des faits qualifiés crimes » et créent, par conséquent, quoi qu'on en ait dit, une criminalité de la pensée. »

Une telle démonstration me paraît être irréfutable ; on pourrait la compléter, toutefois, par d'autres arguments. Nous connaissons mieux, par exemple, l'Angleterre, qui fut longtemps le prototype idéalisé des nations libérales et qu'il fallait admirer de confiance, à travers l'éloquence soigneusement expurgée des Macaulay et des Gladstone. Libérale, l'Angleterre qui protège, comme chacun sait, les Irlandais et les Boërs ? Soit, mais les honnêtes gens réfléchiront, désormais à deux fois, avant de s'approprier ce libéralisme.

En France même, les inventeurs et les propriétaires brevetés de l'étiquette libérale ont trop laissé deviner leurs arrière-pensées. Un grand nombre d'entre eux se servent de la liberté comme d'un procédé électoral à la fois commode et efficace. Qu'un adversaire naïf, s'appuyant sur leurs déclarations ultra-libérales, vienne leur demander justice, ils lui répondront : la liberté c'est une guitare. Bossuet a dit un mot très profond qui renferme une part de vérité éternelle, mais qui commence, d'une certaine façon, à devenir caduc. « Quand une fois on a pris la multitude par l'appât de la liberté, elle suit, en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » Nous l'avons bien vu, en effet : pendant tout le dix-neuvième siècle, le mot liberté fut un appât auquel vinrent se faire prendre, avec un bonheur évident, des millions d'électeurs. Il semble bien toutefois que, de nos jours, l'appât ait perdu de sa valeur. Les électeurs sont devenus plus méfiants et plus prosaïques ; à la liberté, ils préfèrent

le partage des richesses et l'augmentation du bien-être ; ils sourient quand on leur parle de liberté. Chose curieuse, ceux-là mêmes, d'entre les hommes politiques, qui agissent encore en libéraux, n'osent plus se proclamer tels, devant l'opinion publique ; ils veulent qu'on les appelle des progressistes.

De cette banqueroute de la liberté se dégagent quelques enseignements, qui intéressent de particulière façon les catholiques. On a injurié l'Eglise, durant plus d'un demi-siècle, parce qu'elle avait osé dire anathème à la liberté moderne. A tout le moins, qu'il nous soit permis de signaler ce triomphe de sa doctrine. Notre audace n'ira pas jusqu'à faire remarquer trop bruyamment, combien s'étaient trompés ceux qui avaient cru prendre en défaut sa surhumaine sagesse. Avec beaucoup d'à-propos, M. Fonsegrive rappelle la soixante dix-neuvième proposition condamnée par le *Syllabus* : « Il est faux que le plein pouvoir accordé à tous, de manifester en public toutes sortes d'opinions et de pensées, puisse conduire les peuples à la corruption des mœurs et à l'indifférence. » Par ses actes, l'Etat moderne condamne aujourd'hui cette proposition, comme l'Eglise l'avait condamnée par ses sentences doctrinales ; il ne retarde sur le *Syllabus* que d'un demi-siècle.

Ne craignons pas d'ajouter que si cette grande leçon de choses inflige aux adversaires de l'Eglise une humiliation méritée, elle ne laisse pas de s'appliquer à quelques-uns de ses fils. Comme Simon condamnait Jésus dans sa pensée, ne nous est-il pas arrivé de reprocher à l'Eglise le *Syllabus*, ou tout au moins de le défendre avec une sorte de respect humain ? Nos chefs les plus aimés eux-mêmes commirent des imprudences dont on commence à mesurer la gravité.

L'éloquent et sympathique Montalembert professait un double culte, le culte de la religion et celui de la liberté. Peu s'en fallait que le second n'eût le pas sur le premier. Ses phrases sur la liberté nous font sourire aujourd'hui, alors que son ardent amour de l'Eglise, qui a produit d'ailleurs de si beaux résultats, nous éclaire et nous réconforte.

Tout n'est cependant pas mauvais dans la liberté, M. Fonsegrive se hâte d'en faire la remarque. « La liberté, dit-il, est respectable et a une valeur propre partout où l'absence de certitude sociale laisse la carrière ouverte aux inspirations de la conscience, aux recherches de la pensée, et ainsi est conservé ce qu'il y avait de juste et de véritable dans la doctrine des libéraux. L'autorité sociale se trouve sauvegardée, et sauvegardé aussi le respect qui est dû à l'individuelle liberté. Or, cette doctrine à laquelle tout le monde adhère en pratique, à laquelle bien peu de gens refuseraient leur assentiment, n'est pas autre chose que l'expression, en termes très généraux, de la pure doctrine du catholicisme qui, en même temps qu'il a condamné le libéralisme, a toujours proclamé l'existence et la valeur du libre arbitre dans l'homme. »

Un peu gêné peut-être par la forme de discussion qu'il avait choisie, M. Fonsegrive n'a pas développé, il s'en faut, toute sa pensée ; il l'a indiquée à peine. C'est pourquoi, quelques obscurités subsistent dans sa rédaction, et même quelques affirmations contestables. Seuls s'en étonneront ceux qui n'ont étudié ni le traité de la *Grâce*, ni les *Provinciales*.

Ainsi, dans son timide et sage plaidoyer en faveur de la liberté, M. Fonsegrive affirme que l'évolution de la pensée moderne nous a donné une détermination plus exacte, plus scientifique de la valeur de l'homme.

« Un homme, ajoute-t-il, vaut plus aujourd'hui qu'il y a trois cents ans. »

M. Fonsegrive voudra bien me permettre de n'être pas tout à fait de son avis. Que, depuis Voltaire, l'horreur des souffrances physiques ait augmenté d'intensité, que, théoriquement, les orateurs et les écrivains et les hommes d'Etat proclament, avec leur amour de la paix, le désir de sauvegarder les vies humaines, que nous soyons tous secoués de colère, d'indignation ou de dégoût, à la seule pensée d'un carnage humain, c'est incontestable. Mais ces sentiments et ces manifestations oratoires ne prouvent rien. En fait, on joue aujourd'hui de la vie humaine, plus que jamais. Si notre société contemporaine estimait la vie humaine autant qu'elle veut bien le dire, elle mettrait fin aux vices ou aux intérêts qui ont pour résultat la dépopulation. Elle combattrait plus vigoureusement l'alcoolisme, et elle réfléchirait sans doute, avant d'envoyer des soldats mourir sous toutes les latitudes. Et que dire de toutes ces industries terribles qui détruisent, en quelques années, les santés les plus vigoureuses? Mais ce qui prouve principalement contre la thèse de M. Fonsegrive, c'est le nombre effrayant déjà, mais toujours croissant des suicides. On se tue pour une contrariété, pour un froissement d'amour-propre, pour moins encore, tandis que de grands philosophes, plus ou moins anglo-saxons, se demandent, avec gravité, si la vie vaut vraiment la peine d'être vécue.

Sans doute, au moyen âge, au XVIe siècle, et même au XVIIe, on torturait et on massacrait les humains avec une facilité épouvantable, mais ces violences n'empêchaient pas la réalisation du commandement divin : *Croissez et multipliez.* En dépit de toute leur sensiblerie et de toute leur admiration pour les droits de l'homme,

les modernes ne savent que rendre moins nombreuses les vies humaines.

La vérité est qu'en plaidant ainsi, pour la liberté, les circonstances atténuantes, M. Fonsegrive obéit, je crois, à des arrière-pensées d'ailleurs louables et généreuses. Les habiles me reprochent de les dévoiler trop aisément, ces pensées que nous avons tous, et peut-être ont-ils raison. Mais comme, Dieu merci, notre génération ne risque pas de périr faute de diplomates intellectuels, je me hasarde à redire tout haut ce qu'amis et adversaires disent tout bas.

Une fois bien constaté le triomphe doctrinal de l'Eglise, sur le terrain de la liberté, M. Fonsegrive se demande avec inquiétude si quelques-uns de ses amis les catholiques ne vont pas se méprendre sur le vrai caractère de ce triomphe. Ils sont fort bien capables, en effet, de maudire sans restriction la liberté, la liberté qui porte en soi des éléments de vérité et de vie et qui demeure encore populaire dans certains milieux. Evitons ces imprudences et apprenons à nos lecteurs l'art de ménager une opinion toute-puissante, ombrageuse et assez mal disposée envers l'Eglise. Bref, il s'agit de ne point trop mal parler de la liberté.

Cette leçon de prudence n'est pas superflue, mais elle doit être complétée par une leçon de courage. L'Eglise a reçu le dépôt de la vérité, de la vérité intégrale et absolue. Hésiter, entre son enseignement et les modes intellectuelles qui osent s'élever contre elle, ressemblerait à une désertion. Que nous en avons connu de ces modes intellectuelles qui brillent quelques années, séduisent les intelligences et disparaissent, non sans laisser des traces, hélas !

Le devoir et l'intérêt des catholiques consistent, si je ne me trompe, à étudier ces formes à peu près

nouvelles d'idées le plus souvent anciennes, avec attention, sans parti pris d'hostilité, avec le désir de comprendre, mais aussi avec défiance. Nos adversaires sourient lorsqu'ils nous voient nous prosterner, sans précaution, devant les idoles du jour, ils sourient et ils se disent que nous ne comprenons pas notre véritable mission. Les idées du jour, il appartient à leurs adeptes et plus encore au temps, de les analyser, de les défendre et de les glorifier. Trop souvent, elles ressemblent à ces doctes fables dont parle saint Paul. Pourquoi nous hâterions-nous de les faire nôtres, et pourquoi craindrions-nous de les tenir pour suspectes? Louis Veuillot, parce qu'il osa railler le libéralisme, fut classé, pendant toute sa vie, parmi les intransigeants et les retardataires grincheux. Montalembert, ardent libéral, eut le plaisir de passer pour être ce qu'on appelle un homme de son temps. Et aujourd'hui encore, il demeure un homme de son temps, un temps fort lointain, tandis que s'affirme chaque jour davantage la candidature de Louis Veuillot à une immortalité définitive.

Entre ces principes de conduite et les habitudes d'information avisée que préconise M. Fonsegrive, aucune contradiction essentielle n'existe. Il importe seulement de savoir, quand doit prévaloir la prudence et quand aussi le courage. Jadis, c'est-à-dire pendant une période du dix-neuvième siècle que je ne voudrais pas trop préciser, les catholiques en général, et le clergé en particulier, ne manifestaient pas, pour les productions récentes de l'esprit, une curiosité bien grande. Ils lisent davantage, à l'heure présente, et avec des sentiments de bienveillance évidents pour tous les écrivains à la mode. Le moment est venu de les mettre en garde non pas tant contre l'intransi-

geance mal informée, que contre la veulerie, la banalité, la médiocrité, la fausse élégance des idées modernes. Voudrions-nous, aujourd'hui, qu'aucun des nôtres n'eût protesté, il y a cinquante ans, contre le libéralisme à son apogée ? Dès lors, ne craignons pas de regarder en face les idées de notre temps, et de les juger. Personnellement, nous nous exposons à avoir tort devant une opinion qui est, en somme, un peu lâche, mais la grande cause, dont nous avons l'honneur d'être les soldats très obscurs, en bénéficiera dans la suite.

En constatant ainsi la déroute partielle, sinon totale, du libéralisme, M. Fonsegrive a exprimé, plutôt avec modération, le sentiment des catholiques, mais il n'a exprimé que les sentiments des catholiques. Quels que soient son talent et la haute autorité dont il jouit, quelque application qu'il ait mise à évangéliser ceux du dehors, il passe pour clérical, et tous nous savons ce qu'il en coûte de passer pour clérical.

Que pensent de la liberté les puissants du jour, ceux qui font des lois et qui commandent au percepteur et au gendarme ? Ils n'en pensent probablement rien, absorbés qu'ils sont par de savantes combinaisons parlementaires ou électorales. Mais ils délèguent leurs pouvoirs intellectuels à quelque philosophe-écrivain, qui essaie de faire la synthèse de leurs idées, si tant est qu'ils aient des idées. Ce philosophe-écrivain s'appelle aujourd'hui M. Henry Michel, rédacteur du *Temps*, journal influent qui cache, sous la gravité de son attitude, la versatilité de ses doctrines et l'énergique persévérance de ses ambitions politiques.

Donc, tout récemment, M. Henry Michel voulut formuler la doctrine politique de la démocratie, lisez : du personnel politique qui détient le pouvoir depuis trente ans. Il fallait bien faire à la liberté sa part.

M. Henry Michel n'a eu garde de manquer à ce devoir, mais, chose déjà digne de remarque, au lieu de la mettre en vedette et de la glorifier selon l'usage, il ne la fait intervenir qu'à la fin de sa dissertation et après toute une série de préambules quelque peu embarrassés.

M. Henry Michel commence par prouver, bien longuement, ce me semble, qu'un régime politique ne saurait se passer de doctrine, puis il énumère les promoteurs de la philosophie démocratique et républicaine : Rousseau, Condorcet, Tocqueville, Michelet, Edgar Quinet, Kant, Renouvier et Auguste Comte. Pas une seule fois M. Henry Michel ne se demande si ces écrivains, presque tous protestants ou anticatholiques, sont vraiment bien qualifiés pour diriger la France dans ses voies normales. Cette sérénité de M. Henry Michel, philosophe officiel du régime opportuniste, constitue un symptôme bien significatif et bien triste : elle prouve jusqu'à quel point les catholiques sont devenus étrangers dans leur propre pays.

Après ce rapide résumé d'histoire politico-philosophique, M. Henry Michel, qui décidément aime les préambules, entreprend l'apologie rationnelle du suffrage universel. Enfin, il se décide à exposer sa propre doctrine :

« La démocratie, dit-il, favorise l'épanouissement de la personne humaine.

« Qu'est-ce donc que devenir homme, personne humaine et ensuite, plus homme, et davantage personne humaine ?

« Il y faut, premièrement, un certain degré d'indépendance économique, ce degré le plus faible, où l'individu possède de quoi se suffire, de quoi subvenir aux besoins élémentaires de la famille qu'il a créée. »

Je regrette d'avoir à couper cette citation parce qu'elle

renferme quelques obscurités grosses d'équivoques dangereuses. Il semble, d'après M. Michel, que le pauvre soit dans l'impossibilité d'être un homme vraiment digne de ce nom. Je n'opposerai pas, au grave penseur du *Temps*, le Fils de l'homme qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, ni saint François d'Assise. Mais je connais un ouvrier qui s'est présenté au bureau de bienfaisance. On lui a dit : « Dans quelle école avez-vous envoyé votre fille ? — Chez les sœurs. — C'est bien ; mais si vous ne la mettez pas à l'école laïque, vous n'aurez pas un secours. » — Et l'ouvrier s'est retiré en silence. Au contraire, des fonctionnaires très grassement rétribués existent qui ne sont certainement pas sans avoir des inquiétudes sur la valeur des actes moraux qu'on leur impose : ils restent tout de même, honteux, à leur poste.

Tout le sombre tableau de la misère que M. Henry Michel compose en quelque sorte sous nos yeux, est donc à refaire. Il ne s'agit pas ici de peindre des haillons ou des visages affamés ; il s'agit de déterminer, avec autant de précision que possible, les rapports qui existent entre la situation pécuniaire d'un homme et les lâchetés qu'il est exposé à commettre.

M. Henry Michel ajoute : « Le travailleur ne sera cependant un homme dans la pleine acception du mot, que s'il sait qu'il a des devoirs et des droits; que s'il possède quelque idée, même très rudimentaire, de la dignité de sa nature ; que s'il connaît ses raisons de vivre. Limiter au « nécessaire physique » sans y joindre le « nécessaire moral », les besoins de l'individu et le concours de la société, ce serait préparer un peuple en qui le caractère d'humanité ne se rencontrerait qu'à demi. »

M. Henry Michel paraphrase ici, et assez heureu-

sement, la parole évangélique : L'homme ne vit pas seulement de pain. Mais nous aurions quelque peine à nous mettre d'accord avec lui, s'il fallait définir ce qu'il appelle le nécessaire moral, ce que nous appelons, nous, le royaume de Dieu et sa justice. Ainsi, M. Henry Michel écrit gravement : « Celui qui possède peu de chose devra comprendre, pour se l'être dit à soi-même, que le principal, dans la vie, n'est pas de posséder beaucoup, mais de beaucoup valoir. »

Principe très sage et très vrai en soi, et qui ne déparerait pas une page de Sénèque. Des chrétiens et même des hommes pratiques ne le formuleraient pas de cette façon. La foi, Dieu merci, nous fournit d'autres moyens de supporter les misères d'une position sociale médiocre, et, pareillement, elle nous enseigne une méthode de direction, dans la vie morale, qui est exactement contraire à celle préconisée par M. Henry Michel. Ce sage nous dit : Ayez d'abord de quoi vivre, puis vous vous préoccuperez du « nécessaire moral ». Dans l'évangile, il est écrit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. M. Michel, il est vrai, nous affirme que prétendre donner aux individus les éléments de culture morale, sans leur avoir d'abord facilité cette chose très difficile qui s'appelle l'acquisition du pain quotidien, c'est dérision pure ; nous n'en persistons pas moins à tenir pour vraie, la parole évangélique.

Ces considérations, encore qu'elles ne se rapportent pas à la liberté, ne sont nullement étrangères à notre sujet. Le chemin qu'a suivi M. Henry Michel offre des sinuosités étranges, de telle sorte que quiconque veut comprendre ses théories sur la liberté doit auparavant remonter à sa définition de la démocratie. « Si la démocratie, dit M. Henry Michel, est bien ce que

nous venons de dire, quelle en devra être la doctrine politique ?... La fin de la démocratie sera la liberté. » Nous y voilà donc enfin ! Sans doute M. Henry Michel se fera pardonner la lenteur de ses raisonnements préparatoires, par l'ardeur avec laquelle il dira son hymne en l'honneur de la liberté ? Non seulement il n'en est rien; mais, à une seconde lecture, il semble bien que M. Henry Michel n'ait pris la plume que pour rabaisser la liberté et restreindre sa puissance. Ses premières paroles constituent une sorte d'avertissement ironique à ceux qui, guidés par le sentiment et l'imagination, se représentent la liberté comme incomparablement noble et belle. « Non pas, dit-il, que la liberté, quand on la connaît, paraît préférable à la compression, ou plus noble. Si l'on adoptait ce critérium, il dépendrait d'un peuple indolent et dégradé de le mettre en défaut. Ce peuple placerait son idéal dans un régime où l'autorité voudrait, penserait, agirait pour le citoyen. Et l'on serait mal fondé à soutenir que ce peuple a tort, si c'est le sentiment seul ou l'intérêt qui est appelé à prononcer. »

Pourquoi M. Henry Michel a-t-il éprouvé le besoin de faire cette remarque, dont on ne comprend pas bien la portée ni la nécessité, mais qui est certainement restrictive et négative ? Pourquoi ?

Il n'est pas impossible, peut-être, de s'en rendre compte par voie d'analogie, si l'on veut bien porter son attention sur les lignes suivantes, qui ont un caractère laudatif très prononcé :

« La conscience est le nœud vital de la personne... La conscience, une fois née, tend à la possession de la pleine et absolue liberté, de l'autonomie. Dire : « la démocratie est la cité des consciences », revient à dire : « la démocratie est la cité des consciences autonomes ».

Ce langage vous paraît sans doute éloquent. On dirait que le style de M. Henry Michel, d'ordinaire très apprêté et froidement grave, s'anime tout à coup et s'échauffe à la flamme de la liberté. Eh bien ! j'ai le regret de vous dire que vous n'avez pas remarqué le venin qui se cache dans les derniers mots : *la démocratie est la cité des consciences autonomes.* Un religieux, qui a fait vœu d'obéissance, n'a pas, selon M. Henry Michel, une conscience autonome : il dépend d'un supérieur. Demain, si les énergumènes d'extrême-gauche réussissent à faire mettre hors la loi tous les catholiques, les rédacteurs du *Temps,* M. Henry Michel en tête, nous prouveront doctement que nous n'avons pas une conscience autonome. Conclusion : les religieux, et, logiquement, tous les catholiques, sont exclus de la cité des consciences, c'est-à-dire de la démocratie.

M. Henry Michel ne craint pas de dire sur ce point toute sa pensée. « Un régime autoritaire produit des automates, qui joueront, qui mimeront la personne humaine, mais qui ne la remplaceront pas. Les doctrines d'hétéronomie morale et religieuse le savent bien, elles qui, par un hommage imprudent et significatif, parent du nom de liberté la soumission même. »

Ainsi, toutes ces doctes phrases signifient clairement ceci : tous les cléricaux sont mis au ban de la cité démocratique. Car, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous avons tous, sans le savoir, commis le crime d'hétéronomie religieuse. Et on nous le fera bien voir ; nous serons tous condamnés pour crime d'hétéronomie religieuse, puisque tous, nous nous proclamons les fils respectueux du Souverain Pontife.

On pourrait demander à M. Henry Michel, en vertu de quel droit il se permet d'établir une Inquisition moderne contre ceux qui, selon lui, n'ont pas une con-

science autonome. Pour le moment il suffit de constater que le délégué du personnel gouvernemental au département de la philosophie porte une atteinte grave à la liberté de conscience.

Il est vrai que, fidèle à la méthode opportuniste, M. Henry Michel offre aux conservateurs une compensation dont ils seront, sans doute, ravis. Il défend leurs coffres-forts. « L'égalité réelle, l'égalité de fait, celle en vertu de laquelle tous les citoyens devraient avoir même sort, mêmes avantages, elle n'est dans le programme d'aucun démocrate (oh !). Jamais la démocratie n'a promis de passer le niveau sur les têtes et sur les fortunes. » Ah ! qu'en termes élégants ces choses-là sont mises ! M. Henry Michel donne en pâture à la démocratie tous les moines coupables d'hétéronomie ; il ne lui permet pas de toucher aux capitaux de l'oligarchie régnante.

Mais si la démocratie, après avoir expulsé des moines, jugeait à propos d'envahir les maisons de banque, M. Henry Michel se soumettrait-il humblement ? Oui, sans doute, parce que, toujours soucieux de restreindre la liberté des catholiques, il a mis à la base de sa doctrine le respect absolu, et sans condition, de la légalité. « La loi n'est autre chose que la déclaration de la volonté générale. Si, en démocratie, un citoyen s'insurge contre la loi, il s'insurge, pour ainsi parler, contre lui-même, en tant qu'élément constitutif de la volonté générale. Comme les individus, les groupes, les masses sont tenus au respect de la légalité. Viennent-ils à la violer ? Le scandale est plus criant encore, l'outrage au bon sens plus intolérable. Ainsi se trouvent éliminées non seulement les tentatives de rébellion des sectes, des partis, contre une loi qui ne leur a jamais plu... » L'allusion aux lois scolaires est transparente. M. Henry

Michel ne proclame la sainteté inviolable de la légalité que pour dire aux catholiques : « Laissez là toute espérance ».

Soit ; admettons momentanément, pour les besoins de la discussion, admettons que nous devions, en effet, laisser là toute espérance : il reste que ces graves déclarations ont des conséquences imprévues. Puisque la légalité est à ce point chose sacro-sainte, les amis de M. Michel devront se résigner, le jour où les socialistes passeront légalement le niveau sur les fortunes, et peut-être sur les têtes.

Et cependant non, ils ne se résigneront pas. L'oligarchie régnante a une grande confiance en ses lumières propres : elle n'admet pas qu'on puisse lui arracher le pouvoir ; et si, à sa très grande surprise, ce malheur lui arrivait un jour, elle n'hésiterait pas à déchaîner une révolution. C'est pourquoi, logicien médiocre, mais politique très expert, dans l'art de traduire en axiomes graves les ambitions de ses coreligionnaires, M. Michel justifie d'avance leurs révoltes hypothétiques :

« La liberté politique, dit-il, étant la première fin d'une démocratie, il suit de là qu'une démocratie qui fait usage du droit de suffrage pour se donner un maître, une démocratie césarienne, en un mot, est une véritable monstruosité. Elle a proprement détruit sa raison d'être, la liberté. »

A Dieu ne plaise que je défende ici le césarisme ! Si les amis de M. Henry Michel, par leur intolérance anti-catholique, le rendent jamais nécessaire en France, nous le subirons avec tristesse. Mais comment notre philosophe ne voit-il pas que sa protestation contre le césarisme appelle, comme conséquence nécessaire, la formule célèbre : « L'insurrection est le plus sacré des devoirs », ou bien la parole non moins célèbre de M. Bris-

son : « Nous descendrons dans la rue et nous ferons le coup de feu » ?

Dès lors, apparaît dans une absolue clarté, la pensée profonde de nos dirigeants. « La république, notre république est sainte et éternelle ; elle a pour base d'airain les lois qui chassent les religieux et mettent les catholiques dans un état visible d'infériorité politique. Quiconque ose trouver mauvaise une seule de ces lois, se relègue lui-même parmi les sectes ; il se met en état de rébellion, il encourt l'ostracisme. Mais il ne faut pas prononcer le mot ostracisme. Nos amis les penseurs officiels sauront bien trouver un moyen de couvrir cet état de choses du beau nom de liberté. Pendant ce temps, nos hommes d'Etat s'appuieront sur la force et n'auront de confiance qu'en la force : car, remarque finement M. Henry Michel, la souveraineté du nombre, malgré ses inconvénients, est une spiritualisation très appréciable de la souveraineté de la force. » Donc, toutes les précautions sont bien prises par nos souverains et maîtres. Ils ont la force, laquelle paraît à M. Henry Michel suffisamment spiritualisée ; et si, par suite d'un coup d'État, elle leur échappait, ils n'hésiteraient pas à la recouvrer par l'insurrection et la violence. Ils rétablissent ainsi, à leur profit, le crime de lèse-majesté, et aussi tous les privilèges jadis inhérents à la dignité de César ou d'Auguste : ils sont dieux.

Que devient la liberté dans un aussi étrange système politique ? Il est trop aisé de le deviner. La liberté se meurt, la liberté est morte, et M. Henry Michel s'est donné la mission de l'ensevelir sous les lourdes métaphores qui lui arrivent, directement ou indirectement, de Genève (1).

(1) Je me trompe, on m'affirme que M. Henry Michel est un Sémite.

Il va sans dire que, dans toute cette discussion, je ne mets nullement en cause les intentions personnelles de l'auteur. Il a voulu et il a cru louer convenablement la liberté : il n'a pu ni masquer le passé du parti opportuniste, ni se soustraire à la force des choses ; on devine assez aisément l'état d'âme de ses amis. Ceux-ci se sont mis, depuis un demi-siècle, à la remorque du mouvement démocratique, avec l'espoir de le diriger toujours et de le contenir au besoin. Ils ne le dirigent plus du tout, depuis que le socialisme est au pouvoir, et ils se sentent emportés, ils craignent de savoir où... c'est-à-dire vers l'abîme. Mais ils bénéficient encore des avantages matériels et politiques que leur valut leur peu courageuse habileté ; ils occupent tous de très hautes situations. Puis, malgré leur modération apparente, ils nourrissent contre le catholicisme une haine profonde et à laquelle ils feraient, le cas échéant, les plus grands sacrifices. C'est dans ces conditions qu'ils disent leur confiance en la sagesse de la démocratie, non sans un visible effort pour dominer leur frayeur. A lire leurs déclarations optimistes, on se rappelle involontairement les vers bien connus de Verlaine :

> Tout en chantant sur le mode mineur
> L'amour vainqueur et la vie opportune,
> Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
> Et leur chanson se mêle au clair de lune.

Le clair de lune est représenté, dans l'étude de M. Henry Michel, par les réticences du style et surtout par la sensibilité romantique et démocratique, dont il revêt ses froides et peu cohérentes argumentations. Les soixante-quatre pages de sa brochure obtiendront sans doute un succès d'estime, dans le monde officiel et dans quelques régions universitaires ; elles ne con-

stituent, en somme, qu'une sorte d'exercice idéologique. M. Henry Michel ne retarderait-il pas de quelque trente années, sur les idées de son temps ?

C'est, du moins, l'impression que l'on éprouve, en écoutant ses alliés politiques de l'extrême gauche. Ceux-là ne s'épuisent pas en précautions oratoires, bien inutiles en effet ; ils vont droit au fait, ils se moquent sans façon de la liberté.

« Depuis un siècle, écrit M. Henri Dagan, on a pris ces possibilités (justice, liberté, etc.) *très conditionnées*, pour des vérités éternelles et douées d'une efficacité *sui generis*. L'homme préhistorique, dans son ignorance bestiale et sa candeur infinie, se figurait, *naturellement*, que sa prière changeait l'ordre des phénomènes et fléchissait la volonté des éléments personnifiés. L'homme moderne, avec sa science incertaine et sa prétention excessive, imagine que la vie sociale se développe d'après un plan concerté, dont il est le créateur et le dieu. *Et l'idolâtrie des idées a remplacé l'idolâtrie des dieux*. Voilà pourquoi l'un prêche l'*idée* de solidarité, l'autre l'*idée* de justice ; celui-ci l'*idée* de patrie, celui-là l'*idée* de liberté (1). »

Voilà sans doute qui va confirmer M. Henry Michel dans la confiance qu'il professe en la sagesse de la démocratie.

Non seulement les admirateurs de M. Henri Dagan s'approprient toutes ces affirmations, pour la plupart monstrueuses, mais ils mettent une sorte de coquetterie à les aggraver. L'un d'eux écrivait naguère : « Révolution, Justice, Liberté, Patrie, etc. Autant de mots enflés d'équivoque, d'erreurs et de malentendus, dont la foule est abreuvée, jusqu'à l'abêtissement. L'auteur

(1) *Superstitions politiques et Phénomènes sociaux*, par Henri Dagan.

(M. Dagan) recherche, avec un soin scrupuleux, ce qui se cache de réalités sanglantes ou de fictions atroces sous les oripeaux des phrases publiques. La bourgeoisie, comme la noblesse, pour accomplir sa tâche industrielle et trafiquante, avait besoin de nourrir la crédulité populaire. En d'autres termes, il était nécessaire de déguiser les formes serviles et dégradantes du travail salarié, de leur donner l'apparence de l'indépendance et de la liberté, en créant des notions nouvelles capables de leurrer les classes asservies. A cet égard, droit, justice, liberté, égalité, furent les principaux fétiches politiques avec quoi on fascina les stupides électeurs. »

L'écrivain qui s'exprime en ces termes, soutient de toutes ses forces le gouvernement qui est cher à M. Henry Michel. Malheureuse liberté (1) ! Après avoir inspiré tant de bardes, tant d'orateurs et tant de politiciens, elle ne trouve plus aujourd'hui que quelques défenseurs timides, plus dangereux peut-être que ses adversaires.

On m'objectera sans doute que le moment est mal choisi, pour un catholique, de faire connaître le discrédit dans lequel est tombée la liberté. Sans doute ; mais je n'ai pas dit que les catholiques ne doivent jamais employer le mot liberté. Le droit leur reste de le jeter souvent à la face de leurs adversaires, ou tout au moins de quelques-uns de leurs adversaires, comme un reproche et une preuve de mensonge. Seulement, comme il devient de plus en plus probable que ce mot, jadis tout-puissant, ne les conduira plus à la victoire, il vaut mieux les préparer, d'avance, à des déceptions à peu près certaines.

(1) Il est superflu de dire que je mets hors et au-dessus de toute discussion, la liberté des fils de Dieu que j'ai essayé de définir plusieurs fois, ici même.

Les catholiques de France se tromperaient, s'ils s'en rapportaient absolument à l'énergie de leurs éloquents protecteurs du centre gauche ou au libéralisme de leurs adversaires.

Qu'ils soient forts, ou qu'ils apprennent l'art de le devenir !

LES NORMALIENS CATHOLIQUES

A PROPOS D'UNE PRÉFACE.

Un nouvel ouvrage posthume du très regretté M. Léon Ollé-Laprune vient de paraître : la *Vitalité chrétienne*, qui continue, en quelque manière, son *Théodore Jouffroy*. Ayant dit déjà, et assez longuement, toute l'admiration qu'on professe dans les régions catholiques pour M. Ollé-Laprune, je crois pouvoir retarder de quelques semaines, ou de quelques mois, l'examen de la *Vitalité chrétienne*. De tels livres survivent aisément à la saison littéraire qui les a vus naître.

D'autre part, l'introduction qui figure en tête du volume vaut qu'on l'étudie de très près. Elle a pour auteur un écrivain éminemment sympathique, elle soulève des problèmes, pour la plupart intéressants ; surtout elle révèle un état d'esprit particulier, l'état d'esprit des normaliens catholiques.

M. Georges Goyau loue M. Ollé-Laprune, en disciple désintéressé et uniquement soucieux d'interpréter exactement la pensée du maître : « Apôtre laïque dans l'Université, tel s'était efforcé d'être, sans relâche ni lassitude, M. Ollé-Laprune, et tel il avait été. Il rêvait,

en 1869, de marcher sur les traces d'Ozanam ; et M. Trolliet, rendant compte, vingt-cinq ans après, d'un de ses derniers livres, l'appelait précisément un nouvel Ozanam. M. Ollé-Laprune pouvait donc relire, sans remords ni confusion, le résumé des viriles résolutions qu'il avait prises sous les auspices du P. Pététot. »

Il est à remarquer, seulement, que dans l'exposition du système philosophique de M. Ollé-Laprune, M. Georges Goyau fait usage d'un procédé fort curieux, qu'on pourrait appeler le procédé à répétition. Il présente la même idée à ses lecteurs, dix, vingt, trente fois peut-être, en cinquante-quatre pages. « Mettre une cloison étanche entre l'intelligence et le reste de l'être semblait une maxime irrévocable. La spéculation philosophique, ainsi conçue, était comme un congé à l'âme, et si nous *répétons* à présent que l'œuvre de M. Ollé-Laprune fut l'histoire de son âme, nous en apprécierons tout de suite la primesautière nouveauté... M. Ollé-Laprune philosophe ne voulait pas s'isoler de M. Ollé-Laprune chrétien; il voulait aller au vrai, avec toute son âme... il philosophait avec tout lui-même, il estimait qu'une simple raison de probité le contraignait à ne point reléguer la foi chrétienne lorsqu'il philosophait... Aussi se refusait-il à bifurquer son être moral et à élever en lui une barrière factice entre le penseur et le croyant... Il voulait que sa philosophie fût l'épanouissement de toute son âme... Jamais il n'accepta que, pour philosopher, on battît en retraite loin de son âme ; mais il demandait, tout au contraire, qu'on fît retraite en son âme... Le professeur en lui était l'homme tout entier... Retenons bien ces deux termes : vie morale et croyance, et gardons-nous de les séparer l'un de l'autre... » Il faut espérer qu'on les retiendra, car vraiment ils n'auraient pas à s'occu-

per de philosophie, les lecteurs qui seraient incapables de mener à bien la très petite et agréable opération intellectuelle, rendue à ce point facile par les explications de M. Goyau.

Dans cette prédilection consciente et systématique pour la répétition, apparaît une des plus saillantes caractéristiques du talent de l'auteur. M. Goyau est essentiellement un publiciste, au meilleur sens du mot, c'est-à-dire, un homme qui connaît ses lecteurs, et qui sait comment on enfonce une idée dans leur cerveau. Médiocre serait son mérite si cette sobriété d'idées tenait à une certaine indigence documentaire. Mais M. Goyau représente, à notre époque si agitée et si curieuse, le triomphe de l'information intellectuelle; il sait des faits autant qu'homme de France ou d'Allemagne. Comment ne serait-il pas en effet un de nos meilleurs, peut-être le meilleur géographe de certains pays de l'intelligence ? Il a reçu les leçons et les confidences de M. Ollé-Laprune à l'École normale, il remplit les fonctions de lieutenant auprès de M. Brunetière, il a ses entrées, m'a-t-on dit, dans les cabinets diplomatiques du Vatican, il peut se transporter, au gré de ses désirs d'informateur passionné, sur tous les théâtres où se livrent de grandes batailles. Il sait comment on meurt de faim, en Sicile, et aussi comment on meurt à la foi, dans la protestante Allemagne ; il ose dévoiler les secrets anti-patriotiques de la franc-maçonnerie (1). Oh ! la belle et bienfaisante mission que remplit M. Goyau ! On avait dit, et on dit encore que les catholiques du XIX[e] siècle ne connaissent pas leur temps, et voici que l'un des nôtres étonne le monde par la rapidité, la sûreté et l'étendue de ses informa-

(1) Je mettrai à part, aujourd'hui du moins, les travaux de M. Goyau sur le catholicisme social.

tions. Bien mieux encore, il se trouve que chacune de ces doctes enquêtes est un acte, et un acte, en un sens, décisif contre les ennemis de notre foi. M. Goyau peut compter sur la reconnaissante admiration des chrétiens de France.

Mais en même temps que catholique, M. Georges Goyau est normalien jusqu'aux moelles ; et il possède, à un haut degré, le sens de la solidarité normalienne. Lui en ferai-je un reproche ? Non certes ; mais il voudra bien ne pas trouver mauvais que d'autres formes de solidarité existent, dans l'armée catholique. Aux grandes manœuvres, le petit soldat qui porte le pantalon rouge n'envie, en aucune façon, la cuirasse ou le casque du cavalier ; mais il a sa fierté, tout de même, et avec raison. Les mouvements de la cavalerie ne doivent-ils pas se combiner avec ceux de l'infanterie ? M. Georges Goyau me permettra sans doute de lui faire observer, j'espère, comment, sur quelques points, d'ailleurs peu importants, les doctes et brillantes manœuvres du corps d'élite auquel il appartient, risquent de déconcerter la masse des petits soldats.

Les observations qui vont suivre n'ont rien de commun, je ne dis pas avec l'animosité — c'est trop évident — mais même avec la critique ; elles n'ont d'autre but que de rendre plus complète la bonne entente entre compagnons d'armes grands ou petits, illustres ou inconnus. Il me suffira, j'en suis sûr, de souligner d'un trait, même léger, quelques phrases topiques de M. Georges Goyau. Elles produisent, sur plusieurs d'entre nous, une impression singulière que l'auteur assurément n'avait pas prévue. Mais, à la réflexion, on finira par reconnaître que cette impression n'a rien d'exagéré, ni de déraisonnable.

Par exemple, page 21, parlant de M. Edmond About

qui était intervenu, dans une circonstance difficile, en faveur de M. Ollé-Laprune, M. Georges Goyau écrit : « M. Edmond About, qui n'était sectaire que dans la mesure où le peut être un homme d'esprit, demandait que M. Ollé-Laprune fût déféré aux membres du Conseil supérieur, ses pairs. »

Quelle est la première pensée qui se présente à ceux qui lisent ces trois lignes? Celle-ci, si je ne me trompe : « Comme M. Georges Goyau établit savamment une ligne de démarcation précise dans l'âme de M. Edmond About ! Il se montre, aussi, tolérant, ce qui est d'une très grande importance aux yeux de nos contemporains, et il fait preuve d'habileté. »

Je souscris, avec un plaisir sincère, à tous ces éloges, mais un doute surgit dans ma pensée, un doute presque douloureux. Supposons que M. Ollé-Laprune n'eût pas été de l'Ecole normale : ni son talent, ni son caractère, ni la justice de sa cause n'eussent trouvé grâce devant M. Edmond About. Il est donc loisible à M. Goyau de témoigner sa reconnaissance personnelle à M. Edmond About ; mais cette reconnaissance ne doit pas aller jusqu'à faire naître, je ne sais quelles illusions, sur les sentiments du célèbre publiciste. Edmond About a toujours parlé et agi, et s'il vivait, il parlerait et agirait, exactement comme M. Ranc, contre lequel s'indigne si justement M. Georges Goyau. La bonne action qu'il a faite, un jour, il ne faut pas l'attribuer à la largeur d'esprit ou à un demi-libéralisme, mais à la seule camaraderie.

Ailleurs, M. Georges Goyau trace, de la vie universitaire et normalienne, une sorte de tableau arcadien sur l'exactitude duquel je voudrais être renseigné.

« L'Université, pour M. Ollé-Laprune, c'était l'endroit où l'on se voyait et où l'on se comprenait, où l'on s'é-

coutait et où l'on s'entendait. » Un certain nombre de professeurs libéraux méritent cet éloge, incontestablement ; mais M. Georges Goyau pourrait-il et voudrait-il nous certifier que ces professeurs, dignes d'admiration et de sympathie, forment la majorité, ou que, tout au moins, ils ont le droit de se considérer comme étant chez eux, dans l'Université ? Des faits récents semblent prouver le contraire. Il y a quelques mois à peine, deux jeunes filles appartenant à l'enseignement d'Etat, virent leur avenir brisé à jamais, parce qu'elles s'étaient permis d'assister à une conférence faite, dans leur propre ville, par un normalien de Paris, lequel met, cependant, une application trop visible à ne point passer pour clérical. La vérité vraie, c'est que les professeurs catholiques ne trouvent, dans l'Université, qu'une situation fort précaire (1).

(1) L'Ecole normale elle-même résistera-t-elle longtemps à la poussée démocratique qui menace de l'emporter ? On lit dans la *Revue bleue*, organe universitaire : « Ce qui explique et justifie dans une certaine mesure, les sentiments « des Sorbonnards », c'est que leur insuccès relatif dans les concours vient de la nécessité où sont beaucoup d'entre eux de gagner leur vie... Ils ne voient pas de très bon œil les Normaliens logés, nourris, chauffés aux frais de la République...

« Evidemment, cette inégalité matérielle n'est pas une raison suffisante pour accuser sans preuves ses concurrents, de fraude ou d'indélicatesse, mais elle permet de comprendre sinon d'excuser la malveillance des Sorbonnards et leurs sentiments hostiles..

« Que cette hostilité soit un mal, ce n'est pas douteux...

« Et alors ?

« Faut-il supprimer l'Ecole normale ? Faut-il au contraire lui conférer un monopole analogue à celui que possèdent d'autres grandes écoles, décider que seuls les Normaliens pourront se présenter à l'agrégation ?

« La seconde solution ne marquerait pas un progrès ; la première a peu de chances d'être adoptée.

« Peut-être suffirait-il de supprimer les professeurs de la rue d'Ulm et de les envoyer à la Sorbonne... »

Malgré toutes ses qualités pédagogiques qui étaient hors de pair, M. Ollé-Laprune ne put éviter l'excommunication majeure, il fut suspendu de ses fonctions et se vit menacé d'expulsion définitive. M. Brunetière ne se maintient à l'Ecole normale qu'à force de talent et d'autorité personnelle ; et si, demain, M. Georges Goyau demandait une place au ministre de l'Instruction publique, elle lui serait refusée. Quand on traite, comme chacun sait, un Faguet et un Gebhart, M. Georges Goyau doit s'estimer très heureux de ne dépendre en rien de M. le ministre de l'Instruction publique. Dès lors, pourquoi s'amuse-t-il à composer, pour notre édification ou notre joie, toutes ces idylles universitaires ?

L'heure est aussi mal choisie que possible pour se livrer à ces sortes de jeux intellectuels. Personne n'ignore, en effet, que l'enseignement libre est menacé dans son existence, et ce n'est pas trop, pour le défendre, de toute notre énergie, il faudrait peut-être ajouter, de tout notre désespoir. On ne peut pas prévoir quels sacrifices exigera de nous tous, cette défense. Or, il y aurait quelque naïveté, de la part des catholiques, à se dévouer et à souffrir pour l'enseignement libre, s'ils étaient assurés de trouver, dans l'enseignement universitaire, l'asile décrit par M. Goyau. Mais comme cet asile n'existe pas, il nous faut penser, prévoir, et, s'il y a lieu, agir en conséquence. Que M. Goyau veuille bien ne pas douter de l'ardeur de nos sympathies ; nous comprenons sa piété filiale, nous aimons ceux de ses maîtres qui sont vraiment chrétiens, nous applaudissons à son apostolat laïque ; mais, à son tour, il devra comprendre la vivacité et l'intensité de notre émotion, en présence de certains dangers.

M. Georges Goyau termine son éloge de l'Ecole nor-

male par ces mots : « Ainsi leur vie commune (il s'agit de M. Ollé-Laprune et de ses élèves) était une collaboration ; la maison de la rue d'Ulm était comme une image raccourcie, en même temps que très flattée, de ce monde d'hommes du dehors sur lequel M. Ollé-Laprune se proposait d'agir. »

Il y a là une certaine obscurité qui favorise, si je ne me trompe, les illusions normaliennes. Ne dirait-on pas, en effet, que M. Ollé-Laprune entouré de ses élèves, c'était toute l'Ecole normale ? Hélas ! sans avoir été nourri dans la maison et sans en connaître les détours, on sait approximativement à quoi s'en tenir sur les opinions religieuses des professeurs et des élèves de l'Ecole. Combien M. Ollé-Laprune a-t-il compté de vrais disciples parmi les normaliens ? Je l'ignore ; mais il est certain qu'il a trouvé d'innombrables lecteurs ou auditeurs, dans les Facultés catholiques, dans les séminaires, dans les collèges libres, et dans les réunions de jeunes gens qui n'ont rien de commun avec l'Ecole...

N'insistons pas : je crains d'avoir posé déjà trop de questions à M. Goyau. Louons-le plutôt et essayons de rivaliser de piété filiale avec lui, là où sans inconvénient nous pouvons suivre ses exemples et adopter ses méthodes. Il serait très désirable qu'on s'efforçât de perpétuer le souvenir de nos maîtres les plus éminents, tout comme M. Goyau fait effort, à si juste titre, pour prolonger et étendre l'influence posthume de M. Ollé-Laprune. Ainsi, M. Valson vient de mourir. Quelqu'un se trouvera, sans doute, à Lyon ou dans la région lyonnaise, pour dire sa distinction, son abnégation, ses multiples talents de professeur, d'organisateur et de savant, sa foi héroïque. Il n'est pas question d'établir ici un parallèle entre M. Valson et M. Ollé-

Laprune; mais on peut craindre, dès maintenant, que M. Valson n'obtienne jamais la part de gloire très pure et très haute qui devrait s'attacher à son nom. A quoi cela tient-il ? A la timidité intellectuelle des catholiques d'abord et à l'insuffisance de l'esprit de solidarité qui les anime : nous n'osons pas louer les nôtres. Mais de plus, il faut bien avoir le courage de le constater, nous ne trouvons pas, chez nos amis, les catholiques universitaires, tout le concours que nous aurions le droit d'attendre de leur talent et de leur bonne volonté. Ils paraissent satisfaits lorsque nous faisons écho à leur parole, dans nos modestes revues, ils n'ont garde de faire écho à la nôtre, dans leurs grands périodiques.

De là résulte une double ou triple conséquence. Les catholiques connaissent, par exemple, M. Ollé-Laprune, aussi bien et mieux que ne le connaissent les universitaires. Au contraire, si nous glorifions un Valson, comme c'est notre devoir, nous risquons fort de n'être pas compris, au moins dans certains parages. Il y a là une injustice, dont personne n'est responsable, — hâtons-nous de le dire, — et même plus qu'une injustice, une perte de forces, car le rayonnement normal d'une personnalité comme celle de M. Valson, représente une force considérable.

Enfin, et ceci est de beaucoup plus important, la direction intellectuelle de l'opinion catholique appartient, presque sans conteste, à un petit groupe d'universitaires.

Faut-il s'en plaindre? Convient-il de s'en louer, au contraire, ou bien devons-nous améliorer l'état de choses existant, c'est-à-dire rapprocher toutes les forces vives dont disposent les chrétiens d'université et les maîtres de l'enseignement libre ? Je pense qu'il

sera facile de nous concerter, en vue de cette plénitude d'entente qui est si désirable.

Il y a à peine un demi-siècle, l'enseignement libre n'existait pour ainsi dire pas ; il n'avait que des promesses d'avenir. Mais il peut énumérer aujourd'hui de glorieux états de services, et exiger, de ses adversaires comme de ses amis, qu'ils examinent de près ses méthodes de travail, ses qualités techniques et morales. Si l'on mesure l'importance d'une institution à la haine dont elle est l'objet, il n'est pas téméraire de dire que l'enseignement libre représente l'élite de l'armée catholique. Malheureusement, cette élite, absorbée par l'instruction et l'éducation des jeunes gens, n'a pu trouver, jusqu'ici, ni le temps ni les moyens d'exprimer sa pensée profonde. Il est vrai qu'elle se crée en ce moment, non sans peine, des organes de publicité, mais elle ne peut atteindre encore qu'une catégorie de lecteurs. Elle en est réduite à répandre des idées, ou à subir des modes intellectuelles, qui ne correspondent pas à ses aspirations intimes.

A moins qu'une grande catastrophe politique ne se produise, cette infériorité relative de l'enseignement libre cessera, sans doute, avant longtemps. Nous finirons bien par apprendre comment on parle avec succès à un grand public moderne, et si nous échouons dans notre tentative, la génération qui nous suivra, sera-t-elle sans doute plus heureuse. Mais, pour le moment, il semble bien que les catholiques ne puissent communiquer efficacement avec la foule des lecteurs religieusement indifférents, que par l'intermédiaire de leurs amis universitaires.

C'est pour cette raison sans doute qu'un grand nombre d'écrivains religieux font preuve, à l'heure actuelle, d'une timidité regrettable. Avant d'émettre

une opinion, ils attendent que M. Brunetière l'ait formulée, en quelque conférence. Ce faisant, ils négligent de remplir leur propre fonction, et ils gênent peut-être l'action de M. Brunetière. Si je comprends bien l'ambition, la noble ambition de M. Brunetière, il voudrait servir de truchement entre l'Eglise et un siècle incrédule ou indifférent en matière religieuse. Il verrait, sans doute avec plaisir, d'autres catholiques se montrer plus audacieux que lui, dans l'énoncé de la doctrine catholique, plus intransigeants, puisque ce mot est à la mode. Dans les régions qui avoisinent à la fois la science, la littérature et la religion, les sages abondent ; on ne risque pas de trop prêcher la folie de la croix.

Du reste, les mésaventures de ceux d'entre les nôtres qui s'occupent de politique, devraient nous tenir lieu d'avertissement. Ils demandent le salut, tour à tour, à tous les partis, au nationalisme, au boulangisme, au groupe des républicains modérés, aux théoriciens du socialisme ; ils attendent vaguement la délivrance, d'un coup d'Etat ou de je ne sais quels cataclysmes. Ne commettons-nous pas la même faute dans les batailles qu'on appelle intellectuelles ?

Au lieu de regarder au dehors et de nous tant appuyer sur nos nouveaux amis, vivons intégralement notre vie à nous, concentrons tous nos efforts sur le perfectionnement normal et le développement organique de nos propres institutions. Fortifier notre enseignement supérieur et notre presse périodique, créer un art nouveau, et traditionnel à la fois, de catéchiser nos propres élèves dans nos propres collèges, leur trouver des lectures adéquates à leurs besoins religieux et intellectuels, n'est-ce pas une œuvre assez belle ?

Et pendant que nous construirions, sans perte de

temps et sans précipitation, l'édifice spirituel qui réclame tous nos soins, les chrétiens d'université porteraient la guerre chez nos ennemis communs, ou tout au moins repousseraient leurs attaques.

Pour que ce double travail s'accomplisse sans encombre, il suffit que deux conditions soient bien observées.

Il est à souhaiter d'abord que les normaliens étudient les travaux du clergé et des laïcs qui ne sont pas universitaires, non seulement avec une curiosité sympathique, mais encore avec précaution. M. Goyau, par exemple, groupe autour de M. Ollé-Laprune sept ou huit écrivains catholiques, dont quelques-uns n'ont rien de commun avec l'esprit normalien : M. Maurice Blondel, M. Georges Fonsegrive, le R. P. Laberthonnière et le R. P. Brémond, M. l'abbé de Broglie, M. l'abbé Denis et le R. P. Séméria. Je consens que l'influence du maître justement cher à M. Goyau soit considérable, mais quiconque veut trouver un point central, dans l'histoire contemporaine de la philosophie chrétienne, doit le chercher non dans les œuvres de M. Ollé-Laprune, mais dans le grand fait de la renaissance scolastique.

Il importe aussi que les catholiques non universitaires défendent, avec un soin jaloux, l'intégrité de leur indépendance intellectuelle. Aimons M. Ollé-Laprune, imposons-nous l'obligation de scruter patiemment toute sa pensée, mais ne craignons pas de distinguer sinon en elle-même, du moins dans les commentaires de son brillant disciple, ce qui est purement normalien et ce qui est catholique.

A ce point de vue, l'Introduction de M. Georges Goyau nous offre des ressources merveilleuses. Tel passage porte l'empreinte exclusive de l'Ecole et tel autre appartient à la pure apologétique chrétienne.

M. Georges Goyau écrit, page 26 : « M. Ollé-Laprune avait emprunté au commerce de la Grèce un certain sens de la mesure, de la convenance, de l'harmonie; et les innombrables fausses notes qui, durant l'âge de crise où nous vivons, sont l'indice de nos précipitations et l'écho de nos intransigeances, l'étonnaient et le choquaient... Il y a de lui-même, beaucoup de lui-même dans le Grec tel qu'il le dépeint ; et dans ses leçons sur l'hellénisme, on sentait, sans pouvoir le définir, tant il était subtil et discret, je ne sais quel parfum de christianisme. Ce qu'il aimait dans l'antique génie grec, c'est le Grec tel qu'il eût dû être d'après l'idéal des philosophes, un Grec dont Aristote eût dit qu'il était plus vrai que le Grec réel, puisque la poésie est plus vraie que l'histoire. »

Que cette page soit agréable, on ne saurait le nier, mais elle est aussi peu grecque que possible. M. Goyau ne veut pas, en effet, établir une relation entre l'hellénisme de Julien ou de Lucien, et l'atticisme moderne qu'on professe à la rue d'Ulm. Il s'agit, ici, de Platon et d'Aristote principalement. Or, ces deux philosophes ont-ils jamais conçu quelque chose d'analogue à ce que nous appelons intransigeance? M. Goyau sait bien que non. Si donc il croit devoir avertir ou railler quelques-uns de ses contemporains dépourvus d'élégance ou de savoir-faire, qu'il s'adresse à eux directement, mais qu'il ne mêle pas à nos discussions Platon et Aristote.

Pareillement, je regrette qu'il n'ait pas essayé de définir le parfum de christianisme qui émane de certains chefs-d'œuvre de la Grèce. Il semble bien établi aujourd'hui que les Hellènes de la grande époque, notamment Eschyle et Sophocle, ont connu et peut-être approfondi certaines vérités religieuses et morales révélées au

peuple hébreu. Les dialogues d'*Antigone*, les chœurs de l'*Œdipe-Roi* et toute l'*Orestie* témoignent d'une grande curiosité religieuse et laissent voir les traces profondes de la révélation primitive. Le tableau de l'idéal grec, esquissé par M. Georges Goyau, manque d'exactitude et de précision ; c'est la simple projection de l'esprit normalien sur la littérature grecque.

Même pour caractériser la mort de ce croyant convaincu et ferme qu'était M. Ollé-Laprune, M. Goyau parle un langage plutôt normalien. « C'est, dit-il, en sage du christianisme que M. Ollé-Laprune expira. »

Sage du christianisme ! que voilà bien une façon de s'exprimer, dont Pascal dirait qu'elle masque la nature, c'est-à-dire la réalité. Bossuet sur son lit de mort s'écriait : « Priez pour mes péchés », et en composant sa propre épitaphe, Louis Veuillot ne craignait pas d'employer les termes les plus concrets du vocabulaire catholique.

L'expression dont se sert M. Goyau présente un double inconvénient. Elle met violemment en relief le côté philosophique d'une vie qui fut, avant tout, chrétienne, catholique et surnaturelle. Puis elle se prêterait trop aisément aux interprétations fantaisistes de ceux qui aiment à diviser les croyants en deux catégories : les éclectiques éclairés... et les autres. M. Ollé-Laprune pratiqua, professa au grand jour et défendit de toutes ses forces, le catholicisme intégral, celui qui agace les gens du monde et scandalise les gens d'esprit. Les mondains admettent assez volontiers qu'un penseur ou écrivain rédige des phrases élégantes ou abstraites en faveur du christianisme. Ils ne supportent pas qu'on leur parle de l'humilité d'esprit, de la pauvreté, de la chasteté, de la méditation, de la confession et du chapelet. Précisément, M. Ollé-Laprune a composé des

méditations qu'on pourrait attribuer, sans invraisemblance, à un prêtre ou à un moine. On lit dans l'épilogue de la *Vitalité chrétienne*: « Le christianisme prêche le renoncement ;
la pénitence;
la patience et même l'amour des souffrances;
la mortification ;
le sacrifice ;
l'abnégation ;
l'humilité et la simplicité : les petits, Evangile de la fête de saint Mathias...
Jésus-Christ souffrant et mourant : obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix.
Conversion, pénitence, expiation, mortification, sacrifice, tout cela est de l'essence de la *Vie chrétienne.* »

Il va sans dire qu'en prenant ainsi la défense de M. Ollé-Laprune, contre le plus aimé de ses disciples, on ne met nullement en cause le courage de M. Goyau. Dieu merci, il donne tous les jours des preuves nombreuses et irréfutables de son intrépidité. Mais, missionnaire d'un genre spécial, il attache une importance très grande, trop grande peut-être, aux questions de méthode. De même que les vieux missionnaires d'Extrême-Orient ne négligent aucune des cérémonies bizarres dont se compose la politesse des Chinois, de même M. Georges Goyau ne perd jamais de vue, en écrivant, le langage, les petits préjugés et les susceptibilités des peuplades intellectuelles qu'il évangélise avec succès. Il a raison, sans doute, mais ceux qui ne fréquentent pas les salons littéraires aiment mieux s'en tenir au fond des choses, qui n'apparaît pas suffisamment dans l'Introduction de M. Goyau. Ainsi plusieurs alinéas fort intéressants sont consacrés à l'atticisme de M. Ollé-Laprune et à l'amour qu'il avait pour les

hommes et les choses de son temps. Il n'en est pas moins vrai que la plus belle page, peut-être, qu'ait écrite M. Ollé-Laprune, révèle l'intransigeance irréductible de son austère personnalité... « Saint Léger eut le malheur de déplaire à beaucoup de gens, si bien qu'il fut martyr ; et le chroniqueur après avoir parlé de sa mort, de son martyre, écrit cette phrase : « *Virilitatem cœlestis civis* ». Je vais traduire un peu librement : La virilité de cet homme, qui fut vraiment un citoyen, qu'on avait vu si occupé des affaires de son temps, qui fut vraiment un citoyen de la terre, un citoyen de la cité d'alors, mais avec des principes venant du ciel : *Virilitatem cœlestis civis.* Eh bien, la virilité de ce citoyen qui était un homme céleste, le monde d'alors, ce monde si vieux, si vicieux, se trouva incapable de supporter la virilité de cet homme : *non valuit sustinere...*

Jeunes gens, je ne vous souhaite pas le martyre, mais je souhaite que votre virilité soit insupportable au monde vieillissant et succombant comme sous le poids des vices, qui est le monde de notre temps, et j'espère que cette virilité, que ce monde ne pourra pas supporter, amènera ce monde à se convertir et à vivre ; et c'est pour cela que je vous répète : Soyez des hommes...

Messieurs, pour finir, j'emprunte à Victor de Laprade ce viril conseil, cette virile exhortation qui, ce me semble, terminera bien cette conférence. Il vient de dire qu'il y a des gens qui soupirent mollement, qui, au lieu de foi ferme et vivante, n'ont que de faux sentiments, et alors il s'écrie :

> Dans l'affreux orage où nous sommes,
> Il nous faut de plus mâles sauveurs ;
> Nous avons eu trop de rêveurs ;
> Soyez des hommes. »

Quel magnifique langage ! il ne surprend nullement nos oreilles à demi barbares, il charme et réconforte à la fois nos âmes nourries de la doctrine catholique. Et de la sorte, nous communions avec M. Goyau dans un même sentiment de reconnaissance, d'admiration et d'émulation chrétienne. Que sont devenues nos divergences de tout à l'heure ? A proprement parler, elles n'existent pas. Brillants normaliens, élèves des jésuites et des bons frères, séminaristes étudiants ou soldats, qu'avons-nous à nous inquiéter de la diversité de nos origines ? Elle est plutôt de nature à faciliter la défense de l'Eglise que nous aimons d'un égal amour.

Enfin, dans l'éducation intellectuelle du chrétien regretté que loue si dignement M. Georges Goyau, un enchevêtrement d'influences s'est produit qui rend impossibles, entre nous, les persistants et graves désaccords. M. Ollé-Laprune s'est formé à l'école d'un prêtre, commme le raconte M. Georges Goyau lui-même, en une page exquise. « Il (M. Ollé-Laprune) renonçait à ses tentations d'écrire sur la mystique, pour travailler comme le voulait le Père Gratry. Cet apprentissage des hautes spéculations grava dans son esprit une impression profonde ; de son assidu commerce avec les œuvres de l'illustre oratorien, M. Ollé-Laprune emporta comme une leçon d'attitude philosophique. Dans le silence de son cabinet, au contact de ce haut esprit, il se pénétra des intimes dispositions qui conviennent à un penseur chrétien. Il ne fit pas siennes toutes les idées du maître, et ne chercha point à imiter cet original et curieux mélange de précision mathématique et d'exubérante imagination, qui fait l'attachante valeur et le charme parfois inquiétant de certaines pages de Gratry — de ce maître qui vient de trouver dans la personne de S. Em. le cardinal Perraud, un biographe

et un interprète digne de lui. Et je résumerais volontiers les rapports intellectuels de M. Ollé-Laprune et du Père Gratry, en disant que le premier a trouvé dans les livres du second non pas un enseignement philosophique, mais une introduction à l'étude personnelle de la philosophie... »

Elève d'un prêtre, M. Ollé-Laprune a mérité à son tour le très grand honneur de prendre, un jour, la parole devant une assemblée de prêtres. Il a su trouver, ce jour-là, l'attitude, le langage et le ton d'un évêque du dehors : « Messieurs, a-t-il dit aux prêtres, si le monde entrevoit que vous avez pour lui de la sympathie, et que vous le comprenez, il vous donnera cette louange d'être des prêtres intelligents, soit, c'est bien ; et il ajoutera que vous êtes vous-mêmes sympathiques, c'est bien encore; — mais s'il prévoit que vous êtes séduits, alors, au lieu d'avoir confiance en vous, il commencera à se défier, car, quelques jugements plus ou moins injustes que le monde porte sur le prêtre, il en a toujours cette double idée: d'abord que l'intelligence, que le savoir convient au prêtre, et d'autre part, que le prêtre est un homme qui, après tout, ne parle pas comme un homme purement homme ; c'est un homme qui n'est pas tout à fait comme les autres, et cela, Messieurs, dans l'idée des non-chrétiens aussi bien que dans l'idée des chrétiens. Le prêtre, c'est toujours un homme qui parle comme ayant autorité, comme ayant puissance, *tanquam potestatem habens*. Si donc vous lui apparaissez comme ignorants, il se défie, il est tout près de mépriser ; mais si vous lui apparaissez comme renonçant à parler avec autorité et avec cette puissance qui est la vôtre, il se défie encore et il est près encore de mépriser... Il faut que le prêtre soit de son temps, non pas pour le flatter, non pas pour se laisser séduire

par les idées courantes de son temps, non pas pour se laisser entraîner, mais tout au contraire, pour diriger, pour dominer ; et comment diriger et dominer ? à force de doctrine, à force de savoir... »

Tel est bien notre programme, à nous prêtres, engagés par obéissance dans des luttes plus ou moins intellectuelles. Aussi longtemps que nous en observerons les deux principaux articles, à la lettre et dans leur véritable esprit, j'ai la conviction que M. Georges Goyau saura nous défendre envers et contre tous. Il nous défendra, avec sa vaillance coutumière, même contre ses camarades d'école qui ne craignent pas de se montrer plus normaliens que catholiques ; on en connaît qui, sous ce rapport, entendent étrangement leur devoir. Il est bon d'ajouter, enfin, que le concours de M. Goyau et de ses amis ne nous empêchera nullement de nous défendre nous-même...

Dans un livre autrefois populaire, on raconte qu'entre trois dames pieuses s'éleva, un jour, une discussion sur les ordres religieux : l'une préférait les Jésuites, l'autre les Dominicains, une autre enfin un ordre dont le nom m'échappe. La plus sage des trois mit d'accord ses amies par un petit apologue : « Dans un beau jardin où triomphent toutes les variétés de fleurs, il est superflu de motiver ses préférences ; que chacun contemple à loisir les couleurs et respire les parfums de son choix. »

C'est parler noblement et avec sagesse, mais cette argumentation ne convient qu'à des châtelaines idéalistes. De pauvres jardiniers s'y prendraient autrement ; ils devraient entrer dans des détails dont quelques-uns fort peu poétiques, ils risqueraient d'élever, par moments, la voix au cours de leur conférence horticole ; ils aboutiraient, malgré tout, à une entente défini-

tive. De même, je me suis permis d'échanger avec M. Georges Goyau quelques observations de travailleur à travailleur. Loin de rendre impossible un parfait accord, ces sortes d'exercices sont plutôt de nature à le favoriser. On a bien compris, d'ailleurs, que toutes mes explications supposent une profonde estime pour le beau talent et le noble caractère de M. Georges Goyau.

EURYTHMIE ET HARMONIE (1).

Les écrivains de notre génération qui jouissent de l'attention admirative du grand public, ne sont certes pas dépourvus de grandes qualités. Ils ont de l'esprit, de l'érudition, de la profondeur, du naturel, de la verve, de l'éloquence et d'autres mérites que j'oublie. A tous, ou peu s'en faut, il manque, au moins dans une certaine mesure, la grande, la haute, la vraie distinction française. Les plus délicats versent volontiers dans le maniérisme, et bien que d'une remarquable compétence en matière d'art décoratif, ils ont perdu le sens de la distinction morale.

Aussi, n'est-ce pas pour le critique une médiocre surprise de se sentir arraché au terre à terre de la littérature contemporaine, puis élevé rapidement, mais sans secousse, jusqu'à une sereine atmosphère dans laquelle tout respire la religion, la haute philosophie, l'esthétique et la morale chrétienne.

Mieux qu'aucun de ses contemporains, le cardinal Perraud semble avoir conservé le secret de cette gravité légèrement souriante qui fut la gloire d'une certaine littérature classique. Ce n'est pas qu'il dédaigne l'infor-

(1) *Eurythmie et Harmonie*, par Son Em. le Cardinal Perraud, de l'Académie française.

mation ou ignore l'actualité ; il corrige Proudhon et M. Jaurès par saint Augustin, et il célèbre le progrès dans la langue des psalmistes : « Il faut, dit-il, d'après l'évêque d'Hippone, il faut chanter non pas les vieilles chansons, connues et usées, des passions de la terre, mais les cantiques de la vraie patrie ; ces cantiques d'amour dont il est impossible de se lasser, parce qu'ils expriment des sentiments toujours nouveaux. *Nemo vetera cantet* ; *cantate amatoria patriæ vestræ ; nemo vetera.* »

Ainsi, le cardinal Perraud revêt d'une prose classique des pensers très nouveaux qui se trouvent, en même temps, être des pensers universels et humains.

L'éminent écrivain nous avertit, tout d'abord, que son ouvrage n'est qu'un commentaire d'une page de Platon. Voyons cette page. « Les maîtres du luth, dit Platon, ont soin que les enfants soient sages et ne commettent aucun mal. De plus, lorsqu'ils leur ont appris à toucher le luth, ils leur enseignent les pièces des bons poètes lyriques, en les leur faisant exécuter sur l'instrument ; ainsi *ils obligent en quelque sorte* la mesure et l'harmonie à s'identifier avec l'âme des jeunes gens, afin que, devenant plus doux, plus mesurés, mieux d'accord avec eux-mêmes, ils soient plus capables de bien parler et de bien agir. TOUTE LA VIE DE L'HOMME, en effet, A BESOIN D'EURYTHMIE ET D'HARMONIE. »

Voilà donc le sujet bien déterminé. L'auteur étudie toutes les formes d'eurythmie et d'harmonie, celles qui président aux chants des poètes et des peuples, au « bransle » des astres et au développement organique du brin d'herbe, mais surtout celles qui se rapportent à l'âme. Disons toute la pensée de l'auteur, au risque de la forcer un peu : à travers toutes les concordances du monde physique, il cherche uniquement l'eurythmie des âmes.

Où trouve-t-il les plus grandes et les plus belles formes d'harmonie ? Dans l'histoire des peuples les plus cultivés, dans la littérature et chez les grands maîtres, en particulier chez les Pères de l'Eglise.

Mais avant de chercher des exemples d'eurythmie et d'harmonie, ne serait-il pas opportun de définir le sens de ces deux mots ? Le cardinal Perraud, qui est surtout préoccupé de psychologie, s'exprime ainsi (page 71) : « Appliquée à la morale purement humaine, l'eurythmie est donc la pratique de la justice et le respect de l'ordre. Transportée dans la sphère supérieure de la vie de la grâce, elle implique l'exacte conformité des idées et des sentiments du chrétien, avec l'esprit et avec le cœur de celui qui lui a été donné comme le type absolu de la perfection. » Mais, ici, l'eurythmie ne marche pas seule, elle a pour compagne l'harmonie : ces deux sœurs se donnent la main. « Sans doute on peut les étudier séparément, parce que l'analyse est discursive, mais, dans l'essence des choses, elles sont inséparables l'une de l'autre. »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien ce langage est beau. Des lecteurs regretteront à tort, peut-être, que le cardinal Perraud n'ait pas défini l'eurythmie en soi, indépendamment de ses rapports avec la justice, et l'harmonie en soi, indépendamment de ses rapports avec la charité.

D'une manière générale, le rythme est la proportion qui existe entre les diverses parties d'un tout ; il fait sentir sa présence et son influence dans tous les arts, en sculpture, en peinture, en architecture, dans toutes les œuvres poétiques et même dans la prose. Les musiciens le définissent : la succession régulière des sons forts et des sons faibles.

L'harmonie appartient, comme le rythme, à la partie scientifique de l'art musical. C'est une succession d'ac-

cords, c'est-à-dire de sons coexistants dont les intervalles, plus ou moins grands, selon qu'ils sont consonants ou dissonants, forment un ensemble agréable à l'oreille.

L'eurythmie et l'harmonie musicales ainsi définies se confondent-elles avec l'harmonie universelle du monde? Le cardinal Perraud ne le dit pas expressément, mais, si je le comprends bien, il le laisse entendre à chaque ligne de son livre, et, en particulier, pages 11-14. Cette opinion, qui est trop belle pour n'être pas du moins un peu vraie, et à laquelle, pour mon compte, je tiens jusqu'à nouvel ordre, quitte à l'atténuer s'il le faut, cette opinion ne passe pas pour orthodoxe, chez les théoriciens classiques de la musique. «Laissant à part, déclare Fétis, laissant à part ce qu'il y a de faux dans l'hypothèse de l'identité de l'harmonie universelle et de l'harmonie des sons de la musique, on peut dire que sa réalité aurait pour résultats d'enlever à l'homme sa liberté dans la conception de l'art, de lui en imposer les conditions d'une manière fatale et d'interdire à ses facultés intellectuelles et sentimentales la possibilité d'en modifier les éléments. Si l'on suppose que la création a réglé d'une manière invariable la formule des sons, et que l'homme a conscience de son immutabilité, il faudra donc admettre que la variété dans le caractère de la musique et de l'harmonie est impossible, et que les impressions produites par les combinaisons de ces sons doivent être identiques chez tous les individus doués de l'organe de l'ouïe.»

Pour réfuter plus facilement ses adversaires, Fétis n'a-t-il pas cédé, ici, à la tentation d'exagérer leur pensée? Plutarque, Cicéron, Ptolémée, Platon et Képler ont cru saisir des analogies frappantes, entre toutes les formes d'harmonies connues, et ils ont émis cette opinion que toutes ces formes se rattachent, nous ne savons

comment, et dans une sphère qui échappe au contrôle des sens, à un même principe de force et de vie. Mais aucun d'eux sans doute ne s'est vanté de pouvoir identifier absolument l'harmonie des sons avec l'harmonie générale du monde. Ils savent bien que des différences existent entre un *leit motive* et la courbe décrite par une planète. A plus forte raison n'ont-ils pas voulu porter atteinte à la liberté des artistes et à l'indépendance de leur inspiration. Fétis raisonne mathématiquement sur des données qui renferment un grand nombre de légitimes et nécessaires hypothèses : en voulant trop prouver, il ne prouve peut-être rien. Ces difficultés mêmes justifient la prudence de Mgr Perraud, qui, évêque et psychologue avant tout, ne s'est pas soucié de remonter à une définition de l'eurythmie et de l'harmonie extrêmement ardue, laquelle, par surcroît, ne peut être qu'approximative.

Aussi bien, le même Fétis nous donne-t-il, de l'eurythmie et de l'harmonie, une définition que même ses adversaires accepteront, et qui peut servir de point de départ aux hautes et belles discussions soulevées par le cardinal Perraud.

« La nature, dit-il, ne fournit pour élément de la musique, qu'une multitude de sons qui diffèrent entre eux d'intonation, de durée et d'intensité par des nuances ou plus grandes ou plus petites.

Parmi ces sons, ceux dont les différences sont assez sensibles pour affecter l'organe de l'ouïe d'une manière déterminée, deviennent l'objet de notre attention ; l'idée des rapports qui existent entre eux s'éveille dans l'intelligence et sous l'action de la sensibilité d'une part et de la volonté de l'autre, l'esprit les coordonne en séries différentes, dont chacune correspond à un ordre particulier d'émotions, de sentiments, d'idées.

Ces séries deviennent donc des types de tonalité et de rythmes qui ont des conséquences nécessaires, sous l'influence desquelles l'imagination entre en exercice pour la création du beau. »

Il ne faut que changer un peu les termes de cette conclusion pour avoir la formule maîtresse de l'œuvre que nous étudions. Sous l'influence d'une pensée empruntée à l'esthétique musicale, toutes les facultés littéraires du cardinal Perraud sont entrées en exercice pour l'élaboration d'un idéal religieux qui n'est jamais séparé de la notion d'harmonie.

Aux Hébreux, dont il invoque d'abord le témoignage en faveur de sa thèse, le cardinal Perraud n'emprunte qu'un petit nombre de faits. Mais pourquoi quelqu'un d'entre ses disciples, un oratorien ou un prêtre du diocèse d'Autun, ne reprendrait-il pas, en sous-œuvre, la comparaison qu'il a indiquée ? Des spécialistes ont fait l'histoire de la musique chez les Hébreux, ils ont longuement disserté sur le kinnor, le nebel, le shofar (cornet), le thoph (tambour). Je ne sache pas qu'on ait dégagé le symbolisme de cette histoire, ni suffisamment mis en lumière l'union de l'action et du chant dans la vie du peuple hébreu. Il est dit dans les Paralipomènes que les lévites revêtus de lin chantaient en même temps avec des trompettes, des cymbales et diverses sortes d'instruments. Ils faisaient retentir leurs voix bien haut, et ce bruit s'entendait de fort loin, et tandis qu'ils louaient Dieu et qu'ils disaient : *Rendez gloire au Seigneur... parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle,* le temple fut rempli d'une nuée.

Le même auteur sacré raconte un épisode fort curieux de la guerre que Josaphat fit aux Moabites et aux Ammonites. Arrivés près de l'ennemi, les lévites marchaient en avant de l'armée, formant un chœur général

et chantant le psaume : *Louez le Seigneur parce que sa miséricorde est éternelle.* Aussitôt que les Israélites eurent entendu ce cantique, ils attaquèrent les enfants de Moab et d'Ammon, et Dieu leur donna la victoire.

Qui ne voit les richesses symboliques qu'il serait facile d'extraire de ces récits ?

Mgr Perraud aime mieux insister sur quelques textes des Pères, et il cite, en effet, de saint Basile le Grand, de saint Ambroise et de saint Augustin, des pages qui sont classiques... classiques dans certains milieux catholiques. Quand le deviendront-elles ailleurs ? Cela dépend de nos seigneurs et maîtres, Messieurs les Membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Mais il dépend peut-être aussi de nous, de rendre populaires certains passages, dont il serait facile d'établir mathématiquement, en quelque sorte, l'incomparable supériorité. Tous les professeurs de lettres font admirer d'office, à leurs élèves, les quatre lignes du Criton (il n'y en a pas cinq) dans lesquelles Socrate raconte son fameux songe :

« J'ai eu, cette nuit, un songe : il me semblait voir une femme belle et majestueuse, ayant des vêtements blancs, s'avancer vers moi, m'appeler et me dire : Socrate, dans trois jours tu verras Phtie et ses champs fertiles. » L'image est belle ; mais lisez, je vous prie, maintenant, la page que le cardinal Perraud emprunte à Montalembert :

« Comme le pape saint Grégoire rêvait de consacrer la musique à l'honneur de Dieu, il eut, une nuit, une vision où l'Eglise lui apparut sous la forme d'une Muse magnifiquement parée qui écrivait des chants, et qui, en même temps, rassemblait tous ses enfants sous les plis de son manteau ; or sur ce manteau était écrit tout l'art musical avec outes les formes des tons, des notes

et des neumes, des mètres et des symphonies diverses. Le Pape pria Dieu de lui donner la faculté de se rappeler tout ce qu'il voyait, et après son réveil apparut une colombe qui lui dicta les compositions musicales dont il a enrichi l'Eglise. »

Cette magnifique vision vaut le songe de Socrate. Des polémistes plus ardents que sages opposent sans cesse aux maîtres de la littérature grecque ou latine nos écrivains ecclésiastiques. Que ne consacrent-ils leurs efforts à démontrer comment ceux-ci corrigent et complètent ceux-là? Saint Grégoire s'est peut-être souvenu de Platon, en racontant sa vision, et, s'il en est ainsi, sa forme laisserait un tant soit peu à désirer du côté de l'originalité, mais combien les pensées qu'il exprime sont plus belles, plus humaines, plus vivantes, plus hautes à la fois et plus pratiques que celles de Socrate !

Du reste, non moins que cette citation de saint Grégoire, le livre tout entier du cardinal Perraud représente une synthèse heureuse de la culture classique et de la vie chrétienne. Les rythmiques développements, d'un style simple, grave et pur, sont mis au service d'une pensée religieuse, chrétienne, toute épiscopale.

Après les Pères de l'Eglise universelle, Mgr Perraud cite les saints et les grands hommes de sa famille ecclésiastique, je veux dire les Oratoriens, saint Philippe de Néri, le Père de Bérulle, le Père Gratry. Tous viennent redire sous une nouvelle forme, ou développer ou glorifier cet article du règlement de l'Oratoire, d'après lequel « les Pères, unis aux fidèles, doivent s'exciter à la contemplation des choses célestes par le moyen des harmonies musicales ».

Tout en paraphrasant sa règle, le P. Gratry émet en faveur de la musique, qu'il paraît aimer beaucoup, des

arguments fort suggestifs : « Rien, dit-il, ne porte aussi puissamment au vrai repos que la musique véritable. Le rythme musical régularise, en nous, le mouvement, et opère pour l'esprit et le cœur, même pour le corps, ce qu'opère pour le corps le sommeil qui rétablit dans sa plénitude et son calme, le rythme des battements du cœur, de la circulation du sang et des soulèvements de la poitrine. La vraie musique est sœur de la vraie prière comme de la poésie.

« Son influence recueille, et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la sève des sentiments, des lumières et des élans. Comme la prière et comme la poésie avec lesquelles elle se confond, elle ramène vers le ciel, lieu du repos. »

On voudrait se laisser aller au charme de ces poétiques considérations, mais leur excessive beauté même nous inspire quelques inquiétudes. La musique a-t-elle de si puissantes vertus thérapeutiques ? Si oui, les médecins sont bien coupables de ne pas user davantage d'un traitement agréable et facile. Napoléon Ier, voulant donner du courage et de la patience à ses soldats, écrivait à l'armée du Caire : « Tous les jours, à midi, il sera joué sur les places, vis-à-vis des hôpitaux, par la musique des corps, différents airs qui inspirent de la gaieté aux malades, en leur *retraçant* les plus beaux moments des campagnes passées ». D'avance, Napoléon avait mis en pratique les théories du Père Gratry. Mais s'il parle en manieur d'hommes avisé, il s'en faut que ses explications esthétiques soient exactes. Il paraît bien, en effet, que la musique peut directement faire naître la gaieté, mais elle est parfaitement incapable de *retracer* le souvenir d'une expédition militaire, ou si elle paraît y réussir, c'est qu'elle a recours à l'association des idées. Elle pourrait, par exemple, dans le cas

qui nous occupe, si tel morceau avait été joué au moment de la prise d'une ville en Italie, rappeler, en le jouant encore, ce mémorable fait d'armes. Mais si ce souvenir n'est pas présent à l'idée du soldat qui écoute, jamais la musique ne lui fera entendre qu'il s'agit de la guerre d'Italie ou de victoire.

Le P. Gratry se doute bien un peu de ce qu'il y a d'insuffisant et d'un peu trop vague, dans ses assertions enthousiastes, puisqu'il les accompagne toujours du même correctif. Il dit : « le vrai repos, la musique véritable, la vraie musique ». C'est donc qu'on pourrait confondre.

Assurément, on pourrait confondre, et les hommes capables de nous avertir, au moment psychologique, sont extrêmement rares. On a trop dit, en effet, et on dit encore trop souvent que la musique est une langue, qu'elle exprime le sentiment, voire des idées. La musique n'est ni une langue naturelle, ni une langue conventionnelle, ni une langue symbolique. Qu'on jette les yeux sur un catalogue de morceaux de piano, on y trouvera des *Adieux*, des *Retours au foyer*, des *Nuits d'été*, des *Soirs d'automne*, des *Perles*, des *Pluies de fleurs*, tous titres qui peuvent sans le moindre inconvénient être substitués les uns aux autres. A qui arriverait-il de réclamer, si tel morceau appelé primitivement, par exemple, la *Bienfaisance*, était nommé ensuite la *Forêt d'Amérique ?* On voit donc bien que la musique n'offre pas un sens précis, même pour les sentiments. Quel est l'homme de bonne foi qui ne confessera que telle œuvre musicale qui a semblé d'abord faire naître en lui la mélancolie, ne l'a pas égayé dans une autre circonstance (1) ?

(1) J'emprunte ce raisonnement et les quelques faits qui le corroborent à la *Philosophie de la musique*, par M. Charles Beauquier.

Tout ce que la musique est capable de faire, c'est de jeter l'âme dans une certaine situation morale où il lui devient plus facile d'être déterminée dans un sens ou dans un autre. Mais aussi, mise au service d'une idée ou d'un sentiment, elle acquiert une puissance formidable, comme on l'a vu, par exemple, pour la *Marseillaise* et pour le fameux choral de Luther. L'Eglise le sait bien, qui laisse aussi rarement que possible la musique à ses seules forces et qui la subordonne toujours à une pensée ou à un sentiment précis.

Je demanderai donc à Son Eminence la permission de modifier légèrement le texte du P. Gratry. Je dirai : La musique subordonnée à la théologie est sœur de la prière et sœur de la poésie chrétiennes. Laissons le soin de déterminer les caractères de la vraie musique aux esthètes et aux musiciens de profession (1).

Il semble, du reste, que le caractère propre de la musique religieuse soit la subordination. De même que les notes se mettent au service d'une pensée dogmatique ou morale, de même la synthèse des notes et de la pensée, c'est-à-dire l'hymne, le psaume ou la prophétie, devient à son tour l'auxiliaire de la prédication.

(1) Une bien singulière aventure arriva au musicien Gossec sous la première République, en 1795, à la fête commémorative de la mort de Louis XVI. A cette date, bien que les vertus farouches des Jacobins se fussent considérablement adoucies, cependant on détestait encore le souvenir du *tyran*, puisqu'on fêtait le jour de sa mort. Pour donner plus d'éclat à cette solennité, l'Institut national de musique s'était réuni dans la salle des séances des Députés. Il commença par un morceau dont le caractère était d'une extrême douceur. Aussitôt les Députés entrent en fureur et interpellent les musiciens, leur demandant s'ils déplorent la mort du tyran. Pour les apaiser, ceux-ci ne crurent mieux faire que de jouer le fameux *Ça ira*. Après cette preuve de civisme, Gossec, ne voulant pas cependant rester sous le coup de la première inculpation, éleva la voix pour dire que l'intention de sa musique avait été d'exprimer le bonheur d'avoir été délivré d'un tyran.

Le cardinal Perraud consacre au développement de cette pensée un de ses plus gracieux chapitres. Il condamne l'introduction de la musique profane dans les églises ; à la suite d'un pieux auteur du VIe siècle, il rappelle que l'harmonie des chants doit toujours être en harmonie avec la sainteté de la religion dont ils sont l'organe, et il raconte une anecdote dont il fut lui-même le héros. « Dans une des premières stations quadragésimales prêchées par moi à la cathédrale d'Autun, vers le milieu de la retraite spéciale donnée aux hommes, après avoir commenté quelques textes empruntés aux lamentations de Jérémie, je prévins l'assemblée que j'allais lui faire entendre ces mêmes textes non plus expliqués, mais chantés. Aussitôt que je fus descendu de chaire, notre maître de chapelle, de sa voix si expressive et si bien conduite, entonna, par mes ordres, la prière du prophète Jérémie. Cette mélodie, exécutée en plain-chant, avec un simple accompagnement d'orgue, retentit sous les voûtes de notre vieille église de Saint-Lazare. Chaque parole pouvait être saisie et comprise par les auditeurs auxquels je venais de l'expliquer. Rien ne leur était plus facile que de s'approprier les sentiments de contrition si admirablement exprimés par le texte sacré. A la fin, l'artiste, mettant toute son âme et toute sa foi dans une dernière phrase, résuma les exhortations du prédicateur et redit : « Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi ; retourne-toi vers ton Dieu. *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.* »

Ce trait ne déparerait pas, je pense, les annales de l'Eglise de Césarée, ou de Milan, ou d'Hippone. On ne peut s'empêcher de remarquer, cependant, que tous les prédicateurs ne disposent pas d'une église comme Saint-Lazare, ni d'un maître de chapelle comme le

Supérieur de la maîtrise d'Autun. Encore moins ont-ils le prestige personnel de Mgr Perraud. Les ordinaires prédicateurs ne peuvent donc que faiblement profiter de l'enseignement que leur donne Son Eminence. Il n'est pas rare de voir des orateurs, des missionnaires surtout, grouper de grands auditoires autour de la chaire chrétienne, grâce aux chants populaires. Autant que j'ai pu en juger par les quelques expériences dont j'ai été le témoin, ces succès sont quelquefois bien chèrement achetés. Pour avoir sacrifié les chants liturgiques à je ne sais quels cantiques modernes et français, les missionnaires (je parle de ceux que j'ai vus) ne réussirent qu'à provoquer un enthousiasme tapageur et factice.

Mais il reste aux orateurs sacrés une ressource : la montagne ne venant pas à eux, ils peuvent toujours aller à la montagne. Qu'ils ne craignent pas d'expliquer devant les fidèles et d'approfondir le *Magnificat*, par exemple, l'*In exitu Israel*, l'*O filii et filiae* et tous les chants liturgiques qui ont les préférences visibles du peuple.

Le cardinal Perraud termine son délicieux chapitre sur les rapports de la prédication et de la musique, par une exhortation, comment dirai-je ?... augustinienne, à tous ses collaborateurs musicaux de la cathédrale d'Autun. « Aussi, voudrais-je que tous, depuis l'artiste qui touche le grand orgue ou préside, dans le chœur, à l'unité des diverses parties du chant, jusqu'au petit enfant de la maîtrise qui doit mettre dans nos symphonies un écho des voix angéliques, oui, que tous prissent pour devise cette parole de saint Paul, dans laquelle ils trouveront un enseignement des plus utiles et un précieux encouragement: « Nous aussi nous « pouvons quelque chose pour la vérité. »

Ne dirait-on pas ici un écho d'un passage célèbre d'*Athalie ?* Joas entendait chanter de son Dieu les grandeurs infinies, il voyait avec joie se dérouler l'ordre pompeux des cérémonies du culte sacré. Si les jeunes Eliacins de la maîtrise d'Autun ne comprennent pas la beauté de leurs fonctions, ce ne sera pas la faute de leur grand prêtre.

Le grand prêtre, après avoir, comme Joad, encouragé et béni les petits enfants vêtus de lin, fait entendre, lui aussi, son chant prophétique ; il dit les gloires de la Jérusalem nouvelle, il décrit les joies musicales du ciel.

« Le bonheur du ciel, ce sera d'abord la perfection de l'eurythmie ; tout en règle, en ordre, en mesure ; toute justice parfaitement accomplie ; tout mérite récompensé dans les proportions les plus exactes ; tout rapport hiérarchique à jamais fixé entre Dieu et ses créatures, d'après la très équitable appréciation de leurs services et de leurs vertus.

« A la perfection de l'eurythmie s'ajoutera celle de l'harmonie, c'est-à-dire, de la pleine et définitive consommation de l'unité dans la charité.

« La Jérusalem d'en haut, c'est le tabernacle de Dieu avec les hommes où il habitera avec eux. Ils seront son peuple, et Lui avec eux sera leur Dieu. »

Il serait difficile de mieux dire, et ceux-là surtout admireront cette paraphrase d'apocalypse qui savent, par expérience, combien il est difficile de parler du bonheur en général et du bonheur du ciel en particulier. Toutefois, évitons bien une illusion trop naturelle, la musique n'a pas droit, de ce chef, à notre gratitude.

Les principes de joie que nous explique Mgr Perraud, il les a découverts, non pas précisément dans la musique, mais dans la théologie, la psychologie et l'Ecri-

ture sainte. La peinture, sous ce rapport, me paraît être sinon supérieure, du moins égale à la musique proprement dite et isolée des paroles qui lui donnent presque toute sa signification morale. Devant un tableau de Fra Angelico je puis trouver matière à réflexions sur le ciel, pendant des heures ou des journées entières, surtout si je m'aide du *Traité des anges* de saint Thomas.

On me dira peut-être qu'à ce point de vue l'hymne *Cœlestis Urbs Jerusalem* peut rivaliser avec le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico. Sans doute, mais ici encore, ne nous laissons pas induire en erreur. Qu'est-ce qui nous permet de songer au ciel, dans l'hymne dont il s'agit ? La pensée du poète ou la mélodie du musicien ? C'est presque uniquement, sinon uniquement la pensée du poète. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à chanter *Cœlestis Urbs Jerusalem* sur l'air d'une autre hymne ; l'impression d'admiration est la même ou peu s'en faut. Et inversement, la musique de la *Cœlestis Urbs Jerusalem* n'a par elle-même aucune force particulière, ni aucun trait saillant.

Comment la musique proprement dite pourrait-elle nous donner une idée précise du ciel ? Les moyens dont elle dispose pour atteindre et exprimer l'idéal religieux sont, paraît-il, assez restreints. Voici en effet ce que je lis dans un traité, qu'un maître de chapelle éminent m'affirme n'être pas banal :

« Les sons ont la puissance de nous donner l'idée d'un sublime particulier, celui de la force... Des sons mystérieux, le timbre étouffé des cors, les bruissements interrompus de l'orchestre, le silence succédant à quelques phrases d'un rythme peu marqué, des accords qui semblent se perdre dans l'air sans se résoudre, exciteront fortement l'imagination spéciale de l'ouïe. Et si, après un silence, toutes les voix de l'or-

chestre, ou après un *crescendo* habilement ménagé, un *tutti* formidable éclate, nous pourrons éprouver le sentiment du sublime.

« Ce n'est pas tout : la musique doit prétendre encore à une autre espèce de sublime en nous donnant l'infini de quantité. La multiplicité des sons, la variété des timbres de l'orchestre, la diversité des accords, les motifs qui s'entre-croisent, s'enlacent de toutes les façons et semblent se poursuivre sans fin, tous ces moyens s'emparent de l'imagination et la portent au sublime, surtout si les sons se perdent peu à peu dans des formes vagues et indéterminées, qui laissent croire à l'oreille qu'il y a encore d'autres sons plus nombreux qu'elle n'entend pas. »

Que d'efforts! que de talent dépensé à décrire des effets esthétiques, en somme insuffisants! Sans s'en douter, le philosophe musicien, en définissant ainsi le sublime de l'harmonie et l'infini de quantité, fortifie d'une preuve nouvelle et rend singulièrement clair le mot de saint Paul : « Le ciel sera ce que l'oreille de l'homme n'a point entendu ». Tous plus ou moins nous ressemblons à ce pieux moine qui se demandait sans cesse, avec angoisse : « Comment les harmonies du ciel pourront-elles offrir assez de variété pour nous charmer éternellement » ? Or, un jour, en se promenant dans la campagne, notre moine perçut un chant d'oiseau, un chant merveilleux inconnu à la terre. Il l'écouta longtemps, longtemps, plusieurs heures peut-être, pensait-il. Quand il rentra dans son monastère, il ne reconnut plus les religieux, et les religieux ne le connurent pas. C'est que cent ans s'étaient écoulés pendant qu'il écoutait l'oiseau divin.

Mieux que la plus savante des musiques, le *Sermon sur la Montagne*, les merveilleuses déductions théologiques

d'un saint Thomas ou même tout simplement, les inspirations de la piété populaire, nous renseignent sur le bonheur du ciel et la nature de ce bonheur.

Il est même à craindre que la musique ne suggère des opinions fausses sur la félicité des élus, à de bons chrétiens, d'ailleurs les mieux intentionnés du monde. Tels chants de première communion censément mystiques et célestes, sont, en réalité, de nature à faire naître du vague à l'âme chez les auditeurs. « Ce n'est rien pour ainsi dire en particulier, comme l'explique Bossuet, et s'il fallait remarquer, précisément ce qui est mauvais, on aurait peine à le faire. C'est le tour qui est dangereux : c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations de sentiments faibles et vicieux; qu'on y donne un secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'âme et ouvre le cœur *à tout le sensible*. On ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre de la vie des sens. Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes. »

Le cardinal Perraud, panégyriste de l'harmonie, n'avait pas à indiquer ces objections. Elles ne s'en présentent pas moins à notre esprit et elles nous aident à mieux comprendre peut-être le but que s'est proposé l'auteur. Il a pris comme point de départ, ou si l'on veut, comme terme de comparaison, l'idée d'harmonie, mais il a fait ensuite à la psychologie, à la philosophie, à l'histoire et à la pédagogie, ne part bien plus grande qu'à la musique.

Une magnifique pensée de saint Augustin sert de conclusion à l'étude du cardinal Perraud : « Dans un de ses commentaires sur les psaumes, saint Augustin engage les chrétiens à imiter les voyageurs qui chantent pour tromper les ennuis de la route et en mieux supporter les fatigues. *Cantate ambulantes : faciunt hoc viatores ad solamen.* »

Cette citation me permet de mesurer la hauteur à laquelle nous a maintenus constamment le cardinal Perraud. De Platon à saint Augustin, tel pourrait être en effet le sous-titre de son livre. Il est très doux à notre foi de constater que, du point de départ jusqu'au point d'arrivée, nous nous sommes élevés sans cesse. La comparaison de la beauté morale d'une vie humaine avec l'harmonie, a séduit tous les poètes depuis Homère jusqu'à Hugo et jusqu'à Musset, et, tous, ont dépensé dans le développement de cette comparaison, une profusion d'images inouïe. Il semble bien cependant qu'aucun d'eux n'ait égalé Platon. « On raconte, dit-il, que les cigales étaient primitivement des hommes, de cette race qui vivait avant la naissance des muses. Quand les muses furent venues au monde et que le chant naquit avec elles, quelques-uns de ces hommes primitifs furent tellement transportés de plaisir par leurs chants, que chantant à leur tour, ils oublièrent de manger et de boire, et perdirent la vie, sans s'en apercevoir. Ce fut d'eux que naquit alors la race des cigales, que les muses récompensèrent en leur permettant de se passer de nourriture ».

C'est encore Platon qui a créé ou tout au moins popularisé la légende, maintenant bien connue, du cygne qui fait entendre son plus beau chant, le jour de sa mort.

On ne peut se défendre d'un sentiment qui ressemble presque à de la stupéfaction, devant ce riche déploiement d'imagination platonicienne. Et cependant, la puérilité de certains détails, le vague de la pensée, la faiblesse des indications morales, déconcertent la lourdeur de notre bon sens latin. Trop de fleurs, trop de jeux de l'esprit, trop d'amplification. Les deux lignes de saint Augustin, si précises et si pleines de sens, satisfont mieux en même temps, notre imagination, notre cœur, notre

raison et notre foi. Rien n'est plus beau que de chanter en marchant sur le chemin de la vie, pour tromper les fatigues du voyage. Mais il est très beau, encore, de disserter sur l'union de la musique et de la vie morale, selon une méthode qui participe à la fois du platonisme et de la patrologie.

C'est précisément à quoi nous invite, de très gracieuse et agréable façon, le remarquable travail de Son Eminence le cardinal Perraud, évêque d'Autun.

« LES FLANERIES »

DE M. HALLAYS

Le journalisme constitue une des puissances les plus formidables que l'humanité ait encore connues : il fait la guerre ou la paix, selon sa fantaisie ; il couvre tel homme de gloire, et il accable tel autre du poids d'une ignominie plus ou moins méritée : il invente une mine d'or, ou il discrédite un solide et honnête établissement. Qui dirige cette formidable puissance ? Un personnel très composite, d'une compétence douteuse, d'une moralité variée, d'une indépendance suspecte. Nous aurions cependant grand intérêt à connaître ces terribles engins d'attaque et de défense, qui s'appellent les journaux. Mais il n'est pas toujours agréable ni convenable de fréquenter les messieurs qui les font manœuvrer. Un choix s'impose à ceux qui veulent étudier la presse, ses représentants, ses moyens d'action. On trouve à Paris, et dans les villes de province, une élite de rédacteurs qui signent ce qu'ils écrivent et qui n'écrivent rien qui ne soit sincère. Comme ils acceptent la responsabilité de leurs dires, et comme ils se piquent, d'autre part, d'être toujours courtois, sans aspirer jamais à l'infaillibilité, on peut causer avec eux, leur offrir l'approbation — qui n'est jamais à

dédaigner — de quelques honnêtes gens, ou, au contraire, leur exprimer des regrets et des *desiderata*.

M. André Hallays fait partie de cette élite. Je me hâte de dire, pour écarter dès maintenant toute inquiétude, qu'il ne s'occupe pas de politique. Tout au plus se permet-il, de temps à autre, de philosopher sur la politique, ou à propos de la politique. Sa mission est justement d'arracher les lecteurs des *Débats* aux préoccupations de nos luttes quotidiennes, pour les entretenir de littérature, de morale, de pédagogie, de peinture, d'histoire, d'esthétique, même de religion. Ces sortes d'études, qu'il appelle ses « flâneries », lui assurent l'attention spéciale des plus instruits d'entre les lecteurs des *Débats*. M. Hallays a, de ce chef, des responsabilités particulières ; en tout cas, il représente un état d'esprit et un état moral très intéressants pour nous catholiques.

Ce que j'aime le plus chez M. Hallays, c'est une indépendance intellectuelle qui va jusqu'à une sorte de misanthropie dédaigneuse.

Que ses écrits soient purs de tout snobisme, je ne le jurerais pas. Même, il lui est arrivé parfois d'écrire des articles de complaisance, sur des livres médiocres ou qu'il n'avait pas étudiés. Mais, par une sorte de pudeur, il se tient loin de ces admirations vulgaires, qui sont bien une des hontes de la presse contemporaine. L'âme de Lupus le respectueux crayonné par Veuillot, habite presque tous les bureaux de rédaction parisiens. Ces gens-là (vous comprenez que je parle d'une catégorie de journalistes), ces gens-là bafouent l'Eglise, ou la protègent dans leurs moments de bonne humeur, mais ils ne cessent jamais de se prosterner, tantôt devant quelque député médiocre et véreux, tantôt devant quelque baron plus ou moins roumain, tantôt enfin

devant quelque plumitif de troisième ordre. Je n'ose pas indiquer les autres sujets de leurs ordinaires dithyrambes. Par contre, d'autres journalistes cultivent avec délices l'invective, l'invective grossière, violente, systématique. Au milieu de ces clameurs opposées qui constituent la « vie contemporaine », un homme bien élevé qui, n'étant pas croyant, ignore les joies de l'apostolat intellectuel, ne laisse pas d'éprouver quelque embarras. Par crainte de deux excès contraires, il ne peut que se réfugier dans la satire hautaine, discrète et voilée. Cette armure moderne doit être plus gênante que la cuirasse des bons chevaliers d'autrefois; et elle est insuffisante. Devant certaines horreurs, sourire, hausser légèrement les épaules et passer, cela ne décharge pas l'âme de toutes les colères généreuses qui l'oppressent.

C'est ainsi que M. André Hallays raille quelques-uns des ridicules contemporains. Il ose trouver peu démocratique la calèche du citoyen Rochefort ; il siffle M. Baïhaut qui veut se poser en martyr ; il prononce une très amusante oraison funèbre de Cornélius Herz. S'il entre dans un amphithéâtre de la Sorbonne pour assister à quelque soutenance de thèse, il laisse deviner son peu de goût pour les calembours du doyen, M. Himly, et les grosses facéties de M. Lenient. La majesté du Sénat ne l'empêche nullement de noter l'accent et les dires très gascons de quelques pères conscrits. Il ne s'arrête même pas de railler, devant l'appareil officiel dont s'entoure M. le président de la République, assisté de quelques hommes d'Etat notoires. Enfin, non content de rédiger des comptes rendus peu constitutionnels, il ose s'attaquer à quelque chose de plus majestueux que le brevet et de plus mystérieux que le diplôme, il discrédite le poinçon. « L'idée du poinçon certifiant la

valeur artistique, *indiscutable* d'une œuvre, est une pure trouvaille. Indiscutable, vous entendez bien : in-dis-cu-ta-ble. Tout ce que les précieux artistes auront poinçonné échappera à la critique, condamnée à ne plus s'exercer désormais que sur les non-poinçonnés. Quiconque voudra que son œuvre et son nom ne soient plus mêlés aux disputes des hommes devra posséder le grand, l'unique poinçon, celui qu'imprimeront les Douze, présidés par M. Gérôme. Et l'on verra de vieux artistes chenus, à qui échurent toutes les gloires, plus chamarrés de médailles que des bannières d'orphéons, les mains pleines de diplômes, de certificats attestant leur goût, leur talent, voire même leur génie, solliciter le poinçon qui les rendra enfin *indiscutables*. Admirable et nécessaire institution qui satisfait la vanité des poinçonneurs comme celle des poinçonnés, et qui nous épargne, à l'avenir, la vaine fatigue de juger. La société jugera pour nous.

« Ce qu'il y a d'admirable chez les artistes, c'est l'inlassable nigauderie avec laquelle ils continuent de se récompenser les uns les autres. Ils avaient déjà cent façons de s'entre-couronner et de se donner, jusqu'aux extrêmes limites de la décrépitude, la joie des distributions de prix. Mais ils n'avaient pas encore eu la pensée de contrôler leurs œuvres et d'en affirmer la valeur par une marque indélébile ; bref, de se poinçonner en famille. Cette invention fait l'originalité, la joyeuse originalité de la société du poinçon mutuel. »

Après cela, il ne faut pas s'étonner que M. André Hallays passe pour un Alceste ; il ne consent pas à entrer dans les petites conventions niaises dont se compose, paraît-il, la vie du Tout-Paris artistique ou mondain.

Aussi quitte-t-il fréquemment et sans trop de regret

cet asphalte parisien, loin duquel se consument tant de génies incompris, pour chercher de nouveaux sujets de flânerie en province et surtout en Allemagne. Il nous décrivit naguère presque toutes les cathédrales et tous les monuments remarquables de l'ouest et du sud de la France. Pèlerin presque passionné, il se rend chaque année à Bayreuth pour jouir de la pure harmonie wagnérienne, ce qui lui permet d'observer de plus près cette Allemagne dont il étudie depuis si longtemps le génie.

L'esprit de M. Hallays porte l'empreinte allemande, et je n'ai pas besoin d'ajouter ici, sans doute, que de faire cette constatation ne porte aucune atteinte à l'intégrité de son patriotisme. Les hommes instruits de nos jours doivent connaître, outre les littératures classiques, ou la littérature anglaise ou la littérature allemande, et ils se ressentent naturellement du commerce qu'ils entretiennent avec les écrivains de la nation étrangère pour laquelle ils ont opté. M. Hallays nous fait connaître l'Allemagne, et s'il ne nous la fait pas aimer, il nous apprend tout de même à la moins haïr. J'ai là sous les yeux une petite étude sur Weimar qui est délicieuse. Après avoir raconté les fêtes, à la fois touchantes et ridicules, par lesquelles les Allemands célébrèrent leur poète national, M. André Hallays essaie de définir par voie de description, le génie allemand. « Il est à Weimar un lieu où vous pourrez évoquer en toute poésie l'esprit de Gœthe : c'est le parc, le merveilleux parc de la résidence, avec ses arbres d'une royale beauté, ses prairies pleines de fleurs, sa rivière rapide et fraîche... C'est là qu'on peut deviner quelle fut la vie de la petite cour de Weimar, quelles modes y fleurissaient, quels divertissements y étaient en faveur, quels étaient ses façons et ses goûts. Et comme Gœthe

était l'âme de cette société, comme il en gouvernait les modes et les goûts, c'est Gœthe lui-même à qui nous revenons... Rien ne sent ici l'imitation de Versailles, cette imitation qui fut si longtemps l'idée fixe de tous les princes d'Allemagne. C'est que ce parc est l'œuvre de l'auteur de *Werther*, et que *Werther*, pour l'Allemagne, fut « le retour au sentiment de la nature ». La cour de Weimar vivait à la française dans un parc anglais, et ainsi l'avait voulu Gœthe lui-même. Sous les chênes et les hêtres poussez plus loin cette méditation, et, tout en écoutant le murmure de l'Ilm, vous pourrez faire des conjectures ingénieuses, amusantes et peut-être justes sur la formation du génie allemand. »

Il est difficile d'indiquer le point précis où ces conjectures peuvent devenir dangereuses.

S'isoler dans l'ignorance de la pensée anglaise et de la pensée allemande, il ne faut pas y songer. Mais, d'autre part, un commerce intellectuel ressemble à une bataille ; il suppose un vainqueur et un vaincu. Théoriquement, il serait possible peut-être d'échanger des idées équivalentes et d'établir, en fin de compte, une sorte de bilan qui maintiendrait l'équilibre entre les deux nations.

En fait, cet équilibre est toujours rompu. Au XVIIIe siècle, l'Allemagne a copié la France avec frénésie ; depuis Mme de Staël, nous admirons l'Allemagne, sans nous soucier toujours de garder une juste mesure. Et pour en revenir à M. André Hallays, il est tout naturel qu'il gœthise selon ses goûts, mais à la condition que le culte de Gœthe ne nuise en rien, dans son âme française, au culte de Racine. Or, on peut concevoir quelques craintes là-dessus. M. Hallays, qui parle très agréablement de Gœthe, de Bayreuth, d'Oberammergau et de l'Allemagne en général, a laissé deviner quelque em-

barras, quand il a fallu louer le divin Racine. Il a pieusement décrit Uzès et la Ferté-Milon, comme M. Jules Lemaître a chanté naguère, en une prose poétique, d'une harmonie et d'une grâce exquises, les arbres centenaires de Port-Royal.

Si Racine revenait parmi nous, il éprouverait un sentiment très vif d'étonnement, en présence de tous les paysages qui encombrent notre littérature contemporaine. Il dirait peut-être comme Alphonse Daudet, devant les prairies normandes : « Quel vaste plat d'épinards ! » Racine a mis du temps à comprendre le paysage, il l'a compris tout de même, quoi qu'on ait pu dire en sens contraire. Mais il n'a pas jugé à propos de lui faire, dans ses œuvres, une très grande place. Pour le centenaire de Racine, il fallait non pas décrire des prairies, mais parler de l'âme française. Racine a plusieurs mérites transcendants sur chacun desquels on peut s'étendre, selon ses préférences personnelles. Encore fallait-il parler du premier titre qu'il a acquis à l'admiration de la postérité. Au fond, son œuvre dramatique n'est qu'une étude sur le cœur de la femme française, et cette étude est une des plus belles choses qu'il y ait au monde. On se disait : Voilà M. Lemaître et M. Hallays qui connaissent très bien le théâtre et le roman contemporains. Ils vont choisir sans doute quelque héroïne de Dumas fils ou de Balzac, pour la comparer à Andromaque ou à Phèdre. Infortuné Dumas ! malheureux Balzac ! mais il y va de l'intérêt essentiel de notre littérature, peut-être de quelque chose de plus grave encore. Les femmes de Feuillet, de Balzac, de Bourget, de Maupassant, sont-elles vraiment et authentiquement distinguées ? Nos auteurs n'ont-ils pas perdu le sens de la distinction morale, au moins dans une certaine mesure ? Il ne s'agit pas du geste, ni du costume, ni de la démarche ; je

pense surtout à la hauteur, à la délicatesse, à la complexité, à la beauté des sentiments et à la dignité de l'attitude morale. Combien cette question serait intéressante ! Il est vrai que pour l'étudier à fond, il faudrait se résigner à écrire des vérités terribles pour nos écrivains contemporains.

Bien entendu, cette façon de concevoir le panégyrique de Racine, n'est pas la seule bonne ; je me permets de l'indiquer, entre plusieurs autres, à titre d'exemple. Elle me paraît convenir tout particulièrement à des hommes du monde qui connaissent le théâtre et le roman contemporains.

Si M. André Hallays, qui se plaît à gœthiser, nous a paru moins heureusement inspiré dans l'éloge de Racine, ce n'est pas qu'il n'aime pas Racine. Il l'adore, comme on aime à dire aujourd'hui. Mais peut-être a-t-il dépensé trop d'érudition et d'esprit et de talent, autour d'un Beaumarchais. En dépit de leur goût trop vif pour l'ironie, les hommes distingués de notre génération ont l'esprit sérieux et le cœur un peu triste. M. Hallays ne fait pas exception à la règle commune, et je m'inquiète de le voir entrer si souvent dans la boutique du barbier.

Il est aussi trop imprégné des idées du XIXe siècle ; il loue sans de suffisantes réserves Renan, Hugo, Balzac et même cet excellent Walter Scott, dont on veut, bien à tort, faire un homme de génie. Sans doute, nous avons tous l'ambition de tout comprendre, de tout concilier et d'admirer, d'une admiration impartiale, les chefs-d'œuvre les plus dissemblables. C'est peut-être une illusion. Dieu nous a fait naître français, c'est-à-dire frères de Racine, par le sang, par les idées, par le sentiment, par le cœur, par l'éducation, capables de le comprendre absolument, de l'aimer d'amour. Et nous

avons la prétention de le comparer impartialement à Gœthe ou à Shakespeare, puis de savoir conclure ! D'autre part, comme nous nous piquons, avec trop de raison, d'être courtois, autant que les Allemands et les Anglais sont exclusifs et intransigeants, nous inclinons la gerbe de Racine devant la gerbe de Gœthe, devant la gerbe de Shakespeare, de Shakespeare dieu, de Shakespeare océan.

Comment ne voit-on pas que depuis Jean-Jacques, la vraie tradition française est rompue ? Pendant tout le XIXe siècle, les Anglo-Allemands nous ont égarés, comme les Italiens et les grammairiens avaient égaré Ronsard, comme les Espagnols firent dévier le génie français, au commencement du XVIIe siècle. Il serait temps que quelqu'un nous dessillât les yeux, pour parler comme le bon La Fontaine. Qu'un Français comprenne mal Gœthe, c'est un malheur presque inévitable, dont il est facile d'ailleurs de se consoler. Mais qu'un Français très cultivé donne à Racine, dans son admiration littéraire, une place fort belle, mais proportionnellement insuffisante, c'est un symptôme inquiétant. Que peuvent bien faire, dès lors, contre la pambéotie qui nous entoure, les braves gens à demi instruits ? Ils sont voués, les malheureux, à la réclame américaine, à l'éloquence de M. Homais, à la badauderie d'exposition. Ils n'ont plus, hélas ! cette netteté d'esprit et ce robuste bon sens par lesquels se distinguaient nos pères, les paysans français.

Bref, l'élite intellectuelle pour laquelle écrit M. Hallays, risque de ne pas remplir un de ses devoirs essentiels qui est de sauvegarder l'intégrité de l'âme française. Par le romantisme, et les succédanés du romantisme, elle était déjà saturée, inconsciemment, d'esthétique germanique ou anglaise. Si elle se met à gœthiser, elle rompt l'équilibre en faveur des idées et

des sentiments étrangers, aux dépens des idées et des sentiments français.

M. Hallays m'attend peut-être aux conclusions, et il s'apprête à me demander si nous devons renoncer à l'étude de la littérature allemande.

Non.

Mais, premièrement, nous devons nous retremper plus souvent aux sources classiques et françaises, latines, si l'on veut. Aimer les nôtres ne suffit pas, il faut les aimer d'un amour ardent, très motivé, passionné, un peu exclusif. Qui l'emporte, tout compte fait, de Racine, de Gœthe ou de Shakespeare ? aucun tribunal ne saura nous le dire. Mais, si nous avons le sens de nos obligations nationales et humaines, nous nous persuaderons solidement et nous dirons bien haut, que, dans le monde de l'âme et de l'intelligence, l'œuvre de Racine est une chose incomparablement haute et belle, une chose unique. Sûrs de cette supériorité, nous n'aurons pas de peine à comprendre et à admirer Gœthe, dans la mesure qui convient.

Deuxièmement, ne pourrait-on pas alléger notre admiration pour un grand nombre d'écrivains français de ce siècle ? Leurs œuvres font souvent double emploi avec la littérature anglaise ou allemande. Puis les a-t-on jugées à leur véritable valeur ? Nous consacrons un temps énorme à lire ceux qu'on a appelés prématurément les grands maîtres du XIX[e] siècle. Ils n'ont pas encore une place définitive dans l'histoire de l'esprit français. Tandis que nous les lisons, nous ne sommes pas seulement exposés à perdre notre temps, mais encore à contracter dans leur compagnie, des habitudes d'esprit fâcheuses. Cet énorme Victor Hugo, qui nous opprime, que de vulgarités il a jetées dans l'âme contemporaine !

Chose curieuse ! Les hommes d'aujourdhui se croient investis d'une prodigieuse puissance de critique, et ils n'osent pas juger leurs prédécesseurs. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont aux fondateurs du romantisme, ce que les pseudo-classiques du premier Empire étaient aux grands maîtres du XVIIe siècle. Ils copient, ils copient, ils copient, ils conservent religieusement, sans y changer un iota, le plus vieux credo romantique.

Mais peut-être me reprochera-t-on de trop insister sur les appréciations parallèles que M. André Hallays porte sur Gœthe et sur Racine. Suivons-le sur un autre terrain. Il va nous conduire, cette fois, à Maintenon.

D'abord, il nous décrit longuement le château, le parc et les ruines de l'aqueduc, en archéologue, mais surtout en écrivain qui ne déteste pas « le prodigieux décor romantique ». La promenade à travers les salles du chateau fournit à M. Hallays l'occasion de critiquer deux tableaux. Puis nous entendons l'histoire succincte, oh! très succincte, de Mme de Maintenon, qui se termine par un portrait. « Mme de Maintenon fut d'une sage et irréprochable orthodoxie ; sa piété grave, tranquille, agissante, révèle une conscience sans orages et une imagination sans fièvre.

« Elle eut donc un grand orgueil et peu de vanité, une grande dévotion et peu de ferveur. Elle eut, en tout, beaucoup de bon sens. Elle aima la gloire passionnément, et son Dieu sérieusement. Elle fut charitable comme le commandait la religion qu'elle pratiquait d'un cœur soumis. Mais on ne connaît d'elle ni un mouvement de sensibilité, ni un élan de tendresse. C'était une âme très haute, une intelligence très limpide, une volonté très droite. Sa sécheresse désespère.

« Cette sulpicienne, glaciale et ambitieuse, a-t-elle jamais senti le charme des grands arbres de son parc ?

« J'en doute ».

Ce portrait, qui nous donne de Mme de Maintenon une image très belle en somme, mais très inexacte, nous permet, du moins, de juger les goûts de M. Hallays.

Nous voilà bien loin des véhémentes et inintelligentes philippiques que Michelet et quelques autres ont prononcées contre celle qu'ils appellent, aristocratiquement, Mme Scarron. Mais s'il se rapproche de la vérité, M. Hallays ne rend pas encore pleine justice à la grande méconnue. Orgueilleuse, Mme de Maintenon ? c'est possible ; mais personne ne combattit mieux son orgueil, personne ne reçut avec plus d'humilité les insinuations, hautaines et dures, d'un Fénelon, personne ne montra plus de soumission, je ne dis pas à Louis XIV, mais à l'ecclésiastique rustique et gauche que Saint-Simon appelait le cuistre violet.

M. Hallays affirme que M de Maintenon n'eut jamais un élan de tendresse. Mais elle se dévoua, elle se dévoua jusqu'à la folie, au duc de Maine, à d'Aubigné, à toutes les maîtresses de Saint-Cyr, au duc et à la duchesse de Bourgogne, à Louis XIV et à une foule d'autres. « Vous savez, pouvait-elle dire un jour à Mme de Glapion, sa confidente et le témoin de sa vie, vous savez que ma maxime est de prendre sur moi et de penser aux autres. » Elle écrivait, un jour, à son frère : « Adieu, je voudrais avoir donné un bras et que vous fussiez le plus honnête homme de France ». Que si M. Hallays fait allusion aux orages du cœur, il risque encore de se tromper. S'adressant un jour à son confesseur l'abbé Gobelin, elle parle d'une grande agitation qui a été suivie d'un grand bonheur. Reconnaissons donc en toute simplicité, que Mme de Maintenon nous a caché les mouvements de son cœur, comme d'autres prennent plaisir à les montrer, reconnaissons aussi qu'elle fut bonne,

secourable, indulgente et douce à tous ceux qui l'approchaient, mais gardons-nous de dire qu'elle fut glaciale.

Enfin, lorsqu'elle exprime son attachement aux arbres de Maintenon, pourquoi douter de sa parole ? Elle avait l'âme trop haute pour s'amuser à de ces petits mensonges, elle qui disait à ses élèves : « Cherchez la vérité en tout ». Elle était trop intelligente et trop fière pour se donner un genre et imiter Mme de Sévigné. Maintenant j'avoue que Mme de Maintenon — selon toute vraisemblance — n'aimait pas les arbres, comme Lamartine, Hugo et d'autres, nous ont appris à les aimer. Mais faut-il l'en plaindre ? Faut-il l'en féliciter ? Pour moi, je n'hésite pas à l'en féliciter, sans oser trop dire pour quels motifs, cependant, car nous serions obligés de recommencer la querelle du romantisme.

Les gens du monde ne peuvent pas comprendre l'âme de Mme de Maintenon — si instruits et si intelligents soient-ils — parce qu'elle eut une âme de religieuse et — pleurez, ô romanciers ! — une âme de religieuse enseignante. Si du moins elle se fût enfermée dans un sombre monastère, on pourrait peut-être poétiser sa retraite, mais elle se mit à faire la classe à de petites couventines, comme dirait M. Lemaître. Il y a là de quoi déconcerter tous les écrivains dramatiques... Il est doux, quand même, de faire un pèlerinage à Maintenon, et je remercie cordialement M. Hallays du plaisir qu'il m'a procuré, mais il est bien plus doux, infiniment plus doux de lire, d'étudier, de méditer les admirables Lettres de la grande chrétienne qui a fondé Saint-Cyr.

M. André Hallays aime d'ailleurs les couvents, ce qui constitue, aux yeux des hommes « éclairés », une preuve indiscutable de son cléricalisme. Avant d'aller à Saint-Cyr, ne nous avait-il pas conduits à Solesmes ? Quand

on se permet de pèleriner ainsi de couvent en couvent, quand on assiste, recueilli, à des mystères, à Toulouse ou à Oberammergau, on se condamne à passer pour un affilié des jésuites. M. Hallays sera qualifié, bientôt, de jésuite.

Et pendant ce temps, mon intransigeance bien connue fera le procès de son orthodoxie, justement à propos du pèlerinage de Solesmes.

Selon son habitude, M. Hallays décrit les murs, la chapelle, l'intérieur et les alentours de Solesmes ; il raconte comment il a assisté à une prise d'habit, il rappelle le souvenir de Dom Guéranger, il dit la Renaissance du Plain-Chant. Son étude, qui a dû ravir ses ordinaires lecteurs, ne nous apprend rien de nouveau, à nous, catholiques. Ce qui nous plaît dans ce travail, d'ailleurs très soigné, c'est l'évidente sympathie de l'auteur pour les moines et les *moniales*. Remarquez ce mot, je vous prie, qui a dû étonner quelque peu les protes des *Débats*. « Sur tout cela est répandu un air d'allégresse. Il y a, dans l'atmosphère qu'on respire, quelque chose de libre et de léger, qui met en fuite les idées préconçues du siècle (encore une expression ecclésiastique) sur les choses monastiques. Lorsque les moniales défilent deux par deux, viennent s'agenouiller devant l'autel, puis se saluent, avant d'aller prendre leurs places aux deux côtés du chœur, leur démarche et leurs mouvements, cadencés selon les rites, n'ont pourtant ni raideur ni excès de précision : c'est comme l'élan spontané de leur ferveur commune. Leurs voix, assouplies par une méthode uniforme, gardent, malgré tout, de délicates variétés d'accent. Le chant lui-même, le chant grégorien, tel que l'ont restitué les bénédictins, est une musique étrangement libre, et c'est un de ses caractères essentiels que, affranchi de la mesure, il

n'est plus soumis qu'à la loi large, spirituelle et vivante des rythmes ».

Ainsi, M. André Hallays note admirablement à Solesmes tout ce qui est ligne, couleur et son ; il ne veut rien savoir ou il ne veut rien dire de ce qui se passe dans les intelligences et dans les cœurs. C'est peut-être par politesse mondaine. Cependant il a entendu l'office de saint Jean-Baptiste, et je m'étonne qu'il n'ait rien trouvé à cueillir, dans les antiennes de Laudes ou dans les divers capitules des Petites Heures.

Peut-être ce silence de M. Hallays s'explique-t-il par des causes littéraires. Tout à l'heure, en assistant à la prise d'habit de six jeunes religieux, il se rappelait une phrase célèbre du *René* de Chateaubriand : « Pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât par le tombeau ». C'est bien cela : M. André Hallays apporte dans nos maisons religieuses les mêmes dispositions que Chateaubriand. Certains catholiques s'en réjouiront peut-être ; moi pas. Car, enfin, de ce que M. André Hallays s'exprime exactement comme René, sur nos cérémonies religieuses, il ne s'ensuit pas qu'il se prépare à embrasser de sitôt le catholicisme intégral. Il ne faut pas oublier, en effet, que cette façon de parler des couvents et des religieuses, Chateaubriand ne l'a pas inventée ; il l'a empruntée à l'abbé Prévost.

Pris d'une sorte d'inquiétude rétrospective, M. André Hallays écrit, en terminant son très intéressant récit : « J'ai mal rendu, — je le sens bien — le charme de Solesmes. C'est que ce charme est si complexe et si subtil ! On est ici sollicité à tant de rêveries ; on est très ému par des beautés si diverses, par la magnificence des liturgies et des chants, la sévère noblesse des édifices, la grâce des vieilles sculptures et la douceur de la campagne ».

Non, M. Hallays n'a pas mal rendu le charme de Solesmes. Il a très bien exprimé, au contraire, ce que peuvent percevoir des sens affinés. Mais il est bien vrai qu'il n'a rien dit du charme profond de Solesmes, c'est à-dire de ses attraits religieux. Louis Veuillot, qui n'a pas eu de ces scrupules littéraires, a écrit de Solesmes, sur Solesmes, des lettres un peu hardies, familières et réalistes, mais d'une beauté et d'une vie incomparables !

« Je continue d'être bien ici ; je prie, je travaille, je vois d'excellentes gens, mais je me porte mal, et j'ai des puces... Je ne m'ennuie pas à Solesmes, et tout au contraire. Il me semble que je suis fait pour cette vie-là. Ces bons Pères sont admirables de douceur, de paix et d'humilité. J'ai trouvé parmi eux un confesseur excellent et je vais me mettre, dans leur compagnie, à un régime angélique que je regretterai étrangement quand le monde m'aura ressaisi ; car je ne resterai pas à Solesmes, ma part est moins douce ; je retournerai à Paris, non pour Paris, mais pour le combat... Je voudrais avoir ici Edouard Ourliac, et il y serait bien venu. Les Bénédictins l'aiment beaucoup, mais il ne faut pas qu'un homme marié contemple de pareils spectacles ; ils lui feraient trop envie. »

Tel est bien le charme de Solesmes. Veuillot l'a goûté dans sa plénitude, parce qu'il l'a cherché où il se trouve réellement, c'est-à-dire dans la vie religieuse et morale de ceux qui l'habitent. Allons plus loin et disons que pour comprendre Solesmes, il faut avoir sinon le goût de la vie monastique, du moins le goût des choses religieuses. Quand Louis Veuillot quittait Solesmes, il emportait dans son cœur presque tous les sentiments qui font la force et la joie des Bénédictins. A Paris, il ne cessait de voir des religieuses, des prêtres et des moi-

nes. M. André Hallays visite Solesmes, en esthète et en homme du monde, puis il rentre bien vite à Paris pour reprendre ses occupations ordinaires de flâneur érudit et distingué. Si nous en croyons M. Sardou, cela s'appelle, parmi les immortels, « faire son Bergeret ». On admire en toute sincérité Solesmes, mais on trouve moyen de philosopher aussi agréablement, à propos du Châtelet et de ses annexes, on médite sur Choiseul et la Pompadour, on s'arrête longuement au musée Carnavalet, et on se décide enfin, non sans quelque hésitation, à parcourir les chantiers de l'Exposition.

Les lecteurs des *Débats*, sans doute, aiment ces sortes de récréations. Je reconnais que M. Hallays sait leur donner beaucoup de variété et d'agrément, et cela sans jamais descendre au ton du reportage. Une exposition, par exemple, est une synthèse de vulgarités qui agace bien des gens, même lorsqu'un Athénien comme M. Jules Lemaître s'applique à la faire admirer. La badauderie qui s'étale naïvement dans une foire de village ou de faubourg, a quelque chose en soi de touchant, ou tout au moins de naturel. La badauderie qui triomphe au Champ-de-Mars, ou aux Champs-Elysées, prend des airs presque solennels de dévotion scientifique, toutes les fois qu'elle consent à se désintéresser, provisoirement, des danses annamites ou autres. Mieux que le Montanvert et la mer de glace, la tour Eiffel, la rue du Caire et les fontaines lumineuses inspirent l'éloquence lyrique de M. Perrichon. Après M. de Vogüé, après M. Jules Lemaître, M. André Hallays a pensé qu'un lettré délicat peut et doit dire son mot sur les travaux des ingénieurs. Il n'a pas à regretter sa promenade à travers les chantiers de la dernière Exposition, celle de 1900. « La façade ressemble beaucoup,

hélas ! aux autres façades du Champ-de-Mars... Au-dessous est placée une longue série de bas-reliefs, qui sera un grand divertissement pour les badauds de l'Exposition. Chaque bas-relief représente un type populaire de Paris : le balayeur, le cocher de fiacre, le maçon, le terrassier, l'égoutier, etc. Toutes ces figures sont traitées avec beaucoup de verve et d'esprit...

« Mais la vraie originalité de ce palais, c'est sa disposition intérieure ; dès qu'on y pénètre, on est émerveillé. Jamais on n'a réalisé avec le fer, pareil chef-d'œuvre de grâce et de sveltesse. Les fermes de la voûte sont si légères qu'on dirait des dentelles accrochées sous les vitrages. Les piliers s'élèvent et, doucement, se divisent et se ploient pour former des arcs d'une courbe charmante. Ce qui nous choquait souvent dans la construction en fer, c'était sa logique trop apparente, sa dureté trop géométrique, son impuissance à nous donner l'illusion d'une création vivante. Voici que la logique se tempère, que la géométrie se dissimule, que la vie circule. Le pilier de métal a perdu sa rigidité scientifique. Il a l'élan d'un bel arbre ; et les arcs sortis de sa tige ont la souplesse des rameaux. L'architecture de fer est maintenant en plein dans les traditions éternelles de tout art ; elle suit, imite et évoque la nature. »

Ces observations sont justes et fines ; elles ne détonnent pas trop au milieu des constructions éphémères dont le souvenir n'a rien de très glorieux. Mais comme les études de ce genre vont vieillir promptement ! Sans doute, les autres écrits de M. Hallays ne garderont pas toujours un air de jeunesse, mais ils résisteront mieux à l'action destructive du temps. Puis, en littérature, comme en toutes choses, l'important n'est pas d'éviter l'inévitable vieillesse, mais de savoir

vieillir. Notre-Dame acquiert, chaque année, non, mais chaque demi-siècle, des grâces nouvelles. Dans sa décrépitude précoce, la tour Eiffel a quelque chose de répugnant ; elle a besoin déjà d'un nouveau badigeon sur lequel les augures ont beaucoup discuté. Peines inutiles ! Qu'on la peigne en bleu, en vert ou en rouge, elle sera toujours laide. Vous verrez, au surplus, qu'elle finira mal, chez quelque marchand de ferrailles, en quelque terrain vague de la banlieue parisienne.

Dans quelques années d'ici, s'il prend fantaisie à M. André Hallays de se relire, il n'éprouvera aucun sentiment de fierté, devant tous ces souvenirs de l'Exposition. Au contraire, il ne pourra se défendre d'un sourire de satisfaction lorsqu'il parcourra les pages écrites en l'honneur de Solesmes, de Saint-Cyr, de Saint-Cernin ou d'Oberammergau. La religion communique un peu de son indestructible vitalité et de son éternelle jeunesse à ceux qui la glorifient, même sous ses aspects les moins élevés. M. André Hallays qui aime, sans respect humain, les choses d'Eglise, se trompe peut-être lorsqu'il refuse de s'abandonner trop souvent aux inclinations qui le portent de notre côté.

Ces diverses indications nous permettent, si je ne me trompe, de nous représenter assez exactement les sentiments religieux de M. Hallays et de l'élite intellectuelle pour laquelle il écrit. La plupart de ses lecteurs professent une horreur sincère et très vive pour l'irréligion grossière ; ils se piquent même de comprendre et d'aimer toutes les formes du sentiment religieux, en particulier, le catholicisme. N'allez pas, toutefois, leur demander de la précision ni de la logique : ils sont toujours à la recherche de l'idéal, ils ne paraissent pas pressés de le trouver, et en fait, ils ne le trouvent pas. De même que notre diplomatie flotte au gré des circonstan-

ces, entre l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, de même notre aristocratie intellectuelle, en quête de toutes les révélations exotiques, ne sait pas voir la grande révélation que contiennent la religion, les traditions et les aspirations présentes de la France. Aux générations avides de croyances nettes et sérieuses, ces délicats n'ont à offrir que des formules vagues, importées d'Angleterre ou d'Allemagne, saturées de protestantisme.

Il serait temps d'en finir. Maintenant que l'influence de Voltaire s'est considérablement affaiblie, les Français, comme tous les autres hommes, redeviennent religieux ou, plutôt, ils veulent le redevenir. Or, ils ne trouvent, dans leurs revues et dans leurs livres, pour tout aliment religieux, qu'un pain spirituel d'un goût particulier parce qu'il a été préparé dans des officines protestantes. Ils ne peuvent s'en accommoder, et c'est pourquoi nous les voyons traverser des crises religieuses et morales si redoutables. Le mal durera ou s'aggravera peut-être, aussi longtemps qu'on refusera aux Français, ce par quoi ils ont été grands pendant des siècles, ce sans quoi ils déclinent depuis cent cinquante ans, je veux dire le catholicisme concret et intégral.

Pouvons-nous compter, dans cette œuvre de restauration religieuse et morale, sur le concours des hommes semblables à M. André Hallays ? Oui, dans de certaines limites. Ils ont de la droiture d'esprit et d'âme, des sentiments élevés, ils comprennent partiellement le catholicisme. Par malheur, ils ont trop lu Taine et Renan, les deux grands hommes de cette fin de siècle. Que M. Hallays et ses amis arracheront de leur intelligence et de leur cœur les idées, la méthode et les sentiments qu'ils doivent à Taine et à Renan, n'ayons pas la candeur de l'espérer. Mais il nous suffit de savoir où doivent porter nos coups. Renan avait compris que

l'irréligion voltairienne avait fait son temps ; il se rendait compte qu'un mouvement se dessinait en faveur du catholicisme. Son but était de faire dévier ce mouvement. Il n'y a que trop réussi : à la religion théologique de Bossuet, il a substitué une religiosité pseudo-scientifique et cosmopolite.

Le devoir des catholiques est de combattre le renanisme, ce pendant que M. Hallays, leur ami, malgré tout, promène son intelligente et sympathique curiosité à travers l'histoire, la littérature et les arts.

LES OBERLÉ

Que de joies, que d'émotions douloureuses aussi, que de réflexions éveillera désormais en nous ce joli titre de roman : *Les Oberlé* ! Car, cette fois, M. René Bazin ne s'est pas contenté de nous charmer et de nous émouvoir, il s'est proposé un triple but. Se laissant consciemment dominer et emporter par son sujet, il a ajouté à son roman une enquête sur l'état présent de l'âme alsacienne, et il a dû compléter enfin son enquête par un résumé de discussions philosophiques, historiques, ethnographiques et religieuses.

L'intrigue — est-ce bien une intrigue ? — se confond avec un de ces cas très douloureux, comme il doit s'en produire fort souvent, en Alsace. M. Joseph Oberlé, riche industriel d'Alsheim, trouve trop lourd l'isolement social auquel sont condamnés les Alsaciens fidèles. C'est pourquoi, sans tenir compte des protestations et de la douleur de son père, M. Philippe Oberlé, ancien député au Reichstag, il fait des avances à l'administration prussienne. Il emploie, dans son usine, des ouvriers allemands et — chose autrement grave — il donne à ses enfants une éducation allemande. Jean Oberlé, son fils, est condamné à vivre, pendant trois ans, dans les plus célèbres universités d'outre-Rhin, et

Lucienne reçoit une éducation allemande, dans une pension aristocratique et protestante de Bade. Bien entendu, toutes ces mesures sont prises contre la volonté de Mme Joseph Oberlé, qui demeure française et catholique.

Or, que pensez-vous qu'il advint ? Que les ambitieuses espérances de M. Joseph Oberlé furent réalisées ? Non, pas précisément. Sans doute sa fille Lucienne devient plus allemande que les Allemands de Berlin, et partant plus hostile à tous ses vieux amis d'enfance. Même, elle s'éprend d'un lieutenant de hussards rhénans, le baron von Farnow, type achevé de l'officier féodal protestant. Mais, au contact de tous ces Allemands de Berlin ou de Heidelberg, Jean Oberlé se sent plus français que jamais. Le voilà bientôt engagé dans la terrible guerre qui règne, paraît-il, non seulement dans la vie publique, mais dans tous les foyers d'Alsace. Pendant son année de volontariat, il déserte l'armée allemande pour aller servir dans l'armée française. Cette « désertion » — si tant est qu'on puisse appeler ainsi un acte héroïque — rend irréalisable le mariage projeté entre sa sœur Lucienne et le lieutenant von Farnow.

On critiquera la facture générale du roman ; on dira que le dénouement ne satisfait qu'à moitié la légitime curiosité des lecteurs et que certaines négligences de style ont échappé à M. Bazin. Mais à l'heure qu'il est, d'autres remarques plus importantes s'imposent à notre attention.

D'abord, les pages admirables, les morceaux enlevés, se succèdent, surtout dans la première partie de l'ouvrage, à des intervalles très rapprochés. Entre deux émotions d'ordre différent, à peine a-t-on le temps de se ressaisir. C'est la manœuvre des hussards rhénans,

sur les pentes des Vosges, c'es' le dialogue entre l'oncle Ulrich et Jean Oberlé, après trois ans de séparation, c'est la rentrée des cavaliers allemands, c'est le pèlerinage de Sainte-Odile, c'est la récolte du houblon en Alsace, c'est le panégyrique de la France prononcé par Jean Oberlé, en pleine réunion allemande.

Et toujours l'émotion que fait naître en nous M. René Bazin, est de bon aloi. Les vicissitudes de la politique et les transformations du goût littéraire ne feront-elles pas apparaître, avant longtemps, ce qu'il y a de faible ou d'un peu conventionnel dans certaines pages? Je ne sais, mais, à coup sûr, nous n'aurons jamais à rougir d'avoir quelquefois pleuré en lisant ce livre délicieux, dont certaines pages figureront peut-être, un jour dans les morceaux choisis. Les écrivains patriotiques et militaires, si nombreux depuis 1870, ont-ils composé quelque chose de plus beau que cette *Nuit d'Alsace*? « M. Ulrich se jeta aussitôt derrière le tronc d'un arbre, comprenant qu'un être vivant montait à travers bois, et devinant qui allait apparaître. En effet, trouant le noir du rideau de sapins, il aperçut la tête, les deux pieds de devant, et bientôt le corps tout entier d'un cheval. Un souffle blanc, précipité, s'échappait des naseaux et fumait dans la nuit. L'animal faisait effort pour grimper la pente trop raide. Tous les muscles tendus, les pieds de devant en crochet, le ventre près de terre, il avançait par soubresauts, mais presque sans bruit, enfonçant dans la mousse et dans l'épaisse toison végétale du sol, et ne déplaçant guère que des feuilles qui coulaient les unes sur les autres, avec un murmure de gouttes d'eau. Il portait un cavalier bleu clair penché sur l'encolure et tenant sa lance presque horizontalement, comme si l'ennemi avait été proche. L'haleine de l'homme se

mêlait à celle du cheval dans la nuit profonde. Ils avancèrent, se démenant comme s'ils luttaient... A une trentaine de mètres plus loin, il découvrit, montant sur la même ligne, un second cavalier, puis un troisième, qui n'était déjà plus qu'une silhouette grise entre les colonnes, puis, à des mouvements d'ombre, plus loin encore, il devina d'autres soldats et d'autres chevaux qui escaladaient la montagne. Et, soudain, il y eut un éclair dans les profondeurs du bois, comme si une luciole avait volé. C'était un ordre. Tous les hommes firent un à droite, et se mettant en file, silencieux, sans un mot, continuèrent leur manœuvre mystérieuse. »

Toutes les descriptions que renferme le nouveau roman ne sont pas comparables à cette Nuit de février, en Alsace, mais presque toutes sont belles et accusent, en tout cas, un progrès très marqué du talent de M. Bazin. Le grand défaut de nos romanciers, c'est que, décrivant pour décrire, ils oublient la vie morale des hommes ou la subordonnent à la vie de la nature. Je n'oserais pas affirmer que M. René Bazin n'a jamais commis cette faute ; on n'est pas impunément de son siècle. Mais dans *les Oberlé* tout au moins, la vie de la terre se mêle le plus souvent à la vie des hommes, dans de justes proportions. Certes, M. René Bazin ne néglige pas de décrire les Vosges, en tant que montagnes, avec leurs immenses sapinières, leurs torrents, leurs trouées, leurs brumes et leur végétation. Mais ces Vosges vibrent du son de toutes les cloches d'Alsace, mais elles portent le monastère de Sainte-Odile où vient prier tout un peuple, mais elles représentent un champ de bataille où l'on veille, où l'on attend, où l'on souffre, où l'on meurt, mais elles-mêmes prennent parti dans la grande lutte. Examinez bien les Vosges

du côté du col de la Schlucht. Pour Jean Oberlé comme pour M. René Bazin, la transparence de l'air, l'idée d'illimité, de douceur de vivre et de fécondité, qui viennent à l'esprit devant ces terres, prouvent jusqu'à l'évidence que les Vosges sont restées françaises. Quand la pluie d'orage se met à tomber, quand elle martelle les toits, les feuillages, les roches, toute la forêt, un murmure immense où des millions de voix sont unies monte le long des Vosges. Le jeune Alsacien comprend la vraie signification de ce murmure, il sourit en disant :

« C'est la France qui chante. »

A la vie du paysage, M. René Bazin joint, mais à un degré moindre, la vie des caractères. Etant donné la complexité de son sujet, il n'a souvent que le temps de dessiner, d'un trait rapide, quelques profils. Philippe Oberlé, Mme Oberlé, Bastian, Ulrich Biehler ne jouent dans le roman qu'un rôle secondaire, presque épisodique. Odile Bastian elle-même manque un peu de relief ; elle ne sort pas de la pénombre. Par contre, il n'est rien, dans cette âme de catholique alsacienne, qu'on n'admire et qu'on n'aime ; je sais particulièrement gré à M. René Bazin de n'avoir pas craint de nous montrer Odile disant son chapelet.

Du reste, si M. René Bazin n'a pas le temps de développer toute sa pensée, il la laisse du moins très clairement entendre. « La femme que tu viens de voir, dit Bastian à Jean Oberlé, c'est le pays... Réfléchis, il ne faut pas lui en vouloir... Nous n'avons pas tous été fidèles à l'Alsace, nous, les hommes, et les meilleurs d'entre nous, à la fin, font des compromis, et, plus ou moins, reconnaissent le maître nouveau. Pas nos femmes... » En s'exprimant ainsi, M. René Bazin demeure fidèle à une opinion personnelle déjà fort ancienne, si

je ne me trompe, et aussi à la grande tradition racinienne et classique. La vie religieuse et morale, ainsi que la capacité de dévouement, se réduit, chez la plupart des hommes, à peu de chose, tandis que les femmes, en assez grand nombre, font preuve, souvent, de délicatesse et de sens et d'énergie. Il est vrai que les hommes se piquent de patriotisme, mais nous verrons ce que deviendra, dans quelques années, leur patriotisme laïcisé !

On ne saurait trop louer M. Bazin d'avoir ainsi glorifié, sans hésitation, les chrétiennes de France et d'Alsace, les gardiennes du foyer, comme il se plaît à les appeler.

Quatre personnages des *Oberlé* apparaissent tour à tour, ou simultanément, au premier plan, Joseph, Lucienne et Jean Oberlé, et enfin, le lieutenant prussien von Farnow.

Des deux premiers, il suffit de dire qu'ils sont arrivistes, au sens le plus complet et le plus vulgaire de cet horrible mot. Du moins, M. Joseph Oberlé, commerçant ambitieux, peut faire valoir, pour expliquer son apostasie, je ne sais quelles circonstances atténuantes, insoutenables d'ailleurs. Mais Lucienne, la jeune fille germanisée, nous scandalise à la fois et nous inquiète. Non contente de sacrifier à son propre amour l'avenir de son frère, elle répudie, avec une joie mal dissimulée, sa religion, sa famille et sa patrie. Elle se révèle, encore, fort instruite, fort intelligente, pratique, peu timide : bref, merveilleusement armée pour la lutte. C'est la jeune fille progressiste et arriviste, une Sevrienne d'Outre-Vosges. Tous ces talents que Dieu et la science allemande lui ont donnés, elle les emploie bravement à la destruction de sa famille.

Il paraît que quiconque n'admire pas ce modèle de jeune fille moderne mérite de passer pour inintelligent et rétrograde. M. René Bazin ne craint pas d'encourir cette double condamnation, ce qui fait le plus grand honneur à son courage.

De tous les personnages qui se meuvent, dans le cadre alsacien décrit par M. René Bazin, le plus nettement dessiné, c'est, à coup sûr, le lieutement von Farnow. Très érudit, très autoritaire, très habile surtout à cacher la brutalité féroce de ses sentiments sous l'élégance de ses manières, le jeune officier prussien s'applique, sans relâche, à réaliser en lui le type du conquérant sans cœur, sinon sans reproche. Quand il rêve avenir et gloire, il se voit général de cavalerie déchaînant ou arrêtant d'un geste, au milieu d'un champ de carnage, l'élan de ses formidables escadrons. « Oui, dit-il, nous sommes des barbares civilisés, c'est entendu, moins encombrés que vous, Français, de préjugés et de prétentions à l'équité. C'est pourquoi nous vaincrons le monde, mon cher. »

En attendant que se présente l'occasion de vaincre le monde, il frappe de sa main gantée les soldats allemands, il dénonce à l'autorité supérieure le frère de sa fiancée, il analyse, devant les habitués des salons administratifs, les diverses formes de son orgueil. Le héros de demain s'affirme, aujourd'hui, insolent et vil.

En face de Farnow se dresse Jean Oberlé, le frère de Lucienne, le véritable héros du roman : c'est en lui que M. René Bazin a mis toutes ses complaisances de Français et d'écrivain. Jean Oberlé, qui a bénéficié de la culture allemande, sacrifie à l'amour de la France son repos, sa fortune, son amour, et risque sa vie pour aller servir dans un régiment français. Le développement rationnel de ce caractère présentait de très grandes dif-

ficultés. D'une part, en effet, Jean devait être sensible, enthousiaste, poète, au sens le plus général et le plus élevé du mot, homme délicat, distingué et chevaleresque, et, d'autre part, il devait faire preuve d'une énergie égale, sinon supérieure à celle de Farnow. Dans la vie ordinaire, on trouve rarement réunies chez un seul homme toutes ces qualités qui n'ont rien de théoriquement contradictoire, je le reconnais. Dans le roman, les pages où triomphe le sentiment esthétique ne paraissent pas toujours concorder avec les pages dans lesquelles de terribles luttes sont décrites ; du moins je le crains.

Car on comprend qu'il ne s'agit pas de s'abandonner ici aux émotions d'un récit dramatique. Sans doute, il est beau, ce Jean Oberlé, il nous arrache des larmes d'admiration, mais sait-il bien lutter ? lutte-t-il comme il conviendrait ? Qu'un ordinaire et robuste gars d'Alsace déserte l'armée allemande, c'est fort bien. Mais ne devrait-il pas, lui, Jean Oberlé, rester à la tête des ouvriers de son père et fonder avec Odile une famille de dirigeants, d'authentiques dirigeants ? Mieux que Bastian, Jean Oberlé pourrait lutter, à Alsheim, pour l'Eglise catholique et pour la France. Il s'en va, de gaieté de cœur, affronter la balle d'un douanier allemand, qui aurait pu être mortelle.

Ainsi, pendant qu'on lit *les Oberlé*, l'esprit se pose incessamment des questions douloureuses ou graves. C'est que le nouveau livre de M. René Bazin représente un roman sans doute, mais aussi une enquête, une enquête patriotique sur la question alsacienne. Avant d'écrire, l'auteur des *Oberlé* a pris ses informations sur place, durant un séjour prolongé. Ses habitudes d'observateur psychologue nous sont un garant qu'il a constamment son esprit en garde contre les en-

thousiasmes de son cœur et les entraînements de son imagination. Au fait, il laisse très bien deviner l'impression profonde qu'a produite sur lui la vue des forces militaires et sociales dont dispose l'Allemagne en Alsace.

Faut-il nous résigner définitivement ? Faut-il nous laisser aller aux espérances prochaines ou lointaines ?

L'histoire de Jean Oberlé — qui n'est sans doute pas un fait isolé à Alsheim — ne laisse pas de suggérer des réflexions consolantes. Hé quoi ? l'éducation allemande ne réussit qu'à rendre plus françaises les âmes alsaciennes qui sont nobles et énergiques ? Nous serions donc tentés d'applaudir à toutes les mesures de germanisation qu'on décrète à Berlin et qu'on exécute à Strasbourg, si le cas de Lucienne Oberlé n'existait pas. Fort heureusement, ce cas, toujours d'après l'enquête de M. Bazin, doit être encore assez rare, puisque les femmes alsaciennes sont particulièrement réfractaires à la culture allemande. Il est à noter enfin que les classes dirigeantes sont plus exposées que les autres à la tentation de « se rallier ». Le peuple, qu'on entrevoit à peine dans *les Oberlé*, le peuple a toute sorte de raisons de demeurer fidèle, surtout en face de l'immigration allemande.

Donc, M. René Bazin nous apporte d'Alsace une note, en somme, consolante.

Mais il ne suffit pas que les Alsaciens demeurent fidèles, il faut encore que les Français de France et les Alsaciens réunis soient assez forts pour contenir ou vaincre l'Allemand. Or, la silhouette puissante de von Farnow se dresse au centre de l'Alsace, sombre et menaçante. Ce Prussien orgueilleux se flatte de conquérir le monde, et on se demande, avec une certaine angoisse,

s'il y a absolument disproportion entre les moyens dont il dispose et le but qu'il veut atteindre. M. René Bazin ne semble qu'à demi rassuré. Reste à savoir si, auteur et lecteurs, nous ne nous laissons pas influencer dans nos jugements par toutes les déclamations anglo-allemandes dont notre littérature est submergée. Il peut se faire qu'il en soit, du prestige de l'Allemagne, comme de celui de l'Angleterre qui a subi, en ces dernières années, de si rudes atteintes. Je remarque seulement que, dans la force apparente ou réelle de von Farnow, il y a beaucoup d'affectation et un peu de littérature : il répète ce qu'il a lu dans Mommsen et dans les romanciers psychologues de France. Ne se dissimulerait-il pas à lui-même les principes de décadence qu'il porte dans son âme ? M. René Bazin n'a pas voulu ou n'a pas osé le dire.

Pareillement, il n'a pas fait valoir, contre les prétentions du patriotisme teuton, certains arguments qui ont leur force, s'ils ne sont pas irréfutables. Car c'est un des mérites des *Oberlé*, qu'ils provoquent des discussions intéressantes sur la philosophie du patriotisme. En trois chapitres, au moins, M. René Bazin s'est efforcé d'expliquer le vrai caractère de la patrie française, ses raisons d'être, sa mission dans le monde, sa beauté morale, sa force. Elle est bien touchante la prière pour la France que le vieux prêtre improvise, à la demande de Jean Oberlé, sur les sommets de Sainte-Odile :

« Mon Dieu, voici que nous voyons, de votre Sainte-Odile, presque toute la terre bien-aimée, nos villes, nos villages, nos champs. Mais elle n'est pas toute ici, et, de l'autre côté des montagnes, c'était aussi la terre de chez nous. Vous avez permis que nous fussions séparés. Mon cœur se fend d'y penser, car, de l'autre côté des

montagnes, la nation que nous aimons est celle que vous aimez encore. C'est la plus vieille des nations chrétiennes, c'est la plus proche de l'aménité divine. Elle a plus d'anges dans son ciel, parce qu'elle a plus d'églises et de chapelles, plus de tombes saintes à défendre, plus de poussière sacrée mêlée à ses guérets, à ses herbes, aux eaux qui la pénètrent et la nourrissent. Mon Dieu, nous avons souffert dans nos corps, dans nos biens ; nous souffrons encore dans nos souvenirs. Faites durer nos souvenirs, cependant, et que la France, non plus, n'oublie pas ! Faites qu'elle soit la plus digne de conduire les nations. Rendez-lui la sœur perdue, qui peut revenir aussi... Amen ! »

Amen, diront à leur tour les lecteurs des *Oberlé*. Mais quelques-uns remarqueront certaines phrases trop littéraires que n'eût pas trouvées un curé alsacien. Ces guérets, ces herbes, ces eaux qui pénètrent et nourrissent la France, nous font songer à la philosophie de Taine. Pour un curé alsacien, l'idée de patrie se rattache, certes, à la terre des ancêtres, mais elle représente surtout une entité spirituelle. Au surplus, la tristesse du curé alsacien me paraît être locale, insuffisamment catholique. Habitués à lutter contre le protestantisme, les prêtres des pays annexés connaissent, sans doute, le mouvement tournant qu'il a opéré contre la France : ils savent la détresse des chrétiens de France. Pourquoi celui-ci n'a-t-il pas eu un souvenir fraternel pour les catholiques qui, au sud et à l'ouest des Vosges, luttent pour l'Eglise catholique ? Avant longtemps, ils constitueront, en pleine France, une autre Alsace.

C'est qu'il est très difficile de mettre en formules le patriotisme que nous avons tous, au fond de nos pensées et de nos cœurs. Psychologue délicat et distingué,

partant sympathique, M. René Bazin s'est trop préoccupé de peindre une France délicate et distinguée.

« — Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser...

« — Oui !

« — De dire...

« — C'est cela !

« — De rire...

« — Comme tu devines !

« — Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle ! »

Ayons le courage de nous arracher au plaisir que nous trouvons dans la lecture de cette belle page, et transportons-nous par la pensée dans un cercle d'officiers allemands, lecteurs assidus de la *Revue des Deux Mondes* (1). Von Farnow et ses amis auraient assez de sang-froid pour goûter cette belle page. Ils se diraient : « Cette France si aimable, est évidemment un peu anémique, elle n'a rien de commun avec la France de Turenne ou de Napoléon ; nous pouvons bien nous donner le plaisir orgueilleux de la louer sans aucune sorte de crainte. »

Von Farnow et ses amis se tromperaient, car la beauté d'âmes, décrite par M. René Bazin, beauté authentique et facilement visible, est préférable à toutes les manifestations et à tous les triomphes de la force brutale. Mais la délicatesse n'exclut pas l'énergie, l'histoire de France en fait foi. En disant la grâce féminine de l'âme française, M. René Bazin n'a pas assez songé aux mauvais sourires de von Farnow.

(1) *Les Oberlé* ont paru dans la *Revue des Deux Mondes.*

Autre desideratum. Chez M. le conseiller intime von Brausig, officiers et fonctionnaires, baronnes et comtesses rivalisent d'éloquence et d'esprit teuton contre la France vaincue. Jean Oberlé tient fièrement tête aux vainqueurs : il défend la France contre cette aristocratie de fonctionnaires ivres d'orgueil et légèrement échauffés par le champagne. Toute la discussion d'ailleurs est extrêmement intéressante.

Il me semble, toutefois, que Jean Oberlé s'est trop tenu sur la défensive. Que ne parlait-il des côtés faibles de l'Allemagne, à tous ces contempteurs pharisaïques de la France ? Je sais bien que les mœurs prussiennes n'autorisent pas, en terre alsacienne, certaines hardiesses de conversation. Mais, comme le théâtre a ses conventions, le roman a les siennes, et la vraisemblance n'est pas si importante qu'on ne puisse la sacrifier quelquefois aux exigences du patriotisme. Il importe que dans la *Revue des Deux Mondes* des raisons soient données, sinon décisives, du moins capables d'inspirer aux Allemands, nos vainqueurs, le désir pratique de se montrer modestes et circonspects.

Supposons que Jean Oberlé eût tenu aux hôtes de M. le conseiller von Brausig le langage que voici :

— « Vous parlez, Messieurs, de la moralité de la France. Voudriez-vous qu'on allât fouiller dans les bas-fonds de la vie allemande ? En dépit de ses romanciers et de ses comédiens, la France, la vraie France est encore une des nations les plus morales du monde.

« Vous insistez sur la décadence française. Prenez garde : la France ne devance que de quelques années ses voisines ; toute l'Europe civilisée participe de ses maladies morales, l'Angleterre vous en fournit la preuve, en ce moment.

« Enfin, quelqu'un d'entre vous a comparé l'Alle-

magne moderne à l'empire romain. Comment ne voyez-vous pas que le christianisme a tué non seulement l'empire romain, mais l'idée même d'empire universel? L'histoire du Saint-Empire, les défaites de la maison d'Autriche, l'échec de Napoléon devraient vous tenir lieu d'avertissement. Poursuivez, toutefois, si bon vous semble, la chimère de la domination universelle; vos ennemis ne pourront que s'en réjouir. L'impérialisme moderne est fait d'injustices et de violences qui soulèvent les protestations de toutes les consciences.

« Pendant que vous vous consacrerez ainsi au triomphe de la force, la France, si elle sait comprendre sa mission, s'affirmera comme l'interprète-née de la justice dans le monde (n'oubliez pas, en effet, qu'elle est le pays de Jeanne d'Arc...). » J'exprime fort mal ces idées, mais M. René Bazin aurait tôt fait de leur donner une forme gracieuse et persuasive.

Après ces remarques, il est peut-être bon de dire ou de redire que le lecteur trouve, dans *les Oberlé*, toute sorte de joies pures et des impressions plutôt réconfortantes. Voilà bien des années que n'avait pas paru un roman aussi parfaitement honnête et aussi intéressant et aussi suggestif; on ne saurait trop le louer et surtout le répandre. Et qu'on ne croie pas que les critiques précédentes atténuent ou annihilent d'avance mes éloges. En réalité, je n'ai pas critiqué M. Bazin; je lui ai offert la respectueuse et très humble collaboration de toute une catégorie de lecteurs chrétiens, qui l'admirent et qui l'aiment et qui attendent de lui des œuvres encore plus belles.

FRANCISCAINS DE LETTRES (1).

Tandis que le gouvernement de défense républicaine n'y prend pas garde, une nouvelle congrégation est en train de se constituer en France. Les disciples de saint François, auxquels on avait attribué, bien à tort sans doute, une certaine modération dans le prosélytisme, démasquent enfin leurs insatiables ambitions. Aux Franciscains, aux Franciscaines, au Tiers-Ordre vient s'ajouter un Quatrième-Ordre qui se recrutera principalement (veillez, Trouillot et Cocula !) parmi les protestants, les incrédules et les sceptiques. Il est inutile de cacher plus longtemps les noms des deux calvinistes qui déploient le plus de zèle en faveur du Quatrième-Ordre. M. le pasteur Sabatier (Frère Paul) et Mme Barine (Sœur Arvède, en religion) dirigent les infidèles des deux sexes dans les voies d'une certaine perfection franciscaine, oh ! très relative !

Je puis révéler au monde religieux — et à l'autre — les pratiques de la nouvelle congrégation et l'esprit dont elle est animée.

Le premier article du règlement oblige tous les membres de la société nouvelle à faire de fréquents pèlerinages en Italie. Semblables aux théories ruski-

(1) *Saint François d'Assise*, par Arvède Barine.

niennes qu'on aperçoit sur toutes les routes du pays de la beauté, les néo-Franciscains visiteront, avec une émotion esthétique, Assise et ses environs. Pèlerinage délicieux, comme on en peut juger par les récits de Mme Arvède Barine : « Lorsqu'on descend de Florence sur Rome par les vallées ombriennes, on aperçoit des villes dans les airs, posées sur des cimes abruptes dont elles suivent les contours déchiquetés. Beaucoup ont conservé les hautes murailles crénelées du moyen âge, qui serpentent au flanc de la montagne, en formant des dessins bizarres. La montée jusqu'aux portes est longue et rude, l'intérieur de la ville accidenté. Les maisons sont tassées le long de petites rues tortueuses et escarpées, faciles à fermer et à défendre. Les vieux palais noircis ont des airs de forteresses. Tout parle aux yeux d'un passé d'insécurité, d'invasions étrangères et de troubles civils. Tout parle aussi de la vénérable antiquité de ces retraites inaccessibles, où les débris du moyen âge recouvrent des murailles romaines, posées sur des fondements étrusques... Aujourd'hui, ces villes sont mortes. Leurs rues désertes n'ont plus que des boutiques de village, leurs maisons silencieuses ont l'aspect lépreux que donnent aux murailles les longs abandons... Ce sont d'adorables nécropoles... »

Le deuxième article du règlement ouvre, à son tour, toutes sortes d'agréables perspectives aux yeux de nos esthéticiens mystiques. Il y a obligation rigoureuse pour eux de se familiariser avec la littérature franciscaine. Dans cette littérature entrent deux ou trois ouvrages d'érudition, qu'on laisse d'ailleurs aux initiés, plus, un certain nombre d'écrits spirituels ou touchants, gracieux pour la plupart, et d'un éclectisme hardi. Renan et les trois compagnons, saint Bona-

venture et M. Maury, Ozanam et M. Gebhart, le docteur Karl Hase et M. l'abbé Le Monnier, M. Paul Sabatier et Thomas de Celano, chantent, en un chœur ultra-wagnérien, les gloires de saint François d'Assise. Que ce soit de la jolie musique, personne n'osera le nier, mais il est fort douteux qu'elle soit jamais admise aux honneurs de la liturgie officielle.

L'ère des difficultés commence, pour le Quatrième-Ordre, dès qu'il s'agit de mettre en pratique le troisième article du règlement. Car il va de soi qu'on ne peut pas étudier indéfiniment la littérature franciscaine sans se faire un certain état d'esprit religieux. Telle est la grande loi à laquelle doivent se soumettre les nouveaux pèlerins d'Assise.

Quel est cet état d'esprit et que vaut-il exactement?

On n'a jamais eu la foi catholique, on a perdu la foi calviniste, foi sombre, étroite, faite d'inintelligentes négations ; on a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu, on a répudié (n'est-ce pas une illusion ?) tous les préjugés d'enfance contre l'Église romaine, et on se croit en état d'admirer, dans la plénitude de son indépendance intellectuelle, la glorieuse figure de saint François.

Il faut en rabattre de ces ambitions religieuses. Dans un acte de folie sublime, saint François se dépouilla un jour de tous ses vêtements. Qui donc parmi nos contemporains s'est fait violence au point de se dépouiller de ses préjugés littéraires ou mondains? Se hausser jusqu'à comprendre, un instant, par la fine pointe de l'esprit, l'originalité du grand saint d'Assise, c'est un exercice fort amusant, mais qui ne prouve absolument rien. Seuls, entrent dans la pensée profonde du Pauvre d'Assise ceux qui s'appliquent à le comprendre avec toute leur âme et, si j'ose m'exprimer ainsi, avec toute leur vie.

Or, personne dans la littérature contemporaine n'excelle, comme Mme Barine, à pratiquer le détachement intellectuel. D'un air souriant, avec un calme imperturbable, toujours relevé d'une pointe d'ironie, elle raconte les historiettes les plus jolies et les plus ténues ou les monstruosités les plus révoltantes. Son âme d'écrivain offre au scepticisme une habitation infiniment plus confortable que l'âme d'un Renan ou d'un Jules Lemaître première manière. Ceux-ci affirmaient gauchement et lourdement leur scepticisme, en des exercices qui les trompaient sur eux-mêmes et qui trompaient leurs lecteurs. Le jour où le charme de Renan sera dissipé, on découvrira, non sans quelque stupéfaction, que ce Breton entêté et lourd fut le plus effréné des dogmatistes.

De même que la fenêtre s'ouvre au jour, de même l'esprit de Mme Barine s'ouvre naturellement à deux ou à plusieurs idées contradictoires, les accueille et les garde avec une impartiale tendresse. Comment un tel esprit saisirait-il fortement tout ce qu'il y a de pur surnaturel dans l'âme d'un saint François d'Assise ? Il me semble que la nécessité s'impose de convoquer un chapitre solennel, à l'intention de Mme Arvède Barine. Accordons-lui le privilège insigne de la coulpe, car si les ignorants du dehors se représentent la coulpe comme une sorte de torture morale, les initiés, eux, savent bien qu'elle est une source de joies très pures. D'ailleurs, comme les grandes pénitences n'ont pas encore passé dans la législation du Quatrième-Ordre, on n'emploiera vis-à-vis de Mme Arvède Barine que la monition la plus respectueuse et la plus amicale.

Et d'abord, parlons de ces fautes évidemment vénielles qui ont pour cause la simple inattention.

Mme Arvède Barine écrit (page 9) : « La femme de Pierre Bernadone, qui s'appelait Pica, n'est pour nous qu'une silhouette indécise. Les vieux biographes de saint François, ceux qui avaient connu sa famille, parlent à peine de sa mère. Ils nous disent qu'elle était simple et indulgente, la font apparaître deux ou trois fois à l'arrière-plan et semblent ensuite l'oublier. »

N'est-ce pas Mme Arvède Barine qui oublierait certains passages de la *Légende des Trois Compagnons* par elle-même édités ? « Et sa mère, disent les trois compagnons, quand elle entendait parler de ces prodigalités, répondait : « Que dites-vous là de mon fils ? « Il restera,malgré tout, enfant de Dieu par sa grâce...» Saint François d'Assise achetait aussi des objets pour l'ornement des églises et les faisait transmettre en grand mystère aux prêtres pauvres. Et lorsqu'en l'absence de son père, il restait à la maison et dînait seul avec sa mère, il n'en chargeait pas moins la table de pains, comme s'il avait eu à faire des préparatifs pour toute une famille. Et si sa mère lui demandait pourquoi, il répondait que c'était pour avoir à donner aux pauvres, car il avait résolu de faire l'aumône à tous pour l'amour de Dieu. Sa mère, qui le chérissait plus que ses autres fils, tolérait ces choses, attentive à tout ce qu'il faisait et l'admirant en son cœur. »

Il est surprenant que ces derniers mots n'aient pas donné l'éveil à Mme Barine. Le pieux chroniqueur a timidement indiqué un respectueux parallèle entre la mère de saint François d'Assise, et la sainte Vierge dont il est dit dans l'Évangile : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* Au surplus, la Vierge Mère de Nazareth avait donné à Pica l'exemple de l'effacement volontaire et systématique. Mais chez la femme de Pierre Bernadone, comme du reste chez Marie, l'effa-

cement n'allait pas jusqu'à l'abdication des devoirs maternels. Pica comprit toujours son fils ; lorsqu'il tomba dans des excès de mondanité aussi bien que lorsqu'il brava le monde par ses saintes folies, elle le défendit contre les attaques des voisines, elle l'aida de sa sympathie, de ses conseils et de son énergie, aux moments les plus décisifs. Trop clémente pour le positif et vaniteux Pierre Bernadone, Mme Arvède Barine s'est montrée trop sévère pour la pieuse Pica.

Je me permettrai encore de prendre la défense du prêtre dont Mme Barine raconte l'histoire (page 55) : « Un vieux prêtre ayant réclamé de l'argent qui lui était dû, disait-il, pour les réparations de Saint-Damien, François plongea sa main dans la robe de Bernard, jeta une poignée d'écus au bonhomme et allait lui en envoyer une seconde, d'un geste empreint d'un magnifique mépris pour « cette poussière », si le prêtre, un peu honteux, ne s'était retiré en murmurant qu'il était assez payé. »

Ainsi présentée, cette histoire renferme plusieurs inexactitudes, et nous renseigne aussi mal que possible sur l'état d'âme du moyen âge. Le prêtre n'éprouva nullement le sentiment de très mauvaise honte, dont parle Mme Arvède Barine : « il s'en retourna chez lui, très content, avec l'argent qu'il avait reçu. Mais, au bout de quelques jours, il se mit à méditer sur ce qu'avait fait le bienheureux François et se dit : « Ne suis-je pas un misérable, moi qui suis vieux, de désirer les choses temporelles et de chercher à les acquérir, tandis que ce jeune homme, par amour pour Dieu, les dédaigne et les déteste ? » Il commença ainsi à craindre Dieu et à faire pénitence en sa maison. Et, peu de temps après, il entra dans le nouvel Ordre, où sa vie fut très bonne et sa mort glorieuse. »

Combien ce récit l'emporte en beauté et en vérité sur les trop spirituels commentaires de Mme Arvède Barine! Son prêtre, à elle, est inintelligent, vulgaire, grotesque et odieux ; le prêtre des *Trois Compagnons* est humain, c'est-à-dire exposé à commettre des fautes humiliantes et graves, mais il se relève, se transfigure et s'ennoblit au contact de saint François d'Assise ; il nous fait du bien.

Ce sont là de petites erreurs qui ont échappé à l'attention de Mme Arvède Barine. Au cours de sa brillante dissertation, elle a émis des appréciations hardies, d'une portée plus grande et qui inquiéteraient bien plus sérieusement notre foi. Sur l'authenticité des stigmates de saint François, elle émet, avec des précautions oratoires, trois opinions successives, en laissant bien deviner quelle est celle des trois qui a ses préférences. « Une portion du clergé, dit Mme Arvède Barine, refusait d'accepter le miracle et ne céda qu'aux ordres réitérés de Grégoire IX et d'Alexandre IV. Aujourd'hui l'Eglise entière le reconnaît. »

Suivent quelques lignes, empruntées au deuxième nocturne de la fête franciscaine que l'Église célèbre le 17 septembre. Il est bien évident que Mme Arvède Barine n'accepte pas, pour son propre compte, l'opinion de l'Église.

Elle n'accepte pas davantage une deuxième opinion qui recrute, paraît-il, d'assez nombreux partisans en Allemagne. Des érudits soutiennent que c'est Frère Élie de Cortone, le futur apostat, le futur excommunié, qui a imprimé les stigmates sur le cadavre de saint François d'Assise ; Mme Arvède Barine trouve cette explication peu distinguée et peu vraisemblable, en quoi elle fait preuve de goût. Enfin, elle nous découvre sa pensée intime : « La science moderne, dit-elle, a ap-

porté une troisième explication, qui exclut, tout ensemble, la supercherie et le surnaturel. Le phénomène des stigmates est à présent bien connu et bien étudié, car il s'est reproduit un grand nombre de fois depuis saint François, et toujours dans des conditions analogues... »

Je m'étonne, d'abord, que Mme Arvède Barine, si défiante à l'ordinaire, emploie tout uniment cette expression vague et un peu bien usée : la science moderne. Elle dit bien des choses, la science moderne, et elle inspire à la plupart de nos contemporains, même à ceux qui sont naturellement sceptiques, une confiance assez peu justifiée. Puis, elle progresse, elle se perfectionne, elle finit par se contredire. Comment expliqueront le miracle des stigmates, ceux qui, au siècle prochain, se feront un devoir de parler, conformément aux oracles de la science moderne, si tant est que cette locution ne soit pas destinée à disparaître bientôt ? Il serait puéril de penser que les physiologistes du XXIe siècle garderont intactes les théories du XXe. C'est pourquoi l'on peut prévoir, sans risquer de trop gravement se tromper, une partie au moins du jugement que portera la critique de l'an 2000 sur l'introduction de Mme Arvède Barine, car on parlera encore de saint François d'Assise au XXIe siècle. Il se trouvera certainement, à cette époque, un littérateur, ou mieux encore un homme de foi, pour éditer les *Fioretti* et la *Légende des Trois Compagnons* ; il dira : « Parmi nos prédécesseurs figure Mme Arvède Barine, écrivain délicat et distingué, dont la gloire n'a fait que grandir durant le XXe siècle. Mme Arvède Barine, quoique protestante, s'est efforcée non seulement de parler avec respect de saint François d'Assise, mais encore de le comprendre. Malheureusement, elle a trop

suivi la mode intellectuelle qui régnait alors. Depuis Taine, c'était une habitude, chez les littérateurs, de s'approprier les méthodes en usage parmi les savants. D'une part, ils subordonnaient la psychologie à la physiologie et, d'autre part, ils procédaient toujours en sens inverse du mouvement de la vie, qui est du dedans au dehors ; ils ne s'inquiétaient guère que des phénomènes extérieurs, et ils méconnaissaient l'importance de la vie intérieure... »

Toujours pour se mettre en harmonie avec les idées de son temps, Mme Arvède Barine souligne, peut-être plus qu'il ne serait nécessaire, l'amour très autenthique, je le reconnais, que saint François d'Assise professait pour les bêtes. On pourrait relever dans son étude quelques expressions, ne disons pas panthéistiques, mais à tout le moins romantiques et peu chrétiennes. « Saint François d'Assise, dit Mme Arvède Barine, montrait à ses disciples la nuit étoilée, les champs fumeux sous le soleil, les bois qui respirent, les oiseaux sur leur couvée, la splendeur de la création et l'ivresse de la vie universelle... » L'ivresse de la vie universelle, voilà une façon de parler que Bossuet n'eût pas admise et qui ne convient pas du tout au Pauvre d'Assise, toujours absorbé par la pensée du Crucifiement et de la Mort. Aussi bien, Mme Arvède Barine, en citant le *Cantique des Créatures* a-t-elle supprimé le couplet final sur la mort, de tous le plus significatif et le plus franciscain. En un temps où triomphent Victor Hugo et Chateaubriand, il est facile de se méprendre sur le vrai caractère de saint François. L'amour du Pauvre d'Assise pour les créatures inférieures, est essentiellement parénétique. En d'autres termes, saint François exalte la dignité relative des bêtes, afin d'humilier davantage l'orgueil de l'homme ; il pousse la bonté envers elles jusqu'à ses

dernières limites, pour mieux exciter ses contemporains au pardon des injures, à la pratique de la douceur, à la charité. Sans cesse il glorifie notre sœur la cendre, notre sœur la mort corporelle. Où le romantisme voit je ne sais quel chant d'amour, il découvre, lui, une leçon de chasteté ; où le romantisme se crée des jouissances esthétiques et égoïstes, il trouve une excitation au renoncement, à l'abnégation, à la mort spirituelle, et tandis que nos poètes, éperdument descriptifs, considèrent la vie de la nature comme un prolongement de leurs propres émotions, c'est-à-dire de leur moi, saint François d'Assise s'attache à la nature pour mieux se détacher de lui-même et s'élever plus facilement jusqu'à Dieu

A plus forte raison, ne faut-il pas attribuer à saint Francois une sentimentale philosophie de la nature, qui fait songer au panthéisme ou au bouddhisme. M[me] Arvède Barine ne commet pas cette faute, mais elle introduit, dans un ordre d'idées plutôt métaphysique, des métaphores littéraires qui ont besoin d'être expliquées. « Le moyen âge, dit-elle, voyait un abîme sans fond entre l'homme et la brute. Saint François nia l'abîme. Toutes les créatures étaient « ses frères » et « ses sœurs ». Il va sans dire que l'homme était le chef de la confraternité ; mais de quel droit mépriser les membres les plus humbles, les frères à plumes, à quatre pattes, à écailles, à ailes de gaze ?... Saint François s'était avisé de prêcher ses sœurs les corneilles et ses sœurs les colombes. Il avait l'esprit trop sain pour se figurer qu'une hirondelle ou un agneau comprenaient ses sermons à notre manière ; mais pourquoi ne les auraient-ils pas entendus à leur manière de bêtes ?... »

On se demande jusqu'à quel point il faut prendre à la lettre cet habile et gracieux plaidoyer. Assurément,

nous devons traiter les bêtes avec douceur ; mais il est inexact d'affirmer que saint François d'Assise a nié l'abîme qui sépare les bêtes de l'humanité. Cet abîme s'appelle la conscience morale ; rien ne permet de supposer que le saint en ait méconnu l'importance et l'infinie profondeur.

Du reste, par ses actes répétés, l'Église nous autorise ou même nous invite à interpréter très largement la doctrine de saint François. Comprenons, admirons et aimons les saintes exagérations du Pauvre d'Assise, mais n'allons pas croire que chacune de ses paroles représente un dogme ou un commandement de l'Église. Ainsi, notre saint ne permettait pas à ses frères de garder, dans leurs cellules, un seul exemplaire des psaumes. Nous savons, au contraire, que l'obligation existe pour tous les catholiques de lire, d'étudier, de méditer les Livres Saints, dans la mesure qui convient à leur instruction et à leur position sociale. De même, le *Poverello* poussa l'horreur de la propriété jusqu'à ses plus extrêmes limites, ce qui lui valut les encouragements de son évêque et du pape. Mais si M[me] Arvède Barine veut consulter la vie de saint Basile, elle constatera que le grand évêque de Césarée soutint, un jour, une bataille rangée pour défendre les bagages de ses moines. Or, saint Basile s'était dépouillé de tous ses biens pour embrasser la vie religieuse et, d'autre part, il a joué, dans l'histoire du monde et dans la vie de l'Église, un rôle peut-être aussi grand que celui de saint François d'Assise. M[me] Arvède Barine se montre quelquefois plus catholique que l'Église.

Elle se montre, en tout cas, plus austère. « Nous croyons, dit-elle, être chrétiens... On oublie de se demander si la sagesse mondaine n'a pas modifié profondément la doctrine primitive, et ce qu'il reste encore

de cette « triomphante folie », comme l'appelait Bossuet, depuis tant de siècles que de fort honnêtes gens travaillent à expliquer les textes d'une manière rassurante, adoucissant, ici, une idée trop sauvage, interprétant plus loin, dans le sens de notre égoïsme et de nos passions, un précepte décidément impraticable... Le christianisme primitif était tombé dans le même discrédit où nous le voyons aujourd'hui... »

Bourdaloue et les autres grands orateurs chrétiens de tous les siècles ne se sont pas exprimés sur un ton plus véhément. Mais peut-être obéissaient-ils, en gourmandant leurs frères, à des préoccupations qui ne sont pas celles de Mme Arvède Barine. La plupart de ceux qui la liront, tireront de ses objurgations véhémentes des conclusions peu austères ; ils se diront : « L'idéal évangélique ou franciscain ne s'est réalisé que deux fois dans l'histoire de l'humanité, à treize siècles d'intervalle et au milieu de difficultés qui paraissent décidément insurmontables ; il ne renferme qu'un très petit nombre d'indications pratiques, pouvant être utilisées par le commun des humains ; il n'intéresse, ou peu s'en faut, que l'histoire de l'art. »

C'est en cela que me paraît dangereuse, et toute pénétrée de protestantisme, l'austérité décourageante de Mme Arvède Barine. Elle ne dit pas clairement, mais elle laisse deviner que l'idéal protestant a pour elle peu de charme ; elle laisse comprendre aussi ses préférences platoniques pour l'idéal monastique et catholique, mais, semblable à l'Abner de Racine, elle déclare que même les meilleurs ne peuvent plus rien au milieu de nos générations anémiques. Pour elle, l'esprit franciscain n'a plus de force et la règle des Trappistes est sans vertu.

> L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

J'en demande pardon à Mme Arvède Barine, mais elle

commet inconsciemment une injustice, elle méconnaît les mérites d'un certain nombre de ses contemporains. Certes, les Franciscains et les Chartreux, les Clarisses et les Carmélites ne comptent dans leurs monastères aucun sujet qu'on puisse mettre en parallèle avec l'illustre Pauvre d'Assise. Toutefois, les uns et les autres prennent assez au sérieux certains préceptes évangéliques. Au cours de ses nombreux pèlerinages franciscains, Mme Arvède Barine n'a-t-elle donc jamais goûté la cuisine des Récollets ou des Trappistes ? Sait-elle comment vivent les Clarisses et les Petites Sœurs des Pauvres ? A-t-elle quelque idée précise sur le mobilier des Carmélites ? Si ces divers moines et moniales n'atteignent pas la perfection de la pauvreté telle qu'elle apparut à Assise, encore faut-il reconnaître qu'ils s'en rapprochent d'une manière assez sensible.

L'esprit de la Portioncule lui-même n'est pas aussi absolument rare que pourrait le croire Mme Arvède Barine. Je connais un authentique renouveau d'Assise, dont je pourrai faire admirer les merveilles à Mme Arvède Barine, quand elle le voudra, pourvu seulement que M. Waldeck-Rousseau ou son successeur nous le permette. Le récit qu'on va lire n'a rien de commun avec la légende; il appartient à la plus véridique histoire.

Il était autrefois... ou plutôt non, il est un monastère qui occupe tout un plateau dominant le Rhône, là même où le Rhône se divise en plusieurs branches pour entrer dans la Méditerranée. Jadis, c'est-à-dire il y a une douzaine d'années environ, ce plateau était désert, triste, desséché par le mistral. Un saint, un saint prêtre le traversa, un jour, et il se dit : « Je ferai fleurir cette solitude. » En effet, il revint bientôt, amenant des vierges chrétiennes, croyantes comme on croyait dans les catacombes, pures comme le lis de la vallée, vaillantes et

dures au travail comme on l'est sur les « causses » des Cévennes. Le saint dit aux vierges : « Vous allez planter des vignes, ici même, des vignes qui produiront un doux vin blanc délicat, et ce vin blanc sera destiné exclusivement au saint sacrifice de la messe. » Les vierges se mirent au travail : elles labourèrent ce terrain inculte, elles plantèrent des ceps, elles greffèrent sur ces ceps des sarments souples et vigoureux, plus forts que le phylloxera, elles virent des vignes opulentes se dresser, où jadis n'apparaissaient que de rares buissons épineux.

Le désert avait fleuri.

En même temps, les animaux, dociles à la voix des moniales, avaient dépouillé leur sauvagerie, comme au temps de saint François d'Assise. Ce qui va suivre pourra provoquer des sourires d'incrédulité, mais je supplie ceux qui me lisent de bien croire à la réalité de ce que je raconte.

A force d'entendre des voix douces, les vaches, qui labourent les vignes, ont contracté elles-mêmes des habitudes extraordinaires de douceur et de délicatesse. Elles obéissent à un commandement qui ressemble plutôt à une invitation ; elles redoutent les réprimandes, comprennent les encouragements. Par hasard, des rustres vinrent, un jour, dans la vigne du monastère, faire claquer leurs fouets et retentir leurs grosses voix : les vaches affolées faillirent tout détruire. Au contraire, dès que Sœur T... les appelle, tandis qu'elles paissent ou se reposent, elles se hâtent d'accourir. Noiraude, en labourant, éprouve une certaine lassitude, mais Sœur M... lui rappelle que toutes les créatures du bon Dieu doivent travailler, et Noiraude continue allègrement son sillon. Blanchette est un peu gourmande, mais on lui fait observer qu'il n'est pas permis

de toucher aux feuilles des arbres qui sont à sa portée, et Blanchette, sans qu'il soit besoin de lui mettre une muselière, respecte les arbres. La familiarité de Rougette fait la joie de toute la communauté.

Il y a un an à peine, des voleurs s'introduisirent, de nuit, dans le monastère, après avoir tué les chiens de garde, et s'emparèrent du troupeau qu'ils avaient entraîné hors des murs de clôture. A ce moment, la Sœur chargée de la bergerie apparut, elle fit entendre son ordinaire cri de ralliement et, à ce cri bien connu, toutes les brebis, précipitamment, rentrèrent au bercail. Les chevaux rivalisent d'obéissance avec les vaches et les moutons. Quand sonne l'heure sainte, ils s'arrêtent d'eux-mêmes, aussi longtemps que les religieuses, à genoux dans les labours, récitent l'*Ave Maria.*

En vérité, les brises douces d'Assise soufflent sur ce plateau....

Il me reste enfin à signaler d'autres hérésies de Mme Barine, qui se cachent comme de minuscules et gracieux serpents, sous les fleurs de son style. « Saint François, dit-elle, ne douta pas de l'Église un seul instant, en quoi il montra une grande intelligence de cette merveilleuse organisation qui s'adapte infatigablement, depuis tantôt dix-neuf siècles, aux temps et aux états d'esprit les plus divers, et dont la souplesse n'a encore été en défaut qu'une seule fois, le jour où Léon X fit brûler les écrits de Luther. »

Il y aurait peut-être quelque naïveté, ce me semble, à accepter d'un cœur joyeux, tous ces éloges. Sans doute il est agréable d'entendre ainsi louer, par un écrivain protestant, la puissance d'adaptation dont dispose l'Église catholique. Il y a tant de conseillers qui l'accusent d'être rétrograde, inintelligente et inutilement intransigeante ! Mais expliquer dix-neuf

siècles de vitalité par la seule souplesse d'une institution tour à tour opprimée ou victorieuse, c'est peut-être exagérer l'importance de la diplomatie, c'est surtout méconnaître une des plus hautes et des plus incontestables qualités du catholicisme, savoir : le courage de braver les modes intellectuelles. Il est une formule qui revient, sans cesse, dans l'histoire de l'Église : *Non possumus*. Est-ce bien là la maxime d'une institution qui a pour caractéristique essentielle la souplesse ?

Au siècle dernier, pendant que sévissaient le libéralisme et l'anglomanie, Pie IX osa dire anathème à plusieurs formes de liberté. Ce fut, dans toute l'Europe qui écrit et qui a la prétention de penser, une effroyable tempête contre le *Syllabus* et son auteur. Aujourd'hui, tous les parlements du monde votent des lois draconiennes contre les propagateurs d'idées anarchistes, et c'est à peine si quelques rares philosophes osent prendre, très timidement d'ailleurs, la défense de la liberté. L'opinion aujourd'hui dominante en France et dans le monde civilisé se trouve en parfait accord (horreur !) avec le *Syllabus*. Il ne viendra sans doute à la pensée d'aucun protestant de parler ici de souplesse et de diplomatie. La doctrine catholique triomphe à l'heure qu'il est, parce que l'Église, il y a un demi-siècle, eut seule le courage de protester contre les excès d'une opinion orgueilleuse et qui se croyait en possession de la victoire définitive.

Se trompa-t-elle autant que le veut bien affirmer Mme Arvède Barine, le jour où elle fit brûler les écrits de Luther ? Pour motiver cette opinion, on s'appuie volontiers, de nos jours, sur l'argument tiré de la prospérité matérielle des puissances protestantes. Mais l'exemple de l'Angleterre ne prouve décidément plus rien, et il ne faut pas trop se presser de mettre en

avant l'Allemagne et les États-Unis. Puis, il est superflu de démontrer, à un historien de saint François d'Assise, que le confort ne représente pas toujours une raison suffisante de vivre la vie. Pour trouver de la foi, du dévouement et de la vertu pure de tout pharisaïsme, il faut encore s'adresser aux peuples catholiques.

Dans le domaine des idées, l'écrasement du protestantisme est plus visible encore. Quoi qu'on ait pu dire en sens contraire, l'argumentation de Bossuet, contre les variations des Églises protestantes, demeure intacte, ou plutôt elle devient, tous les jours, plus lumineuse et plus probante. Mme Arvède Barine n'est pas sans avoir lu la thèse de M. Rebelliau, sur Bossuet historien du protestantisme, et l'enquête de M. Georges Goyau, sur la décadence religieuse de l'Allemagne protestante. Ces deux livres constituent un fort joli commentaire de l'*Histoire des Variations*. En condamnant Luther, l'Église a bien mérité de l'humanité, et l'humanité le reconnaîtra bientôt, bientôt, c'est-à-dire le jour où la vie politique, qui galvanise en ce moment le protestantisme, aura disparu.

Il est enfin une façon d'insister sur les abus commis par les gens d'Église, au moyen âge, qui ne laisse pas d'être inquiétante. Personne ne songe à nier l'authenticité de certaines misères. Mais du récit de ces misères il serait injuste de tirer une conclusion historique trop précise. Oui, les abus appelaient une réforme, et ni le mot ni la chose n'ont rien de bien effrayant pour l'Église, qui ne cesse de se réformer dans la personne de ses enfants, ou de se laisser réformer par les persécutions. Ils n'appelaient en aucune façon la Réforme telle que l'ont comprise Luther, Calvin et Henri VIII. Toujours circonspecte, Mme Arvède Barine ne se prononce pas sur la nature et l'étendue des chan-

gements, qui étaient devenus nécessaires à la fin du moyen âge. Mais quelques-uns de ses lecteurs, je le crains, peuvent s'y tromper ; ils sont exposés à omettre une distinction essentielle entre la nécessité d'une réforme et la nécessité de la Réforme protestante. Il m'a paru bon de les avertir.

Le style de Mme Arvède Barine n'a rien perdu, durant ces dernières années, de sa grâce et de son agilité. Quand l'esprit de Mme Arvède Barine s'exerce légitimement sur des sujets bien choisis, il est merveilleux de finesse, de justesse et d'à propos. Lisez, je vous prie, cette histoire de l'expédition de saint François d'Assise en Égypte.

« Il s'était rendu tout exprès en Égypte (1219), où l'armée de la cinquième croisade assiégeait Damiette. Le camp chrétien ne lui résista pas. « Il est si aimable », écrivait un croisé. Ce fut aussi l'avis du Soudan d'Égypte, quand cet être charmant se présenta devant lui, résolu à le convertir ou à être martyrisé.

« Saint François était accompagné d'un de ses moines. Ils saluèrent ce prince farouche, qui mettait à prix la tête des chrétiens. — Et il les salua aussi, pui lor demanda s'il volaient estre Sarrrazins, ou s'ils venaient en message. Ils respondirent que Sarrazins ne seraient ils ja ains estaient venu en message de par Dieu... Li soudan dist qu'ils avoit arcevesque et evesque de sa loi, mult bons clers, ne sans eu porroit-il oir ce qu'il diroient.

« Alors le soudain « manda querre » ses docteurs musulmans, qui lui dirent pour entrer en matière : — « Nous te commandons de par Mahomet que tu lor face lor teste couper. »

« Au lieu de faire couper la tête à saint François, le soudan causait avec lui et y prenait tant de plaisir

qu'il lui offrit « des possessions, » à condition de rester à sa cour. L'apôtre ingénu, absorbé dans son idée, lui dit enfin : — « Faites allumer un grand feu. J'entrerai « dedans avec vos prêtres, et vous connaîtrez quelle est la vraie religion. »

« A cette proposition, l'un des docteurs musulmans se hâta de disparaître. Le soudan, qui l'avait vu, répondit avec bonhomie à saint François : « Je ne crois pas qu'aucun de mes prêtres ait envie d'entrer dans le feu pour sa religion. » Les deux moines perdaient décidément leur temps. Ils retournèrent au camp chrétien et de là en Italie. Le soudan voulait leur faire emporter des présents magnifiques, ce fut leur seule persécution chez les infidèles. »

On n'a jamais conté plus finement, ni plus délicatement, même au temps où l'art de conter avait atteint sa perfection, au doux pays de France. Cependant, un scrupule se présente à ma pensée, que j'ose confier, bien que ne faisant partie ni du Tiers-Ordre, ni du Quatrième-Ordre, à Mme Arvède Barine. Quelque opinion hypercritique et rationaliste que l'on professe, dans le Quatrième-Ordre, sur la *Légende des Trois Compagnons*, il n'en demeure pas moins certain que l'état d'esprit, décrit dans l'expédition d'Egypte, est authentique. Des hommes et des femmes ont existé par milliers, par centaines de mille, qui ont désiré, d'un désir sincère et profond, subir le martyre, et qui auraient affronté, sans hésitation, l'épreuve du feu. Devant cet état d'âme, suffit-il, et allons plus loin, convient-il, de sourire même avec respect, même avec bienveillance? Un homme qui veut se jeter au feu n'a rien qui prête au sourire. Si nous croyons le contraire aujourd'hui, c'est que nous avons peut-être trop lu Voltaire. Car enfin — il faut bien se décider à en faire

la remarque — Mme Arvède Barine sourit en racontant l'expédition d'Égypte, mais elle prend un ton grave, presque indigné, lorsqu'elle s'élève contre les abus commis par les gens d'Église.

De même, elle jette trop de fleurs sur cette histoire austère, et tragique, après tout, de saint François d'Assise. La vie du *Poverello* n'a été qu'un long et terrible martyre. Je ne pense pas qu'on doive la raconter dans le style de George Sand. Or, Mme Arvède Barine termine son spirituel et trop joli chapitre sur la vocation de saint François par une petite phrase romantique et romanesque, qui ravira un nombre infini de lectrices et de lecteurs : « On était au printemps de 1207, et des fleurs paraissaient aux berges des fossés. »

Il est un moyen, du reste, d'échapper assez promptement à l'ensorcellement littéraire, que pratique avec tant de virtuosité Mme Arvède Barine. C'est de comparer son style si élégant, si fin, si brillant, à la prose grave, simple et un peu fruste des braves gens qui composèrent la *Légende des Trois Compagnons*. Les résultats de la comparaison ne se font pas attendre. Il devient évident que ce que nous aimons dans la trop brillante introduction de Mme Arvède Barine, c'est nous-mêmes, c'est le siècle qui vient de finir. Au contraire, les trois compagnons « parlent toujours le langage du Seigneur et ne disent rien qui ne tende à la louange et à la gloire de Dieu et au bien des âmes ».

Il est à craindre que le contraste, entre l'introduction et le livre lui-même, ne devienne, chaque année, plus sensible.

LE CANARD SAUVAGE

Dire que la gloire d'Ibsen a faibli serait peut-être exagéré, car la frénésie de ses admirateurs passionnés semble prendre plutôt des proportions inquiétantes. Mais le grand public, sous l'influence de plusieurs causes, dont quelques-unes très profondes, se ressaisit. Le moment est donc peut-être bien choisi d'apprécier non pas tous les écrits du Maître, opération littéraire très difficile quand il s'agit d'un contemporain, mais un de ses drames les plus intéressants et les plus célèbres. M. Prozor, un des traducteurs officiels ou officieux d'Ibsen, nous apprend que, de toutes les œuvres du célèbre dramaturge norwégien, *le Canard sauvage* est peut-être celle qui fait le mieux comprendre la nature de son esprit et les procédés de son art.

Les faits qui se déroulent dans *le Canard sauvage* représentent un tissu d'infamies qui déconcertent absolument l'imagination.

Werlé, riche industriel, propriétaire d'usines, après une vie déjà longue de trahisons, de vols, et de méfaits plus graves encore, se prépare à régulariser officiellement son faux ménage. A côté de lui vit une famille qu'il a dépouillée, brisée, déshonorée et à qui, discrète-

ment, il fait parvenir assez de subsides pour qu'elle ne meure pas de faim, la famille Ekdal. Cette famille comprend d'abord, le vieil Ekdal, un ancien lieutenant, ruiné et compromis par le riche Werlé dans des affaires véreuses, Hialmar Ekdal, fils du précédent, photographe de profession, protégé par Werlé, sans qu'il comprenne pourquoi, Gina Ekdal, femme d'Hialmar, ancienne bonne de Werlé, Hedwige, fille de Gina, âgée de quatorze ans. L'ombre sinistre de Werlé plane sur toute la famille Ekdal qui vit de sa propre honte tranquillement, sans remords, presque heureuse.

Ibsen nous dit avec un calme effrayant : Voilà la vie authentique, plate, laide, grotesque, faite d'horreurs. Elle s'écoulerait, en somme, presque pacifique, presque tolérable, si les lettrés, les savants, les conducteurs d'âmes et les marchands de phrases n'achevaient de la souiller et de la rendre insupportable.

EKDAL (à Grégoire).

C'est tout de même à Jean Werlé votre père que nous le devons, ce canard sauvage. Il faisait la chasse en bateau, voyez-vous. Il tire dessus. Mais il voit si mal, votre père ! Hum ! Il n'a fait que l'estropier.

GRÉGOIRE.

Quelques plombs dans le corps ?

HIALMAR.

Oui, deux ou trois plombs.

HEDWIGE.

Il a été touché sous l'aile, de sorte qu'il ne pouvait plus voler.

GRÉGOIRE

Il est allé au fond, bien entendu.

EKDAL, à moitié endormi et la bouche pâteuse.

Naturellement. Ils font toujours ça, les canards sauvages. Vont au fond, tant qu'ils peuvent, petit père; — se retiennent avec le bec dans les herbes marines et les roseaux, et dans toutes les saletés qui se trouvent là-bas, — ne remontent plus jamais.

GRÉGOIRE.

Mais, lieutenant, votre canard sauvage est bien remonté, lui.

EKDAL

Il avait un fameux chien, votre père. Il a plongé, ce chien, et il a ramassé le canard.

La vase au milieu de laquelle se débat le malheureux canard sauvage symbolise les hontes dans lesquelles vit ordinairement la pauvre humanité.

De cette humanité un des plus curieux représentants — dans le drame d'Ibsen — est le père Ekdal. Pauvre vieux soldat! Lui, le brillant lieutenant d'autrefois, l'heureux chasseur d'ours, il copie des factures pour la maison Werlé, cette odieuse maison qui l'a réduit à la misère et au déshonneur. Il lui reste la consolation de brosser, tous les matins, l'habit militaire qu'il n'a plus le droit de porter dans la rue, mais c'est bien tout. Quand il demande un service aux laquais de M. Werlé, « il leur dit sur un ton très respectueux petit père », et ceux-ci lui répondent en le traitant de « vieille morue »; il ne sait même pas remplir son office de copiste, et l'argent qu'on lui donne n'est, en réalité, qu'une au-

mône. Il devient alcoolique, monomane, fou ; il tue dans un grenier des lapins de choux, au milieu de quelques arbres de Noël qui lui représentent les grandes forêts d'Heydal. Dans sa folie, qu'interrompent des moments d'étrange lucidité, il trouve parfois des mots ambigus et terribles : « C'est dangereux d'abattre. Ça a des suites ! La forêt se venge. Je n'ai rien qui m'intéresse, moi. » Ce qui caractérise l'état d'âme du malheureux vieillard, c'est qu'il a toujours peur : il redoute ses maîtres, les valets de ses maîtres, ses enfants à lui ; surtout il ne veut rien apprendre de nouveau ; il tremble, à chaque instant, qu'un changement quelconque ne survienne dans sa triste vie. Semblable au canard sauvage, il s'attache à sa vase, il ne veut pas qu'un sauveur le ramène à la surface des eaux limpides, au grand air libre.

EKDAL, regardant Grégoire qui s'est levé.

Werlé ? C'est le fils, çà ? Qu'est-ce qu'il me veut, lui ?

HIALMAR.

Rien. C'est moi qu'il vient voir.

EKDAL.

Bon. Alors, il n'y a rien de nouveau ?

HIALMAR.

Non, non, il n'y a rien.

EKDAL, avec un mouvement de bras.

Ce n'est pas ça, tu sais. Je n'ai pas peur. Mais...

Deux mots résument tous les sentiments et toutes les pensées de cet être humain qui fut jadis un vaillant soldat : ahurissement et abrutissement. En traçant un

aussi sombre portrait, Ibsen n'a-t-il pas forcé la note? Je ne le pense pas. La misère, quand elle est accompagnée de honte, imprime au visage des hommes, des vieillards particulièrement, d'épouvantables flétrissures! Si du moins elle apportait à ce malheureux vaincu de la vie quelques souffrances, elle le réhabiliterait, elle le relèverait, elle le grandirait à nos yeux; mais non, le vieil Ekdal est content de son sort.

GRÉGOIRE.

Comment un homme comme vous, habitué au grand air, peut-il vivre dans la fumée d'une ville, entre quatre murs?

EKDAL, souriant un peu et clignant de l'œil à Hialmar.

Oh! on n'est pas si mal ici, pas si mal du tout.

Dans le même temps, Werlé, le vainqueur riche et envié, Werlé, qui donne des dîners aux chambellans du roi, Werlé laisse entrevoir des sentiments d'une tristesse profonde, incurable, infinie. « Je suis seul, dit-il à son fils; je me suis toujours senti seul, durant toute ma vie, et surtout maintenant que je commence à me faire vieux. J'ai besoin de quelqu'un près de moi... Un solitaire comme moi ne rit pas facilement, Grégoire. »

Rien ne prouve qu'en établissant un vigoureux contraste entre la tristesse du vainqueur et l'horrible joie du vaincu, Ibsen se soit trompé, au contraire.

Hialmar Ekdal, le photographe, fils du vieil Ekdal, obtient toujours à la scène, paraît-il, un très gros succès, et je le comprends : il est si ineffablement ridicule! A la lecture, il est absolument odieux.

On lui pardonne, jusqu'à un certain point, de ne pas avoir pris des informations suffisantes sur le passé de

sa femme, mais on ne peut lui pardonner son énorme égoïsme. Ce bellâtre, semblable à beaucoup de bellâtres, à force de s'adorer lui-même et de se faire adorer, en vient à ne pas voir les souffrances des êtres dévoués qui l'entourent. Pendant le dîner somptueux qu'on lui a servi chez Werlé, il n'a pas songé un seul instant, malgré toutes les permissions qu'on lui avait données, à bourrer ses poches de friandises pour sa petite Hedwige qui meurt de faim dans le pauvre atelier. Aussi, son retour dans sa famille donne-t-il lieu à une scène navrante.

HEDWIGE, secouant Hialmar.

Eh bien, tu vas me les donner maintenant, tu sais bien, les bonnes choses que tu m'as promises...

HIALMAR.

Bon, voilà que je les ai oubliées !

HEDWIGE.

Tu veux me taquiner, papa ! Tu devrais avoir honte, voyons ! Où c'est-il caché ?

HIALMAR.

Vrai ! J'ai oublié ! Mais attends un peu. J'ai là quelque chose d'autre pour toi, Hedwige.

(Il prend l'habit et cherche dans ses poches.)

HEDWIGE, sautant et battant des mains.

Oh ! maman, maman !

HIALMAR, tirant une feuille de papier.

Tiens, voici.

HEDWIGE.

Ça ? C'est une feuille de papier, voilà tout.

HIALMAR.

C'est un menu, petite. Le menu du dîner. Tu vois : c'est écrit dessus.

HEDWIGE.

Tu n'as que cela ?

HIALMAR.

Puisque je t'ai dit que j'ai oublié. C'est un sot divertissement que toutes ces friandises. Assieds-toi là et fais la lecture du menu. Je te décrirai ensuite le goût des plats. Eh bien, Hedwige ?

HEDWIGE, avalant ses larmes.

Merci.

HIALMAR, arpentant la scène.

C'est incroyable tout ce qu'un père de famille doit se rappeler. Et s'il oublie la moindre des choses, vite on lui fait grise mine.

Il n'est pas impossible que la férocité de l'égoïsme atteigne quelquefois ce degré d'inconscience. Encore faut-il, en la présentant aux spectateurs ou aux lecteurs, ne pas heurter de front la vraisemblance. Si sot que soit notre photographe, il ne peut pas vraisemblablement insister ainsi sur la lecture de son menu, après qu'Hedwige, une jeune fille de quatorze ans, très intelligente, lui a demandé, sur un ton douloureux, un supplément à son insuffisant dîner. Ibsen eût pu s'y prendre un peu plus adroitement.

Peut-être ne l'a-t-il pas voulu, car après cette scène si écœurante, le même Hialmar Ekdal trouve le moyen de se rendre plus odieux et plus méprisable encore. Il se fait offrir à boire de la bière bien fraîche, par cette pauvre Hedwige qui a faim, tout en se donnant le luxe de paraître sobre, austère et désintéressé.

HIALMAR.

Pas de bière en un pareil moment, donne-moi la flûte.

(Hedwige se précipite vers l'étagère et apporte la flûte.)

HIALMAR.

Merci. Là. La flûte en mains et vous deux à mes côtés. Oh ! on a beau être à l'étroit sous notre humble toit, Gina, ce n'en est pas moins le foyer. Et je te le dis en vérité : il fait bon ici.

Les intentions d'Ibsen apparaissent donc avec une grande netteté ; il a voulu nous peindre un solennel imbécile, un cabotin, à l'âme basse, qui recouvre de phrases plus ou moins déclamatoires de fort vilaines actions. Cette phraséologie d'Hialmar remplit, dans *le Canard sauvage*, le rôle même que, dans l'*Avare*, Molière a attribué au faux luxe d'Arpagon. Les menus grotesques d'Arpagon, la maigreur de ses chevaux, ses serviettes tachées d'huile, la multiplicité des fonctions dont s'acquitte Maître Jacques constituent une forme visible, tangible et vivante de l'Avarice. De même, Hialmar prend des attitudes, exalte ses propres vertus, s'attendrit sur ses propres grandeurs morales, au moment même où, sous nos yeux, il s'avilit de gaîté de cœur.

HIALMAR.

Non ! Je devrais bien dans la neige et dans la tour-

mente, aller de maison en maison, chercher un abri pour mon vieux père et pour moi.

GINA.

Mais tu es sans chapeau, Ekdal. Tu as perdu ton chapeau.

HIALMAR.

Oh! ces rebuts de l'humanité! Ces monstres de vices! Il me faut un chapeau. (Il prend une nouvelle tartine.) — Il faudra prendre des mesures. Je n'ai pas l'intention de passer ma vie ici.

(Il cherche quelque chose sur le plateau.)

GINA.

Que cherches-tu ?

HIALMAR.

Du beurre.

GINA.

Tu en auras tout de suite.

(Elle va à la cuisine.)

HIALMAR, la rappelant.

Oh ! c'est inutile ! Je puis me contenter de pain sec.

GINA, apportant un beurrier.

En voici, il paraît qu'il est tout frais.

Le plus piquant en cette aventure, c'est qu'Hialmar déploie toute cette colère vertueuse contre cette pauvre Gina, sa femme, qui le sert avec un si respectueux et si profond dévouement. Il veut quitter sa maison heu-

reuse et confortable, mais déshonorée par cette laborieuse et humble Gina. Seulement, voilà : au dehors la neige tombe par rafales, et il n'a pas de chapeau, et par surcroît, il a faim : il mange donc d'énormes tartines en faisant des phrases. Pendant ce temps, Gina multiplie ses offres de services. « Veux-tu ta flûte, Hialmar ? dit-elle. Veux-tu que j'emballe ? Je vais emballer la chemise et le reste ». Quand Hialmar demande un peu de colle : « Tiens, dit Gina, voici le pot à colle, voici le pinceau. » Notez bien que ce solennel et éloquent dadais n'a nullement le droit de se poser en parangon de vertu ; sa conduite n'est pas irréprochable. Au contraire, la malheureuse Gina, si elle a commis des fautes avant son mariage, s'est montrée, depuis quatorze ans, épouse fidèle et mère dévouée. Cette scène de faux départ me paraît extrêmement belle.

Les autres personnages actifs du *Canard sauvage* n'ont pas autant d'importance qu'Hialmar et le vieil Ekdal. Quelques-uns cependant sont intéressants et vivants, Jean Werlé, par exemple, et le pasteur Molvick qui prêche si bien sur la mort, quand il est ivre.

Enfin Henrik Ibsen a mis en scène deux théoriciens, qui ont à traduire en formules philosophiques les horreurs du drame : Grégoire Werlé et le docteur Relling. Ils représentent, chacun, un aspect de la pensée d'Ibsen. « On raconte, dit M. Prozor, on raconte qu'un acteur norvégien s'est composé le masque d'Ibsen pour jouer le rôle de Relling. Le procédé est grossier, mais l'idée en est à demi exacte, quoi qu'en disent les critiques. Seulement, pour être tout à fait dans le vrai, le comédien qui représentait Grégoire aurait dû se faire également la tête du dramaturge. En effet, l'antagonisme de ces deux personnages, sur la scène, n'est qu'un reflet du combat qui s'est livré dans son âme. »

Donc, Grégoire Werlé, fils de Jean Werlé, se rend compte que la vie de son père est un vaste champ de carnage, il se dit que tant de fautes, qui sont peut-être des crimes, exigent une réparation, et il quitte la maison paternelle, renonçant à toute cette fortune mal acquise. Jusqu'ici, nous n'avons qu'à le louer. Mais non content de faire de l'héroïsme pour son propre compte, il prétend en faire avec les douleurs d'autrui. Son père a plongé dans la honte toute la famille Ekdal, le vieil Ekdal, Hialmar et Gina Ekdal qui vivent, sans trop s'en douter, une vie morale non exempte d'ignominie. L'idéaliste Grégoire s'impose le devoir de leur ouvrir les yeux à tous; il procède, chez les Ekdal, « à une grande liquidation qui doit servir de point de départ à une vie nouvelle, à une communauté basée sur la vérité délivrée de tout mensonge ».

Grégoire c'est le Monsieur qui présente de porte en porte la réclamation de l'Idéal : il nous fait songer aux élégants prédicateurs qui préconisent, chez nous, l'action morale. Ceux-ci, du moins, mettent quelque réserve dans leurs exhortations. Grégoire Werlé intervient, sans aucune précaution oratoire, dans les misères les plus cachées d'un pauvre ménage. Vous devinez les beaux résultats de cet apostolat ultra-moderne et scandinave : les Ekdal ne font aucun progrès dans la vie morale, ils descendent, au contraire, un peu plus bas dans l'ignominie, mais ils sont irrémédiablement malheureux. Gina dit à Grégoire : « Que Dieu vous pardonne tout le mal que vous nous faites, Monsieur », et elle ajoute comme se parlant à elle-même : « Mon Dieu, mon Dieu, Relling avait bien raison. Voilà ce qui se passe quand il y a des fous qui viennent nous présenter de ces réclamations de malheur (les réclamations de l'idéal). »

Ainsi se condamne lui-même Ibsen, en compagnie de tous les prédicateurs, de tous les écrivains, de tous les conducteurs d'âmes, de tous les psychologues, de tous les dramaturges, préoccupés des problèmes moraux. Tous ceux qui viennent dire aux hommes : *sursum corda*, ne sont que des personnages ennuyeux ou malfaisants. Qu'ils se taisent, et qu'ils laissent l'humanité se débattre dans les régions marécageuses où elle se plaît !

Est-il besoin de faire remarquer que de pareilles théories, si elles venaient à triompher définitivement, conduiraient la société moderne à une sorte d'anarchie voisine de l'animalité pure ? Il est vrai que Grégoire Werlé s'applique et réussit trop bien à être maladroit, odieux et irritant. Mais l'Evangile et la loi morale ne sauraient être rendus responsables des maladresses commises par Grégoire Werlé et quelques autres. Nous avons reçu l'ordre de ne jamais cacher la lumière sous le boisseau, de prêcher sur les toits la parole du divin Maître, de porter jusqu'aux extrémités de la terre la vérité surnaturelle. Tant pis pour Hialmar si cette lumière l'incommode, tant pis pour Ibsen s'il prend contre l'Evangile la défense de ce peu intéressant Hialmar. Il se range du côté des sceptiques indulgents à l'épicuréisme ; le fait n'a rien d'étonnant, ni de rare, ni de bien philosophique.

Il résulte d'une double exagération, en sens contraire, qui caractérise bien les ambitions morales de notre siècle. Un jeune écrivain de talent se persuade sans trop de peine qu'il a reçu de Dieu, auquel il ne croit peut-être pas, la mission de réformer le genre humain. Il connaît les joies du succès, puis il acquiert la réputation ou la gloire, la fortune, l'autorité, mais aussi la cruelle expérience, la connaissance des

hommes tels qu'ils sont. Les hommes tels qu'ils sont, tout en achetant les romans ou les drames du jeune écrivain devenu un vieil écrivain, se soucient de mettre en pratique ses conseils, autant que de se conformer aux principes d'Héraclite ou aux maximes de Confucius. De là ces affirmations, où l'on sent un dépit enfantin, que les principes d'une morale pure et élevée sont malfaisants.

On dirait qu'Ibsen a voulu, de parti pris, se mettre dans l'impossibilité d'atteindre la vérité vraie. Oui, certes, des écrivains peuvent faire naître dans leur pays, et peut-être dans le monde, d'effroyables révolutions : tels Luther et Jean-Jacques Rousseau. D'autres peuvent exercer, plusieurs siècles après leur mort, une influence salutaire sur les destinées du genre humain : tels saint Augustin, Pascal et Bossuet. Mais ces hommes de génie sont rares, très rares, absolument exceptionnels, et ils n'ont pas trop demandé à la docilité de leurs contemporains. Ils ont semé, ils ont vu la semence lever, ils ont pu conjecturer l'abondance des futures moissons ; c'est tout.

Si M. Henrik Ibsen n'a pas un génie comparable au génie d'un Jean-Jacques ou d'un Luther, il a un assez beau talent ; par conséquent ses paroles ne seront pas perdues. Malheureusement, il est trop vraisemblable qu'elles engendreront dans les âmes le scepticisme, un scepticisme radical et haineux, la résignation au mal, l'irritation contre ceux qui prêchent la morale chrétienne, ou simplement la morale, et enfin des germes d'anarchie.

Relling fait le pendant de Grégoire Werlé ; il pratique et enseigne le cynisme, le matérialisme, l'immoralité systématique et une sorte de philanthropie brutale. Médecin et directeur spirituel d'un petit groupe

d'ivrognes choisis, il applique à ses clients un traitement appelé par lui le *mensonge vital.*

Le mensonge vital ! direz-vous avec Grégoire Werlé, j'aurai mal entendu.

RELLING.

Non. J'ai dit le mensonge vital. C'est ce mensonge, voyez-vous, qui est le principe stimulant.

GRÉGOIRE.

Oserai-je demander quel est en particulier le mensonge vital dont Hialmar est possédé ?

RELLING.

Ah ! non ! Je ne révèle pas ces secrets aux charlatans. Vous seriez capable de m'abîmer mon patient encore plus qu'il ne l'est. Mais la méthode a fait ses preuves. Tenez, je l'ai appliquée à Molvik. Grâce à moi, il est aujourd'hui démoniaque. Encore un séton que j'ai dû lui introduire dans le cou, à celui-là.

GRÉGOIRE.

Il n'est donc pas démoniaque ?

RELLING.

Que diable voulez-vous que cela signifie, un démoniaque ? Une blague que j'ai inventée pour lui entretenir la vie. Si je n'avais pas fait cela, il y a bon nombre d'années que ce pauvre cochon d'ami pataugerait dans le désespoir et le mépris de lui-même. Et le vieux lieutenant donc ? Seulement, quant à lui, il a trouvé son traitement tout seul.

GRÉGOIRE.

Ce pauvre lieutenant ! Ah ! oui ! il a dû en rabattre de ce qui servait d'idéal à sa jeunesse.

RELLING.

Écoutez, Monsieur Werlé fils, ne vous servez pas de ce terme élevé d'*idéal*, quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de *mensonge*.

GRÉGOIRE.

Croyez-vous donc qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes ?

RELLING.

A peu près la même qu'entre ceux de typhus et de fièvre putride.

GRÉGOIRE.

Docteur Relling ! Je ne me rendrai pas, avant d'avoir arraché Hialmar de vos griffes.

RELLING.

Ce serait tant pis pour lui. Si vous ôtez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez en même temps le bonheur. »

J'avoue que les tristes facéties de Relling forment un contraste dramatique assez heureux avec les austères déclamations de Grégoire Werlé. Mais ces petites habiletés aggravent les responsabilités morales, déjà fort lourdes, d'Ibsen. De grâce, ne laissons pas notre attention se détourner sur de petits effets de scène. En dépit de ses exagérations, de ses maladresses et de ses

ridicules, Grégoire représente mal, il est vrai, mais il représente la lutte de l'esprit contre la chair, de la justice et de la probité contre l'immoralité et le vol, l'amour de la vérité, et pour tous ces motifs, Ibsen condamne nettement son œuvre et même ses intentions. Au contraire, Relling, l'apôtre selon son cœur, vient ajouter à la somme de mensonges, de débauches et de crimes qui entrent dans la vie humaine. En disant tout à l'heure que la philosophie d'Ibsen engendrait l'anarchie, nous restions bien au-dessous de la vérité. Les anarchistes ne veulent qu'anéantir le genre humain; Relling-Ibsen se propose froidement de le démoraliser davantage et de l'abrutir, ce qui est une manière encore de le conduire à la mort. Pour moi, j'aime mieux la mort rapide que l'étouffement progressif dans les marais boueux chers aux canards sauvages.

Mais la philosophie d'Ibsen renferme quelque chose de pire que ce perfectionnement d'anarchie. Jusqu'ici, il s'est contenté de jouer avec le mal ou de l'augmenter; il va maintenant ridiculiser la vertu, la pureté, le dévouement, et les profaner. Sans doute, les deux femmes qui traversent le drame, Mme Sœrby et Gina Ekdal, sont coupables, très coupables, et elles ignorent profondément ce que peut bien être l'élévation morale. Du moins, leurs fautes appartiennent à un passé lointain, et notre dramaturge s'acharne, au contraire, à mettre en relief leur grand dévouement, leur patience, leur sang-froid, leur savoir-faire, leur amour du travail, j'allais presque dire leur humilité.

De tous ces exemples de vertu, vous croyez peut-être qu'Ibsen va se servir pour nous réconforter l'âme? Nullement. Ces vertus féminines, assez semblables du reste à un instinct, dans la pensée du dramaturge norvégien, ne servent qu'à favoriser l'égoïsme

et l'ignominieuse lâcheté des hommes. De l'idée de réparation sociale, de l'idée de relèvement et de repentir, il rit, cet étrange conducteur d'âmes !

Et il finit — nous devions nous y attendre — il finit par sacrifier à son odieux canard sauvage, même l'innocence. De tous les rôles qui se développent dans cet horrible drame, celui de la petite Hedwige est celui qui m'a fait le plus vivement souffrir. Cette enfant de quatorze ans qui ignore le mal, est tout dévouement; elle a déjà des délicatesses infinies, elle sait souffrir et se taire, même elle prie. Tout cela, c'était trop beau. Sur toutes ces fleurs de la vie morale, Ibsen, pose ses théories matérialistes, comme certains enfants posent des limaçons sur de fraîches roses. La petite Hedwige prie, mais voyez de quelle manière et pour quels motifs.

HEDWIGE.

Vous savez, je récite tous les soirs une prière pour le canard, afin qu'il soit préservé de la mort et du mal.

GRÉGOIRE, la regardant.

Vous avez l'habitude de faire votre prière, le soir?

HEDWIGE.

Mais oui.

GRÉGOIRE.

Qui vous a enseigné cela ?

HEDWIGE.

Personne. Papa a été si malade une fois. On lui a posé des sangsues sur le cou. Alors il a dit que la mort était à la porte.

GRÉGOIRE.

Eh bien ?

HEDWIGE.

Alors, j'ai prié pour lui... et j'ai toujours continué depuis.

GRÉGOIRE.

Et maintenant vous priez aussi pour le canard sauvage ?

HEDWIGE.

J'ai pensé qu'il en avait besoin : il était si malade en arrivant !

GRÉGOIRE.

Faites-vous aussi une prière, le matin?

HEDWIGE.

Non, je n'en fais pas.

GRÉGOIRE.

Pourquoi ?

HEDWIGE.

Le matin il fait clair : il n'y a plus de quoi avoir peur. »

On reconnaît là les théories censément scientifiques par lesquelles les matérialistes de nos jours prétendent expliquer la prière. Les humains ne prient que parce qu'ils ont peur, et comme les femmes et les enfants sont plus particulièrement exposés à avoir peur, ils prient plus volontiers. Voilà bien à quelles conceptions

se haussent ceux qui se piquent d'être les premiers penseurs de ce siècle. Même, ils craignent d'avoir fait trop de concessions à l'idéalisme, et c'est pourquoi ils rabaissent encore la prière, telle qu'ils se la représentent, en lui assignant un objet ridicule : la petite Hedwige prie pour le canard sauvage. Grâce à Dieu, nos grands maîtres chrétiens nous donnent une tout autre idée de la prière.

La petite Hedwige ne connaît pas les mots par lesquels on adore, et c'est pourquoi ses qualités naturelles ne trouvent pas leur emploi et finissent par se transformer en extravagance. Cet insupportable Grégoire lui fait entendre qu'il serait beau de sacrifier ce qu'elle a au monde de plus précieux, le canard sauvage. Comment la mort de ce maudit canard lui assurera-t-elle le retour de son père? c'est ce que l'auteur néglige de nous expliquer. Toujours est-il que la pauvre enfant — on ne sait trop comment, ni pour quel motif — se tue volontairement ou involontairement d'un coup de pistolet. Personne, remarque Grégoire, personne ne peut dire comment cette horreur s'est passée. Cependant Ibsen, par l'intermédiaire du docteur Relling, semble nous faire entendre qu'il y a eu suicide. « On ne me fera jamais gober l'accident, dit Relling. La balle a traversé le corsage. Il faut qu'elle ait tiré en appuyant le canon contre sa poitrine. »

Malheureuse petite Hedwige! elle a conquis notre sympathie et surtout notre commisération, mais elle ne laissait pas de nous inquiéter. Le médecin affirmait qu'elle était menacée d'une cécité prochaine, ce qui est un grand malheur, assurément ; mais nous voyions bien, nous, qu'elle était aussi menacée de cécité morale. Que pouvait-elle apprendre de sain, de noble et de pur, dans l'abominable atmosphère où elle vivait ?

Déjà, elle donnait des signes inquiétants de l'agitation qui s'emparait d'elle : elle a une façon de jouer avec le feu qui tourmente sa mère, et elle pose à Grégoire de bien singulières questions. A travers l'innocence de cette enfant, l'impitoyable Ibsen nous montre des sentiments qui deviendront bientôt peut-être de la folie. La psychologie d'Ibsen ressemble parfois à une divination méphistophélique.

Quand on a achevé la lecture de cette œuvre étrange qui s'appelle *le Canard sauvage*, on éprouve quelque peine à se ressaisir soi-même et à juger, avec calme, les événements et les hommes. Presque tous ces personnages ibséniens sont profondément corrompus, presque tous sont alcooliques, quelques-uns sont maniaques, tous sont névrosés, tous, sans qu'on puisse faire une exception même pour le docteur Relling : on dirait un pandémonium vu dans un cinématographe. Est-ce que, vraiment, le genre humain est à ce point hideux ?... Supposons, pour un instant, qu'Ibsen l'ait vu sous son véritable aspect. Il faudrait encore tenir compte aux pauvres humains de tous les efforts qu'ils font pour se dégager de ces fanges ; ils ont du moins l'honneur d'avoir entrepris des œuvres bonnes. Quand Dieu le permet, ils mènent à bon terme des combats ou des travaux héroïques. Nous avons la pieuse habitude, en France, de vénérer un roi qui a nom saint Louis et une jeune fille qui a nom Jeanne d'Arc. Sans doute saint Louis et Jeanne d'Arc sont des êtres privilégiés et en un sens surhumains, ils restent humains tout de même, et ils ont parmi nos aïeux ou parmi nos frères d'aujourd'hui une parenté d'âmes qui est la gloire de notre race.

Le personnage qui exprime le mieux les colères délirantes d'Ibsen, c'est Molvik. Pendant qu'Hialmar Ekdal,

en présence du cadavre d'Hedwige, se tord les mains, blasphème et montre le poing à Dieu, Molvik, ivre comme toujours, cite la Sainte Ecriture : « L'enfant n'est pas mort, dit-il, il n'est qu'endormi. — Imbécile, » lui crie Relling. Un instant après, on emporte le cadavre. Molvik juge son intervention nécessaire, il murmure en étendant les mains : « Gloire au Seigneur, tu retourneras en poussière... tu retourneras en poussière... » — Relling lui dit alors tout bas : « Tais-toi, animal, tu es saoûl ». Ceci rappelle le strident blasphème que Shelley fit entendre dans *la Sensitive.*

Heureusement, il est facile de se rendre compte qu'Ibsen lui-même ne se prend pas au sérieux. Puisque tous les prédicateurs, les bons et les mauvais, obtiennent des résultats identiques, c'est-à-dire également funestes, nous n'avons tous qu'à nous taire. Logiquement, après avoir écrit *le Canard sauvage*, Ibsen eût dû briser sa plume. Que les muses sèchent leurs larmes et que ses admirateurs ne se livrent à aucun acte de désespoir, Ibsen n'a pas brisé sa plume : il a écrit, depuis *le Canard sauvage*, d'autres œuvres dramatiques.

Dans *Rosmersholm*, il se montre à découvert, et il s'incarne lui-même dans la personne du héros principal, dans Rosmer, le pasteur-châtelain. Rosmer a toutes les qualités qui peuvent rendre un homme digne d'admiration et de sympathie : il a des sentiments nobles et délicats, il n'agite dans sa pensée que des idées généreuses, il mène une vie charitable et pure. Portant un grand nom et habitant un château féodal que lui ont légué d'authentiques et glorieux ancêtres, il passe naturellement pour un conservateur de l'ordre social et religieux. Ses amis personnels et le grand public norvégien le considèrent comme un des futurs

chefs de la droite. Or, ses lectures, ses réflexions solitaires, et surtout l'influence de Mlle Rebecca West ont fait de lui un socialiste ardent. Quand, après mûre réflexion, il se décide à révéler ses opinions nouvelles, il se produit une explosion formidable de colère. Non seulement on le réfute avec vivacité parmi ses amis les plus chers, mais on le prend à partie personnellement, on l'injurie, on le calomnie, on le traîne dans la boue. Il avait vu dans la politique nouvelle une sorte d'apostolat ; il s'était fait d'avance une fête d'apporter aux pauvres la joie, le bonheur et la vérité. C'était une admirable idylle philosophique : « Nous formions ensemble des projets d'existence nouvelle : tu voulais te jeter dans la vie active, dans la vie intense d'aujourd'hui, — comme tu disais. Aller de foyer en foyer porter la parole de liberté, gagner les esprits et les volontés, donner la noblesse aux hommes, partout à la ronde. »

Ce programme a quelque chose de séduisant, mais si on essaie d'en approfondir la signification véritable, il est moins beau qu'il ne paraît tout d'abord, et il manque de sérieux. Rien n'est plus facile, en ce siècle, que de porter la parole de liberté. Dans cet apostolat sans doute glorieux, les bourgeois rivalisent d'éloquence avec les descendants des grandes familles, l'opposition ne consent pas à se laisser devancer par le gouvernement, les anciens partis eux-mêmes ne déploient pas moins de zèle que les partis nouveaux. Dès lors où peut bien être le mérite d'aller prêcher, de porte en porte, cette liberté que tous les publicistes glorifient en prose ou en vers, depuis deux siècles ? N'aurions-nous pas besoin plutôt qu'on essayât de reconstituer la notion d'autorité ?

Rosmer proclame ensuite son ambition de donner

aux hommes, la noblesse. Mais en quoi consiste cette noblesse ? Nous aurions peut-être quelque peine à nous mettre d'accord sur une définition précise.

Quoi qu'il en soit, les anciens amis de Rosmer, les conservateurs veux-je dire, ne lui laissent pas le temps de mettre à exécution ses magnifiques projets d'apostolat. Une tempête de calomnies se déchaîne tout à coup sur lui et sur ceux qui l'entourent ; le *Journal du district*, organe des intérêts conservateurs, parle de celui qu'Ibsen a voulu nous peindre comme l'idéal de l'homme moderne, dans les termes suivants : « On ne prend jamais assez de précautions contre de pitoyables déserteurs, traîtres, perfides envers la bonne cause, natures de Judas qui avouent impudemment leur apostasie aussitôt qu'ils croient le moment propice et profitable arrivé. Un attentat scandaleux a été commis contre la mémoire des ancêtres, dans l'attente d'une récompense honnête de la part de ceux qui, pour le moment, détiennent le pouvoir. Une excuse se trouve peut-être dans un jugement peu exercé... une influence perverse, s'étendant peut-être jusqu'à un ordre de faits dont nous ne voulons pas encore faire l'objet d'une allusion ou d'une censure publique. »

Loin de faire face à ses ennemis, Rosmer se déclare vaincu, dès le premier choc, et il se suicide en compagnie de Mlle Rebecca West, la femme habile, énergique et dissimulée, sous l'influence de laquelle il avait changé de convictions. Ainsi donc, après s'être drapé dans la robe de l'apôtre, Ibsen se pose en martyr, sans se douter qu'il rabaisse la notion d'apostolat et la notion de martyre. Pour nous, ce qu'il importait de mettre en lumière, dans cet étrange drame de *Rosmersholm*, c'est cette affirmation que désormais Ibsen, envers et contre tous, continuera jusqu'à la mort la

guerre à outrance, contre la société contemporaine.

Il a tenu parole, ses admirateurs nous permettront de le regretter, pour deux raisons. Premièrement, le divin Maître, sauf lorsqu'il est question des pharisiens et des marchands du temple, parle des misères inhérentes à notre pauvre humanité, avec une infinie mansuétude. L'accent de la miséricorde fait défaut à l'auteur du *Canard sauvage*.

Deuxièmement, Ibsen croit ne haïr que l'ordre de choses actuel, mais on peut craindre qu'il ne se trompe et que ses haines n'aient une portée plus grande. Il appelle, en effet, de ses vœux, une révolution qui aura pour résultat, selon lui, l'apparition d'une sorte d'Eden social. Ceci est une hypothèse, une pure hypothèse que rien ne justifie, ou plutôt un rêve irréalisable. Si une révolution se produisait aujourd'hui, les disciples d'Ibsen retrouveraient demain, dans la société nouvelle, les mêmes hontes, les mêmes horreurs et les mêmes crimes, qu'il flagelle avec tant d'âpreté et de violence. Il n'atteint donc, par sa satire profonde et haineuse, non pas seulement une forme sociale, mais l'humanité même, cette humanité malheureuse, digne de miséricorde et capable d'héroïsme, que Dieu a tant aimée et qu'il nous commande d'aimer...

LE DISCOURS DE M. BRUNETIÈRE

A GENÈVE

Il n'entre pas dans nos habitudes contemporaines de revenir sur un discours, prononcé et publié depuis six mois, même si ce discours est exceptionnellement éloquent. A peine avons-nous assez de temps pour lire les harangues d'hier ou d'aujourd'hui, que des reporters complaisants résument, du reste, à notre usage, en quelques brèves formules. Pour le bon renom, je ne dis pas des lettres françaises, mais de la santé morale de la France, il serait consolant de penser que quelques-unes, au moins, de ces productions oratoires, méritent d'être relues. Hé quoi ! toutes ces périodes retentissantes, qui provoquent tant d'enthousiasme, seront oubliées demain ou déclarées fausses et mensongères ? La France se contente donc d'une nourriture débilitante et malsaine ?

Non, grâce à Dieu, il n'y a pas lieu de condamner ainsi toute la littérature contemporaine. Quelques hommes compétents et convaincus s'informent, travaillent, réfléchissent avant de s'adresser au grand public. Leur parole doit survivre et survit, en effet, aux

circonstances qui la firent naître; on la juge mieux à distance, et après que les applaudissements ou les marques violentes de désapprobation ont cessé ; on en comprend mieux la signification profonde.

C'est pourquoi j'ose revenir, aujourd'hui, sur la conférence mémorable que M. Brunetière prononça au Victoria-Hall de Genève, le mardi 17 décembre 1901.

Indépendamment de sa valeur démonstrative, considéré comme fait historique, le discours de M. Brunetière a déjà une importance considérable. Un catholique militant, un papiste et plus qu'un papiste, un ami personnel du pape lui-même, a fait, dans l'université de Genève, la critique — oh ! modérée et polie, et flatteuse — mais enfin la critique de la religion calviniste, et les vieux huguenots ont dormi paisiblement leur sommeil, et les huguenots modernes n'ont pas trop protesté, si toutefois ils n'ont pas applaudi. Evidemment il y a quelque chose de changé, sur les bords du Léman.

Il y a aussi quelque chose de changé dans l'opinion littéraire de la France et même de l'Europe. Depuis deux siècles environ, les catholiques ne se défendaient pas ou se défendaient faiblement, dans la grande bataille intellectuelle. Au xviiie siècle, ce fut le silence, un silence désastreux dont nous subissons encore les conséquences.

Durant le xixe siècle, d'intrépides catholiques combattirent glorieusement le bon combat, mais comme de jeunes officiers généraux qui prennent le commandement d'une armée, au lendemain d'une défaite. Que pouvaient-ils contre des adversaires qui disposaient du nombre, de la force, des grands organes de publicité et de l'argent ? Les de Maistre, les Lamennais, les Montalembert et les Veuillot remplirent, certes, une

immortelle page d'histoire, mais ils n'en demeurèrent pas moins, malgré leur talent ou leur génie, les interprètes d'une minorité ; ils furent tenus en suspicion, ignorés, méconnus, ils ne purent jamais parler librement au grand public, qui les considérait comme des ennemis.

Disposant en maître de la première tribune du monde, M. Brunetière entre en conversation, quand il lui plaît, avec les indifférents, les cosmopolites, les protestants et tous les adversaires de notre foi, lesquels ignorent profondément ou affectent d'ignorer les dires des catholiques. Ainsi, grâce à M. Brunetière, les croyants passent de l'éternelle défensive à l'offensive. C'est là un résultat immense et qui fait date, dans l'histoire moderne du catholicisme français.

Dira-t-on qu'en parlant ainsi je flatte M. Brunetière, et que je parais le mettre au-dessus de de Maistre, de Lamennais et de Veuillot ? Mais il ne s'agit pas ici de son talent personnel ; nous n'envisageons, pour l'instant, que sa situation intellectuelle, le rayonnement de son influence, ses moyens d'action. La postérité classera M. Brunetière comme elle l'entendra. Nous qui sommes dans la bataille, nous devons constater, et nous constatons avec joie, que son intervention, audacieuse et énergique, semble modifier l'attitude respective des combattants. Il bénéficie, il est vrai, des efforts accomplis, depuis un siècle, par ses prédécesseurs, hommes de génie ou d'un talent supérieur. Qu'importe, grand Dieu ! puisque l'action de M. Brunetière représente un succès incontestable du catholicisme français, applaudissons sans arrière-pensée, et groupons-nous autour de son drapeau.

Il a fallu payer de quelques apparences de concessions, je ne dis pas de concessions, le magnifique

triomphe remporté à Genève par M. Brunetière. Habitués à dominer et conscients de leur force, Messieurs les protestants n'ont pas l'abord très facile. Il leur plaît de transformer l'histoire moderne en une sorte d'élégie ininterrompue, sur la Saint-Barthélemy ou la révocation de l'Edit de Nantes, mais ils n'admettent pas qu'on touche, même d'une main légère, à leurs grands hommes. M. Brunetière, qui les connaît, leur a tenu un langage modéré et habile : « Si, a-t-il dit, nous ne pouvons parler de Luther ou de Calvin, ni de la Réforme, en général, sans quelque parti pris, n'en pouvons-nous parler sans esprit de contention, ni d'aigreur, en historiens des idées, plutôt qu'en agitateurs des passions ; en philosophes, si vous le voulez, autant qu'en historiens, et avec la ferme résolution de ne dissimuler ou d'atténuer aucune de nos préférences, mais aussi de les exprimer sans y rien mêler qui ressemble à une provocation ? » On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans cette déclaration, de la prudence ou du tact de l'orateur. Mais M. Brunetière se croit obligé d'ajouter : « Après avoir écarté de sa personne (du réformateur) les imputations qu'un zèle maladroit a dirigées contre elle, je ne m'attacherai, dans ce discours, qu'à vous parler de *l'œuvre de Calvin.* » Etait-il bien nécessaire de formuler ce blâme, qui se présente sous une forme un peu absolue et qui atteint quelques historiens fort respectables ? Peut-être. Tout en le regrettant, je ne me permets pas de le reprocher à M. Brunetière. Lui seul est juge de ce qu'il convenait de dire à un auditoire très ombrageux et dans des circonstances exceptionnellement difficiles.

Mais les lecteurs et les admirateurs de M. Brunetière peuvent se tenir mieux en garde contre la combativité protestante. Oui, écartons, autant que possible, les dis-

cussions historiques entre catholiques et protestants, discussions souvent stériles et dangereuses et dans lesquelles il est si facile de s'égarer. Le dogme, la morale et même l'histoire antérieure à la Réforme offrent un champ de lutte infiniment plus beau. Mais faudra-t-il renoncer à nous défendre contre les agressions de nos frères réformés ? Les griefs historiques des protestants contre l'Eglise ont pris dans l'enseignement, dans les conversations et dans les polémiques une importance immense et absolument disproportionnée. Depuis cent ans environ, les protestants et leurs alliés politiques, les Juifs, occupent presque toutes les chaires d'histoire de l'Université; ils en profitent pour parler, plus que de raison, de la Saint-Barthélemy et de la Terreur blanche. Les historiens catholiques ne devront-ils pas mettre les choses au point ? Et si, dans l'ardeur de la lutte, ils emploient des arguments ou des documents, que d'autres sont allés chercher jusque dans la vie de Luther et de Calvin (1), encourront-ils le blâme de M. Brunetière ? Il n'y a pas à se dissimuler que, même cette défensive déplaira, selon toute vraisemblance, au conférencier de Genève, « qui a le sincère et ardent désir de voir l'unité se reformer, un jour, des débris, oui, vous avez bien lu, des débris du protestantisme ». Qui ne communierait, avec lui, dans ce désir qui fut aussi celui de Bossuet et qui est sans doute celui de Léon XIII ? Reste à savoir si le protestantisme se laissera *réduire en débris*, par persuasion. M. Brunetière indique lui-même, à la fin de son discours, la division, qui apparaît chaque jour plus profonde, entre les protestants libres penseurs et les protestants chrétiens. Ceux-ci se rapprochent de nous,

(1) Par exemple, dans la thèse de M. Ferdinand Buisson : *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre.*

et s'ils n'arrivent pas eux-mêmes au terme du chemin dans lequel il se sont engagés, ils préparent du moins des générations de catholiques, pour la fin du xxe siècle ; leurs petits-fils seront catholiques. Il importe peu, vraiment, que ces frères à peine séparés de nous professent telle ou telle opinion historique sur les guerres religieuses du xvie ou du xviie siècle ; ayons des ménagements, même pour leurs préjugés.

Mais est-il prudent de ne pas se tenir constamment en garde contre les protestants libres penseurs ou violemment hostiles au catholicisme, qui sont les plus nombreux ? En Autriche-Hongrie, ils ébranlent le loyalisme des populations, au cri de « *Los von Rom* » ; en Angleterre, ils organisent des campagnes d'intimidation, non seulement contre les catholiques, mais contre les Anglicans suspects de puseyisme ; au Canada, ils essaient — en vain — de submerger, sous les flots de l'émigration écossaise, les Français catholiques ; en Allemagne, ils persécutent les Polonais et oppriment les Alsaciens-Lorrains ; dans le monde entier, ils s'efforcent d'établir ou de faire prévaloir un impérialisme antichrétien. Je consens que, même avec ces protestants peu charitables, on évite, autant que possible, les querelles rétrospectives et les discussions historiques. Les catholiques veulent la paix et pratiquent la charité, mais ils ont le droit de faire entendre un cri de protestation en faveur de leurs frères d'Irlande, de Pologne et des Philippines, et même en faveur des Boers.

Disons mieux : c'est leur devoir, et en le remplissant, avec modération, à la fois, et avec force, ils ne peuvent que s'attirer l'estime des protestants chrétiens.

La question soulevée par M. Brunetière est donc très délicate et complexe.

Je crains aussi qu'il ne se soit exagéré l'importance et le nombre des titres acquis par Calvin à la reconnaissance des catholiques : « ..... A défaut de l'œuvre de Calvin, dit-il, notre Eglise de France n'eût pas été tout ce qu'elle fut au XVIIe siècle. Et je n'entends pas seulement par là que, pour faire front contre l'ennemi, elle dut ramasser et concentrer ses forces, ce qui est toujours une utile opération de tactique ; préciser, elle aussi, développer sa doctrine, la soustraire à l'arbitraire des opinions individuelles, ou encore de réformer sur le modèle de ses adversaires... » Dans cet ingénieux commentaire de l' « *Oportet et hæreses esse* », un seul mot me paraît être de nature à éveiller quelques inquiétudes, le dernier (1). Non seulement l'Eglise ne se réforme pas sur le modèle de ses adversaires, mais elle les confond par l'originalité, la beauté, la variété de ses conceptions ou de ses créations propres. Elle n'a emprunté à Calvin ni le Carmel, ni l'Institut des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ni l'Institut des Frères de la doctrine chrétienne, ni toutes ces œuvres admirables qu'on essaie de copier en pays protestant.

Même en matière doctrinale et littéraire, les emprunts faits par le XVIIe siècle au calvinisme ne sont ni aussi authentiques ni aussi heureux que veut bien le dire M. Brunetière. Oui, l'Eglise de France doit à Calvin la doctrine et un certain état d'âme jansénistes, nous sommes d'accord sur ce point avec M. Brunetière.

(1) Il est vrai que Bossuet a commenté, lui aussi, le *Oportet et hæreses esse*, dans sa première *Instruction pastorale sur les Promesses de l'Eglise, XIV : Pourquoi il faut qu'il y ait des hérésies et du remède sensible et universel que Dieu y a préparé.* Le commentaire de M. Brunetière reproduit très exactement la pensée de Bossuet, sauf, me semble-t-il, sur un point, celui-là même que je viens de signaler.

Mais le jansénisme représente, pour l'Eglise et pour la France, hélas! non pas un gain, ni un bien, ni une force, mais une cause profonde de faiblesse.

Je reconnaîtrai encore avec M. Brunetière que si l'Eglise, au XVII[e] siècle, a donné plus de place et d'importance au *Sermon*, l'exemple de Calvin y est pour quelque chose. Entendons-nous cependant. Outre que Calvin a pris à l'Eglise elle-même le mot et l'idée de sermon, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre oratoire, son influence personnelle sur les plus grands de nos prédicateurs français ne laisse pas d'être, à certains points de vue, regrettable. Durant la station quadragésimale de 1679, Bourdaloue reçut de l'un de ses auditeurs une lettre fort curieuse (1), que je soumets à l'appréciation de M. Brunetière : « Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous dire, s'il vous plaît, qu'il me semble, et à beaucoup d'autres comme à moi, que vos sermons seraient incomparablement plus fructueux si vous les réduisiez au premier point que vous y traitez, pour de là passer aux affections, et finir ensuite par des résolutions, et non pas en affaiblissant et énervant, comme vous faites, ce qu'il y a de fort et de touchant dans le premier..... Et saint François de Sales, qui savait si bien la manière de traiter les cœurs, les conduisait par le chemin de réflexions, d'affections et de résolutions..... »

La voilà très clairement indiquée, l'influence regrettable du protestantisme sur la prédication de Bourdaloue : excès de raisonnement, amenant la fatigue chez les auditeurs les mieux disposés, absence ou insuffisance d'onction et d'exhortations pratiques. Le fait que le talent de saint François de Sales est inférieur au

(1) Éditée naguère par le R. P. Griselle.

talent de Bourdaloue n'affaiblit en rien la signification de cette admirable lettre.

Enfin M. Brunetière va jusqu'à dire que l'apologétique d'un Pascal et celle d'un Bossuet ne seraient pas, elles non plus, tout ce qu'elles sont, ni n'auraient produit tous leurs effets, ni les mêmes, sur des esprits moins préparés par la théologie de Calvin. Il est permis de supposer que Bossuet n'accepterait cet éloge qu'en formulant de très expresses réserves. Etant donné que la tradition doctrinale de l'Église, depuis saint Thomas, n'a subi aucune éclipse, l'originalité de Calvin se réduit à peu de chose. Qu'il s'agisse de prédestination, de grâce ou de liberté morale, Calvin s'est contenté de simplifier, de revêtir d'apparence logique et par conséquent de détériorer, les magnifiques constructions de l'Ecole. Rien n'égale la simplicité, mais aussi l'insuffisance de l'enseignement calviniste sur la grâce, rien, si ce n'est la beauté et la vérité profonde de la doctrine délicate et complexe professée par saint Thomas. C'est dans le *Traité de la Grâce* qu'il faut étudier le tout de Dieu et le rien de l'homme. Calvin, qui le connaissait, à l'instar des théologiens du xve et du xvie siècle, s'est borné à faire œuvre de transposition. Il n'y a pas lieu, je pense, de dire de Bossuet, comme on l'a dit de Molière, qu'il prend son bien où il le trouve. Non, il reprend possession, au nom de l'Église, d'une doctrine que Calvin avait démarquée et essayé de détruire. Les pensées qui sont communes à l'évêque et au réformateur, sont aussi impersonnelles que possible, et ce n'est pas parce qu'il les a exprimées avec beaucoup de force, d'ailleurs, que Calvin passe — et à juste titre — pour un homme de génie.

Il se révèle homme de génie par les négations, à l'étude desquelles M. Brunetière consacre son discours.

Le conférencier de Victoria-Hall, que gênait la susceptibilité de son riche et docte auditoire, se sent maintenant plus à l'aise ; il aborde enfin son sujet, un des plus beaux sujets que puisse traiter un Français né ou devenu chrétien.

La division qui règne dans presque toutes les nations chrétiennes, entre protestants et catholiques, doit être considérée comme un des plus grands malheurs, sinon le plus grand malheur des temps modernes. Comment peut-elle disparaître ? Par l'extinction du catholicisme ? On aime à penser que, même chez nos pires ennemis, personne n'ose escompter sérieusement cette éventualité. Ils appellent l'Eglise : *l'éternelle* ennemie, traduisant ainsi à leur façon la promesse évangélique : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Avons-nous des raisons d'espérer le retour au bercail des protestants eux-mêmes ? Oui, dans une certaine mesure, comme le prouve l'exemple de l'Angleterre. Mais il est trop certain que la majorité des protestants demeure, et demeurera longtemps, irréductible et foncièrement hostile au christianisme. La seule ligne de conduite qu'on puisse adopter à leur égard est justement celle que M. Brunetière a empruntée à Bossuet. Il faut éclairer les protestants sur eux-mêmes et leur révéler à eux-mêmes, avec ou sans leur concours, leur véritable esprit religieux. Ne nous lassons pas de leur prouver qu'ils se font illusion. Vertueux, habiles, philosophes, sages, ils le sont ; mais chrétiens, mais croyants, mais religieux, non pas. « A cette religion vivante et populaire (le catholicisme) Calvin, dit éloquemment M. Brunetière, Calvin a substitué, si j'ose ainsi parler, une religion pour hommes seuls, raisonnable, raisonnée, rationnelle, si vous l'aimez mieux ; une religion qui consiste essentiellement, presque uni-

quement, dans l'adhésion de l'intelligence à des vérités presque démontrées, et une religion qui se prouve, non point par les consolations qu'elle apporte aux âmes en détresse, ou par les convenances qu'elle présente avec les besoins de la nature humaine, ou par la personne de Dieu qui nous l'a révélée, ou par quoi que ce soit, enfin, qui touche et qui émeuve, qui console et qui relève, qui encourage et qui anime, mais par la littéralité de son rapport avec un texte, ce qui est une question de pure philologie, et par la solidité de son édifice logique, ce qui est une affaire de raisonnement pur. »

A logicien serré, logicien éloquent. Les calvinistes n'essaieront pas, sans doute, d'ébranler cette démonstration, et j'aime à penser que, dans leurs réunions intimes, ils la proclameront non seulement lumineuse et belle, mais encore vraie et irréfutable. A plus forte raison, remarqueront-ils ce qu'elle a de flatteur pour leur amour-propre. Quelques-uns pourraient bien, en effet, tirer de ce réquisitoire leur propre panégyrique et se dire : « La logique, le raisonnement et la science constituent donc notre domaine intangible ; nous sommes l'intelligence du monde chrétien ; aux catholiques, nous laissons les territoires de la sensibilité, du dévouement et de la charité. »

Dégager cette conclusion des paroles de M. Brunetière serait les fausser, et en même temps fermer les yeux à la plus authentique réalité. Que les protestants se glorifient de leur culture intellectuelle, historique et scientifique, ou philosophique : ils en ont le droit. Mais, même pour quiconque s'occupe uniquement de science, il y a autre chose au monde qu'un groupe de vulgarisateurs ou d'hommes cultivés. Ce qu'il importe le plus d'observer, c'est la hauteur des génies de tout

premier ordre, capables de subvenir, pour des siècles, aux besoins intellectuels de l'humanité. Or, aucun des leurs ne mérite d'être comparé à un saint Augustin ou à un saint Thomas. Et il est très facile de s'expliquer cette supériorité éclatante des grands génies catholiques : ils ont des points fixes qui font défaut aux protestants.

Dénué de tous les caractères auxquels on reconnaît une véritable religion, le calvinisme apparaît encore, aux yeux de M. Brunetière, impopulaire, ou plutôt antidémocratique. « La mère de Villon, la vieille femme pauvrette et ancienne, qui rien ne scait, oncques lettres ne lut, n'a pas de place dans l'église de Calvin... Mais, Messieurs, et les autres ? Les autres, c'est-à-dire ceux qui n'auront pas réussi à faire partie de cette élite ? à qui le temps en aura manqué ? ceux qui, tandis qu'ils portaient le poids de la chaleur et du jour et que le fardeau les en accablait, n'auront pas trouvé le loisir d'enquêtes, si je puis ainsi dire, sur la foi justifiante ou sur la prédestination ?... Et je vous le demande, Messieurs, s'il a pu convenir à d'autres temps, s'il a peut-être même rendu quelques services, si l'on pouvait encore historiquement le défendre, croyez-vous que ce concept « aristocratique de la religion convienne à nos âges de démocratie » ?

M. Brunetière aurait pu ajouter que si le protestantisme se montre peu favorable à la démocratie, la démocratie ne cesse de manifester, à son tour, une aversion instinctive et profonde pour le protestantisme. Dans une brochure qui obtint en Allemagne et en Angleterre un grand retentissement, M. Harnack signalait naguère, avec une sorte d'indignation, les progrès évidents des tendances catholiques en pays teuton. « De temps à autre, remarquait M. Harnack,

les pasteurs luthériens censurent telle ou telle erreur doctrinale, avec cette circonspection et cette grande prudence que donne une longue expérience ecclésiastique, mais en face des profondes transformations qui s'accomplissent sous leurs yeux, dans la conception de l'Eglise, ils sont en quelque sorte impuissants. La raison en est que la conception nouvelle (lisez catholique) acquiert graduellement l'autorité d'un nouveau dogme et semble indissolublement unie avec les sentiments professés par la majorité des dévots. »

L'éminent professeur nous montre le rôle des pasteurs allemands, de tous les pasteurs, orthodoxes et libéraux, sous un jour bien singulier. Que les libéraux, en effet, représentent la critique à outrance, la confiance orgueilleuse en la raison humaine, la protestation permanente et violente contre Rome, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Mais ces pasteurs orthodoxes, contre lesquels fulmine M. Harnak, et qui sans doute, à leur tour, fulminent contre lui, se font une étrange idée de leur devoir. Ils s'approprient, jusqu'à un certain point, les sentiments chrétiens des fidèles, mais il semble bien que ce soit par force, par crainte de se voir abandonnés par le peuple. Autrement dit, ils entrent dans le mouvement qui entraîne les dévots vers l'Eglise catholique, mais pour le ralentir ou l'arrêter. Pasteurs libéraux et pasteurs orthodoxes sont donc, en définitive, d'accord sur le fond ; les uns, violemment, les autres, en douceur, s'opposent aux tendances catholiques de leurs troupeaux. Cette constatation, en même temps qu'elle confirme indirectement l'opinion de M. Brunetière, redouble nos espérances catholiques. De graves historiens ont prouvé que l'Allemagne du XVI[e] siècle ne s'était convertie au protestantisme que par contrainte. Le peuple allemand de

nos jours est bien naturellement catholique, puisqu'il revient ou essaie de revenir à la foi de ses pères, malgré ses directeurs religieux et politiques.

Intellectualisme et aristocratie ont pour couronnement naturel l'individualisme. « On vous a plusieurs fois signalé, Messieurs, a dit M. Brunetière, les dangers de l'individualisme, et ici même, l'année dernière encore, on vous les signalait : « Il me paraît de plus en plus évident que notre individualisme dépasse la mesure et verse dans l'égoïsme, égoïsme subtil et souvent inconscient, mais égoïsme pourtant. » Ainsi s'exprimait le 13 mars 1900, dans le temple de la Fusterie, le pasteur Appia ; et il continuait : « La préoccupation du salut individuel a, dans les cercles religieux, envahi peu à peu toute la place, et remplacé la passion primitive, apostolique, pour le règne de Dieu et sa justice. » Mais un Américain, qu'il vous citait, allait, lui, plus loin encore, et ne craignait pas de dire que le protestantisme restait une religion de caste. »

Notez bien que ces reproches, dont on ne saurait mettre en doute le bien fondé, s'adressent aux seuls calvinistes qui croient, et prennent encore au sérieux les pratiques de la religion. Que faut-il penser alors des ultra-libéraux et des sceptiques ? Leurs désespérances radicales et leur nihilisme ont trouvé un interprète éloquent dans la personne de M. William James, professeur à l'université de Harvard. Ils ne croient plus « à la sombre idole calviniste », ils l'ont en horreur, mais ils se rattachent à la vie, par la haine de ce qu'ils croient être le mal ; ils sont shopenhauériens, à moins qu'ils ne professent le nietzchéisme le plus extravagant et le plus aigu. En traitant cette question de l'individualisme, M. Brunetière a dû contenir ses pensées et contrôler avec un soin particulier ses

paroles, pour ne pas humilier son auditoire. L'individualisme, l'égotisme — ne disons pas l'égoïsme, comme le pasteur Appia, — la haine du non-moi et « l'exacerbation » du sens propre, ont atteint, dans certains milieux protestants et libres penseurs, des proportions absolument invraisemblables.

M. Brunetière a donc indiqué, avec une précision admirable, les trois grandes maladies organiques dont se meurt le protestantisme.

Une lecture attentive de cette magistrale consultation fait naître en nous des sentiments fort mêlés ou plutôt contradictoires, des sentiments de joie et d'inquiétude. De joie, parce que des discours aussi retentissants et aussi soigneusement rédigés ne peuvent que hâter l'heure d'une union absolue et définitive entre tous les chrétiens. On a beaucoup lu en France, en Suisse et ailleurs, et on lit sans doute encore la conférence de M. Brunetière. D'inquiétude aussi, car l'analogie est frappante et même effrayante, entre les maladies protestantes, qui sévissent à Genève, et le mal révolutionnaire dont la France est atteinte. On a souvent dit que la Révolution est la conséquence de la Réforme; ce n'est pas après avoir lu la conférence de Victoria-Hall qu'on sera tenté de penser le contraire.

Qui donc a poussé plus loin que les constituants ou les conventionnels l'amour de l'intellectualisme ? Ils ignorèrent absolument le passé de la France, ils ne virent aucune réalité, et ils crurent que la vie des peuples allait se subordonner à leurs pauvres petites abstractions politiques. Périsse la nation, plutôt qu'un principe ! Eux aussi, ils étaient grands logiciens, comme Calvin ou comme le Méphistophélès de Gœthe, et Dieu sait combien cet amour de la logique coûte à notre malheureuse France.

Les jacobins ne furent pas moins aristocrates que Calvin. Il ne faut pas, en effet, nous laisser induire en erreur par leurs amphigouriques déclamations en l'honneur de la démocratie ; ils voulurent, de propos délibéré, fonder une aristocratie nouvelle, ils furent, comme le disait naguère un publiciste célèbre, les *profiteurs* de la Révolution. Et, d'autre part, il semble bien que Calvin ait réalisé d'avance, non pas tout le type jacobin, mais certaines parties essentielles de ce type (1). Il a du jacobin l'allure gourmée, l'orgueil, l'exclusivisme, la défiance et l'éloquence agressive. Je ne parle pas de son despotisme gouvernemental, ni de sa passion effrénée pour la centralisation administrative ; il demeure entendu que la discussion ne doit pas sortir, aujourd'hui, du domaine de l'idée.

Quant à démontrer que la Révolution française est génératrice d'individualisme, c'est aujourd'hui, sans doute, un travail superflu : chacun sait trop bien, hélas ! à quoi s'en tenir sur les dangers de l'isolement social. Je me permettrai seulement de rappeler à M. Brunetière que, trop préoccupé de ses théories sur l'évolution, il ne jugea pas, jadis, comme il la jugerait aujourd'hui, je suppose, l'introduction du moi dans la littérature du XIXe siècle. Avec le moi, entraient, dans la vie intellectuelle et morale de la France, le protestantisme et l'esprit de la révolution. M. Brunetière, certes, n'hésita pas à le condamner, ce malheureux et malsain égotisme, mais avec une modération excessive (2).

(1) Voir le parallèle que M. Rambaud a esquissé dans la *Revue Bleue* (6 août 1892) entre Calvin et Robespierre.

(2) « Si quelques classiques obstinés ne sont pas incapables encore de se révolter contre cet étalage du moi dont Rousseau a donné l'exemple, s'ils y voient toujours comme une espèce d'im-

Le triple réquisitoire du conférencier de Victoria-Hall contre le calvinisme ne vise donc pas la seule république de Genève, il trouve son application en France, et il intéresse les chrétiens de tous les pays. Les lecteurs malicieux seront même tentés de croire que, tandis que M. Brunetière haranguait ses auditeurs de Genève, sa pensée était à Paris. Telle phrase, en effet, est grosse d'allusions à des faits connus et comme vibrante encore de l'émotion des combats qu'on avait combattus, la veille, sur les bords de la Seine : «... De toutes les doctrines de Calvin, je n'en crois guère pour ma part de plus profondes et de plus vraies, dans les limites de l'orthodoxie, que celles qui répugnent le plus à ce qu'on appelle les exigences de l'esprit contemporain. Par exemple je lui sais infiniment gré des fortes expressions, dont il a toujours usé, vous vous le rappelez, pour dénoncer la perversité foncière de l'humaine nature, et notre incapacité de nous élever au-dessus de notre bassesse naturelle, sans un secours d'en haut qui nous en tire. Oui, quand je viens d'achever la lecture de quelqu'un de ces éloquents dithyrambes, où mon illustre confrère, M. Marcellin Berthelot, nous promet que le jour approche où nous serons comme des dieux, j'aime à relire les *Pensées* de Pascal, mais je n'y trouve pas la nature de l'homme, ni dans Charron, ni dans Montaigne, plus énergiquement rappelée à l'humilité de son origine, que dans *l'Institution chrétienne* de Calvin. »

M. Brunetière ne ferait-il pas trop d'honneur, je ne dis pas à M. Berthelot lui-même, savant de premier

pudeur, ou à tout le moins une forme déplaisante et incivile de la vanité, le droit cependant en semble acquis au poète, après l'exemple de René. »

(*L'Evolution de la Poésie lyrique au* XIXe *siècle.*)

ordre, et personnage officiel d'une haute importance, mais à la philosophie de M. Berthelot ? Ce chimiste ne sait rien des choses de l'âme et il s'obstine à ne pas comprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain. Il faudrait rire des dithyrambes auxquels fait allusion M. Brunetière, ou les traiter avec... l'énergie qu'ils méritent, après quoi on renverrait M. Berthelot à ses cornues, couronné de fleurs, aux acclamations d'un peuple enthousiaste. Lamartine se considérait, paraît-il, comme un grand financier ; je ne sache pas que la France officielle ait jamais reconnu en lui un émule du baron Louis ou de Turgot. Mac-Mahon était un brave soldat ; personne n'a jamais loué l'éloquence académique de son langage. Même on a fait entendre à Lamartine et à Mac-Mahon de dures vérités. M. Berthelot, lui, peut tout se permettre, et il se permet d'exprimer, sous forme d'apophtegme ou d'oracle, des idées d'une pauvreté lamentable. M. Fouillée ne l'en proclame pas moins un grand penseur, et M. Brunetière le réfute avec des ménagements infinis.

Soyons justes, cependant, l'éminent chimiste a rendu au moins un service à notre cause : il a obligé M. Brunetière à dire un peu vivement sa pensée tout entière sur « certaines exigences de l'esprit contemporain ». Oui, la plupart de ces exigences partent d'un naturel vulgaire, et c'est pourquoi les penseurs et les écrivains qui veulent remplir tout leur devoir, doivent s'exposer, au moins momentanément, à l'impopularité. Tout récemment, dans la revue même que dirige M. Brunetière, M. Paul Bourget a donné de ce courage intellectuel, si important et si nécessaire, un magnifique exemple. Il a parlé irrévérencieusement de la Révolution, du socialisme, des universités populaires et du suffrage universel.

Pendant ce temps, M. Jules Lemaître chante les droits de l'homme et les immortels principes et l'esprit de la Révolution, en une prose lyrique qu'on affiche sur toutes les murailles françaises.

J'admire l'activité prodigieuse dont fait preuve M. Jules Lemaître, et je souhaite de toute mon âme que le succès — ou plutôt un certain succès — récompense ses efforts. Mais il en est réduit à mettre son nom au bas de ces proclamations électorales ! Le gain de quelques milliers de voix ne compense pas peut-être, et, à coup sûr, n'excuse pas l'apologie de certaines idées vieillottes et dangereuses. L'avenir, du reste, nous édifiera, je ne dis pas sur le talent merveilleux de M. Jules Lemaître, et sur ses bonnes intentions qui sont hors de cause, mais sur la valeur de sa méthode. Rectifier des idées fausses est chose plus importante que d'emporter de haute lutte quelques circonscriptions électorales ; il faut avoir le courage de le dire bien haut, même et surtout à nos amis.

MM. Brunetière et Bourget, d'une part, M. Jules Lemaître, d'autre part, s'appliquent à atteindre le même but par des procédés différents, sinon contraires. L'opinion catholique et conservatrice accorde toute son attention et sa plus vive sympathie à l'action de M. Jules Lemaître. Ne fait-elle pas fausse route, une fois de plus ? J'ose poser cette question à tous ceux qui gardent leur sang-froid et qui se remémorent les déceptions éprouvées depuis vingt-cinq ans, non pour gémir, mais pour s'éclairer. La méthode de M. Brunetière est la bonne ou tout au moins la meilleure, qui consiste à préparer lentement et sûrement la transformation religieuse de la France.

On ne saurait donc trop louer, méditer et répandre le discours de M. Brunetière à Genève. Il est bien suc-

cinct, ce discours, si on le compare à l'*Histoire des Variations*. Mais l'œuvre de Bossuet est si belle, si complète, si profonde, qu'il suffit de prolonger son influence à travers les siècles. Or, après la thèse érudite de M. Rébelliau, — un libre penseur, — après l'enquête de M. Goyau sur l'Allemagne contemporaine, la synthèse philosophique et religieuse de M. Brunetière ne peut que produire d'excellents et importants résultats. Il est regrettable que l'indifférence de l'opinion française ne nous permette pas de joindre à ces trois documents la brochure de M. Harnack, sur la présente situation du protestantisme. Cette brochure offre d'autant plus d'intérêt qu'elle contient, si l'on peut dire ainsi, les doléances confidentielles d'un théologien allemand. « Les *Pensées sur la présente situation du protestantisme* furent tout d'abord l'objet d'une conférence, devant un petit groupe d'amis, à Eisenach. Un court rapport, publié dans un journal, la représenta « comme une répudiation radicale du christianisme et de la foi chrétienne fondée sur le fait historique de la révélation de Dieu en Christ ». On laissait supposer que tout ce qui, dans le Credo chrétien, n'était pas mentionné dans ce bref rapport, devait être considéré comme nié par l'auteur. Le professeur Harnack ne voulant pas entrer en controverse avec ses accusateurs, il n'eut d'autre moyen que de publier les pensées telles qu'il les avait émises et de les donner au public, faisant remarquer, en outre, qu'il ne parlait pas du protestantisme pris dans son ensemble (1). »

Et, en vérité, M. Harnack laisse deviner des craintes qu'il eût préféré, sans doute, garder au fond de son âme, ou n'exprimer que devant un très petit groupe d'amis...

(1) Préface de M. Tos. Bailey Saunders.

Au temps où il était libre penseur, M. Brunetière parlait des protestants avec le désir sincère d'être juste, mais aussi avec une vivacité dont quelques-uns d'entre ses lecteurs se souviennent encore. Il portraictura les protestants de France de bien amusante façon. Devenu catholique, il converse avec les protestants de Genève, dans les termes les plus conciliants et les plus aimables ; preuve nouvelle que l'Eglise est une école d'intolérance et de fanatisme. Evidemment, en composant son discours de Genève, il s'est souvenu de saint Paul louant l'esprit religieux des Athéniens. M. Brunetière s'est montré moins habile que saint Paul ; il a un peu trop appuyé, ce me semble, sur l'éloge de Calvin et de la doctrine de Calvin. Mais grâce à ces précautions oratoires, qu'à distance nous jugeons excessives, et qui parurent peut-être insuffisantes à l'auditoire de Victoria-Hall, il a pu prononcer, à Genève, contre Calvin, un réquisitoire aussi dur dans le fond que modéré dans la forme, un réquisitoire dont certaines parties demeureront.

SUR LE SENS DU MOT RÉVOLUTION

Pour le moment, la Révolution, c'est le monstre myrionyme : « Si l'on demande à M. Aulard, remarque M. Faguet, ce que c'est que la Révolution, il répondra avec un très grand bon sens, selon moi, qu'il n'en sait rien du tout. » Les lecteurs de *la Religion des Contemporains* se souviennent peut-être que j'ai exprimé, ici même, il y a quelques années, une opinion analogue. Ce faisant, je croyais constater un état de confusion, regrettable et destiné à disparaître. M. Faguet, lui, affirme que l'embrouillement philosophique, et historique, qui a pour centre l'idée de révolution, est irrémédiable, et il en prend très joyeusement son parti. Cette confusion ne lui permet-elle pas de rire du bloc légendaire, ce bloc inesthétique, fruste, lourd, qui pèse sur la vie nationale et l'écrase ? Il n'y a pas de bloc, s'écrie M. Faguet, parce qu'on n'a pas encore trouvé, de la Révolution, une définition acceptable.

Parole imprudente ! Si la définition n'a pas encore reçu, en effet, les honneurs de la littérature officielle, elle existe, cependant, ou elle est près d'exister. Nous connaissons les auteurs responsables de la formule nouvelle ; ils s'appellent : M. Aulard et... M. Emile Fa-

guet. Grâce à ces deux écrivains, l'histoire de l'Histoire de la Révolution a fait un pas décisif ; elle est sortie de la période Taine, dans laquelle il semblait que la science dût s'éterniser.

On n'abandonne pas encore les biographies et les monographies, et les statistiques, et les documents, et les archives, et l'inédit, et les papiers de famille, et les livres de raison. Que les érudits vaquent en paix à leurs pieuses recherches ; pour eux et pour nous, leurs admirateurs, la séance continue. Mais enfin, l'opinion publique s'inquiète d'autre chose : elle demande qu'on lui explique la nature de cette gigantesque et interminable révolution, dont la France et l'Europe vivent... ou dont elles meurent. Des travaux de M. Aulard — avec lequel, d'ailleurs, il est en opposition absolue de tendances — M. Faguet tire la très nette conclusion que voici : « La Révolution, à la réduire aux idées et sentiments qui ont eu, pendant son cours, le plus d'influence sur ses partisans, a été anti aristocratique, antimonarchique, antireligieuse, antiploutocratique. Réduisons encore. Cela revient à dire que ses deux « principes » ont été « l'égalité » et « la souveraineté du peuple », et, comme dit Aristote, il n'y en a pas un de plus. »

Peut-être même, comme ne le dit pas Aristote, y en a-t-il un de moins !

M. Faguet développe ce principe de l'égalité avec une clarté, une logique et une aisance merveilleuses; l'entendre et le suivre constituent un des plus grands plaisirs que puisse nous procurer la littérature contemporaine. Je ne dis pas qu'il ne faut pas ensuite le compléter et le corriger, mais, pour le moment, il nous suffit d'accueillir ces vérités, nouvelles pour les hommes de notre génération, un peu anciennes pour ceux

qui ont lu de Maistre, mais lumineuses, bienfaisantes, incontestables.

« L'égalité, dit M. Faguet, a été d'abord, pour les Français imbus de l'esprit nouveau, — l'égalité des droits, l'égalité devant la loi et devant la justice, l'égale possibilité d'accès à tous les emplois et à toutes les fonctions. — Mais l'égalité des droits n'étant guère plus qu'une plaisanterie, un peu amère, quand l'égalité des conditions n'existe pas, l'idée d'égalité des conditions n'a pas tardé à pénétrer dans les esprits comme une conséquence du principe... Le duel entre l'égalité et la propriété a été permanent pendant la Révolution, comme depuis.

Remarquez que les antipropriétaires de ce temps-là pouvaient se réclamer de la Déclaration elle-même. Elle disait : « Les droits sacrés et inaliénables de l'homme sont la liberté, l'égalité, la sûreté, la propriété. » Cela peut vouloir dire : « Les propriétés sont inattaquables. » Mais cela peut vouloir dire, et en bon français c'est le sens : Tous les hommes ont droit à la propriété, comme à la liberté, à l'égalité et à la sûreté.

Ce duel entre la propriété et l'égalité a duré sans grand éclat, pendant la Révolution, jusqu'à ce que Babeuf, avec sa redoutable précision, lui ait donné sa forme définitive. Lui, le premier, je crois, s'est avisé que le socialisme révolutionnaire était enfantin ; que c'est donc la propriété elle-même qu'il faut, non partager, mais abolir ; et que le seul moyen, pour qu'il y ait égalité entre les propriétaires, est, que la propriété ne soit point.

Et alors apparaît l'idée collectiviste, qui est l'idée obscure mais essentielle, latente mais fondamentale, de la Révolution française.

Il semble qu'ici nous touchions au dernier terme de l'évolution égalitaire ; mais, semblable au Méphisto de Gœthe, la Révolution est grande logicienne : elle ne recule pas devant les conséquences extrêmes de ses principes. La Déclaration de 1793 dit en propres termes : « Tous les hommes sont égaux, par la nature, devant la loi. »

Et M. Aulard de se demander si, par cet article, les auteurs de la Déclaration ont voulu dire qu'il est souhaitable que les institutions corrigent, autant que possible, les inégalités naturelles, c'est-à-dire tendent à ramener tous les hommes à un type moyen de force physique et intellectuelle, et il répond : « Cela a été demandé. »

C'est Babeuf lui-même, ajoute M. Faguet, qui écrit sans ambages : « Il faut que les institutions sociales mènent à ce point, qu'elles ôtent à tout individu l'espoir de devenir jamais ni plus riche, ni plus puissant, ni plus *distingué par ses lumières* qu'aucun de ses égaux. » Ainsi, la supériorité intellectuelle représente une injustice, pour quiconque s'en tient à la pure doctrine révolutionnaire.

« Voilà, conclut M. Faguet, l'évolution complète de l'idée d'égalité. »

Complète ? est-ce bien sûr ? Il n'est pas impossible que le Babeuf de la prochaine commotion sociale recule encore les limites de l'empire égalitaire. Pour l'instant, la démocratie révolutionnaire se contente d'annihiler ou d'écarter les hommes supérieurs. Ne peut-on pas supposer, puisque nous sommes sur le terrain de la logique et de l'hypothèse, ne peut-on pas supposer qu'elle les supprimera un jour ? Au fait, Lavoisier et Chénier, pour ne nommer que ceux-là, ont monté sur l'échafaud.

Il ne nous échappe pas que la logique et la réalité sont deux choses très distinctes ; jamais le monde ne verra le triomphe absolu de l'idée d'égalité, telle qu'elle se révèle dans la Révolution. Mais il importe et il est absolument indispensable que nous connaissions la nature des forces que renferme cette idée, forces qui se déchaînent sous nos yeux, et qui sont loin d'être épuisées, selon toute vraisemblance. Essayons de comprendre, par voie de déduction, tout ce qu'il y a de malfaisant et de redoutable dans l'égalité révolutionnaire : représentons-nous le fonctionnement de la société collectiviste esquissée par Babeuf, et dont M. le baron Millerand prépare le prochain triomphe.

Donc, aucune supériorité n'est tolérée dans l'heureuse société collectiviste que nous imaginons : fortune, titres nobiliaires, avantages résultant de l'expérience ou d'une science exceptionnelle, tout a disparu ou disparaît, au fur et à mesure que l'exigent les intérêts de la République. Et, cependant, l'égalité n'existe pas ! Parmi les hommes, les uns sont laids et les autres sont beaux, les uns sont petits et les autres sont grands, les uns sont faibles et les autres sont forts ; quelques-uns, nés sourds-muets, aveugles ou paralytiques, demeurent tels pendant toute leur vie. Que fera le Comité du Salut public, chargé de veiller sur les principes et l'existence du collectivisme? Il essaiera vainement de remédier à toutes ces infirmités, puis il se résignera, et il consolera les victimes, avec des paroles banales, bourgeoises, réactionnaires, et qu'il empruntera peut-être — horreur ! — à l'ancienne phraséologie cléricale.

Mais il peut se faire que les paralytiques, par exemple, comptent dans leur confrérie un écrivain logique et éloquent, irritable et énergique, capable, en un

mot, de formuler toutes leurs revendications. Cet écrivain n'aura-t-il pas le droit de dire, à ceux de ses contemporains qui seront bien portants : « Citoyens, il est irritant pour des infirmes de voir les privilégiés de la santé se promener joyeusement au soleil. Un tel scandale risque de détruire les fondements égalitaires, sur lesquels repose la société nouvelle. La santé représente un bien infiniment plus précieux et une distinction autrement éclatante que la liberté ou la richesse. Il faut que cette douloureuse inégalité cesse. Et comme vous êtes incapables de rendre les infirmes bien portants, il y a obligation rigoureuse pour vous de rendre les bien portants infirmes. Par ordre du Comité du Salut public, chaque citoyen normalement constitué devra se laisser amputer d'un bras ou d'une jambe. A ce prix seulement, sera sauvegardée l'égalité sacro-sainte qui est la base d'airain du collectivisme. »

On pense bien que les successeurs de Babeuf ne s'arrêteraient pas en aussi bon chemin. Ils découvriraient, chaque jour, quelque inégalité nouvelle, et chaque jour ils proposeraient ou imposeraient quelque nouvelle suppression, jusqu'à ce qu'enfin leur zèle collectiviste manquât d'aliment par l'anéantissement de toute vie.

En indiquant ce développement logique, je ne joue pas absolument, comme parle M. Faguet ; je crois rendre sensible le caractère brutal, négatif et essentiellement destructeur de l'idée révolutionnaire.

En présence de l'inégalité dont l'histoire et la vie et l'univers nous offrent le spectacle, plusieurs sentiments peuvent jaillir de nos âmes. Il nous est permis d'admirer, comme admirent les Psalmistes et Bossuet. Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il y a

de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres ; mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout.

Souvent il convient de se résigner, comme le divin Maître nous l'enseigne par ses paroles sur la Montagne, et par son exemple aux Jardin des Oliviers; quelquefois, nous avons la consolation d'améliorer partiellement, par la charité, un état de choses défectueux, et toujours s'offre à nous le devoir strict de tendre à la perfection, ce qui implique une lutte constante contre l'inégalité morale. Mais cette lutte est bienfaisante, parce qu'elle a un caractère positif, elle tend à diminuer le mal, si possible, et sourtout à augmenter la somme du bien. Au contraire, l'égalité révolutionnaire, essentiellement négative, ne sait que méconnaître, combattre et détruire les supériorités existantes. Relever ce qui est humble n'entre pas dans son programme ; elle abaisse ou anéantit ce qui est élevé. Par là, l'égalité se rapproche d'un état moral, dont M. Faguet n'a pas cru devoir parler, sans doute parce qu'il n'est pas d'usage de citer souvent la Bible, à la *Revue des Deux Mondes*. Le premier révolté dont l'histoire fasse mention savait mieux rédiger les formules révolutionnaires que les constituants ou les conventionnels. Il disait d'abord : *Non serviam* : Je ne me soumettrai pas, je n'obéirai pas, puis : *Similis ero Altissimo* : Je serai semblable au Très-Haut. Or, Satan savait fort bien qu'il avait atteint, lui, les derniers développements de son être et de sa force. L'égalité ne pouvait se produire, entre le Très-Haut et lui, que par l'abaissement du Très-Haut. Les hommes de 89 et de 93 n'ont pas réussi à traduire convenablement la formule biblique de l'orgueil et de

la révolte qui correspond au mot égalité, entendu dans le sens révolutionnaire.

Il apparaît donc, avec une clarté suffisante, que M. Faguet a exprimé, en langage profane et moderne, des pensées bibliques magnifiquement commentées par de Maistre. Une pareille constatation désolera sans doute certains amis de M. Faguet, mais il est difficile de l'ignorer ou d'en nier l'exactitude. De Maistre dit, en style lapidaire : « Il y a dans la Révolution française un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra. »

M. Faguet, lui, démontre doctement que l'égalité révolutionnaire est incompatible avec la liberté et avec la propriété, qu'elle conduit la France au collectivisme et au communisme. Il n'ajoute pas — explicitement du moins, — mais ceux de ses lecteurs qui sont logiques en viennent à penser qu'elle est génératrice d'anarchie. Or, collectivisme, communisme et anarchie représentent le premier terme d'une équation, dont le deuxième terme se trouve dans les paroles de de Maistre. Nous disons : égalité est synonyme de caractère satanique.

Je reconnais cependant que les conceptions de M. Faguet diffèrent de celles de de Maistre. Celui-ci a l'habitude d'aller droit au plus vif et au plus profond des choses religieuses, tandis que celui-là se tient prudemment dans les alentours. C'est pourquoi les considérations de M. Faguet, ingénieuses, sagaces, logiques, parfois profondes, ne sont pas exemptes d'empirisme ; elles manquent à la fois de base et de couronnement ; elles sont incomplètes. Il écrit trente pages sur le sens du mot révolution, sans oser dire un mot de la question religieuse proprement dite. De Maistre avait bravement intitulé son chapitre V : De la Révo-

tion française considérée dans son caractère antireligieux. Aussi, ce court chapitre renferme-t-il un certain nombre de pensées qui dureront éternellement (1).

Veut-on savoir comment M. Faguet et de Maistre expriment la même idée ? « Quand on fait l'histoire de la Révolution française, écrit M. Faguet, il est assez naturel de s'arrêter soit au 9 novembre 1799, soit au 18 mai 1804 ; mais quand on fait l'histoire de l'idée démocratique, il n'y a absolument aucune raison de s'arrêter, ni en 1799, ni en 1804, ni même en 1901 ; ou du moins à s'arrêter à cette dernière date, il n'y aurait qu'un prétexte. Il est si évident que l'idée démocratique n'avait nullement achevé son évolution en 1804 qu'on s'étonne que l'historien nous quitte là, plutôt qu'ailleurs ; et, à vrai dire, son sujet ainsi conçu n'a plus de bornes que celles, et encore si l'on veut, où exposer devient prévoir. »

Tout cela est ingénieux, trop spirituel, un peu tourmenté, long et encombré de dates inutiles. De Maistre s'exprime simplement et grandement, à la Bossuet ; il dit : « Et maintenant même que la Révolution a beaucoup rétrogradé, les grands excès ont disparu, mais les principes subsistent. »

Quand donc se décidera-t-on à populariser, à étudier, à commenter cette haute philosophie de la Révolution française que nous devons à de Maistre ?

Parce qu'il améliore sensiblement, au point de vue religieux, Auguste Comte et Taine, M. Faguet se rapproche de la vérité historique ou plutôt philosophique, et il fait du bien aux Français de 1901. Mais que d'hésitations, que de réticences regrettables, dans cette

(1) Je confesse, d'ailleurs, que bien des déclamations et des erreurs historiques gâtent cet admirable chapitre V.

œuvre d'évangélisation antirévolutionnaire ! Ainsi, M. Faguet a pris la plume pour « prouver que les Déclarations des droits de l'homme sont incohérentes ». Et malfaisantes aussi, je suppose, puisqu'elles sont destructrices de l'idée de propriété et de liberté. Ces trente pages, qui ne ressemblent en rien à un panégyrique de la Révolution, appelaient donc, ce me semble, une conclusion nette, plutôt sévère et pouvant servir d'avertissement aux contemporains de l'auteur. Au lieu de cela, M. Faguet s'applique à disposer symétriquement je ne sais quelles antinomies obscures et déconcertantes.

« L'idéal rationnel de la Révolution ne sera donc pas atteint de longtemps ; je crois même qu'il ne le sera jamais. Mais on s'en rapprochera de plus en plus. C'est précisément pour cela qu'on n'en aura jamais fini avec la Révolution. Ses revendications seront perpétuelles, parce que son objet est inépuisable. La marche de l'égalité ne s'arrêtera pas, parce qu'elle n'aura jamais atteint sont but; les conquêtes de la souveraineté nationale ne s'arrêteront pas, parce qu'elle n'aura jamais rempli ses frontières naturelles. La Révolution est éternelle, parce qu'elle ne sera jamais accomplie ; mais aussi, à ce qu'elle s'approchera toujours de plus en plus de son idéal rationnel, sans jamais l'atteindre, elle gagne ceci, d'être éternelle. »

Essayons de traduire ces lignes mot à mot ; c'est le seul moyen de les comprendre approximativement.

La Révolution est éternelle, c'est-à-dire aussi durable que l'histoire de l'humanité elle-même. Car M. Faguet, en cela trop positiviste, laisse à notre foi de chrétien le soin de prévoir l'au delà, et il n'a garde de réconcilier, pour l'éternité, Jésus et Bélial, comme c'était l'habitude de Victor Hugo. Même ainsi réduite,

sa prédiction est acceptable. L'esprit d'anarchie et de haine durera aussi longtemps que l'humanité, parce que le divin Maître l'a dit avec insistance. Et il l'a dit pour des motifs surnaturels qui nous échappent, et pour des raisons naturelles que nous pouvons comprendre. Étant donné l'âme humaine et les conditions de la vie, il n'est pas téméraire d'affirmer que l'humanité comptera toujours dans son sein des éléments destructeurs. Certes, la Révolution est éternelle.

Seulement, je ferai remarquer à M. Faguet qu'en nous exprimant de la sorte, nous disons trop ou pas assez. Ainsi entendue, la Révolution a toujours été, depuis Satan et Caïn, elle est, personne n'en doute, et elle sera jusqu'à la fin des temps. Dès lors, la différence entre les ordinaires époques de l'histoire et la période 1789-1804 ou 1901, consisterait en ceci que, depuis la Déclaration des droits de l'homme, les forces négatives de l'humanité auraient mieux pris conscience d'elles-mêmes et acquis une certaine prépondérance dans le monde. Moyennant ces explications, très insuffisantes d'ailleurs, et sur lesquelles il faudra bien revenir un jour, on peut dire avec M. Faguet que la Révolution est éternelle !

Il ajoute : « Ses revendications (de la Révolution) seront perpétuelles, parce que son objet est inépuisable. Mais elle se rapprochera de plus en plus de son idéal. » Et, en effet, la Révolution, dont un Girondin a dit que, semblable à Saturne, elle dévore ses propres enfants, tendra sans cesse à exercer sa formidable puissance destructive. Mais M. Faguet supposerait-il que cette puissance ne rencontrera aucun obstacle dans les instincts contre-révolutionnaires de l'humanité, qui veut vivre, qui a le devoir de vivre et qui mourra, si elle adopte pour règle de conduite l'égalité, entendue

comme il a été dit tout à l'heure? Je suis fermement convaincu que le triomphe présent des principes révolutionnaires prépare une réaction bienfaisante que nous ne verrons pas peut-être, mais dont bénéficieront nos arrière-neveux, ou bien, hélas ! d'autres peuples instruits par nos malheurs.

M. Faguet l'indique, cette contre-révolution, timidement, bien timidement; il voit un frein au collectivisme et à l'anarchie, dans l'amour de la liberté et de la propriété. Soit, mais cet amour de la liberté et de la propriété ne pèsera pas d'un poids bien lourd dans les destinées du peuple intoxiqué du venin égalitaire. Le salut ne pourra venir à ce peuple que de la minorité, qui se sera mise en garde contre les doctrines de la majorité.

Voilà donc posée, si je ne me trompe, la question douloureuse et difficile, devant laquelle avait reculé la timidité patriotique de M. Emile Faguet. Car, sur les sujets discutés jusqu'ici, l'accord peut se faire aisément. Tout le monde admettra, je pense, 1° que la Révolution est éternelle ; 2° que la contre-Révolution est éternelle aussi ; 3° que Révolution et contre-Révolution auront tour à tour leurs heures de triomphe.

Mais qu'adviendra-t-il du peuple qui se sera fait l'apôtre de la Révolution? Et notre France, en particulier, qui est la première intéressée au problème, doit-elle attendre de l'égalité le succès ou la déchéance, la vie ou la mort ? Pour un écrivain avant tout patriote — et M. Faguet est de ceux-là — il n'est pas de question plus haute et plus importante. Que si elle paraît trop vaste ou trop difficile, nous la présenterons sous une forme plus concrète et nous dirons : Dès là que « l'idée collectiviste est l'idée obscure, mais essentielle, latente, mais fondamentale de la Révolution française », le collectivisme triomphera nécessairement en France,

si la Révolution suit son cours normal. Comment la patrie pourra-t-elle subsister sous le règne du collectivisme, qui ne cache pas, du reste, ses opinions internationales ? M. Faguet se le demande assurément, et il s'est presque répondu à lui-même qu'il y a incompatibilité absolue entre les tendances patriotiques, d'une part, les tendance scollectivistes, d'autre part, et donc, entre la France et la Révolution.

On peut poser la même question sur le terrain historique et demander, par exemple, aux intéressés, ce que la Révolution a fait de la France. Il y a cent ans, la France dominait, de toutes façons, l'Europe, qui était elle-même tout le monde civilisé. Aujourd'hui, dans cette même Europe, vieillie, et qui se voit surpassée par des peuples lointains, hier encore inconnus, la France compte quatre puissances au moins qui lui sont égales ou peut-être supérieures. En supposant que la Révolution ait fait les affaires du genre humain, il n'en est pas moins certain qu'elle a négligé les affaires de la France. L'Eglise — que M. Faguet me pardonne ce petit hors-d'œuvre d'une ligne — l'Eglise, autrefois, avait su traiter autrement la nation qui était sa fille aînée.

Je reproche donc à M. Faguet d'avoir un peu gâté, par la faiblesse de ses conclusions, son beau et vigoureux réquisitoire, contre l'idée fondamentale de la Révolution. Pour expliquer cette erreur, peut-être faudrait-il avoir recours à Joseph de Maistre, oui, toujours à Joseph de Maistre. Ce grand homme a dit : « Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînante qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément. La pureté des

motifs a pu illustrer l'obstacle, mais c'est tout... Les projets les plus gigantesques (des méchants) s'exécutent de leur part sans difficulté, tandis que le bon parti est malheureux dans tout ce qu'il entreprend. Les plus grands hommes d'Etat se trompent invariablement, les plus grands généraux sont humiliés... »

Et les plus avisés de nos écrivains ne savent pas utiliser contre le mal révolutionnaire les merveilleuses ressources que la Providence leur a données.

Après avoir étudié l'égalité, M. Faguet s'attache à une deuxième idée essentielle, selon lui, de la Révolution française, l'idée de la souveraineté de la nation. « Elle ne dérive pas de la première, car de cette idée : « personne ne sera au-dessus d'un autre », relativement au commandement, que conclure ? Si personne ne doit être au-dessus d'un autre, qui commandera ? Personne. Voilà la réponse de l'anarchiste ; l'idée d'égalité peut conduire à l'anarchie. — Mais, d'autre part, si personne ne doit être au-dessus d'un autre, qui commandera ? Tout le monde. Voilà la réponse de celui qui veut que, l'égalité établie, il y ait encore un état ; voilà la réponse de l'étatiste. Et, en effet, l'égalité n'est point choquée de ce que le commandement s'adresse et s'impose à tous, si, aussi, il vient de tous. Tous ordonnent, tous obéissent, l'égalité est parfaite. L'idée de souveraineté du peuple ne dérive pas de l'idée d'égalité, mais elle s'y ajuste. »

M. Faguet lui-même ne croit que d'une foi très faible à la solidité de ce raisonnement. Il démontre, en effet, et de très originale façon, combien facilement devient tyrannique, odieux et ridicule, le commandement qui s'appuie sur le seul principe de la souveraineté populaire. Mais il se trompe, en niant le rapport de logique

et de subordination, qui existe entre l'égalité révolutionnaire et la souveraineté de la nation. Ou plutôt il ne le nie pas absolument, puisque, selon lui, la révolte radicale et permanente des anarchistes, contre toute autorité, quelle qu'elle soit, dérive de l'idée d'égalité.

Quant à la souveraineté de la nation, telle que se la représentent et que l'acceptent les étatistes, elle n'est qu'un assez misérable expédient social. Elle tire toute sa force du savoir-faire de quelques privilégiés et de la naïveté des autres, des autres, c'est-à-dire de la majorité, de la presque totalité des citoyens. Le jour où cette naïveté est dissipée, ou se voit soumise à de trop rudes épreuves, l'anarchie triomphe dans l'État. En réalité, les étatistes n'ont jamais qu'une parodie, une caricature de l'autorité véritable.

M. Faguet a beau jeu pour railler les petites combinaisons imaginées par les étatistes, — entendez les divers gouvernements plus ou moins parlementaires et constitutionnels, qui se sont succédé depuis 1789. « Tous ordonnent, tous obéissent, disent les Déclarations des droits de l'homme. » Tous, remarque M. Faguet, tous, en pratique c'est la majorité ; c'est la moitié plus un. Le droit de la moitié moins un que devient-il ?... La moitié plus un tombe sous le coup de l'article (de la Déclaration des droits de l'homme) : « Aucune portion du peuple ne peut exercer « la puissance du peuple entier » ; et l'insurrection, de la moitié moins un contre la moitié plus un, est légitime, surtout quand cette moitié plus un, comme il arrive toujours à cause des abstentions, n'est qu'un tiers, ou, comme c'était l'ordinaire, sous la Révolution, un cinquième... »

Ce deuxième réquisitoire, qui a pour objet unique la souveraineté de la nation, n'est ni moins intéressant ni moins fort que le premier ; il abonde en observations

judicieuses, spirituelles et profondes. Je ne puis me défendre d'une stupéfaction douloureuse, quand je vois qu'aucun journal d'opposition conservatrice ne songe à les reproduire dans ses colonnes. Quelle idée se font donc Messieurs les journalistes de l'intelligence de leurs lecteurs et des électeurs ?

Cependant, la thèse de M. Faguet a un côté faible, très faible. Supposons qu'un étatiste réponde au critique sage et moqueur ceci : « Il serait puéril, Monsieur, de nier le bien fondé de votre satire ; nous reconnaissons que chacun de vos coups porte. Mais vous qui critiquez si bien, pourriez-vous nous indiquer une forme d'autorité politique qui ne soit pas un expédient social, partant, qui n'offre pas, ou peu s'en faut, tous les inconvénients de nos éphémères constitutions ? Ou plutôt, nous n'ignorons pas et vous n'ignorez pas vous-même, Monsieur, qu'une seule forme de gouvernement existe, qui ne soit pas un expédient, celle qui s'appuie non seulement sur la force, mais encore sur l'obligation des consciences. Or, nous ne voulons pas, nous étatistes anticléricaux, d'un appel à l'obligation des consciences, qui implique l'intervention de la Religion dans le contrat social. Mais comme vous gardez sur la question religieuse un silence absolu, nous en concluons que vous ne connaissez pas de système sensiblement supérieur au nôtre. Vous faites, comme nous, de l'empirisme politique, dès que vous sortez de la satire où vous excellez. »

M. Faguet nous met ainsi — momentanément — dans la nécessité d'applaudir ses adversaires, qui sont aussi les nôtres. Lui-même ne va-t-il pas jusqu'à se séparer de Bossuet, pour convaincre plus aisément je ne sais quelle opinion contemporaine ? « Au fond, dit-il, les révolutionnaires et leurs successeurs sont exactement

de l'avis de Bossuet. Pour Bossuet, l'hérétique est celui qui a une opinion particulière. Pour les révolutionnaires, l'homme qui a une opinion particulière est un hérétique social qui conspire contre l'unité et l'indivisibilité de l'Etat. »

Par ce rapprochement ingénieux, M. Faguet met très heureusement en relief l'intolérance de nos jacobins socialistes. Mais l'avantage qui résulte de ce fait n'excuse pas, à nos yeux, le parallèle que M. Faguet ose établir entre la doctrine de Bossuet et les opinions des révolutionnaires. Bossuet parle des dogmes définis officiellement par l'Eglise. Il formule donc une vérité aussi simple que possible, élémentaire, rudimentaire, incontestable : quiconque fait un choix parmi les vérités enseignées par l'Eglise *ex cathedrâ,* n'est pas catholique. Mais l'Etat moderne, encore qu'il intervienne sans cesse dans les affaires de l'Université, n'est pas essentiellement un corps enseignant ; il a pour mission principale d'administrer, de gouverner, de diriger les affaires extérieures, de favoriser les grands travaux, etc. Or, se figure-t-on un chef d'Etat imposant l'unité d'opinions à ses sujets, sur la question d'Orient et sur les allumettes chimiques, sur le libre-échange et sur les sous-marins ? Ce serait proprement monstrueux, tandis que rien n'est plus naturel que l'opinion de Bossuet.

Sans doute, la comparaison de M. Faguet n'est qu'une comparaison, et nous croyons comprendre sa signification précise. Mais il est regrettable, quand même, qu'on ait paru se séparer de Bossuet; il est encore plus regrettable qu'on ne l'ait pas cité abondamment, à propos de cette question d'autorité, qu'il connaît mieux que personne au monde.

Avant d'écrire sa brillante et intéressante étude,

M. Faguet n'a pas pris le temps de relire *la Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, sans quoi il n'eût pas résisté à la tentation de commenter, comme il sait si bien le faire, le livre III, où Bossuet commence à expliquer la nature et les propriétés de l'autorité. On doit obéir au prince par principe de religion et de conscience, dit l'auteur de *la Politique tirée de l'Ecriture Sainte*... C'est pourquoi « il le faut servir, non à l'œil, comme pour plaire aux hommes, mais avec bonne volonté, avec crainte, avec respect, et d'un cœur sincère, comme à Jésus-Christ ». Et encore : « Serviteurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres temporels, ne les servant point à l'œil, comme pour plaire à des hommes, mais en simplicité de cœur et dans la crainte de Dieu... » Si l'Apôtre parle ainsi de la servitude, état contre la nature, que devons-nous penser de la sujétion légitime aux princes et aux magistrats protecteurs de la liberté publique ?

C'est donc l'esprit du christianisme, de faire respecter les rois, avec une espèce de religion, que le même Tertullien appelle très bien la religion de la seconde majesté.

Cette seconde majesté n'est qu'un écoulement de la première, c'est-à-dire de la divine, qui, pour le bien des choses humaines, « a voulu faire rejaillir quelque partie de son éclat sur les rois ».

Si l'on me faisait observer qu'il est question, ici, de la seule monarchie absolue, c'est qu'on aurait oublié que Bossuet a prévu et d'avance réfuté l'objection : « Comme nous écrivons dans un Etat monarchique... nous tournerons dorénavant toutes les instructions que nous tirerons de l'Ecriture, au genre de gouvernement où nous vivons : *quoique par les choses qui se diront sur cet état, il est aisé de déterminer ce qui regarde les autres.* »

M. Faguet n'a pas cru devoir mettre à profit cette merveilleuse psychologie, que rien ne peut remplacer et qu'il serait si facile d'adapter aux conditions de la vie présente. Pourquoi? Je crois entendre les raisons par lesquelles ses amis, ses amis chrétiens surtout, essaieront d'expliquer cette omission grave. Ils diront peut-être : « Ne devrions-nous pas nous féliciter que M. Faguet ait pu faire paraître, et dans la *Revue des Deux Mondes*, deux réquisitoires aussi forts contre la Révolution française? Parler théologie et citer Bossuet, c'était s'exposer à heurter une opinion hésitante, qui n'est pas encore préparée à comprendre, même d'une façon sommaire, la subordination des questions politiques aux questions morales et religieuses. »

La sagesse de cette remarque ne m'échappe pas absolument, du moins je le crois. Qu'il me soit, cependant, permis d'ajouter qu'elle est courte, par un endroit. Le fait que, grâce à M. Faguet, dix, vingt, trente mille lecteurs éclairés comprendront mieux désormais l'idée révolutionnaire, a son importance. Mais gardons-nous bien d'exagérer sa signification : ces dix, vingt, trente mille lecteurs intelligents sont, pour la plupart, très passifs. Qu'un nouveau Proudhon se lève demain, qu'il remonte plus avant que M. Faguet dans l'étude psychologique et morale de l'idée révolutionnaire, et la demi-conversion des dix ou trente mille lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* aura singulièrement perdu de son prix. Le beau réquisitoire de M. Faguet, parce qu'il est incomplet et timide, demeure toujours exposé à une réfutation décisive.

Mais, disons-le bien haut, l'histoire philosophique de la Révolution a fait des conquêtes définitives, dont le mérite revient, en grande partie, à M. Faguet. On connaîtra mieux, grâce à lui, la nature du microbe égalité.

Il a, de plus, très ingénieusement analysé le principe de la souveraineté populaire, il a montré avec humour le côté aristocratique de la Révolution :

« M. Aulard, dit-il, n'a pas mis en assez vive lumière la façon tout aristocratique, dans le sens précis du mot, dont la Révolution s'est faite. La Révolution a été voulue par tout le monde ; mais elle a été exécutée par quelques-uns, et d'une manière qui ne répondait nullement aux vœux de la nation qui l'avait demandée. C'est la moitié plus un d'un cinquième de la population française qui a gouverné la France, de 1789 à 1900... Il ne faut donc pas se dissimuler que ce grand mouvement historique de 1789 à 1900 a, en partie, un caractère factice ; il est violent, mais il n'est pas profond... »

Ces vérités historiques, qui ne peuvent être que bienfaisantes, arrivent un peu tard au public éclairé. Descendront-elles jamais jusqu'aux masses profondes du suffrage universel ?

Une étude historique et philosophique a pour complément naturel une ou plusieurs prophéties. M. Faguet nous décrit sans enthousiasme l'état des choses qui sera, demain, celui de la France.

« Où nous allons, c'est donc, très conformément à l'esprit révolutionnaire, vers l'égalité absolue, le nivellement le plus parfait possible, le gouvernement direct du peuple par le peuple (puisque le régime parlementaire est une forme d'aristocratie), la souveraineté populaire dans le domaine législatif, dans le domaine intellectuel et dans le domaine moral, la diminution progressive et la suppression, pour finir, de toute liberté, de toute sûreté individuelle, de toute propriété, de toute garantie constitutionnelle, de toute résistance à l'oppression. » Voilà qui est consolant

pour nous et particulièrement pour nos arrière-neveux ! Mais de telles appréciations classent M. Faguet, qu'il le veuille ou non, parmi les ennemis et les contempteurs de la Révolution française. Les cléricaux d'un côté, les révolutionnaires d'extrême-gauche de l'autre, et peut-être les modérés eux-mêmes, le citeront après de Maistre, Burke, Carlyle, Donoso-Cortès et Taine. On peut se demander, en effet, si les prédictions claires, très claires, très calmes et presque ironiques de M. Faguet ne paraîtront pas plus effrayantes que les sarcasmes bibliques de Carlyle (1) ou les graves considérants de Burke (2). M. Faguet, un des esprits les plus libres et les plus indépendants qui soient, à l'heure présente, court le risque de passer pour un réactionnaire. Dès lors, valait-il bien la peine

(1) Il n'y a plus de Dieu pour nous. Les lois de Dieu sont transformées en principes du plus grand bonheur possible, en expédients parlementaires... Voilà véritablement la partie empestée et le centre de l'universelle gangrène sociale qui menace toutes les choses modernes d'une mort épouvantable... Vous touchez le foyer central de nos maux, quand vous posez votre main là... L'homme a perdu son âme et cherche en vain le sel antiputride qui empêchera son corps de pourrir. C'est en vain qu'il emploie les meurtres de rois, des bills de réforme, les révolutions françaises... (*Past and Present.*)

(2 Ce fut une folie chez les révolutionnaires français de détruire leur constitution, au lieu d'en réparer les brèches, cette constitution des trois états qui subsistait encore .. Le principe d'une religion sociale, comme base constitutive, a pénétré tout le système politique du peuple anglais Il ne considère pas la hiérarchie ecclésiastique comme une partie accessoire de l'Etat, mais comme une partie intégrante ; non comme une convenance, mais comme une nécessité. Il n'y a pas, dans ce pays, un homme public, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne réprouve les procédés infâmes de l'Assemblée nationale...

(*Réflexions sur la Révolution.*)

de prendre tant de précautions oratoires, en vue d'apaiser les défenseurs du bloc, gens soupçonneux et subtils et implacables ?

DU RENANISME.

Bien que son histoire soit encore — littérairement parlant — assez courte, le renanisme a déjà passé par plusieurs phases fort curieuses.

Cette explosion que fut la *Vie de Jésus*, provoqua surtout du scandale, du gros scandale ; elle réjouit les anticléricaux, et fit perdre la foi à des chrétiens plutôt tièdes ; elle ne causa pas le moindre ravage dans le domaine de l'exégèse sérieuse.

Heureux, mais aussi très embarrassé de son succès étonnant et brusque, M. Renan se vit contraint de suivre ceux dont il était censément le chef. Il se mit en peine d'acquérir une grande autorité scientifique, et, en fait, il fut reconnu pape dans la grande tribu des Homais. Hélas ! il séduisit, pendant un certain nombre d'années, quelques jeunes gens très intelligents et peu instruits, pour la plupart fort sympathiques : MM. Faguet, Barrès, Anatole France, Paul Bourget, Jules Lemaître, et d'autres. Quand ils prirent conscience d'eux-mêmes, la plupart de ces disciples virent, surent, comprirent et furent désabusés. Du vivant même de M. Renan, les questions justement célèbres de M. Jules Lemaître, portèrent au renanisme un coup dont il ne s'est pas relevé. En même temps, l'exégèse libre penseuse sui-

vait le mouvement fatal qui la conduit au nihilisme ou à la réaction. Les travaux personnels de M. Renan sur la Bible apparaissaient déjà, ce qu'ils sont en réalité, un monument disparate et baroque, condamné à une ruine prochaine. Prospero-Renan avait dit à ses élèves : « Mes chimères me perdront ; mais nul n'est maître de sa renommée. Elle court devant vous. Peu m'importe. Je me survivrai en vous, mes disciples fidèles. Mes vérités sont de l'ordre de celles qui ne périssent pas. Quiconque voudra refaire mes expériences arrivera au même résultat que moi. L'ordre d'investigation que j'ai ouvert peut être élargi indéfiniment. La distillation que nous avons créée amènera des analyses plus intimes encore. » Infortuné Prospero ! il pressentit, avant de mourir, que ses héritiers n'accepteraient son alambic que sous bénéfice d'inventaire.

Aujourd'hui, c'est bien pis encore : la plupart des délicats, qui prenaient goût jadis aux divagations renanistes, se sont mêlés au populaire ; ils luttent contre leurs anciens condisciples, ils travaillent pour le pape qui hébergeait l'ingrat Prospero, et dont Prospero se moquait si agréablement. Le pur renanisme a fait une lamentable banqueroute ; il ne compte plus guère qu'un disciple fidèle, M. Anatole France. On ne saurait revendiquer pour lui, MM. Faguet et de Vogüé, qui se donnent le tort grave de faire carillonner quelquefois les cloches d'Ys, mais qui laissent le plus souvent leur sang rançais chanter la vieille et bonne chanson. Le renanisme est bien malade, ou plutôt, il est déjà décomposé : *Jam fœtet.*

Cependant, un peu du venin distillé par Prospero circule encore dans les veines de nos contemporains. Il n'est même pas certain que nos jeunes gens catholiques n'aient pas quelques tendances renanistes, et peu d'écri-

vains ou d'orateurs auraient le droit de le leur reprocher vivement. Est-ce qu'un certain goût de je ne sais quelles descriptions palestiniennes, est-ce qu'un certain scepticisme exégétique, est-ce que le dilettantisme censément transcendant ne révèlent pas leur présence, dans quelques livres de nos bibliothèques ? N'insistons pas : ceux qui recherchent la vérité avec une ardeur forte et sincère auront tôt fait de rejeter ces petites misères.

Mais on connaît des libres penseurs instruits et d'ailleurs sympathiques, qui, dans les replis obscurs de leur âme, gardent une certaine indulgence pour le vieux prêtre de Némi. Si on les pousse un tant soit peu, ils finissent par vous répondre ceci : « Oui, nous savons, chez Renan, discerner le Breton du Gascon ; nous goûtons médiocrement ses facéties transcendantes, et nous les lisons toujours avec quelque méfiance. Mais il nous étonne par l'étendue de son érudition, la hauteur et la beauté de certains aperçus ; surtout, il sait nous troubler, nous intéresser, nous charmer ; il nous apparaît comme un type très remarquable de distinction intellectuelle. »

Évidemment, cette dernière marque est, de beaucoup, la plus importante. Que les travaux exégétiques de M. Renan méritent à jamais l'admiration de la postérité, ses diplomatiques admirateurs n'en sont pas bien sûrs ; que sa philosophie s'impose par sa force et son originalité, ils en doutent ; mais ils aiment le sourire de M. Renan, ils voudraient attraper son geste qui exprime tant de sagesse sereine et détachée. Qu'est-ce que cela fait à Sirius ? Telle est la formule que les renanistes jugent adéquate à la science la plus attique, à la fois, et la plus élevée.

Il serait peut-être naïf de faire remarquer que cette

exclamation célèbre se rattache, jusqu'à un certain point, à toute une série d'exclamations non moins célèbres, et justement impopulaires. Lorsque Louis XV disait : « Après nous, le déluge », il appliquait à l'éloignement dans le temps ce que M. Renan applique à l'éloignement dans l'espace, mais il laissait échapper un cri d'égoïsme, qui ne diffère pas essentiellement de la formule chère aux renanistes. Il y a à peine cent ans, Voltaire trouva quelques mots facétieux, sur les querelles qui éclatèrent, en Chine, entre dominicains et jésuites, à propos de certaines cérémonies religieuses. Les Welches trouvèrent ces mots admirables, et ils en rirent, pendant un demi-siècle. Des événements récents nous ont ouvert de nouveaux horizons ; nous comprenons mieux l'importance politique et théologique de ce que les hommes d'esprit du dix-huitième siècle appelaient une querelle de moines, et, au milieu des appréhensions graves que font naître les choses d'Extrême-Orient, la plaisanterie de Voltaire, quand elle se présente à notre esprit, ressemble à une pantalonnade vulgaire et odieuse.

Que pensera-t-on du mot de M. Renan sur Sirius, dans un siècle d'ici ?

Je ne dis pas — et cela pour plusieurs raisons — je ne dis pas que nos arrière-neveux s'en iront en ballon visiter les habitants de Sirius, et que ceux-ci, à l'instar des Chinois de nos jours, obligeront leurs hôtes à prendre au sérieux leurs opinions supra-terrestres. Laissons ces hypothèses à M. Flammarion et à ses émules. Mais est-ce une témérité de supposer que les Français du XXIe siècle, s'ils se souviennent encore de M. Renan, trouveront choquante la sérénité de son indifférence ? « Hé quoi ! diront-ils, des problèmes moraux, sociaux, religieux et politiques se posaient, devant les contemporains

de M. Renan, de façon si inquiétante, que leur âme en avait contracté comme un pli douloureux. Les uns disaient : « Qu'est-ce qui pourra bien remplacer la foi dans nos cœurs et dans nos intelligences? » Les autres murmuraient : « Rien ne remplace la foi ; mais on peut, malgré tout, conserver la foi ou la recouvrer. Nous sentons, nous, toute la douceur de croire, nous savons les beautés de l'Eglise, nous possédons la certitude religieuse. Seulement, il est douloureux de voir, à ce point méconnue, l'Eglise du Christ. » Et les croyants, comme les incrédules, se demandaient si l'avènement prochain du quatrième état ne provoquerait pas une révolution, plus terrible que celle de 93. Pendant ce temps, M. Ernest Renan, majestueusement assis sur son fauteuil académique, cherchait des mots jolis et des plaisanteries dures, en tournant ses pouces sur « son ventre merveilleux d'évêque » (1).

Une telle attitude a-t-elle rien de commun avec la distinction, surtout avec la distinction morale ?

Il est bien moins distingué encore de se vanter toujours, de subordonner toutes les questions métaphysiques ou religieuses, ou historiques, à son propre panégyrique, de mettre son moi dans les recherches, en apparence, les plus désintéressées. Lorsqu'il parle des autres, M. Renan ne perd jamais de vue les intérêts de sa propre gloire.

Il s'agit, par exemple, de crayonner le portrait du sage idéal, du grand homme par excellence, de Marc-Aurèle, enfin. Je veux bien que M. Renan ait pâli sur l'histoire de l'empire, et sur les biographies des empereurs mongols Baber, Humaïoun, Akbar, qu'il a l'air de traiter comme de vieilles et très intimes connais-

(1) Ce mot est d'un admirateur de M. Renan.

sances. Mais il a soin, avant tout, de se portraicturer lui-même.

« Marc-Aurèle était depuis longtemps blasé sur toutes les joies sans les avoir goûtées ; il en avait vu, par la profondeur de sa philosophie, l'absolue vanité. »

Ce prétendu Marc-Aurèle est si bien M. Renan lui-même, que M. Jules Lemaître a composé, sur ces quelques lignes si morales, consacrées à l'empereur, un conte très renaniste, aussi spirituel que scabreux et impertinent.

« La jeunesse de Marc-Aurèle, continue son biographe, avait été calme et douce, partagée entre les plaisirs de la vie à la campagne, les exercices de rhétorique latine à la manière un peu frivole de son maître Fronton, et les méditations de la philosophie. » Si vous avez de la peine à croire que M. Renan nous entretient de lui-même, lisez, je vous prie, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, et vous constaterez qu'il fait allusion à Tréguier et à Issy, puis, que M. Fronton de son vrai nom s'appelait Mgr Dupanloup, enfin que les « méditations de la philosophie » corrrespondent très exactement à la théologie de Saint-Sulpice et à l'exégèse allemande.

Cependant, une différence existe, entre Marc-Aurèle et M. Renan, et, vous le devinez sans peine, tout entière à l'avantage de ce dernier. « Marc ne comprit parfaitement que le devoir. Ce qui lui manqua, ce fut, à sa naissance, le baiser d'une fée, une chose très philosophique à sa manière, je veux dire l'art de céder à la nature, la gaieté, qui apprend que l'*abstine et sustine* n'est pas tout, et que la vie doit aussi pouvoir se résumer en « sourire et jouir ». Il me semble que la pensée est d'une clarté saisissante, et c'est pour ce seul motif, sans doute, que M. Renan entonnait le *Gaudeamus*, aux banquets celtiques. Marc-Aurèle manquait de largeur

d'esprit et de savoir-faire. M. Renan a autant et plus de vertu que ce raide empereur ; mais il comprend, malgré son austérité personnelle, les faiblesses des humains, ses admirateurs, et il parle de leurs fautes avec un sourire d'indulgence qui ressemble à un encouragement.

S'il est un sujet qui se prête peu aux historiettes et aux allusions autobiographiques, c'est la science, ou plutôt *l'avenir de la science.* Ce titre seul nous annonce toute une série de considérations objectives, sereines, hautes et désintéressées. M. Renan ne prend pas même la peine de dissimuler le plaidoyer *pro domo*, qui se révèle à chacune des hypothèses, dont se compose sa dissertation : « Philosopher est le mot sur lequel j'aimerais le mieux résumer ma vie... Quel est celui... qui n'a pas maudit le jour où il naquit à la pensée ?.. Pour moi, je l'avoue, j'ai eu beaucoup à regretter... Croyez-vous donc qu'il ne serait pas plus doux de chanter au temple, avec les femmes, ou de rêver avec les enfants, que de chasser sur ces âpres montagnes une vérité qui fuit toujours ?... »

Nous touchons, ici, aux plus intimes et aux plus cuisantes préoccupations de M. Renan. Oh ! cette réputation infamante, qui suit partout les ennemis du christianisme, Judas Iscariote et Julien et Néron et Voltaire ! Impossible de la détourner ; mais on peut l'expliquer, l'atténuer par des commentaires savants, la rendre presque acceptable. Et M. Renan se disculpe lui-même, se défend ou se glorifie, sous prétexte de raconter l'histoire de ses odieux précurseurs. Ce pauvre Néron, sans doute, il a commis d'abominables forfaits ; il mérite — en apparence seulement — que son nom paraisse, dans les races futures,

> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Mais jusqu'à M. Renan, personne n'avait compris ce sympathique empereur, victime de l'inintelligent Tacite. Néron, « c'était un romantique consciencieux » tout simplement; il avait reçu une mauvaise éducation littéraire, et c'est pourquoi il a commis tant de crimes. « En ce qui touche l'éducation d'un prince surtout, le romantisme est funeste »... « La cause de ses aberrations était le mauvais goût du siècle. » Il y aurait lieu de rire de toutes ces calembredaines, si l'on ne devinait l'angoisse du pauvre rhéteur, qui en est réduit à faire valoir, en faveur de sa cause, d'aussi pauvres arguments. Car M. Renan ne rit pas, il gémit, il nous excite à pleurer avec lui, sur un ton mélodramatique : « On ne peut pas dire précisément que le malheureux (Néron) manquât de cœur, ni de tout sentiment du bien et du beau. Loin d'être incapable d'amitié, il se montrait souvent bon camarade... Presque toutes ses vangeances s'exercèrent sur des personnes qu'il avait admises dans son cercle intime, mais qui abusèrent de la familiarité... » Ainsi parle l'homme qui croyait comprendre, aimer, représenter, aux yeux de ses contemporains et de la postérité tout entière, la science sereine et l'histoire impassible. Il pleurait sur lui-même, et il ramenait tout à la mesure de ses petits intérêts personnels. C'est là ce qu'on peut appeler un jeu déloyal. Quand on lit une complainte ou un mélodrame, ou un plaidoyer, ou une apologie, ou une autobiographie, il faut s'attendre à ces effets de rhétorique. Mais je veux me renseigner sur la science, la philologie, le sens de la vie, l'esthétique, et je constate que toujours, ou presque toujours, toutes ces causeries, censément impartiales, n'ont d'autre objet que la personne de M. Renan.

Si du moins cet incurable égotiste mettait un peu de

modération dans ses *autopanégyriques*, nous pourrions peut-être nous résigner. Mais, semblable pour le fond à Victor Hugo, qui se plaçait modestement entre Moïse et Jésus-Christ, il exige impérieusement notre admiration, nos hommages, voire notre adoration. « Les missionnaires divins, comme Orphée, doivent être aimés, plus qu'ils n'aiment. Mais il est permis aux femmes de baiser la frange de leur robe et de laver leurs pieds. » Vous croyez peut-être que l'orgueil humain ne peut rien inventer de plus déconcertant que cette mixture de mythologie et de parodie évangélique, où l'on devine le souvenir d'Eurydice et de la Magdeleine ? Détrompez-vous. Pendant que les femmes versent des parfums sur les pieds de Renan-Antistius, les hommes doivent se prosterner et l'adorer comme un Dieu. « Où trouveras-tu ta récompense ? demande Carmenta au prêtre de Némi. — Je l'ignore et ne veux pas le savoir, répond Antistius. J'ai servi le bien, voilà ce dont je suis sûr. Cette seule idée rend l'homme divin ; elle l'inspire, elle met l'infini en lui. »

Térence a composé une comédie célèbre, qui porte un titre un peu bizarre : *Heautontimorumenos*, le bourreau de soi-même : il me semble qu'on pourrait intituler l'œuvre entière de M. Renan : Heautontimomenos, le panégyriste de soi-même.

A se louer sans cesse ou à exalter sa propre mission, M. Renan se met, à chaque instant, dans le cas très fâcheux de dire des énormités. Quand cette aventure lui arrive, ses admirateurs ne laissent pas d'être déconcertés ; les uns paraissent ne pas entendre, d'autres protestent très doucement, avec un grand luxe d'excuses souriantes ; quelques-uns, enfin, se fâchent. C'est ainsi que M. Sarcey laissa, un jour, tomber de sa plume le terrible mot : fumiste. Trop de textes existent qui justi-

fient sa mauvaise humeur, et rien au monde ne pourra infirmer ce sommaire verdict. Mais peut-être M. Renan est-il dupe lui-même, et le premier, de sa grosse diplomatie; il y a incontestablement un peu de snobisme dans son cas. M. Renan croit à la science,— à la science moderne et allemande —, s'entend; il ne croit qu'à la science; il ne tient pour bonnes que les méthodes empruntées à la physique, à la chimie, aux mathématiques et à l'histoire. Aussi prend-il un ton lyrique et ultra-solennel pour exprimer son credo.

« Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais où elle saura; un jour où elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait déjà le monde physique ; un jour où le gouvernement de l'humanité ne sera plus livré au hasard et à l'intrigue, mais à la discussion rationnelle du meilleur, et des moyens les plus efficaces de l'atteindre... Mais, dira-t-on, la science accomplira-t-elle ces merveilleuses destinées ? Tout ce que je sais, c'est que si elle ne le fait pas, nul ne le fera et que l'humanité ignorera à jamais le mot des choses ; car la science est la seule manière légitime de connaître; et si les religions ont pu exercer, sur la marche de l'humanité, une salutaire influence, c'est uniquement par ce qui s'y trouvait obscurément mêlé de science, c'est-à-dire d'exercice régulier de l'esprit humain. »

Je ne sache pas que Victor Hugo lui-même — et Dieu sait s'il s'y entendait, cependant — ait jamais écrit d'aussi solennelles et d'aussi stupéfiantes niaiseries. Prétendre qu'on sait déjà le monde physique, et qu'on saura résoudre, plus tard, tous les grands problèmes que les métaphysiciens ont toutes les peines du monde à poser à peu près convenablement, c'est plus que de l'outrecuidance, c'est de la folie pure. Toutefois, M. Renan parle sur un ton convaincu. Ce grand moqueur

ne s'aperçoit pas qu'il a pris une attitude énormément ridicule ; ce destructeur enragé de religions ne craint pas de se montrer dévot, voire superstitieux ; ce prétendu délicat, cet écrivain passionné pour tout ce qui est distingué, fin, transcendant, s'oublie à pontifier comme M. Prudhomme.

D'autres fois, M. Renan se vante, sans ironie et sans distraction, délibérément, avec une sorte de violence, sans doute pour intimider, pour faire entrer de force dans notre esprit une haute idée de lui-même. Il dira, par exemple : « Je crois avoir puisé, dans l'étude comparée des littératures, une idée beaucoup plus large de la nature humaine que celle qu'on se forme d'ordinaire. » Nous voilà congrûment avertis : on récuse tous ceux qui n'ont rien d'extraordinaire dans l'intelligence, vous, moi, et peut-être — je demande sincèrement à tous les renanistes si j'exagère la pensée de leur maître — tout le reste du genre humain. D'ailleurs il s'est exprimé, sur ce même sujet, en termes plus explicites : « Le plus haut degré de culture intellectuelle est, à mes yeux, de comprendre l'humanité... Le physicien est le critique de la nature ; le philosophe est le critique de l'humanité... Or, cette intuition vraie de l'humanité, qui n'est au fond que la critique, la science historique et philosophique peut seule la donner... » Achevez maintenant vous-même le raisonnement si bien commencé : Quel homme mieux que M. Renan a su réunir, dans une harmonieuse synthèse, la critique et la philosophie ? Quel homme a mieux défini l'humanité ? Il ne saurait y avoir aucun doute là-dessus ; le plus haut degré de culture intellectuelle se trouve chez M. Renan. La route qui conduit à cette conclusion nécessaire offre des sinuosités, mais elle est aussi nettement tracée que possible.

Un lecteur impartial expliquera donc, sans l'atténuer cependant, la condamnation sévère portée par M. Sarcey ; il dira : M. Renan se trompe très souvent lui-même ; souvent aussi il cherche à se tromper, sans y réussir pleinement, et enfin, dans ses moments de gaieté transcendante, il se moque de nous, de propos délibéré.

Il ne sera peut-être pas difficile de trouver des exemples de cette ironie, plus impertinente que fine.

Un jour, qu'il s'était érigé en conseiller politique, M. Renan daigna rédiger un programme qui comprenait les articles suivants :

« Ne pas dire au pauvre : « Enrichis-toi », mais lui dire : « Console-toi, tu travailles pour l'humanité et la patrie... lui prêcher le bonheur par la simplicité du cœur et la poésie du sentiment, persuader à l'homme du peuple que ce qui le rend intéressant, c'est d'être respectueux pour les grandes choses morales auxquelles il coopère, sans pouvoir toujours les comprendre... faire comprendre que l'on devient un aristocrate par le mépris de ce qui est bas et vil... »

Assurément, jamais profession de foi électorale n'étala pareil charlatanisme.

Un autre jour, M. Renan trouva spirituel de louer le catholicisme ; il eut la bonté de lui reconnaître quelques mérites, en des termes dont on appréciera le bon goût. « Que d'âmes excellentes parmi ces fidèles catholiques, qui ne puisent à ses mamelles que le lait et le miel, laissant à d'autres l'absinthe et le fiel ! ... Comme à la vue de ces tentes rangées dans la plaine, et au milieu desquelles se promène encore Jéhovah, on est tenté, avec le prophète infidèle, de bénir celui qu'on voulait maudire et de s'écrier : « Que tes pavillons sont beaux ! Que tes demeures sont charmantes ! »

M. Renan étendant ses mains pour bénir, du haut des sommets de la critique, ce pauvre catholicisme qu'il n'a cessé de vilipender toute sa vie, c'est un tableau qui n'a rien de banal. Quand on s'appelle Ernest Renan, il faut avoir une bien pauvre idée de ses lecteurs pour oser prendre une telle attitude. Le choix des épithètes, qui est sans doute réfléchi, aggrave encore les torts de l'écrivain bénisseur. Il appelle « charmant » le catholicisme. Autant vaudrait dire que le vieux Louvre est mignon, et l'Arc de triomphe très joli.

Après avoir béni, M. Renan prophétise : « Ah ! gardons-nous de croire que Dieu a quitté pour toujours cette vieille Eglise. Elle rajeunira comme l'aigle : elle reverdira comme le palmier ; mais il faut que le feu l'épure, que ses appuis terrestres se brisent, qu'elle se repente d'avoir trop espéré en la terre, qu'elle efface de son orgueilleuse basilique : *Christus regnat*, *Christus imperat...* »

Ces paroles me paraissent pleines de sous-entendus, et elles ouvrent un jour singulier sur les arrière-pensées de M. Renan. Sans doute, il est inutile de souligner une fois de plus l'outrecuidance de ce personnage qui adresse, de si haut, des remontrances à la papauté, à la papauté qui a fondé la société chrétienne et bâti Saint-Pierre de Rome. De même nous ne nous arrêterons pas, sur le contresens religieux et historique que commet M. Renan. Il oppose triomphalement, au véritable esprit évangélique, la devise de la papauté : *Christus vincit, Christus regnat*, *Christus imperat*, devise qu'il qualifie d'orgueilleuse. Malheureusement pour M. Renan, c'est dans l'Evangile que les papes ont pris ces paroles sublimes, non orgueilleuses. Les braves gens qui récitent leur *Pater* disent tous les jours, et

plusieurs fois par jour : « Que votre règne arrive. » Le Christ a parlé de sa victoire, que la papauté raconte à la Ville et à l'univers tout entier, et cela au moment où commençait la Passion : « Confiance, j'ai vaincu le monde. »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces lignes étranges, c'est le soin que prend M. Renan de sa réputation de prophète. Il a passé sa vie à enterrer, avec une douleur, un respect et une admiration très affectés, toutes les religions et surtout la religion catholique. Il a fait remarquer, de toutes les façons, combien le monument funèbre était solide, combien lourde et solidement attachée, la pierre qui le recouvrait. Or, il déclare que cette vieille Eglise rajeunira comme l'aigle et reverdira comme le palmier. Pour expliquer cette contradiction, qui est d'un genre particulier et qui a une importance exceptionnelle, me permettra-t-on une hypothèse ?

Lorsque le jeune abbé Renan quitta l'Eglise, dans les conditions que l'on sait, il avait, sur la science de ses maîtres, sur l'exégèse allemande, sur son talent à lui, des idées très fausses. Dans son infatuation de jeune scholar, il put croire que l'Eglise était condamnée à une mort prochaine, tandis qu'il saluait comme la Jérusalem de l'avenir, cette exégèse allemande qui nous semble déjà vieillotte. La réflexion et l'expérience lui firent comprendre son erreur. Il constata que l'Eglise, loin de perdre de sa raison d'être et de sa vitalité, voyait se renouveler sa jeunesse et se fortifier son empire sur les âmes. Il dut redire, à sa manière, le « Galiléen, tu as vaincu » de son prédécesseur Julien. « Oui, je suis forcé d'avouer que l'Eglise vivra ; mais je me donne la satisfaction de la déclarer orgueilleuse et je proclame qu'elle sera forcée

de s'amender. Mon œuvre à moi aura contribué, pour une large part, à rendre plus pressante et plus évidente l'obligation où se trouve l'Eglise de s'amender. »

Il importe grandement, je crois, d'insister sur cet embarras plus ridicule que dramatique, d'où M. Renan n'a jamais pu sortir. Le vieux prêtre de Némi comprit fort bien combien étaient enfantins les enthousiasmes scientifiques du jeune abbé Renan ; il ne sut ni les renier, ni les adapter à sa nouvelle manière de voir. Et cela même nous permet de répondre à une question, qu'on se pose très souvent dans certaines conversations littéraires.

Renan regretta-t-il d'avoir quitté l'Eglise ? Connut-il le remords ? Craignit-il, au moins vaguement, ce qui l'attendait dans l'autre vie ? Les croyants, pour la plupart, disent oui ; les incrédules disent non.

Les préoccupations que j'ai indiquées plus haut et cette monomanie forcenée de l'autopanégyrique, me semblent déjà probantes. Mais voici qui est plus curieux :

« Erreurs, chimères du passé, *quand d'abord* je vous dis adieu, ce fut sans regret. Le sentiment de la délivrance ne laissait place en moi à aucun autre sentiment... Puis, j'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites. Il exige un Dieu pour lui tout seul. Il s'adjuge l'infini... L'humanité veut un Dieu-homme.

« Ne serait-il pas mieux de les laisser suivre leur sort et de les abandonner aux erreurs qu'ils aiment ? Mais non. Il y a la raison... L'ami de la raison doit aimer l'humanité, puisque la raison ne se réalise que par l'humanité... »

Ainsi donc, — on ne saurait le nier — Renan vieilli, sinon assagi, eut des doutes sur la qualité de sa mis-

sion, et il ne parvint à se rassurer — lui sceptique — que par un raisonnement d'un dogmatisme immodéré. Il se dit sûr, d'une certitude absolue, que l'humanité se trompe lorsqu'elle veut un Dieu, à la fois fini et infini, réel et idéal. Si nous disions, nous croyants, si nous disions que le fondement de cette certitude nous paraît très fragile, si nous laissions entendre que, par la violence de son affirmation, M. Renan veut se tromper et nous tromper, on nous accuserait d'intolérance inintelligente. Malheureusement pour les renanistes, M. Renan n'a pas su persévérer dans cette attitude si fière, et que nous avions quelque raison de croire empruntée : il a avoué son ignorance absolue en une matière qu'il prétendait posséder. « L'univers, qui ne nous dit jamais son dernier mot, atteint son but par la variété infinie des germes. Ce que veut Jahvé arrive toujours. Soyons tranquilles. Si nous sommes de ceux qui se trompent, qui travaillent à rebrousse-poil de la volonté suprême, cela n'a pas grande conséquence. L'humanité est une des innombrables fourmilières où se fait, dans l'espace, l'expérience de la raison ; si nous manquons notre partie, d'autres la gagneront. »

Les médecins de Molière n'ont pas plus de pédantisme ni plus d'effronterie. M. Renan se condamne, puis il se justifie, et se glorifie, derechef il se condamne en déclarant que tout, ici-bas, est comédie.

Divine comédie, ajoutent ses admirateurs, et ils nous rappellent cette mirifique invention qui s'appelle l'identité des contraires. Nous autres, braves gens, nous sommes incapables de nous élever jusqu'à ces hautes conceptions. Quand nous ne comprenons pas, nous avouons que nous ne comprenons pas ; et quand il nous arrive de ne pouvoir concilier deux vérités incontestables, nous nous appliquons à tenir énergiquement les

deux bouts de la chaîne dont le milieu est hors de notre portée. Les contradictions de M. Renan ne peuvent paraître ni admirables, ni même agréables, à ceux de ses lecteurs qui se contentent de suivre les données du bon sens. Ils se disent : « Ce grand homme est terriblement embarrassé ; il nous fait pitié. C'est un pauvre homme. Que n'avoue-t-il tout simplement qu'il s'est trompé ? »

Mais avouer qu'il s'est trompé ou que simplement il peut se tromper, un Renan ne daigne. N'est-il pas le pape laïque, mais infaillible, des temps modernes ? Il plane au-dessus de tous les humains. « La vulgarité des hommes fait de la solitude morale le lot obligé de celui qui les dépasse, par le génie ou par le cœur... Il (un savant, qui ne peut être que M. Renan lui-même), il roule d'un monde sur l'autre, ou plutôt des mondes mal harmonisés se heurtent dans son sein.. La perfection, ce serait l'aspiration à l'idéal, c'est-à-dire, la religion, s'exerçant non plus dans le monde des chimères et des créations fantastiques, mais dans celui de la réalité. Jusqu'à ce qu'on soit arrivé à comprendre que l'idéal est près de chacun de nous, on n'empêchera pas certaines âmes (et ce sont les plus belles) de le chercher par delà la vie vulgaire, de faire leurs délices de l'ascétisme. Le sceptique et l'esprit frivole hausseront à loisir les épaules sur la folie de ces belles âmes ; que leur importe ? Les âmes religieuses et pures les comprennent ; et le philosophe les admire, comme toute manifestation énergique d'un besoin vrai, qui s'égare faute de critique et de rationalisme. »

Point n'est besoin d'être grand clerc pour voir où tend ce raisonnement diplomatique. La charité d'un saint Vincent de Paul s'égara faute de critique et de rationalisme ; l'héroïsme d'une sainte Thérèse s'exerça

dans le monde des chimères. Lui, Renan, il est le contemplatif scientifique, par excellence, l'homme de la vraie religion : donnons-lui une place dans notre admiration, et sans doute aussi dans notre reconnaissance, bien au-dessus de saint Vincent de Paul et de sainte Thérèse.

Qu'on ne me reproche pas de m'attarder, autour du moi si encombrant du prêtre de Némi. La pensée de M. Renan décrit toujours une même courbe, dont le centre est le seul intérêt d'une personnalité à la fois très inquiète et très ambitieuse. « Les hommes de notre temps, semble-t-il dire, disposent d'une méthode expérimentale qui est excellente ; mais ils ne soupçonnent même pas l'importance des religions, ils font pitié. D'autre part, les catholiques n'ont point de critique ; ils manquent d'informations, ils écrivent dans un style déplorable ; ils ne savent pas faire valoir les richesses intellectuelles et morales dont ils ont le dépôt. Avec les catholiques, je me placerai sur le terrain scientifique, et je n'aurai pas de peine à les vaincre, et avec les incrédules j'exalterai le sentiment religieux, transposant pour leur usage, dans la langue moderne, les expressions mystiques que j'ai apprises à Saint-Sulpice. On me reprochera, cela va sans dire, de copier les Allemands, lesquels ont introduit, depuis fort longtemps, le mysticisme dans l'athéisme. Mais les Allemands ne savent pas débrouiller leurs idées ; il me sera facile de les réfuter et de les dominer, en les copiant. Cette opération impliquera nécessairement de graves infractions à notre pauvre logique française. Puisque je ne puis pas éviter les contradictions, loin de les atténuer, je les accentuerai, de façon à dérouter mes lecteurs. Ces excellents Welches qui sont férus de science et surtout de science allemande ne me com-

prendront pas, et pour cause ; mais ils auront la bonté de se persuader que je suis très fort. »

Les quelques incursions timides que Renan a tentées sur le terrain de la politique achèvent de nous montrer ce qu'il y avait de persistant dans ses préoccupations personnelles. Un jour, il laissa deviner avec beaucoup de prudence, qu'il accepterait volontiers un siège de sénateur. M. Maurice Barrès, son admirateur, s'étonna de ce désir, et M. Renan se fâcha vivement contre M. Barrès. D'ordinaire, il laissait deviner le mépris profond que lui inspirait la médiocrité intellectuelle des hommes politiques. Comment l'humanité pouvait-elle supporter de pareils maîtres ? Il n'allait pas, comme Victor Hugo, jusqu'à souhaiter la présidence de la République : il était trop gascon pour cela. Mais il jetait des regards plus envieux que dédaigneux sur les hauteurs du pouvoir et sur les chemins qui conduisent à ces hauteurs.

« Avec Marc-Aurèle, la philosophie a régné. Un moment, grâce à lui, le monde a été gouverné par l'homme le meilleur et le plus grand de son siècle. Il est important que cette expérience ait été faite. Le sera-t-elle, une seconde fois ? La philosophie moderne, comme la philosophie antique, arrivera-t-elle à régner à son tour ? Aura-t-elle son Marc-Aurèle, entouré de Frontons et de Junius Rusticus ? Le gouvernement des choses humaines appartiendra-t-il, encore une fois, aux plus sages ? Qu'importe, puisque ce règne serait d'un jour, et que le règne des fous y succéderait, sans doute, une fois de plus ! Habitué à contempler d'un œil souriant l'éternel mirage des illusions humaines, la philosophie moderne sait la loi des entraînements passagers de l'opinion. Mais il serait curieux de rechercher ce qui sortirait de tels principes, si jamais ils arri-

vaient au pouvoir. Il y aurait plaisir à construire, *a priori*, le Marc-Aurèle des temps modernes... On aimerait à voir comment la critique saurait s'allier à la plus haute vertu... »

C'est bien là, incontestablement, un programme politique concret et personnel. Mais nous avons mieux. Une fois au moins, M. Renan est intervenu dans la mêlée des partis ; une fois au moins, il a mis au service d'une politique militante son prestige de penseur et les ressources de sa casuistique. Les hommes d'Etat contemporains ont fait valoir, contre la liberté d'enseignement, des raisons qui n'ont pas une très grande portée. Or, comme cette liberté semble ne profiter qu'à l'Eglise, M. Renan a cru devoir la disqualifier et prouver doctement qu'elle ne mérite pas le nom de liberté. Pesez bien, je vous prie, les termes de cette condamnation philosophico-politique : « S'il y avait une classe, légalement définissable, de gens qui ne pussent faire ce discernement, il faudrait surveiller ce qu'on leur dit, car la liberté n'est tolérable qu'avec le grand correctif du bon sens public, qui fait justice des erreurs. C'est pour cela que la liberté d'enseignement est une absurdité au point de vue de l'enfant. Car l'enfant, acceptant ce qu'on lui dit, sans pouvoir en faire la critique..., il est évident qu'une surveillance doit être exercée sur ce qu'on lui enseigne... Comme il est impossible de tracer des catégories entre les adultes, la liberté devient, en ce qui les concerne, le seul parti possible. Mais il est certain qu'avant l'éducation du peuple, toutes les libertés sont dangereuses et exigent des restrictions... » Des naïfs crurent jadis qu'une guerre sérieuse allait éclater entre M. Homais et M. Renan. Après quelques malentendus passagers, M. Homais et M. Renan se sont réconciliés pour toujours. Au style

près, M. Homais ne se reconnaîtrait-il pas dans ces considérations de M. Renan sur la liberté d'enseigner ? Mais le plus curieux, en cette occurrence, c'est que M. Homais et M. Renan ne craignent pas d'emprunter des armes... à Escobar. O comédie qui n'a rien de divin et qui est plus grotesque encore que méphistophélique !

Il ne serait pas impossible, d'ailleurs, d'extraire de l'œuvre de M. Renan tout un recueil de sentences que ne désavouerait pas M. Homais. Il dira, par exemple, à propos de littérature : « Le savant seul a le droit d'admirer. » Une pareille maxime a quelque chose de concis, d'imposant, de majestueux, qui ne peut que remplir les hommes du XIXe siècle d'une religieuse terreur. Essayons de comprendre tout de même. Quel est celui qui mérite le nom de savant, selon M. Renan ? Ce n'est pas Lowth, ce n'est pas le bon Rollin, ce n'est pas Nisard, puisqu'ils commettent, à chaque instant, « d'énormes bévues ». Ce n'est pas même Bossuet, « que l'on croit si biblique, et qui l'est si peu, et qui s'extasie devant les contresens et les solécismes de la *Vulgate*, et prétend y découvrir des beautés dont il n'y a pas trace dans l'original ». Si Bossuet n'a pas le droit d'admirer, même la Bible, que pouvons-nous bien avoir à faire, en littérature, vous et moi ? « L'admiration de Chateaubriand lui-même est très souvent défectueuse. » M. Renan ne reconnaît, comme capables d'une admiration intelligente, que Bayle, Erasme, Niebuhr, Strauss, Wolf, William-Jones et Fauriel. Encore remarque-t-il que le don de la perfection artistique leur fut, à presque tous, refusé. Mieux vaudrait proclamer, une bonne fois pour toutes, et *ex cathedrâ*, qu'un seul homme est capable d'admirer la vraie beauté, et que cet homme s'appelle : Ernest Renan.

Mais, indépendamment de la question du brevet de compétence, dont M. Renan s'adjuge le monopole, est-il vrai de dire que le savant seul a le droit d'admirer ? Quand Polyeucte répond aux objurgations de Pauline :

> Je vous aime,
> Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même].

Quand le vieil Horace embrasse son fils en s'écriant :

> O mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de mes jours,
> O d'un Etat penchant inespéré secours,
> Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace...

un élan d'admiration irrésistible nous emporte vers les héros enfantés par le génie du poète. Nous en oublions de demander la permission à M. Renan et aux rares savants brevetés par lui. Le jour où il a fait, de l'admiration, sentiment presque toujours spontané, l'apanage de la haute critique, souvent froide et dédaigneuse, il a dit une solennelle sottise, une renanerie.

Veut-on d'autres exemples de ce poncif pseudo-scientifique, qui a si fortement intimidé certains contemporains de M. Renan ? Qu'on essaie de scruter ceci : « Les prophètes et les inspirés des âges antiques eussent été classés par nos médecins au rang des hallucinés. Tant il est vrai qu'une ligne indécise sépare l'exercice légitime et l'exercice exorbitant des facultés humaines, et qu'elles parcourent une gamme sériaire dont le milieu seul est attingible. Un même instinct, ici normal, là perverti, a inspiré Dante et le marquis de Sade. »

Qu'un médecin juxtapose de tels noms et de telles idées, on peut, à la rigueur, ne pas s'en étonner. Mais qu'un homme qui se pique d'être un docteur ès choses

de l'âme sacrifie ainsi à la basse physiologie, c'est intolérable. Sainte-Beuve, qui ne se donnait pas comme un idéaliste, Sainte-Beuve un jour, eut un beau mouvement de colère contre un médecin qui s'était permis de traiter Pascal comme l'un de ses clients. Et M. Renan, prêtre, élève de saint Tudual, pape et prophète, ose faire entrer, dans je ne sais quelle clinique, Isaïe et les inspirés des âges antiques. Il rapproche du marquis de Sade, Dante, le poète théologien, l'amant mystique de Béatrix. Jusqu'à quand faudra-t-il entendre que l'auteur de toutes ces mixtures est un délicat ? Son style d'ailleurs ne dépare pas ses pensées. J'imagine Molière, on seulement Pailleron, lisant, à tête reposée, ces formules prétentieuses : « La gamme sériaire dont le milieu seul est attingible. » Ils se diraient, sans doute, que M. Renan laisse bien loin, après lui, Trissotin et Bellac...

L'auteur de la *Vie de Jésus*, qui n'était pas un naïf, se rendait compte de tout ce qu'il y avait, dans son œuvre, d'artificiel et d'artificieux. L'enthousiasme incroyable de ses contemporains, pour sa personne et son talent, ne le rassurait qu'à demi sur les jugements de la postérité. « Ce XIX[e] siècle, s'écria-t-il un jour, ce pauvre XIX[e] siècle dont on dira tant de mal, aura eu ses bonnes parties.. Je me figure voir assis là, parmi vous, le critique qui, vers 1900 ou 1920, fera le procès du XIX[e] siècle. Je vois d'ici son article (permettez-moi un peu de fantaisie) : « Quel signe du temps, par exemple !
« Quel complet renversement de toutes les notions des
« choses ! Quoi ! n'eut-on pas l'idée, en 1883, de dési-
« gner pour présider à notre distribution des prix, au
« lycée Louis-le-Grand, un homme inoffensif, assuré-
« ment, le dernier qu'il aurait fallu choisir, à un
« moment où il s'agissait avant tout de relever l'auto-

« rité, de se montrer ferme, et de faire chaleureusement
« le *convicium sæculi* ? Il nous donna de bons conseils,
« mais quelle mollesse ! Quelle absence de colère contre
« son temps ! » Voilà ce que dira le critique conservateur du xxe siècle. »

Nous espérons bien, nous, que ce critique conservateur, qui ne saurait tarder à venir, prendra, pour parler de M. Renan et de son œuvre, un tout autre ton. En attendant, notre devoir est de siffler énergiquement cet écrivain surfait, toutes les fois qu'il verse dans le ridicule, ce qui lui arrive assez souvent.

Pour combattre certain personnage fort antipathique mais qui, je dois le dire, ne ressemble absolument en rien à M. Renan, Edouard Pailleron eut recours, un jour, à un procédé fort original. Il appela à lui un baron, homme à la mode, clubman et sportsman :

> A moi, baron, à moi, j'ai deux mots à vous dire.
> Pour un instant, mon bon, cessez de vous sourire,
> Laissez votre lorgnon et vos airs dégoûtés...
> Asseyons-nous et m'écoutez.

Et le poète prononce contre le baron un joli et assez long réquisitoire qu'on peut résumer ainsi : « Tout le monde s'accorde à dire, baron, que vous êtes un crétin. » Mais notre sportsman demeure impassible ; il n'attache aucune importance à la mauvaise opinion qu'on se fait, dans le monde, de sa valeur intellectuelle et morale. Alors une sorte de colère s'empare du poète :

> Hein ! votre bouche en cœur continue à sourire ?
> Vous êtes, sur mon âme, un plaisant animal.
> Dans votre orgueil opaque, il n'est rien qui vous touche !
> Il ne sera pas dit que je n'ai pas fait mouche :
> Baron, votre habit vous va mal.

On me fera l'honneur de supposer, du moins je l'espère, que, quel que soit mon peu de sympathie pour M. Renan, je ne le compare pas au personnage de Pailleron. M. Renan était un travailleur acharné, et, s'il n'avait rien de génial dans ses conceptions, il était incontestablement un habile homme. C'est la méthode même de Pailleron qui me paraît trouver, ici, une application naturelle.

Nous dirions aux renanistes : « Votre maître commet fréquemment de grosses erreurs. » Ils nous répondraient : « La belle affaire ! » Nous ajouterions : « Sa théologie et son exégèse laissent beaucoup à désirer. » Ils nous répliqueraient : « Peu nous importe, en somme, puisque ce que nous aimons dans Renan, c'est autre chose que son érudition. » Nous insisterions, nous ferions remarquer qu'il est immoral; nous ne provoquerions que des sourires froids et condescendants. Mais, il nous reste le droit de constater que M. Renan, en dépit des apparences, est souvent fort vulgaire, et quelquefois ridicule. En nous y prenant de cette façon, peut-être finirons-nous bien par faire mouche.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.